

LES DOUZE LIVRES

D'

HÉLIOPOLIS

*...doctiores autem etiam
negabunt verum esse.*

*diese Tiefen...
und diese Wasser waren sein Gesicht*

Livre un

1- Corps couché
sous le souffle à peine perceptible qui le fait monter et descendre, rien d'autre que la mer fendue par l'avancée de l'étrave entre l'écume écartée. La naissance de l'écume est si régulière, faisant rouler la (soudaine) blancheur des eaux, que le passager, penché là-haut pour saisir l'instant où l'étrave va fendre l'immobile étendue liquide doute si ce n'est pas le navire qui est gagné par son repos.

Le voyageur est resté un long moment le front collé contre la fraîcheur du verre dont l'autre face reçoit une poussière d'eau avec, plus loin la ligne de séparation entre la nuit du ciel et la nuit de la mer. Un dernier filet de feu au couchant achève de s'évanouir et sur le verre croît un arc d'ombre qui gagne le côté opposé où l'éclat du cuivre s'éteint, en même temps que le dieu. Les étoiles semblent avoir gagné l'autre côté du monde. Sur les vagues qui s'éloignent de la coque, le reflet zigzaguant des hublots du pont inférieur accompagne la vibration sourde qui rappelle que le bâtiment n'est pas endormi.

Le voyageur décolle son front du disque sous la porte fermée passe une raie de lumière et n'a qu'un mouvement à faire pour s'allonger, les yeux fermés. En un instant, il perçoit le relâchement de ses membres qui vont céder au sommeil, et en même temps que sa respiration se fait plus lente

plus régulière et plus consciente croît-il, plus lente, il rouvre les yeux remous dans le flux continu des sensations lisses où commençaient à défiler les souvenirs du jour.

Le hublot rond capte d'invisibles atomes de clarté qui donnent à la surface la profondeur de l'abîme. L'étroite cabine prend les formes que lui donne l'ombre sur l'ombre ; les yeux obéissent à la protestation du corps qu'ils ont troublé et se referment, laissant la conscience s'envahir de machinales rêveries. De moment en moment elle se ranime et une échappée de phrase remise droite s'insinue dans l'endormissement ; la

conscience ne s'efface pas du sommeil.

2- Réveillé par la première lueur de l'aube, le voyageur est monté, à travers les coursives que la respiration de la mer fait gémir par intervalles, vers le château-avant ; le menton appuyé sur les doigts croisés, les bras repliés sur la peinture épaisse du bastingage, il guette le réveil de l'aurore. En même temps que son éclat de vieux miroir s'allonge depuis l'horizon sur la mer, commence à se distinguer un trait noir entre l'abîme et le corps pâle de la déesse couchée sur le côté. Il s'unit à elle silencieusement et grandit, comme venu d'un feu que la terre aurait remué en elle. L'épaule de la déesse s'illumine, son bras s'anime d'un sang rose et ses doigts tendus s'agrippent à des lambeaux de nuit. Le trait, sur lequel se dressait le corps enflammé de l'aurore, s'est coupé en deux (noirs) genoux portant la voûte du ciel occidental où elle se dissipe, brûlant d'éclats de feu la transparence laiteuse de ses seins.

Le navire s'engage dans le détroit entre les colonnes brisées, ralentissant tellement son allure que sa masse remue à peine la surface de la mer à l'heure où naît de l'horizon la braise qui consume les lèvres de la déesse. Ce n'est d'abord qu'un point incandescent qui s'élargit et quand sa gloire circulaire s'est posée sur la mer, elle n'est plus.

Le voyageur a beau fermer les yeux, la lumière qui traverse le rideau tendu de ses paupières les envahit d'un flot de blancheur parcouru d'ombres et de plis violets. Il cherche à les serrer de plus en plus fort, les traits de son visage se contractent sur un chaos d'ombres une statue d'or

surgit, cerclée d'un halo de sang. L'or devient bleu-de-nuit-neuve et retrouve sa forme circulaire, puis débris d'incendie. Lorsque le voyageur rouvre les yeux, l'astre a quitté sa rive. Le bâtiment amorce une courbe et se penche, faisant bruire la mer. On commence à distinguer, comme si l'effondrement en était d'hier, la face vive de la falaise tranchant la plaine liquide, puis la ligne blanche, tout au bord, du rempart qui épouse la figure sinieuse des habitations entassées derrière, dépassée par leurs derniers étages. Une flèche perce la nue mais, lui faisant face, un minaret vertigineux dresse son rectangle, montant la garde face au continent ennemi.

3- Dans les rues et dans les maisons, personne ne voit ce qui vient ; tous font le compte des derniers morts. On sait qu'il ne faut pas marcher sur ces taches sombres, ici, sur le bord du trottoir, là, sur les pavés de la rue.

De qui est-ce la voiture ? Une voiture comme avant, l'image comme avant des maisons et des immeubles qui défilent derrière les

portières aux vitres baissées. Le trottoir en pente comme avant
 devant les marches de l'église comme avant devant le porche de
 l'église une foule d'hommes est rangée là debout des
 hommes quelque chose manque sur leur visage des hommes uniformément
 gris ; leur regard, leurs joues et leur bouche ont la même couleur. Si l'un ou
 l'autre sourit, c'est pire un sourire qui fait peine. Il se
 sent plus petit soudain à l'orée de cette forêt de statues brûlées qui tendent
 la main. A la fin il a un peu mal au bras et voit qu'à lui aussi on a fait mettre
 des habits du dimanche, des habits très bien, des habits comme il n'en
 porte jamais sinon lors d'une grande fête avec du monde, des habits qui
 rétrécissent dans les placards et il faut en emprunter au dernier moment.

Les dimanches, ils se placent ici, à gauche de l'allée en entrant,
 peut-être au dixième rang, mais aujourd'hui il lui faut avancer, quelque
 chose de long a été déposé sur des tréteaux, en bas des marches qui
 montent à l'autel et quand il s'avance, c'est comme si le vide se faisait
 devant lui encerclé d'une garde de fantômes qui s'ouvre et se referme.

Il entend d'horribles sanglots comme il ne faut pas en
 entendre il faut se retenir il faut suspendre sa respiration et les
 mouvements du cœur pour ne pas descendre vivant dans
 la nuit l'âme à l'intérieur est sans porte ni fenêtre.

4- Le journal l'a dit. C'était un secret. Maintenant je comprenais que
 nous allions nous quitter pour toujours ; nos derniers entretiens tissaient
 avec le départ et les visions de nos vies futures des promesses qui, je le
 savais parce que nous n'en serions pas les maîtres, ne pourraient être
 tenues, excepté le culte rendu invisiblement dans la mémoire. Ne
 demeurent qu'une image et un nom, des gestes suspendus qui sont les
 fragments de nos courses et de nos jeux dans le paysage posthume, avant
 que la bicyclette ne s'effondre, après avoir rebondi, au pied du grillage
 vibrant. Un long escalier avec une rampe centrale fait communiquer la
 place et, en bas, sur la pente du ravin, le chemin qui conduit à la maison.

Longtemps, certaines silhouettes, à mesure que,
 dans leur marche, elle se rapprochaient de moi et que chaque porte et
 chaque vitrine qu'elles dépassaient les rendaient plus précises, ont
 ressuscité quelques secondes l'image et l'espoir fugitifs de la rencontre, que
 je voyais, à peine nés, se dissoudre ; en même temps que j'en calculais
 l'improbabilité, je les entretenais, le temps de faire vivre l'image assez
 longtemps pour qu'elle pût grandir, changer, vieillir, devenir ce que lui doit
 être à présent, où ?

Il tourne les pages de journaux illustrés. La chambre est connue,

mais le bois du lit, les rideaux clos qui pendent et le papier du mur ont
 l'immobilité du plomb ; maintenant tout est grave. Sur les stupides
 rectangles verts et rouges, l'eau, le sable, il ne faut pas approcher. Alors
 deux seront aux champs. L'horreur des sanglots ne fait pas disparaître ce
 qui est. Au contraire, ils font revenir, sur les rectangles définitivement
 stupides, l'eau, le sable, il ne faut pas approcher il faut attendre ce que l'on
 ne peut croire et qu'il sait. Il faudra partir.

Plus qu'un petit morceau de bois pétrifié, dur et poli, parcouru de
 traînées pourpres.

On ne prête pas sa plume ; pour tout héritage, un corps noir et
 creux. A cause de lui
 bâtir.

5- Le moteur d'un petit chalutier bleu passant par le travers réveille le
 voyageur de la torpeur où l'a plongé, depuis la naissance du jour, la
 contemplation uniforme de la mer, au moment où le paquebot,
 accompagnant à peine de sa vibration le bruissement des flots à sa proue, va
 couper son sillage. La jetée du port est en vue et, même, un alignement
 d'immeubles blancs qui s'éloignent vers le fond de la rade. Des grues, des
 cheminées ; la plage courbe sur laquelle se déplacent de petits points noirs.
 A gauche, le soleil a parcouru le sixième de sa navigation visible. Le navire,
 dont le corps s'est mis à trembler, s'avance vers l'entrée du port, lâche son
 cri ; une buée brûlante se dissipe au-dessus des mâts, tandis que
 l'ordonnance des quais se découvre, lentement, comme la marche du navire.
 Leur géométrie grise brise des assauts de mazout et de bouteilles en
 plastique le corps dansant dressé à demi hors des huiles irisées. Elles
 cherchent à s'agripper à la muraille lambrissée de crasse et d'algues plus
 noires que vertes en vain. Comme un vieux
 funambule que l'on redoute maintenant de voir exécuter ses figures, le
 navire effectue au milieu du port une prudente rotation, tremblant et
 soulevant à l'arrière des montagnes d'eau glauque. Tout doucement il vient
 se mettre à quai, les amarres se tendent, les passerelles, enfin, sont envahies
 du flot des bras, des jambes, des sacs, des valises cerclées de ficelles, des
 yeux étonnés, des têtes sombres, qui se tenaient cachés dans ses flancs. Ils
 sont à terre, les pieds sur la terre ferme, retrouvant, sans pouvoir empêcher
 que ne les émeuve une bonheur inquiet, la terre qui leur donne à manger à
 condition qu'ils suent pour un autre, eux et leurs enfants ; seulement la
 nuit leur ventre est contre elle qui gémit parce que le plaisir est trop fort
 après la fatigue du jour ou au contraire qui ne dit rien pour ne pas céder
 mais sa bouche quelquefois s'entrouvre et l'onde qui la parcourt monte

jusqu'à ses lèvres.

6- Illimité,
je ne savais pas ce qu'était la terre. J'en rêvais et j'emplissais de Toi seul
je le croyais mon âme. Je l'en demande pardon, car je ne faisais que
désirer, habité par la ruse que Tu as semée dans tout ce qui bouge, même
dans le vent lorsqu'il passe sur le front.
Je vis tes
ses yeux agrandis muets ; tout son corps voulait vivre, mais
c'était trop tard ; il n'y aurait pas de bonheur. Seulement misère ou
distraction face aux centuples renoncements de l'amour. Pas à pas, devenir
réel.

7- Il pousse du pied, mais assez doucement, le portillon peint en vert
du jardin. A droite, le Règlement derrière un grillage a prévu tout ce qui
pouvait être interdit. Ses pas ne laissent guère de traces sur les allées et
contournent de petits dos courbés mobiles multicolores. Sur une chaise
verte, les genoux d'une jeune femme ne sont pas croisés mais, l'un près de
l'autre, se touchent presque ; juste un peu plus haut, sa jupe dessine entre
eux un triangle d'ombre. Il va passer devant elle qui regarde sa silhouette
sur fond de bassins de marbres et de frondaisons étagés sur la pente raide
du Mont des Martyrs. Elle regarde sans voir, voit sans regarder, sa vision
noyée dans des réminiscences vagues, en même temps qu'elle laisse errer
ses yeux sur les petites formes vivantes, à ses pieds. Elle a aussi des yeux
qu'il trouve profonds sombres (très fascinants, quoi), qu'il voit en
prenant soin de ne pas les regarder lui non plus afin de s'épargner le
trouble que laisserait en lui, s'il n'y prenait garde (de même que dans
l'oreille persiste l'impression d'un bourdonnement que l'on croyait ne pas
entendre, au moment où surgit, inattendu, le silence) le malaise dans lequel
agoniserait ce qui n'aurait pas eu lieu. Trop tard ; déjà la
veine qu'il distingue sur le dessus du pied, y peignant une ombre rose, et la
cheville qui doit tenir entre les doigts, la courbe du cou là où, tout près de
l'oreille, naissent les plus fins cheveux, lui racontent leur vie, celle qui vient,
se promenant ailleurs, à la surface du regard.

De longs escaliers formant des commencements d'arabesques, des
terrasses en paliers bordées de balustrades de pierre, où l'air ralentit un
instant, défilent derrière lui. Debout, assise, immobile ou en mouvement,
aucune silhouette qu'il croise ne s'attache plus à ses yeux, à cause d'elle.
Vue d'ici, la basilique ne bouge plus. (L'enfant laisse son poing serré
s'entrouvrir, au sommet de la pyramide : de tous côtés, de minuscules

masses de sable s'écroulent et se désagrègent en traînées paraboliques, des
grains roulent jusqu'en bas et aussitôt que leur mouvement s'achève, on ne
les distingue plus : il faut reformer la ligne de séparation entre les pentes et
la base illimitée.) Un amoncellement de cieux tient en équilibre, semé
d'étoiles vacillantes, il s'en souvient ; la première fois, c'est leur chaleur qui
le fit s'arrêter n'approche pas alors qu'il voulait regarder les
mosaïques des chapelles latérales. Le ciel des cieux représente le cruel
amour qui ne passera pas.

À la fois il ne comprend pas et il sait, puis il comprend
mais ne sait plus comme les deux amours sont contraires et le
même, celui d'en bas et celui d'en haut : entre ses fins cheveux, ses yeux ne
font qu'un regard ; il les voit, plus proches, en lui, que les lourdes chutes de
pierres sacrées. Le portail central creuse son ombre en haut des marches.

8- Les pieds plient sur les traverses de la passerelle et à mesure qu'ils
sont plus près de quitter le balancement perpétuel du navire où le voyageur
a séjourné, hôte de personne dans une ville de fer et de miroirs, aux ruelles
étroites et pénétrées d'odeurs fétides, le vent balaie le regret paresseux qui
s'était pris de la velléité de naître, ne conservant du voyage que la trace
d'un temps vide où rien n'a eu lieu qui n'eût déjà eu lieu, sur la terre, avant
et ailleurs. Elle ne bouge pas ; elle est absolument immobile et même après
un instant qui a duré, où le visage continue de ressentir, alors qu'il est
tombé, la gifle du vent et l'ivresse de la course dans l'air, et où le corps
entier s'attend à éprouver la lente respiration de la mer sur laquelle il était
posé et qui avait fini par faire partie de sa propre respiration, elle continue
de demeurer immobile. Le pied hésite, et en même temps qu'il est surpris
par la nouvelle loi à laquelle il lui faut obéir, la mémoire en remonte ; le
vertige qui a reflué dans les tempes se dissipe et cède à la jouissance de
sentir maintenant le sol dur et solide, la surface de la terre entre ciel et mort,
sur laquelle le voyageur vient entrer dans la circulation des mystères. Il
s'avance, il marche, il passe les uniformes verdâtres des douaniers. Des
soldats armés, nombreux, s'ennuient. Depuis son départ, il n'a aucune
nouvelle du Double-Royaume. Les journaux ne disent rien. Imhotep
l'informerait. Le chauffeur qui l'attend avec un laisser-passer ne prononce
que les mots nécessaires à sa reconnaissance et maintenant que, d'un signe,
il lui a montré la direction d'une voiture garée près des bureaux et qu'il lui
a tendu papiers et passeport, sa figure s'anime, visiblement pour créer un
lien avant de se retrouver au volant, son passager à l'arrière. Tandis qu'il
ouvre la portière, ses lèvres bougent ; le voyageur lui sourit.

Il y a la guerre, ici ? demande-t-il en désignant les soldats d'un

mouvement de tête.

Monsieur n'a pas l'air de savoir que ça ne va pas fort dans l'Empire. Il y a de la misère. Les gens n'obéissent pas. Tout le monde chacun pour soi ! On est obligé de mettre de l'armée partout pour maintenir l'ordre.

Le voyageur ne répond que par un signe de tête.

9- On approche du port fluvial. La voiture est arrêtée par le passage d'une colonne d'hommes couleur de terre. Malgré le fouet pour leur faire hâter le pas et le hurlement d'ordres incompréhensibles, il n'est guère possible de faire accélérer à volonté un tel troupeau. Aucun moyen non plus d'arrêter ceux qui s'engagent sur la chaussée, entraînés qu'ils sont par les précédents. Des cordes se balancent entre chacun d'eux, les reliant les uns aux autres par le cou, de sorte qu'il est vital de ne pas se laisser distancer mais, au contraire, de rester aussi proche que possible de celui qui se trouve devant. Quelques uns portent des pagnes de soldat et quelquefois des sarraus brunâtres mais pour d'autres, on peut se demander par quel miracle les lambeaux de chiffons et de ficelles qui les couvrent leur tiennent encore sur les reins. Les coups ont laissé sur les dos et les bras des trainées noires qui tantôt font ressortir le relief des côtes, tantôt les croisent, au point que certains ont le dos entièrement et assez régulièrement quadrillé. On pourrait croire de loin à un tatouage si la saleté et les plaies, la proie des mouches, n'étaient aussi visibles.

10- Celui qui vient de tourner la tête regarde l'automobile. Son nez très droit et fin est perdu entre des joues creuses couvertes de poils noirs ; à cause de la vitre qui brille au soleil, ses yeux croisent sans voir ceux du voyageur qui se tasse dans le cuir du dossier. Parce qu'il ne s'attendait pas à être pris, ce n'est pas seulement la gorge mais le ventre qu'il sent envahis par un goût écœurant qu'il voudrait chasser, mais ce regard qu'il a croisé moins d'une seconde revient d'où le plaisir a été barré et qui cependant garde connaissance. On n'a pu lui ôter de contempler la naissance du jour, mais rien qu'un instant qui appellerait d'autres bonheurs : le soleil n'est déjà plus qu'une pierre qui le frappe à la nuque pour qu'il tombe et que le fouet lui déchire le dos. La salive dans la bouche est gluante comme du sang. L'haleine d'Anubis passe près de ses narines : il sent l'odeur du chien au musée attentif. Il s'entend gémir et la douleur qui scie l'épaule de sa lame aigüe ne prend pas fin. Elle va avoir une fin je vais vivre voir la fin il faut penser à la fin mourir non la douleur va finir je serai vivant. La lanterne répand son feu jusque dans la

nuque et les reins. C'est lorsqu'il revient à lui avec l'insupportable brûlure que le désespoir se précipite dans l'âme qui était prête à un nouveau commencement, à rendre grâce d'être simplement vivante, à vivre ; le flux innombrable des sensations viendrait tisser en elle la joie : plus que le bonheur, la retrouvaille du bonheur. La déchirure fait monter dans sa tête un brouillard rouge. Il ne peut même pas haïr le gardien qui frappe, la mâchoire contractée par la peur. Lui, l'homme qui frappe, peut haïr, il en veut à mort à ce tas saignant d'être là, de n'être pas détruit. Il en vient à trembler de fureur tellement pareille image l'insulte. Il ne frappe pas toujours comme ça. Un instant la pensée le traverse de s'arrêter, d'autant qu'il se fatigue, mais ce serait pour se retrouver, soi devant le corps de l'autre. Il frappe jusqu'à en être hors d'haleine et s'éloigne. La sueur lui ruisselle dans le dos.

Il n'a pas toujours frappé comme ça. Le petit Driss de la bande d'en face il roule avec lui dans la poussière et cherche à lui enfoncer les ongles dans les yeux à prendre prise sur le nez les joues par de violents mouvements il lui frappe la tête contre le sol et maintenant le petit Driss se laisse faire

il a les yeux ouverts et du sang coule de son nez.

Que des ordures ! Quel tas de foutus paresseux !

Les camarades rient avec lui en buvant un coup et en s'essuyant la bouche du dos de la main.

11- La voiture s'immobilise au bord du fleuve de marbre. Des barques effilées, des triangles clairs se croisent au large ; d'autres se balancent à quai, au gré d'un clapot intermittent ; des rectangles verts se pressent jusqu'à la limite du fleuve, séparés par d'étroits sentiers ou par des canaux bordés, de loin en loin, de bouquets de roseaux et de papyrus. L'odeur n'est plus celle de la mer et les sens se laissent pénétrer d'une fraîcheur inattendue dont la langue se glisse sous la chape solaire.

12- Le pilote a tendu les bras vers le soleil vertical, le corps droit mais la tête renversée en arrière le soleil inonde ses yeux d'un lac de feu lorsque ses paupières se ferment sous l'insoutenable éblouissement, apparaît la forme invisible il tente de rouvrir les yeux mais la forme cède partout où le bec déchire oiseau de Rê j'étends mes ailes blanches face à l'Empire-d'en-Haut et mes ailes noires

face à l'Empire-d'en-Bas.
Le Paon quitte la rive et de nouveau, se souvenant de la
peinture à laquelle colle la peau, va se placer à l'avant du fuseau qui glisse
vers le sud. Les rames, de chaque côté du pilote, tracent sur l'eau calme
deux sillages dont les ondes se croisent.

13- Toi, dès le commencement tu posas les yeux sur ma figure grise et
bleue ; je ne pouvais saisir comment tu voyais ; si je m'écartais, c'était moi
encore qui voyais et tu me regardais. A l'instant je fus
la barque
sous le voile de l'eau que la brise froisse, ton regard multiplié comme le
bruissement des rames.

14- Au commencement, il y a toujours un avant, de sorte que, au
moment où nous naissons et où nous allons vivre ce que nous n'avons
encore jamais vécu, aussitôt est la perte, qui transforme ce qui
advient en quête et, déjà, en retour vers ce que la surprise de l'immédiat n'a
pas livré à la plénitude : nous n'avons, du bonheur, que la mémoire (comme
chacun sait). Aussi redescendras-tu ce fleuve dans l'amertume,
te souvenant d'aujourd'hui où tu t'avances vers l'ibis qui règne sur les
montagnes de la lune, dont personne n'a la connaissance. Bien
plus, lorsque l'oiseau de Rê permet que tu remontes son fleuve, tu ne peux
mesurer ta joie qu'à l'aune de ta nostalgie, de sorte que tu n'accèdes pas à
la vérité là où elle est, tu n'accèdes pas à la vérité. N'est-ce pas pour cette
raison que tu accomplis ce voyage, que la tradition veut que tu aies
accompli ?

Ainsi parle le pilote à l'oiseau irisé dont les longues plumes
honnorent Rê-Harakhti et qui, soit dit en passant, en éprouve une extrême
humiliation parce que l'autre dit vrai. Il perçoit l'inutilité de son
déguisement et la plate allégorie de son voyage.

Je ne puis renoncer au voyage que tu me fais la grâce de diriger
sachant où il me faut aller, car je ne suis pas libre de ma figure et je dois
célébrer ce qui est invisible en chaque chose en raison de sa splendeur
visible (même). Or je l'ai appris, la vérité est venue habiter la rive de ce
fleuve où elle mène une vie cachée. Je ne saurais, certes, rendre visible ce
qui ne l'est pas mais redoubler dans un symbole, par la grâce de Thot, la
figure du monde, voilà quelle séduction je vise, car un beau mensonge est
le miroir qu'il faut à la vérité pour qu'elle se donne à voir aux enfants.

Tu as la langue bien pendue, fils de l'Aurore, mais prends garde
que la promesse ne prenne corps loin de ton dit !

Hélas ! Tout ce que je vais dire... Maintenant je ne sais rien et
seulement la vue du dieu m'a éveillé. Depuis là où il meurt je viens, en
quête du chemin qui remonte à sa naissance. Aurore me l'a appris :
parvenu aux bouches du fleuve, je devrai cesser de le poursuivre. Je
croiserai sa route à midi, j'attendrai qu'il parle et même, jusqu'à l'aube,
qu'il fasse parler la statue ! Fais-moi donc remonter vers l'ibis dont le corps
entier et les plumes d'or n'obéissent qu'à une seule courbe, tantôt passant
dans un signe, tantôt dans l'autre, son contraire. Si j'étais circulaire comme
l'ibis ! Le corps du monde vibre en chaque corps ; au lieu de le dissoudre, il
passe par le défilé de la gorge, force la langue muette. Mais ma langue
impuissante à faire signe de ce qui est, le fleuve de la parole reflue dans ma
main, la fabricatrice de tombeaux.

15- Le soleil n'est plus guère éloigné de son couchant lorsqu'ils arrivent
à Héliopolis. Des barques serrées les unes contre les autres ne forment
qu'une masse dormante. Une avenue de pierre passe, non loin d'une
grappe de maisons de pisé percées de petits rectangles noirs, entre deux
colosses assis les mains sur les genoux. Grisés par le grand air, ils se
détournent des quais, poursuivant, comme tous ceux qui se dirigent vers la
ville, leur ombre. Toutes finissent par se confondre et seuls quelques
grands eucalyptus se projettent sur le faite des remparts d'argile. Après un
contrôle de police, la voiture prend une avenue illuminée dans laquelle
viennent se jeter d'étroites ruelles, puis une autre, pour s'engager enfin
entre deux sévères murailles de pierres appareillées et s'arrêter au pied
d'un escalier montant vers un portique. Imhotep est rapidement informé de
l'arrivée de son hôte.

16- Le lendemain, ils partirent pour Saqqarah.
La terre était recouverte par les eaux.
L'architecte l'avait représentée sous la forme d'une pyramide.
Voici comment elle fut engendrée : Ce qui est invisible
est trois ; ce qui est trois est la Triade Vivante. Or, de soi,
les trois forment le Disque car, étant en eux-mêmes vivants, les trois se
regardent d'un parfait regard. C'est pourquoi, de ce qu'est la Triade est le
Disque. Ainsi le Disque fut engendré, figure de l'engendrement. Alors il fut
décidé le conseil de la Triade en décida que serait son autre. Ainsi fut
la terre qui est le quatre et le quatre est le visible. Le quatre fut posé
et du quatre furent engendrés les quatre côtés, l'un au Nord, l'autre au Sud,
un autre à l'Orient du disque, un autre à son couchant.

Les côtés du Nord et du Sud furent pour marquer la route sur

laquelle pourrait voyager le disque : au Nord le Cancer, au Sud le Capricorne. Trois côtés furent l'invisible du quatrième, et ainsi des quatre. Tant que la terre ne fut pas appelée *Geb*, elle demeura invisible, recouverte d'abîme. L'invisible l'appela *Geb* tiré de Noun, et des quatre côtés recouverts par les eaux montèrent les quatre faces de la terre vers la Triade en son disque, cherchant à l'atteindre d'un fort désir. Si bien qu'ils s'unirent en un point, selon l'ordre de la Triade, pour être à sa ressemblance. C'est ainsi que la terre naquit de l'abîme.

La terre était noyée dans l'abîme et la Triade voulut qu'elle fût rendue visible. La terre fut donc d'abord un cristal, le plus simple des cristaux, possédant quatre faces et quatre sommets ; elle était transparente car telle est toujours la nature de la transparence : être l'invisibilité de ce qui est visible. Il n'y avait encore que de la transparence ; le visible manquait. C'est pourquoi la base du monde, que l'on ne peut voir, fut faite carrée, pour que le monde ne fût plus transparent, sans que la transparence cependant cessât de lui appartenir. Tout ce qui apparut fut trois, mais provenant d'une base carrée. Cependant, en souvenir de l'idée, demeura Shou, qui donne son nom à l'air, de l'horizon jusqu'à la terre. C'est pourquoi Shou n'a que quatre faces, transportant jusqu'à la terre la lumière du Disque.

17- Imhotep lui expliquait, il essaya de s'en souvenir, la géométrie du monument qui devait servir à rendre invisible le corps du Serviteur-du-Disque. A mesure qu'ils s'approchaient de l'enceinte, se dessinaient les portes que désignent les quatorze parties du corps.

Personne n'a accès à ce qui est apparu en premier s'il ne se présente à la porte qui lui convient. Certaines ont leur symétrie, mais ne donnent accès qu'au mystère divisé ; d'autres sont uniques en leur genre, mais leur transparence n'est pas égale : la plus obscure de toutes est celle du ventre et cependant, celui qui franchit l'ouverture du cœur reçoit une tristesse qui, sans qu'il le sache, au bout d'une longue enquête, lui vient d'en bas. Celle de la langue conduisant à tout : qui ne s'y aventure ?

18- Lui tenait-il la main ? Ils sont entrés et s'avancent vers l'or plus jaune que l'or

habité par les Pères
à longue barbe
qui n'ont pas les yeux pensifs à cause
de ce que non seulement ils contemplent mais voient
parce qu'ils ont ôté leurs sandales et que leurs pieds reçoivent la sensation

des pierres
ils rient
comme des phares aux couleurs neuves auxquelles
point de terre n'est
mêlée, la terre
de leurs pieds, qui a occupé, autrefois, leur ventre et leur bouche.
Maintenant ils parlent

glorieusement
sur la montagne de la Transfiguration et nous notre chair
se touche notre vie s'échange au contact
de nos doigts croisés et je sais qu'au plus petit
toucher tout notre corps va entrer dans cette communication
mais eux !

Le cœur en eux a été fait clarté et leur corps dans la clarté du cœur n'est plus obscurité ni lumière mais la couleur :

l'obscurité
devenue claire à cause de la lumière dont elle a accepté l'offrande.
C'est pourquoi leurs robes sont en même temps sombres et lumineuses, obscurs reflets de l'or.

Ils ont dû se tourner, entrer en éblouissement
vers l'autre toile qui fait avec la première une perspective où l'on pénètre corporellement.

Tu es obligée d'entendre la parole des patriarches qui rient, car ils te parlent il suffit de tes yeux sur leur bouche pour savoir qu'ils te parlent et, sans erreur, ce qu'ils disent. Tout ce qui est derrière mes yeux épouse ta langue, sans qu'elle parle, d'une caresse qui ne finit pas.

Si tu veux, ce n'est pas moi, mais tout ce qu'il y a à chercher à cause d'un invisible amour sans vanité. J'arrivai à la zone où le parfum...

Dans leur joie, ils étaient plus grands que nous et, alors que d'ordinaire c'est l'image qui se forme en nous, par le canal de la perception, ce qui fait naître la croyance que nous l'avons réduite et que, véritablement, nous la possédons, maintenant, l'anticipation surprise, nous étions enveloppés de leurs regards et même, davantage, nous entrions dans leur société, dans l'espace de leur conversation où le bleu était inutile pour représenter le paradis, mais où le jaune échangeait avec le vert le rouge

avec le violet
et où l'amour était orange. Ceux
du Double-Pays qui ont peur de la mort, leurs yeux sont comme les feuilles
très belles que le vent ne fait pas bouger car il n'y a aucun souffle dans la
chambre ni dans la galerie.
Une petite branche, dessus, et son ombre, leur font une profonde pupille.
Le corps des musiciennes est nu le regard
de tous est dans l'attente.
Si tu veux.

Ce n'est pas encore le temps mon amour tu pleures ce que tu
veux nous ne le connaissons ni toi ni moi l'imagination l'invente de
manière si comique mais pour l'instant c'est très grave. Nous ne sommes
pas plus qu'un point à l'intérieur duquel nous sommes pliés ; dès que nous
bougeons, nous nous égarons ; il s'égare. Au début nous ne le savions pas,
désirant seulement acquérir de l'étendue. Mes yeux virent tes yeux ; la
calligraphie fut un regard qui, ne pouvant regarder tout droit à cause de
l'effroi dans lequel le précipitait son modèle, entreprit les plus grands
détours, ni ne renonçant à désirer, ni ne se décidant à la conquête.

Un point
abandonnant l'immobilité s'est multiplié dans la caresse.

19- En dépit de la position à laquelle l'intelligence et d'autres hasards
l'avaient conduit (encore que l'intelligence ne demeure pas longtemps un
hasard), Imhotep n'avait pas acquis l'assurance qu'aurait dû lui donner la
réussite. Il était lent et embarrassé. L'image du monde qu'il reflétait, dans
son visage soucieux, était pour moi le miroir de toutes mes questions.

Pendant un moment j'avais complètement oublié sa présence.

Un mot me ramena à lui.

Tant que j'ignorais tout de lui, excepté les renseignements assez
impersonnels communiqués par les journaux dans leurs notices, j'avais
l'impression en l'écoutant d'entendre une voix venant d'un ailleurs en
l'existence duquel j'aurais dû me contenter d'une simple croyance ; sa voix
existait entre lui et moi, de même qu'il me semblait entendre la mienne
venir d'un autre, sans doute parce que nous ne nous connaissions pas
encore ; ensuite la mémoire de cette voix ne se confondrait plus jamais avec
la voix entendue.

Cependant, à mesure que nous fîmes connaissance, son être
supposé, comme un cadre vide auparavant, commença de se laisser habiter
par les mots échangés, les expressions et les intonations qui, un à un,
conservaient quelque temps une existence distincte dans la mémoire mais

qui, ensuite, se fondaient dans une plus vaste représentation, aussitôt que
l'attention s'en était trop durablement détournée pour de plus récents, et
venaient enfin coïncider avec les impressions plus anciennes, les rendant
chaque fois plus réelles, si bien que ce qui m'avait semblé au début avoir
une réalité indépendante entraînait insensiblement dans une seule
appartenance : parvenus à la connaissance, nous accédons à l'intérieur de
l'autre par la parole, l'extérieur des mots laissé à leur beauté corporelle.

Regardez.

20- Sur la paroi de la chambre où ils s'étaient maintenant avancés, des
hommes munis de pelles, de pioches et de toutes sortes d'outils, comme des
tenailles, que l'on voyait par terre, creusaient une galerie en direction des
appartements souterrains. Tu vas mourir une seconde fois, ô
Roi ! Ton or est pourri ; tu disais qu'en entrant dans ta demeure

invisible tu allais atteindre la transparence ; et ton or,
tu penses que lui aussi allait devenir transparent ? Tout simplement tu
mélanges tout ! Tu devais en partant laisser ton or à la surface, laisser
briller pour d'autres son apparence au soleil !

Regarde, ô Roi, ils s'approchent et toi, tu es emmaillotté comme un
nourrisson de Tefnout, tes yeux sont agrandis par la peur et tu ne peux rien
faire. Ta bouche fait seulement croire qu'elle peut encore implorer ton
souverain le Juste-de-voix qui tient dans sa main droite l'hameçon pour te
tenir par le cœur, et dans sa gauche le fouet dont il frappe la bouche des
réprouvés. Ta bouche, tu préfères la croire juste parce que tu n'as pas de
mémoire, et penser que seuls vont se réaliser les oracles que tu tentes en
vain de proférer, sous l'empire de la peur.

Fais un effort, Roi, rappelle-toi tes oracles passés, ceux que tu as
criés, les seuls qui vaillent, à la surface de la terre ! Fais bouger tes yeux !
Tu ne peux pas ? Ils sont peints ici et ici et ici et jusque sur la coquille dans
laquelle on a enfermé, à ce qu'on dit, ton corps sans chair. Tu ne peux rien
dire non plus ? Cette puissance t'a quitté et ce n'est plus toi qui va faire que
s'accomplissent les Écritures.

Remercie-les, ces malheureux bougres qui transpirent de cupidité
et qui attirent sur leur tête un châtiment, remercie-les qui vont te
débarrasser de tes coffres de cèdre et d'acacia dans lesquels tes émeraudes
et tes turquoises ne brillent pas ; espère qu'ils vont s'emparer de ta vaisselle
d'obsidienne et que d'autres, de nouveau, s'y enivreront ; désire que tes
pierres d'azur ornent les poignets et se posent juste au creux dessinés par la
clavicule d'une femme comme celles que tu as aimées, d'une femme au
ventre secret et aux cuisses humides.

Tu avais un cœur mais ta bouche, l'ayant fait taire, parlait pour tes reins, et même tes mains tendues de convoitise et tes yeux parlaient.

Mais maintenant tu ne peux plus donner le change, fou que tu es ! Au lieu de te livrer toi-même au Juge en présentant ta faute des deux mains, tu t'enfermes dans la forme carrée de la pierre.

Adossé à l'immobilité stérile, tu ne te purges même pas, tu ne deviens rien. Attends donc que, du dehors, on vienne te dépouiller ! Quand tu n'auras plus rien, que tes morceaux gésiront au milieu des gravats, que ton pied, tout ce que l'on aura retrouvé de toi et ramassé, sera une affaire classée derrière une étiquette dans une vitrine de la Faculté, alors tu pourras t'approcher, ayant recueilli et replié et enfermé et enveloppé dans ton cœur ta bouche tes mains tes yeux tes reins, souffrant terriblement, du tribunal du Seigneur-de-ton-salut. Tu te connaîtras, depuis l'instant où tu n'étais pas encore où tu allais être où tu as commencé d'être.

21- Me retournant, je le vois grimaçant comme un homme qui accomplit un travail à la limite de ses forces, comme un accusé dont la culpabilité vient d'être absolument établie.

Je n'échappe pas, quoique j'agisse sur ordre. Je passe pour le serviteur de Ptah mais je dois bien le reconnaître, je n'ai guère pu déployer que l'envers de l'ordre reçu. Ne voyez là inscrit, scellé au regard extérieur, qu'un commencement de vérité. Je tiens mon supposé pouvoir du maître de la Grande-Maison. Je m'assure sans cesse que tous les morceaux tiennent ensemble. En raison de cet effort, ils ont tenu, hier ; aujourd'hui, ils tiennent aussi contre leur nature qui est de s'emparer les uns des autres, la puissance du tout les gouvernant par la force. Chaque nuit, comme tout le monde, je m'endors pour ne pas mourir, me rendant à la merci du meurtrier ou des esprits qui font passer sur mes yeux fermés et mes narines leur ombre, au moment où le roi lui aussi cède au sommeil. L'ordre est donc suspendu, plus qu'à toute autre chose, à sa propre inertie. Nous nous évertuons dès l'aube à tenir la grande apparence éloignée du chaos à l'aide d'un unique mensonge : le sceau qui tient scellée la vérité tient le pouvoir, vérité-scellée, sous le masque, impur comme ceux qu'il maîtrise ; leur peur de mourir est telle qu'ils acceptent de souffrir de bien grandes servitudes dans l'unique espoir d'être en fin de compte épargnés et, saisis, au moment où le prince rend le souffle, par un extrême désir d'imiter la survie, de pouvoir s'accroupir sur la barque du rêve, heureux qu'on ne leur découvre pas la vérité, préférant obéir à l'ancestral silence, depuis le Haut-Pays, des larmes d'Isis qui les porte.

22- Le voyageur connaissait déjà Léviathan. D'où que l'on arrive, on vient toujours de le quitter. Aussi comprenait-il l'humilité non feinte de son hôte.

Je suis venu... de manière précritique... (post-critique, peut-être) pour apprendre la vérité ! Je sais déjà au moins qu'il n'y a rien de petit. Deviennent petites les choses qu'un humain a rendues telles : seules ses pensées sont petites. Voyez, chez les grands, comme le soupçon est ce qu'il y a en eux de petit : naturellement, c'est ce qui plaît aux intelligents.

23- Imhotep sourit, comprenant, mais, bien plus, sachant. Les ouvriers n'ont pas bougé. Tout se passe comme il l'a dit, sous son regard.

J'ai ordonné cette peinture afin que notre injustice fût avouée secrètement et ne submerge pas le pays, le détruisant. De la même manière, la peur qui noue chaque gorge est le signe de l'éternité qui habite le dernier des fellahs grattant la pierre. Il ne pourra s'acheter aucune vierge à qui, dans une poussière de pensée, il ne voudrait que du bien du moins l'aura-t-il une fois cru, dans son mal. Dieu sait s'il ne ressemble pas à Pollock-Nageoire. A peine avons-nous, après étude, calcul et rapport circonstancié, modifié l'assiette de l'impôt, que le pauvre, les yeux écarquillés, n'en demeure pas moins pauvre, car s'il ne vend plus au prix de la veille, l'autre n'a pas attendu pour refaire ses calculs, redéfinir ses offres, rétablir son avantage en criant sa nouvelle misère. Rapidement l'ingénieur découvre la faille et s'y glisse, tandis que l'autre idiot continue de répéter le geste appris, regardant passer les voitures brillantes sur la route que l'on n'a pas construite pour lui ; des étrangers parlant une langue inconnue ont donné des ordres et une immense poussière s'est élevée, visible à une journée de marche ; on l'a vu au loin s'approcher, durer, s'éloigner. On n'a pas voulu des vieux, mais quelques hommes des douars et leurs fils y sont allés et en on rapporté de l'argent en papier. Des hommes et des femmes aux joues peintes et aux yeux bien dessinés passent dans les belles voitures. La distraction du voyage a momentanément chassé leur mauvaise humeur, mais pas le souci calculant : sous les crânes, la lutte continue, le gain s'annonce, qu'il va glisser au doigt de sa maîtresse en échange le gain pour elle est double de ses cuisses ouvertes. Ont-ils rien de commun avec ces bêtes pliées les mains par terre ?

24 - Naturellement, il ne devait pas en être ainsi ; dès le commencement, tu n'as pas regardé ton prochain avec compassion mais tantôt avec ruse, tantôt avec défiance, t'ingéniant à calculer ton profit tout en évaluant du

coin de l'œil la sottise du sot. Alors le temps a commencé, raccourcissant de toutes parts ton éternité, la pliant et la comprimant pour que, tordue, elle te revint, au lieu de la prendre comme on prend un chemin, pénétré d'amour à chaque rencontre, donnant et recevant parole et invention. Car moi, de qui tu tiens le pouvoir de donner des ordres, je suis, de Rê-Aton, Ce-qu'il-dit, obéissant à son Souffle. Étant son ordre, je lui obéis purement et il ne souffle aucune autre Parole que moi. Moi, je ne veux pas être une autre Parole que la Sienne, de sorte que c'est dans le même et unique Souffle qu'Il m'aime et que je l'aime éternellement. Écoute donc ce qui nomme notre perfection : ni Lui ne s'aime, ni moi moi-même, mais Lui moi et moi Lui en un Autre.

C'est pourquoi tu n'es rien, dans tes palais peints où se croisent les corridors et où tu as fait creuser des piscines pour pouvoir observer les femmes de tes hôtes, que sperme et sang promis à une pourriture qui sentira plus fort que celle du pauvre que tu as laissé se dessécher à ta porte, toi qui as serré ce que tu avais acquis par ton astuce, toi qui as fait plier à ton plaisir la femme achetée ; tu devais tout recevoir, ne rien prendre ; tu n'as pas souffert avec le souffrant. Moi tu devais Me regarder comme le maître d'œuvre son plan lorsque s'élève la maison, ne quittant des yeux ni l'un ni l'autre, saisissant l'idée et la vérifiant. Car moi je suis Thot l'engendré de Rê. Me recevant de Lui, je suis l'Idée de toutes choses qui se reçoivent les unes des autres, formant un monde. Toi donc, de même, imitant la perfection d'Aton, tu devais vouloir toutes choses, scrutant l'arc du jour et l'arc de la nuit, veillant, gardien de chaque chose unique mise sous toi ; ainsi devait s'accomplir ton vouloir, considérant sans faillir l'éternité.

25- Aussitôt que nous le pourrons, je vous conduirai chez le prêtre Djedefhor. Son enseignement est tout à fait profond et il vous fera comprendre certaines inscriptions. Après le cycle des études de la Nature (la Mesure, la Relation harmonique, la Résistance des matériaux), j'ai suivi son enseignement, cherchant comme vous l'unité (vous avez dit la vérité, mais c'est la même chose, évidemment). Il m'a vite fait comprendre qu'elle n'était pas un objet que l'on aurait pu s'approprier par la connaissance et que, bien plus, à cette connaissance même, il ne pouvait y avoir d'autre accès que pratique. Comment l'âme, disait-il, divisée contre elle-même, pourrait-elle trouver accès à l'Un ? Car d'une part en elle Il serait un autre, et surtout, à l'Un, quelle partie de l'âme accèderait, puisqu'elle serait divisée ? L'Un mendie l'un. Le trouver en soi, non ailleurs, et il n'est pas autre que celui qui trouve. Que faut-il donc faire, demandions-nous ?

C'est la parole de Rê : retourner la volonté vers le tout, la rendre obéissante, de fer qu'elle était, passible comme chair, se laisser émouvoir par ce qui est, non par ruse et en vue de la possession, mais afin de veiller sur chaque vie, la gardant pour ce qu'elle est car l'étonnant à admirer, commentait Djedefhor, c'est qu'il y ait de l'autre. Que nous faut-il donc vouloir ? Vraiment, celui qui se veut soi-même anéantit son vouloir ; ce qu'il faut vouloir est autre. Celui qui se veut soi-même, se voulant soi, exclut soi du tout, et de soi le tout. Sa volonté étant sans contenu, c'est comme s'il se donnait la mort. La volonté, au lieu de vouloir toutes choses, se divise en elles, s'emparant de tout ce qui est à sa portée pour en jouir. Aussitôt que le vouloir n'est plus obéissance, le désert de la fatalité s'ouvre en lui, le désert où la volonté commence à désirer, n'ayant pas ce qu'elle veut, ce qu'elle possède n'étant pas elle, ni en elle. Il vous faut comprendre cette loi qui est celle de la volonté : si elle n'obéit pas, elle doit poursuivre son bien hors de soi et, le prenant, elle ne l'a pas. Ce que l'on aime, il est nécessaire de le recevoir, il convient de lui obéir et de se recevoir de lui.

26- C'est, en peu de mots, ce que disait Djedefhor. La vérité m'a jeté dans la solitude, tandis que je travaillais à édifier cette dérisoire imitation du Parfait.

Pourtant, de telles paroles visaient la communauté : comment peuvent-elles conduire à la solitude ?

Imhotep m'a regardé avec difficulté, à l'instant où trop de paroles seraient nécessaires, dont chacune aurait trop à dire, et où la bouche ne parvient qu'à ébaucher un commencement de mouvement des lèvres, n'ayant plus que la transparence des yeux pour laisser pénétrer l'âme.

27- Que je cherche à expliquer ce qui me vient par fragments ; à peine ma bouche s'ouvre-t-elle, je suis tout entier enveloppé dans cet instant ; je suis tout entier dans cet instant ; je suis enveloppé dans cet instant. Seul, sujet de toutes mes phrases. Ce que je veux, je ne le puis. Je fais route et mouvement vers toi, m'ouvrant, conquérant inquiet d'un moment d'innocence, mais ton regard n'entre pas par où je suis ouvert ; il me perce. De ce qui en moi est coupable, toi aussi tu l'es. Ta faute me perce là où gît la mienne car tu souffres, toi aussi, cherchant la faute, cherchant par où je me garde secrètement, et tu le trouves, le présumant d'après toi-même. Obscure es-tu, poursuivant en moi la transparence, et m'accusant.

Est-ce moi qui ne sais pas vouloir ? Je crois rencontrer un

monde qui ne se laisse pas vouloir, obéissant du dehors à une loi qu'il ne veut pas, réduit à une masse maintenue unie par la force et qui scrute en moi, de ses yeux sans nombre, son propre manque. Je me retrouve chassé, chose parmi les choses.

La Parole qui vient dans le monde n'est pas reçue. Quelle excuse ? Par notre propre jugement nous sommes jugés. Aime donc sans crainte ni calcul, t'appliquant à ignorer le jugement. (C'était de la morale).

28- Nous sommes venus ici, dit Imhotep, pour prendre connaissance du commencement ; au début, ça paraît logique ; ensuite, tout va devenir plus obscur, continuellement oublieux de ce commencement et faisant effort pour le rappeler, mais distrait à chaque instant par ce qui vient. Vous verrez que l'Empire est une bien mauvaise réplique, une pitoyable singerie de l'Éternité. Et nous voulons nous en faire gloire ! Barque avec sa voile déchirée sur la crue du fleuve, le Double-Royaume n'est plus qu'un débris du premier monde. L'ennemi campe à portée de flèche, patientant, envoyant des espions. Nous exténuons le peuple pour lui faire bâtir les simulacres de notre indestructibilité, mais nous n'en sommes que plus faibles ; seuls nos simulacres nous survivront ! Tellement éphémères sommes-nous que nous poursuivons la durée dans ce qui est sans vie. Nos temples seront construits avec des pierres vieilles comme le monde, mais nous n'y entrerons qu'avec nos corps condamnés et notre âme ne sera pas leur âme. Ils n'en auront pas. Nous aurons poursuivi l'accomplissement magique de nous-mêmes, comme s'il fallait accéder à un mystère et le suivre à la trace, enfin vivants, enfin initiés, enfin n'ayant plus à vivre, enfin ne vivant plus, au lieu d'être les diacres les uns des autres.

Depuis le commencement, notre volonté s'est voulue elle-même, ainsi que je l'ai compris à la suite de Djedefhor, et alors que toutes choses eussent dû habiter en elle comme dans leur temple, nous les rameutons, nous épuisant à cette chasse, ne trouvant plus dans le monde l'Idée vivante qui s'en est retirée. Nous feignons de croire à ce retrait comme s'il était l'œuvre même de la Parole subsistante. Vraiment, nous sommes devenus aveugles en ce monde et parce que nous ne voyons plus, nous croyons qu'Elle n'est pas, ou bien nous ne croyons pas qu'Elle est ; à cause du bruit continu que nous faisons, nous n'entendons plus la Parole qui nous donne figure, croyant qu'il n'y a pas d'autre parole que ce bruit-là. Pourtant, nous existons dans la forme de Thot, car c'est dans la forme de sa Parole que Rê-le-Lumineux veut que nous existions, lui qui règne sur la poussière de midi. Écoutant ce qu'il a voulu, nous l'écoutons ; n'écoutant pas, nous ne l'écoutons pas.

L'Infinité,
en lui infiniment simple
La recevant éternellement
Il ne La retient pas
l'accorde à Ptah Transport de la Parole
d'Éternité
en l'univers à la forme du Tout
et chaque un est un tout
auquel appartient aussi l'infinité.
Ainsi tout demeure dans la
Parole
comme le veut Rê - Aton
c'est pourquoi
les choses reçoivent sans cesse les unes
des autres
leur
infinité. Celle-ci
prenant figure et détermination
apparaît finie.
C'est pourquoi le souffle est une volonté mise au monde
pour vouloir l'infinité de même que
l'Esprit veut la Parole Dire ce qui est
voulant ce dont la Parole est le Dire du vouloir
Celui
ainsi devons-nous vouloir ce qu'elle veut dit
pour accéder à
dans la figure finie du vouloir
l'infinité.

29- J'accompagne Imhotep dans un couloir à forte pente et, alors que nous devrions laisser, là-haut, derrière nous, le jour, au contraire il semble que nous naissions de la nuit pour entrer dans une lumière qui ne vient pas d'où nous venons, mais dont la source nous demeure invisible. Inconnue, elle montre.

Un puits, à nos pieds, dont il faut contourner la bouche qui donne le vertige en nous collant le dos à la paroi par un étroit passage, nous sépare d'une fausse porte sculptée dans le calcaire, devant laquelle le roi, debout, avance le pied gauche. De la main droite, il montre les signes autour du chambranle.

Ne le comprends-tu pas ? Rien d'autre ne te fait signe que ce qui

est, inscrivait en toi Thot l'absent des choses qui sont en Lui et Lui obéissent en raison de leur forme. Tu veux toujours employer le Verbe de manière trop simple, car Il est le sens, mais ne crois pas que de cela Il soit assigné à être, comme s'Il était déjà trouvé. L'Absent-de-toi te gouverne, toi étant son signe. Que ton cœur, concevant, lui obéisse, faisant agir tes reins et tes membres.

Que mon cœur se soumette à ton dire ! sous mon crâne ma langue entend ce qu'elle ne profère pas ; je ne te parlerai pas si tu ne plonges pas dans mes yeux, me rendant libre à l'instant même, ton regard que je reconnaitrai du moment que tu n'auras plus retenu ma faute. A cause de, dans le mien, ton Esprit, ma langue est remuée comme le flux du fleuve, refoulé à son embouchure par la mer, s'y perd cependant en d'innombrables langues entre les eaux, qui, rencontrant les courants du large, s'y perdent.

Moi le scribe au ciseau et à la pointe de fer, je grave directement sous ma propre dictée, sans que ma langue dise rien, car le sens est obscur mais je sais qui il a dit qu'il était : l'Absent-de-moi. Si tu lis, tiens ta langue, prends garde aux sortilèges d'Héka et sache-le : chaque fois que tu ouvres la bouche, tu ne sais pas quelle Écriture tu réveilles, qui voyage sans toi, te traînant par terre, néanmoins, par fil et hameçon.

L'Absent m'a créé, disant : sois ! Lui la Parole dite par le Souffle d'Aton-le-Parfait. Depuis je suis parole, ne pouvant me faire taire moi-même, d'autant plus que ma langue demeure muette. Maintenant, lis à haute voix mes instructions : Recherche Thot, deviens son ressemblant parfait comme Aton en son Disque, sois comme le feu. Ton au-delà t'habitera. Ne retiens rien pour toi et tu deviendras éternel, laissant être au dehors ce qui est au dehors, recherchant à l'intérieur ce qui est à l'intérieur. Écoute, et tu vivras, par la Parole qui a nom Thot, l'Engendré du Disque.

30- La voiture les reconduit vers la ville. Dans le contre-jour, au couchant, le front de la falaise fait un barrage violet dont il se souvient qu'en venant il désirait explorer l'autre versant parce que, le sachant là, on ne le connaît pas pour autant. Maintenant, il ne parvient pas à réactiver le désir qu'il en avait et qui n'en est plus que le souvenir tandis que, dehors, la muraille s'éloigne comme un nuage et qu'en lui, au ralenti mais aussi sensiblement qu'au moment même et lui faisant ressentir la même pesanteur, il est encore en train de remonter vers le nord, entre les longs murs peints, croisant pas à pas, en silence, les signes de l'éternité.

*Membra acceptabilia
carnis amplexibus*

Livre deux

1- Malgré l'ordre donné dans l'après-midi de les tuer toutes et la patience méthodique dont avaient fait preuve les serviteurs armés d'instruments longs comme des fouets dont l'une des extrémités, tantôt carrée ou rectangulaire, tantôt plus ou moins ovale, était faite de fibres de palme tressées, à tout instant une mouche venait se poser sur la main du grand prêtre d'Amon, d'où elle s'envolait, chassée, après un léger mais inutile soubresaut, par un second plus vif ; sur l'oreille, ou le front ; et le prêtre se donna, à la tombée du jour, lorsque les longs rayons du soleil dessinaient, sur les murs opposés aux ouvertures, des rectangles rougeoyants, une gifle dont il ressentit trop tard l'humiliation, puis, lorsque les rectangles eurent pâli et se furent ramassés près du plafond, une autre destinée haineusement à venger l'offense occasionnée par la précédente.

Amonhotep, assis, les jambes allongées, derrière son bureau, avait posé sa plume et ne regardait plus le dossier refermé. En tournant à peine la tête vers les hautes fenêtres ouvertes, il apercevait dans le lointain transparent ce qu'il savait être la rive opposée du Nil, mais sans voir le fleuve même. Du coup il se mit à supputer la probabilité que précisément à l'instant où il y pensait, une felouque poussée par un grand triangle clair fût en train de passer sur le plan liquide qu'il verrait, encadrée par les angles des murailles du palais, s'il se redressait un peu sur son siège au point qu'il se sentait sur le point de bouger, l'inertie de sa volonté pressée par l'image de la felouque possible, mais ne bougeait pas et même s'immobilisait encore plus, si c'était possible, dans l'espoir d'appréhender, comme du dehors, l'instant où il déciderait de bouger. Seigneur des Trônes du Double-Pays ! Est-ce que je demande secours ? oui ? non ? je suis le Maître des Supplications et qui va m'abattre ? Au matin Isis tient la main d'Hathor lorsque son ventre s'ouvre et qu'elle accouche ; elle souffle, gémit, ses yeux implorant et chaque jour c'est la même chose. Mais hier n'est plus. Ce que tu nous montres, Rê, n'est pas ce que tu es, Amon loin de ton temple.

2- Premier Prophète d'Amon, en tunique et chape d'officiant, il s'avance jusqu'à l'autel, mesurant ses pas à ceux de la longue file des prêtres qui le précèdent ; tandis qu'un acolyte tient le livre des invocations, ses lèvres prononcent les paroles qu'il n'a plus besoin de lire, tant lui sont connues non seulement la suite des mots mais même l'intonation convenable, la hauteur de la voix, les variations expressives du débit, autrefois nées de la ferveur, jaillies du texte même, maintenant fabriquées comme de bonnes imitations par l'habitude de l'effet à produire sur les assistants prêts à entonner l'un de ces grandioses répons ascendants. Le chœur, unanime comme la mer, soutenant la ligne de la monodie, vibre d'une même extase et tandis que sa poitrine et ses lèvres obéissent au dieu, le regard d'Amonhotep s'est mis à errer sur les bandeaux et les frontaux brodés, ornés de turquoises et de cornalines, ou simplement de pièces de cuivre, serrant sur les tempes les longs cheveux brillants des femmes ; l'une, parce qu'elle a, en remplissant d'un souffle neuf la phrase invocatoire (" Lumière née de la Lumière "), relevé la tête et préparé sa bouche à une nouvelle inspiration, le prêtre voit son cou tendu et la forme bien dessinée de la mâchoire à sa naissance, près de l'oreille, comme si toute vie confluaient là dans le battement d'une artère. Ses lèvres, nullement minces et claires comme chez une autre beauté dont le modèle est rangé dans sa mémoire, mais bien en chair, et ses yeux, comme un fragment de nuit dessiné sur une figure d'albâtre, il n'en veut plus détacher les siens, sans pourtant, espère-t-il, qu'on puisse dans son regard qu'il s'efforce de noyer, déceler une émotion, envahi par la belle apparence de chair sous la longue tunique, qu'il devine, au milieu de cent autres, en descendant jusqu'aux pieds, et dont il forme machinalement l'image d'après la vision du cou, en même temps que ses lèvres continuent d'articuler les paroles sacrées. A mesure que son désir se multiplie, il sait avec plus de force que, le culte rendu, la lente procession finale va disperser l'assistance dans les rues et les maisons thébaines et qu'il ne retrouvera pas celle qui sans le savoir l'a troublé. Mais Niout n'est pas si grande ! Amonhotep erre déjà de rues en places, d'escaliers en portes cochères, les yeux de fenêtres en balcons et enfin l'image de la mystérieuse vient se poser sur un rêve d'escalier, montrant, à l'orée de l'ondoyante tunique, une cheville fine et sombre. Pourquoi ne peut-il pas ? Baissant les yeux mais à peine, pour s'apercevoir lui-même, il voit sa noble tunique tombante et son rôle ; il n'est pas Amonhotep mais l'exécuteur du culte et personne, probablement, ne le perçoit autrement ; il n'est pas même Amonhotep, seulement un nom qui lui dit que sa puissance, sa position, ne sont pas de lui, toutes d'emprunt. Dedans il ne sait plus

démêler la gloire qui l'exalte du sentiment, où toute sa poitrine se contracte, de son impuissance.

3- Cette tunique, il la soulève, il veut l'arracher. De toutes les femmes et filles qu'il a vues ce jour-là, entre les murets de cailloux et les murs aveugles des maisons de terre serrant entre elles des ruelles où passe à peine un âne chargé et où le soleil n'arrive pas, creusées en leur milieu par le creusement des pas et de l'eau elles gardent le souvenir de l'eau qui a coulé en torrents, s'effondrant du ciel par nappes et lavant la terre de la terre, la rendant pure, la mettant à nu sous le couteau de l'érosion elle seule a fait battre son cœur. L'expression l'humilie car il mesure combien elle le ravale au rang des héros de romans roses, une littérature à laquelle il aurait honte de toucher, lui qui a touché à la jeune fille. Son cœur a battu et son sang, dans les tempes non de la voir, non de la trouver belle, non d'être l'espion de son regard il est toujours devant un beau regard comme devant la nuit en plein jour mais de la désirer, non seulement de la désirer mais de sentir couler en lui la décision de la prendre, vaciller en lui la sensation où tout est rendu aveugle et crie d'un long cri ; tout autour les pierres crient, la terre crie et les montagnes ocre et ravinées au loin crient, mais le pire c'est le vrai cri d'un oiseau d'eau, vivant, qui passe. Elle seule ne crie pas, des larmes font de fins ruisseaux sur ses joues couvertes de poussière et en même temps il voudrait de l'amour car son ventre est sans défaut, il l'a aperçu à peine, parcouru des sanglots descendant en cercles concentriques. Dans le moment où il l'ouvre en deux et que s'écroulent toutes ses résistances, que s'effondrent là peut-être ses rêves d'amour mais que sait-il de sa nuit en plein jour ? Ce n'est pas tant la honte qui s'empare de lui qu'une totale déception car il n'a même pas joué, il a seulement désiré jouir et dans le mouvement où il a pesé en elle avec l'espoir encore de satisfaire quoi ? toute l'énergie qui animait son désir s'est enfuie et le regret l'étouffe pendant qu'il la serre convulsivement et la barbouille de baisers absurdes, le regret autant de son acte que de l'échec de l'acte, dans lequel se dissipe, encore présent, le souvenir du désir quand il n'était pas mort. Il ne veut plus ni se relever, ni la relever car ce moment va être le pire, le pire qui l'attend, qui va durer, qu'il va traîner avec lui ; le temps seul en usera l'arête coupante, Mais le souvenir ranimera chaque fois l'élanement du remords, comme d'une blessure aigüe sur laquelle on tient la main pressée, lorsque n'en pouvant plus et pour se rappeler et vérifier l'intensité de la douleur, on relâche l'immobile pression. Enfin ils ne restent plus que deux corps morts ; la conscience anesthésiée, Amonhotep se relève, fouille dans ses poches d'où il retire quelques billets qu'il n'ose

lui tendre mais laisse tomber à ses pieds, tandis qu'elle a mis son bras sur ses yeux et que son ventre luit au soleil. Amonhotep se baisse pour lui prendre les mains et la relever, lui bredouillant des excuses ; il lui montre l'argent par terre, il s'excuse encore plus, ne se décidant pas non plus à se détourner. Les pas qu'il va faire pour regagner sa voiture garée au bord de la route lui coûtent déjà, et le moment où il va s'asseoir sur le siège occupé d'habitude par son chauffeur, son chauffeur qui lui parlerait et qu'il n'aurait pas la force de faire taire.

4- Le soleil n'est plus là pour dessiner sur le mur opposé aux fenêtres ses rectangles flamboyants. Seule la lueur de la nuit qui est venue leur donner un air moins sombre qu'aux bandes noires qui montent la garde entre les ouvertures. Toute couleur a abandonné les dossiers et les quelques feuilles de papier noircies qui couvrent le bureau. Amonhotep, sans bouger, a laissé l'ombre envahir la pièce où il travaille chaque jour, une fois le culte rendu à la naissance du Seigneur, et si d'importantes cérémonies n'ont pas occupé toute la matinée, suivies des conseils de l'après-midi. Il tourne imperceptiblement la tête vers la gauche, puis vers la droite et ce léger mouvement ramène en lui une vie qui semblait l'avoir quitté ; il se redresse lentement sur son fauteuil, se lève et, après avoir tourné les yeux un instant vers le scintillement de quelques lumières dans la direction du fleuve, se dirige vers la porte qu'il ouvre. Il est ébloui, et cet éblouissement le contrarie, par la violente lumière électrique qui tombe des plafonds. C'est un nouvel éclairage qu'on vient d'installer et qui remplace les anciens tubes. Une substance assez semblable à du verre dépoli recouvre toute la surface du plafond et, mise sous tension, produit uniformément de la lumière. On doit pouvoir sans difficulté multiplier les réseaux indépendants et produire ainsi toutes sortes d'effets. Amonhotep appuie rapidement, du bout du doigt, sur le bouton situé près de la porte et la lumière se met à diminuer d'un bout à l'autre du couloir. Parvenu à l'une de ses extrémités, il s'engage dans l'escalier qui monte aux terrasses et où la clarté d'en bas s'estompe mais, avant d'avoir dépassé le dernier angle et de s'être trouvé face à un carré de ciel nocturne, il sait, à la nouvelle clarté qui semble descendre sur les marches devant lui comme une couche liquide, que la lune est levée depuis un moment, répandant, sur la forme des maisons et le balancement des palmes, des pleurs métalliques.

5- Amonhotep, qui s'est avancé jusqu'au bord de la terrasse, domine presque toute la ville. Niout aux cent portes, laissant descendre vers la corniche du fleuve un enchevêtrement de murs, de terrasses cernées

d'ombre, tel que c'est à peine si d'en haut l'on distingue le tracé tortueux des ruelles, interrompu ici et là par de riches demeures surgissant de jardins clos de murailles et protégés par des chapeaux de tuiles vernissées reflétant la lune. Du côté du fleuve, la masse allongée du temple avec son enfilade de cours et de colonnades couvertes dont le grand prophète d'Amon voit le plan comme par transparence, lui apparaît, endormi sous l'œil ouvert de Khounsou, d'une taille monstrueuse au milieu des maisons humaines : ce que l'habitude lui a rendu si familier révèle dans l'éclair d'un instant son étrangeté, l'inconnu présent, là, dans sa présence. La peur traverse Amonhotep. Il n'a jamais vu le Caché, celui qu'il sert depuis sa jeunesse. Du coup, l'immensité du fleuve le frappe maintenant, et l'immensité des falaises auxquelles vient s'accrocher la nécropole avec ses temples sur l'autre rive ; son regard va se réfugier sur les terrasses, cherchant un secours humain, quelqu'un à aimer. Ses souvenirs de tout à l'heure remontent vaguement à sa conscience, réveillant son désir. Il cherche si une silhouette ne va pas se mouvoir sur une terrasse, là où l'on voit une lumière brillant comme une forte étoile : au lieu d'illuminer la claire tunique, le corps souple qui s'offre davantage à l'imagination qu'à la vue elle ne fait qu'effacer de son éclat ce qu'elle devrait rendre visible, détruisant la douce perception des formes dans l'obscurité baignée de lune.

6- Des pas pressés mais retenus résonnent dans l'escalier et lorsqu'Amonhotep entend qu'ils ont atteint la terrasse et s'approchent de lui, il se retourne ; le serviteur s'incline pour lui annoncer l'arrivée de Paser et d'Hérihor, puis le bruit de ses pas s'éloigne dans l'escalier. Ouaset dans les yeux du grand prêtre n'est plus qu'un décor dont la présence s'éteint tandis que son cerveau s'ébranle comme une machine qui va servir et dont la vitesse s'accélère, mais qui ne s'est encore appliquée à rien. Tandis qu'il atteint les marches, il s'efforce de rassembler les questions qui vont être soulevées, d'anticiper vaguement sur des solutions ou des réponses, mais en vérité c'est à peine s'il est capable de dire quelle pensée l'a traversé. Il secoue la tête et le calcaire du mur lui saute aux yeux. Il descend en hâte, repasse vivement le couloir qu'il avait pris un moment plus tôt dans l'autre sens et aussitôt arrivé dans son bureau éclairé (maintenant ce sont les fenêtres qui forment des carrés noirs sur la muraille, reflétant ça et là l'éclat fondu des lampadaires de la pièce), il sonne et les deux princes, une fois introduits, s'installent avec Amonhotep autour d'une table basse au grand plateau d'albâtre à peine veiné.

7- J'en ai touché un mot tout à l'heure à monsieur le Préfet, après

mon arrivée dans votre ville. Je ne vous cacherai pas le sens de ma venue à Ouaset, car à quoi bon jouer au plus fin ? Lorsque ma barque retournera vers Mennefer, vous aurez tout le loisir de faire l'exégèse de mes dires et d'y déchiffrer des abîmes, dirai-je ! Croyez-moi, je ne parle pas simplement en mon nom mais en celui de tout le clergé mennéfi inquiet, pour ne pas dire davantage, de la nouvelle politique de sa Majesté.

Nul autre que le Roi ne détermine notre politique, fit remarquer Paser sur un ton qui pouvait être aussi bien menaçant qu'ironique.

Je proteste de ma loyauté ! Mais, grands dieux, si nous continuons de laisser faire trop longtemps... Aménophis, tout le contraire de son père que la divine Mâat penche pour lui ! est en train de mettre son propre trône en péril. Il entraînera les deux pays dans sa ruine. Le peuple ne peut entrer dans des nouveautés qui vont l'agiter : elles compromettent gravement la légitimité du Double-Trône. En restaurant la tradition, nous sauvons la double couronne, s'il le faut contre elle-même ; c'est au bon sens et à son propre salut qu'il convient de faire revenir Sa Majesté que le Seigneur des Trônes du Double-Pays la tienne en sa garde !

Mon cher Hérihor (Amonhotep se mit à parler assez lentement, à la fois pour mieux mesurer ses paroles et pour leur donner du poids), je partage votre préoccupation, qui est également celle de tout le clergé d'Amon que Notre Seigneur soit béni dans son éternité ! nous avons frêmi d'entendre des paroles inouïes, des formules nouvelles, différentes de celles prononcées par nos ancêtres, lorsqu'ils fondèrent le pays, après que les eaux se furent retirées ; nous savons que Mâat la véridique est juste et que l'erreur sera anéantie par la lance d'Amon-Min ; elle se desséchera à la fin sous l'éclatante évidence qui a fécondé, au commencement, le dieu élu. Nous devons en priorité revivifier le culte, afin de tenir le peuple dans le respect d'Amon notre seigneur pour toujours !

Vous sous-estimez, je le crains, intervint Hérihor, l'impact de la nouveauté sur les esprits. Emprunter cette voie, que j'appellerai négative, s'abstenir seulement, persévérer dans la rectitude, c'est noble, mais trop mystique à mon sens. Nous serons perdants. Nos personnes, qu'importe (cependant peut-être que vous et moi tenons à la vie !), mais l'ordre d'Amon ? La force contre le chaos, voilà le barrage que nous devons opposer à la ruine des deux pays. Pour le culte, j'en suis d'accord, il faut les moyens du culte, et par conséquent organiser activement son développement. L'apparente simplicité d'Aton peut séduire cette foule de paysans qui vient grossir nos banlieues. Il faut bien avoir conscience que ces gens, en quittant leur terre, perdent le sens de la complexité des choses,

se détachent de tout. Si un vide se creusait entre le roi et le peuple, ce serait l'incendie de l'Égypte entière et ce vide, il ne faudrait pas qu'il résulte de notre faiblesse et de notre attentisme. Nous n'avons pas le droit d'être des martyrs ! Notre perte serait celle de tous.

Je suis conscient comme vous de la gravité des événements pas seulement dans le Delta ; aussi chez nous : non seulement les bidonvilles grandissent à vue d'œil à l'est et au sud de Niout, mais au cœur de la médina s'entasse une plèbe qui n'existait pas il y a quelques années. Les hautes spéculations ne ramèneront pas Aménophis à la réalité. Ce sont elles, plutôt, qui l'en détournent, sans parler de l'étrangère du Mitani. Au point où nous en sommes, des distributions de parcelles... le serpent de mer de la réforme... Il est urgent de replanter ces paysans avant qu'ils aient perdu tout lien avec la terre, dès cette génération.

8- Dans l'esprit d'Amonhotep qui écoutait attentivement défilait comme à la parade les comptes du temple, les revenus fonciers, les grands travaux ; sous le trait, au total, l'impossibilité de renoncer à des biens sacrés.

Si c'était véritablement possible, nous procéderions à la réforme que les gens raisonnables jugent indispensable, mais actuellement, les engagements de dépenses sont tels... Pour freiner l'exode, pourquoi ne pas mettre à l'étude un impôt urbain suffisamment dissuasif pour les nouveaux arrivants ? Par exemple ...

Le préfet jeta sur lui un air apitoyé.

... Malheureusement je suis prêt à admettre que l'or est plus facile à rendre invisible que les récoltes... (Dans ce registre, sa compétence était indiscutable).

Chacun sait que plus de la moitié des transactions échappent à tout prélèvement. Restent les signes extérieurs de richesse. Vous conviendrez avec moi que le moment n'est guère opportun et qu'il serait même absurde de nous aliéner le soutien de la bourgeoisie de Niout, pas plus, je présume, que de Mennefer. Par ailleurs, vous comprendrez sans peine que de telles mesures s'éloignent de leur but qui est de stopper l'exode de ruraux de toute manière insolubles ; sans compter l'inévitable dégradation du patrimoine urbain qui s'en suivrait, et pour quel profit ? Souvenez-vous des effets désastreux de la taxe sur les fenêtres. En l'absence de réformes sérieuses, il ne restera d'autre recours que la force. Et les déporter où ? On ne peut pas tous les tuer.

Nous parlions de sauver le trône et l'ordre, pas de démographie ! Monsieur le Préfet, pour le maintien de l'ordre, vous disposez d'une excellente police. Je voudrais m'élever un tout petit peu et faire comprendre qu'avant de maintenir l'ordre, cet ordre doit être, demeurer,

subsister (il prononçait ces verbes d'un ton pénétré) ; il faut savoir précisément ce qu'il y a à maintenir. Pour le désordre d'en bas il y a la force publique, mais pour le désordre d'en-haut, la solution est plus délicate, car nous touchons à un trouble de nature spirituelle. Nous sommes réunis par une commune inquiétude touchant les initiatives de Sa Majesté. Depuis qu'elle a pris le nom d'Akhenaton, il y a lieu de trembler pour les deux Égyptes. Nous devons trouver le biais qui invite le roi à revenir à nos dieux et le confirme, dans l'intérêt de tous, à la tête de l'État.

9- Tout en parlant, Hérihor faisait lui aussi mentalement ses comptes, évaluant les forces sur lesquelles il pourrait s'appuyer dans le Delta et calculant comment convertir les menaces en atouts. En quelques secondes s'offraient à sa conscience des perspectives jusqu'à présent latentes et informulées dont, maintenant, il importerait de conserver l'hypothèse au cours de la négociation. Amonhotep était mou ; en exploitant son indécision, on devait pouvoir le circonvenir, sans négliger néanmoins l'éventualité de réactions extrêmes, comme de la part de tous les mous. Se contenter de défendre des avantages acquis était une perspective non seulement bornée, mais vouée à l'échec. Le danger était du côté des préfets, et bien entendu aussi du côté de l'État-Major de la Grande-Maison. Un soulèvement du Delta, à condition d'être réprimé avec succès, ferait de lui, le Priant d'Amon-Rê, un prince victorieux. Quelques mesures favorables aux Grecs et aux Habirous, une répression radicale des Hyksos. Les bousculer un grand coup. Proposer ensuite un portefeuille à Chérek. Le Haut-Pays divisé, avec sa capitale de fiction, serait à lui ! En fin de compte peut-être valait-il mieux laisser le Roi où il était. Donc afficher une conviction opposée.

10- L'invitation risque fort d'être transmise sans que nous ayons besoin d'intervenir, dit Paser, en raison du péril que représentent les récents peuplements du Delta. Les fidèles de Seth sont étroitement organisés, à ce qu'il semble. Or Aton ne représente rien en face de Seth. Il est nécessaire d'agir au nom du Roi, rappelant à tous qu'il est la figure d'Amon sur le trône des deux pays et personne n'ira plus en chercher une autre au ciel. Cela suppose, en raison des événements, qu'il soit amené à quitter Akhet-Aton et reprenne sa place à Niout sur le trône d'Amon.

C'était bien certain pour Hérihor, il faudrait jouer la prudence avec Paser, ne pas lui permettre d'exploiter un conflit qui l'épargnerait, lui laissant le loisir d'observer de Niout, bien à l'abri et fourbissant ses armes, l'embrasement du Delta. Empêcher un rapprochement de Ouaset avec le

roi ; plutôt faire en sorte qu'il s'établisse à Ounou, en arguant des partisans d'Aton qui s'y trouvent nombreux. Akhet-Aton ou la vieille Ounou-Héliopolis ? Seule la réponse de l'adversaire permettrait a posteriori de savoir si le coup, parmi un grand nombre de possibles (dont la plupart n'auraient même pas été envisagés) avait été, non point le meilleur, mais simplement bon. A Ounou, le maître de Mennefer pouvait aisément se rendre maître du roi, mais celui-ci ne quitterait pas si aisément son horizon d'Aton...

Comment faire bouger Aménophis j'ai tellement de mal à l'appeler autrement ? interroge tout haut Amonhotep d'un ton pathétique. Il ne faut pas imaginer que nous puissions nous assurer d'Imhotep dont nous ne savons rien sinon qu'il est l'ordonnateur des rêves royaux. Mais surtout nous devons compter avec le général Aï dont chacun connaît la loyauté sans faille. Ne nous prêtons à aucun malentendu. Pas d'aventure ! L'armée d'Aménophis que Mâat, sa mère divine, le conserve toujours doit se faire l'instrument du rétablissement que nous visons, car nous ne pouvons agir contre elle : il faut donc la faire agir pour nous, je veux dire pour le bien de toute l'Égypte. Je verrai.

Absolument ! s'empressa de conclure Hérihor. Il mesurait à quel point le loyalisme paradoxal mais probable d'Amonhotep constituerait un écran utile et affaiblirait la position du général qui, après tout, n'était qu'un militaire. Personne qui ne se laisse mieux tromper que cette espèce-là ; elle ne sait pas calculer, étant la force. La politique aux prêtres, non aux militaires ! Hérihor rit intérieurement de son bon mot ou, si le lecteur préfère, de sa mauvaise pensée.

Il est essentiel, reprit Amonhotep, que le culte d'Aton ne se répande pas parmi les cadres de l'armée, mais, étant discuté, soit rejeté par le plus grand nombre. Qui ne rejette ce qu'un jour il a commencé à discuter ?

Mais aussi que l'armée, à trop discuter, n'aille pas se soulever contre le pouvoir, dit Paser.

Nous l'occuperons à la surveillance du Delta, et, si besoin est, à une énième campagne de Palestine, au nom d'Amon visible sur le double trône, répondit Hérihor. Nous seconderons Aménophis dans ces décisions.

En effet, il est absolument inopportun que l'on discute de quoi que ce soit dans l'armée. Que l'élan de la vérité ne nous égare pas !

Je partage ce point de vue, en effet, s'empressa de dire Amonhotep sur un ton de conviction, mais, sans que nous donnions aux armes le sentiment qu'elles sont honorées plus que de coutume, il serait bon de les associer davantage au culte, par le biais de quelque pieux

pèlerinage. L'habitude crée l'attachement ; elle se souviendra qu'elle est le bras d'Amon, et non d'une folie, même royale.

11- Notre visiteur est habile, dit Paser, une fois le prince de Mennefer parti, mais il joue avec le feu. Il n'est pas impossible qu'il s'apprête à soulever, disons à laisser s'agiter le Delta contre...

Croyez-vous ? Il possède là un atout dont nous ne disposons certes pas. Mais vous avez raison : ce n'est pas sans danger pour lui. C'est sa propre position qu'il risque au bout du compte ; de cela nous pouvons jouer, si nous préservons la Haute-Égypte de toute contagion.

Paser s'attendait à une toute autre réaction d'Amonhotep, croyant avoir affaire, somme toute, à un niais en politique. C'était un terrain sur lequel il ne le connaissait pas. Le prêtre pouvait passer rapidement de l'abatement le plus profond à la plus extrême violence dans les décisions ; la naïveté et l'absence de vue pouvaient se convertir d'un coup en fin calcul et en subtile appréciation. Le mieux pour lui, Paser, serait-il donc de jouer l'alliance avec Amonhotep ? Cependant, malgré ses doutes, il ne pouvait se départir du sentiment qu'Hérihor serait le plus fort et qu'au moment décisif, Amonhotep succomberait à son indécision, ou à une action inconsidérée.

Je ne suis pas persuadé qu'il vise la chute du Double-Trône, mais qu'il cherche d'une part à l'affaiblir et d'autre part à faire perdre à Ouaset la place qui est la sienne — à Ouaset, je veux dire à vous et à la prééminence de Karnak sur Mennefer, en unifiant la direction du clergé amonien pour s'en assurer le contrôle.

C'est tout de même une véritable capitulation du roi que...

Mon cher Amonhotep, vous savez qu'Aton, ce nouveau nom de Rê, menace de vous dépouiller, vous, le temple et par suite la cité entière. Laissons faire à Hérihor sa besogne, dont je ne vois pas bien que nous en puissions faire l'économie, mais loin d'ici ! Sans la chute d'Akhenaton, vous avez admis que nous ne pourrions rétablir Aménophis : faisons en sorte qu'il nous doive son trône, sous l'ordre d'Amon.

Allons ! Disons simplement sur l'ordre d'Amon. Sans doute sommes-nous d'accord sur ce point, mais la fin étant claire, les moyens le sont moins, particulièrement eu égard aux intentions d'Hérihor.

Souvenez-vous de son entrée en matière ; c'est un allié potentiel.

Qu'il ne veuille pas renverser la double couronne, c'est paradoxalement vraisemblable, mais il n'épargnera rien contre nous ; voilà ce qui me paraît clair.

Pensez-vous qu'il cherche à faire tomber des alliés dont il a besoin ? Au moment des comptes, la puissance de Ouaset pèsera davantage

que l'ambition d'Hérihor dans le rétablissement d'Aménophis ; en attendant, il faudra miser constamment sur le roi contre le roi...

Pour le Roi, voulez-vous dire, n'est-ce pas ?

Cela s'entend, mais nous sommes bien contraints d'agir momentanément contre Sa Majesté dans son propre intérêt ! Vous en conviendrez : pas de grand coup sans sacrifice. Seule la mauvaise foi, niant la réalité, pourrait en juger autrement. Nos décisions ne peuvent demeurer dans le ciel de la théorie : la personne du roi ne peut demeurer au-dessus de sa fonction. Ce qui importe, c'est la manière dont il occupe sa place et dont il joue le rôle qui lui est échu, dans le respect d'Amon.

12- Sitôt Paser disparu, Amonhotep revenu à son bureau effleure rapidement les touches d'un téléphone. Quelques secondes après, deux voitures quittent le palais du premier prêtre d'Amon, suivant de peu celle du Préfet. La seconde tourne rapidement vers la droite et se dirige vers le port où se balance la barque d'Hérihor qui vient de franchir la passerelle pour regagner sa cabine. La première a suivi celle de Paser, qui s'est fait conduire au Commissariat Central. Elle se gare à un carrefour d'où l'on peut voir à la fois l'entrée principale, violemment éclairée par des lampadaires, et une entrée de service, un plan incliné qui plonge directement d'une rue latérale dans le sous-sol du bâtiment.

Quelques minutes ne se sont pas écoulées qu'un agent de la police urbaine s'approche de la voiture, les yeux fixés sur la plaque d'immatriculation, jusqu'au moment où, parvenu à un mètre, son regard traverse les reflets du pare-brise en direction du conducteur à son volant. Vaguement inquiet, celui-ci se penche à la portière pour voir l'agent lui adresser le salut réglementaire tandis que son passager, figé à l'arrière, les mains dans les poches, voit surgir de la pente le capot d'une voiture de police. En une seconde, l'agent d'Amonhotep, croyant la reconnaître, arme le revolver qu'il serre au fond de sa poche.

Voilà un moment que je vous observe, stationnant à un emplacement interdit, en plein croisement.

Excusez-moi, Monsieur l'agent, mon collègue et moi attendons un collègue qui habite dans cet immeuble et qui n'arrive pas.

Vous pouvez vous garer un peu plus loin où le stationnement est autorisé.

Il n'y a pas une place libre à cette heure-ci, Monsieur l'agent.

Vos papiers, s'il vous plaît.

L'agent d'Amonhotep, au moment où la voiture de police franchit le croisement et disparaît, reconnaît au volant, et non à l'arrière comme

d'habitude, le profil de Mahou.

Je vous en prie, je cours le chercher ! Il s'est engouffré par la première porte cochère et une fois immobilisé devant une rangée de boîtes à lettres assorties d'un microphone et d'un bouton, il s'oblige à compter lentement trente interminables secondes avant de revenir en courant à la voiture.

Il est déjà parti. C'est nous maintenant qui sommes en retard !

Professeur au Collège Djoser ? C'est bon pour cette fois-ci ; il faut bien être un peu solidaires dans la fonction publique, pas vrai ? Il me semble bien pourtant vous avoir déjà vu quelque part. Niout est tellement grande. A votre service !

La voiture a démarré et, une fois engagée dans la même rue qu'avait empruntée Mahou, elle accélère rapidement tandis que les deux hommes disputent du chemin à prendre : avant le premier croisement en vue, une décision doit avoir été prise. Retourner au palais d'Amonhotep ? C'est exclu. Gagner le port ? Les autres y sont déjà. Rester en vue du commissariat ? C'était ce qu'il fallait faire dès le début ; le travail ne consistait pas à filer Mahou mais Paser.

Nous sommes brûlés de toute façon. Il faut échanger les rôles.

Ils se dirigent vers le port.

13- La voiture de Mahou, qu'ils découvrent rapidement, est rangée derrière une coque en réparation, appuyée sur des cales et des béquilles qui lui donnent un air infirme et dont la lune déclinante découpe l'ombre sur le quai blafard. Mahou a bien rejoint Hérihor une minute plus tôt, vraisemblablement sur l'ordre de Paser ; c'est seulement à une heure avancée de la nuit, longtemps après qu'une autre barque a franchi le fleuve, qu'il regagne sa voiture. Des ordres brefs indiquent aux agents d'Amonhotep que l'embarcation quitte le port de Niout.

14- Les lances des soldats en faction sur le pont hérissent la barque dérivant vers le milieu du fleuve et, de la rive, se confondent, dans l'ombre, avec les longs roseaux loin desquels elle glisse. Une minute après son passage, une suite de petites vagues vient éveiller l'eau dormante et s'épuiser, avec un bruissement inquiétant à cause de la nuit, dans l'enchevêtrement des longues herbes aquatiques agrippées au pied des roseaux qui s'inclinent au moindre frémissement de l'air et conservent un presque immobile mouvement longtemps après qu'un dernier souffle a cessé, jusqu'au moment où un nouveau soupir de l'air semble les sortir à nouveau de leur assoupissement.

Lorsque la barque est en vue de la nouvelle capitale, les falaises, qui se découpent sur le ciel déjà clair et dont, seules, les lignes de crête accidentées captent la lumière, plongées encore dans l'ombre humide du petit matin, enferment la ville comme les parois d'un tombeau ouvert. On croit que le cercueil va pouvoir se rouvrir, que l'irréversible n'aura été qu'une brume matinale et que la vie n'a pas quitté son double. Le mouvement des charriots tirés par des bœufs, des matelots et des esclaves sur les quais, les rayons du disque tombant maintenant obliquement sur les terrasses du palais face au fleuve ne reçoivent pas Hérihor. C'est lui au contraire qui les reçoit, en raison de la nécessité, prenant vaguement conscience qu'il n'est tout au plus qu'un passager, posant les pieds entre les chiffres d'une immuable horloge.

15- Eli, Eli, combien de temps nous tiendras-tu sur une terre qui n'est pas à nous ? Nos enfants et nos petits-enfants vont-ils suer longtemps comme des fornicateurs entre les bras du Nil ? Joseph qu'il soit béni jusqu'à la soixante-dixième génération de ses entrailles tu nous avais fait ici une place au soleil au temps des famines, et aujourd'hui tes enfants ne se gênent plus pour adorer taureau et vache. Bientôt ils auront oublié de qui ils sont les fils. Jusque dans la chair de leur prépuce. "C'est par politesse que nous nous rendons au culte d'Apis !" "J'ai un rendez-vous d'affaire après l'assemblée de Khnoum !" Toi l'Unique et le Vritable, ne laisse pas ta Loi vaciller dans mon cœur, abaisse mon front devant Toi, fais-lui toucher la poussière, Toi le Seigneur du ciel, et de la terre jusqu'à ses quatre extrémités ; relève mon front et fais lui pénétrer ton mystère d'éternité, puisque Tu nous aimes. Les promesses que Tu avais faites à notre père Abraham, excuse-moi de t'interroger, mettras-tu mille ans à les tenir ? Mille ans, pour nous, ce n'est pas comme un jour. Tiens-tu le compte des malheurs de ceux qui t'aiment encore ? Tiens-Tu compte de la faiblesse des faibles ? Tu ne veux pas d'un troupeau de vaches et de moutons comme adorateurs ? Tu vomis les faibles ? Pharaon et ses prêtres nous rançonnent chaque jour. C'est vrai, hélas, les enfants d'Israël n'ont de cesse que leurs filles couchent avec les fils des égyptiens pour échapper à l'impôt, pour porter un nom d'ici. Quelle race adultère ! Leur prière, c'est de croasser en cœur dans le cortège d'Héqet ! Ils ne sont plus tes enfants ? Souviens-toi que si ton peuple est adultère, toi tu es fidèle pour l'éternité. Tu ne reprends pas ce qu'une fois tu as donné. Amen, excuse-moi de te parler franchement. Tu dois conduire par la main le reste qui t'est fidèle. Tu dois te souvenir que nous sommes ton porte-voix sur la terre idolâtre ; souviens-toi que nous recueillons ta Parole de génération en génération et

qu'elle germe, produisant du fruit. Regarde la semence semée en Abraham notre Père : " Dieu y pourvoira ", a-t-il répondu à son fils innocent. Il allait offrir son propre sang et nous sommes ce sang. Tu as dit que tu nous prenais comme le jeune marié prend sa fiancée au jour des noces et nous sommes ta chair et ton sang pour toujours. Fais-nous voir ta volonté et nous t'obéirons d'une amoureuse obéissance.

16- Le vieux assis sur un lourd étai accompagnait sa prière d'un hochement de tête qui finissait par se communiquer à tout le corps, d'abord comme un rapide tremblement, bientôt comme une agitation véhémence, et quelquefois il faisait retomber sur ses genoux des mains qu'il tendait sporadiquement vers son invisible interlocuteur. Dès qu'il eut remarqué la présence de l'Égyptien il cessa net de marmonner et leva la tête du côté d'Hérihor qui s'était immobilisé pour l'écouter et qui, à peine descendu de son embarcation, ne cherchait pas tant à rassembler les quelques mots d'habirou qu'il connaissait pour saisir le sens des paroles du fils d'Israël reconnaissable de loin à ses cheveux hirsutes, qu'à se pénétrer, lui le prêtre égyptien au bonnet de lin bien repassé, soigneusement ajusté sur le front et tombant sur le devant des épaules, de la nature exacte de cet entêtement qui rendait un véritable Habirou si reconnaissable. Dans le regard du vieil homme, c'était la vision horrifiée de l'erreur qui se lisait ; dans les yeux du prince, la recherche intense du point faible par où tenir ce peuple. Hérihor était assez fin quoique politicien dans l'âme pour savoir qu'on ne peut rien obtenir de la faiblesse des faibles, mais beaucoup de la faiblesse des forts, pourvu qu'on la découvre. C'est sottise de croire que l'on viendra à bout de l'âme en s'acharnant sur un corps ; mais découvrir la faiblesse de l'âme, c'est tenir la brèche par où faire monter l'assaut décisif. Découvrir des brèches, des fêlures, des fractures, était la passion d'Hérihor, qu'il exerçait expérimentalement dans la manœuvre considérée comme l'un des beaux-arts.

17- Une rampe d'accès s'élevait jusqu'à l'extrémité d'un pont, ou plutôt d'une espèce de viaduc dont les arches passaient au dessus d'entrepôts et de maisons basses de pêcheurs, qui accédait directement au palais et d'où la vue s'étendait entre les têtes des palmiers sur des champs quadrillés tout verts, dominés par le royal couple de pierres. A côté des traits princiers, d'une perfection canonique, de la reine étrangère, le menton pendant, le dos voûté et le profil dolichocéphale d'Akhenaton donnaient l'impression d'une erreur de la nature, d'un esprit pas tout à fait incarné, d'une harmonie déracinée. Hérihor rapprocha involontairement cette figure du

long corps sec et hérissé d'un palmier au sommet duquel on était étonné de voir bouger un moignon de verdure et dont l'existence, même constatée, semblait néanmoins encore improbable.

18- Akhenaton donnait audience à une délégation d'Habirous, si bien qu'Hérihor dut faire antichambre. Chez lui, pas vraiment d'hostilité théorique envers Aton peint sur le mur ; Aton parmi d'autres ; Aton ou un autre. Seulement, Aton représentait un danger et, à ce titre, devenait un ennemi. Et puis cette multitude de bras filiformes et de mains tenant le signe de vie faisait peur car ou bien le disque était un œil, rien qu'un œil, qui voyait tout, ou bien était aveugle, sans regard : comment savoir ? Dans les deux cas, il fallait une âme véritablement fanatique pour adhérer à pareille divinité, et malade pour l'avoir conçue.

19- Du groupe d'Habirous qui sortit de la salle des audiences, un seul avait l'aspect convenu des prophètes de sa race, sauvage et illuminé. Les autres, avec leurs cheveux courts et leur pagne ajusté, étaient de parfaits citoyens du Delta. Reconnaisant un grand prêtre, ils saluèrent Hérihor que leur prophète ne vit pas. Ce peuple avait deux faces, une double réalité. Sans jamais obéir à son dieu, il ne le lâchait pas. De pareils gens dont c'est à peine si, dans la société civile, on pouvait les distinguer des autres, ne feraient jamais leur soumission à l'État, conserveraient une indépendance occulte. Soit on pouvait y voir le gage d'une intégrité qu'il serait profitable de mettre au service de l'administration, soit il fallait envisager l'expulsion massive ou l'extermination. Il n'était pas question avec eux de calculer comme avec les Hyksos prêtres, quant à eux, à se couler sans retenue dans les rouages de l'État, à adorer Seth aujourd'hui et Horus demain, n'ayant d'autre identité que leur ambition chaque matin renaissante.

20- Lorsqu'Hérihor, admis dans la salle où siégeait Akhenaton, après s'être incliné, s'avança vers le Roi, il se rappela la statue tirée du grès, maintenant animée d'yeux attentifs, peut-être perspicaces, ne se cachant pas de scruter la démarche et le regard du visiteur qui s'approchait et dont le rite voulait qu'il s'agenouillât et touchât du front les genoux royaux. Hérihor mit de l'élégance dans son geste. Le roi le fit asseoir.

Vous pouvez observer que l'appareil de l'État n'a pas été bouleversé comme s'y attendaient quelques uns, au dedans comme au dehors, et même j'ai visé au renforcement de l'unité des deux pays en établissant la capitale à l'endroit où divergent à leur racine le Roseau et le Papyrus, ne faisant ployer ni l'un ni l'autre. Votre sourire (Hérihor n'avait

pas vraiment souri, mais calculait déjà comment allaient s'exercer les forces), votre sourire dit que votre souci est ailleurs...

Majesté !

Vous devriez vous féliciter de cette transcendance à laquelle j'élève le pouvoir, je devrais dire également : de cette abstraction, qui vous accorde la plus grande liberté qui soit et qui probablement fut jamais. Soyez donc conséquent ! Du pouvoir, voulez-vous accéder à l'essence, ou à un simulacre ? Purifiez-vous, purifiez-vous donc ! Mes réformes n'abolissent rien, mais doivent faire accéder à l'unité l'éparpillement des forces vives du pays. Il n'y a pas un dieu pour Mennefer et un autre pour Ouaset, mais de Ptah le Vivant Thot dit le nom. Aton n'est pas autre qu'Amon : il est l'Un, et serait-il l'Un s'il n'était l'unité de rien ? Quant à nous, je voudrais que vous en soyez convaincu, le plus grand est celui qui se rend à la vérité, et ne cesse plus de se recevoir d'elle. Mon ordre est qu'on ne joue pas Mennefer contre Ouaset !

Votre Majesté se souviendra toujours de l'indéfectible attachement de notre cité au Double-Trône. Ce qui menace aujourd'hui le Delta, et par suite l'Égypte tout entière, ce n'est pas Ouaset pour laquelle nous gardons une profonde estime et avec laquelle nous entretenons les relations les plus cordiales : le frère ne cherche pas la mort du frère et nous sommes un en notre Père Amon ; en vérité, je n'ose imaginer que Votre Majesté n'en soit pas informé, une menace qui n'était encore qu'extérieure au commencement du règne de Votre Majesté est devenue une menace intérieure ; l'agression s'est installée dans nos murs. Partout les Hyksos, car il convient de les nommer, investissent les institutions, en toute légalité.

Je sais qu'ils adorent Seth, le meurtrier. Leur puissance grandit en effet mais jusqu'à présent ils ont fait allégeance comme les citoyens de naissance. Aussi longtemps qu'ils ne s'engagent pas dans l'illégalité, nous ne sommes pas justifiés à ordonner leur répression. Reparlons-en dans quelque temps.

Majesté, leur stratégie est claire ; l'attention nous sera fatale. Votre Majesté ne croit-elle pas qu'un peu de fermeté et surtout l'arrêt des naturalisations montreraient à Chérek et aux siens qu'il n'ont pas affaire au pouvoir local seulement, mais qu'en lui s'exprime l'âme de tout le pays, et que la Grande-Maison ne saurait souffrir aucune subversion ?

Vous avez tout pouvoir sur votre police, et les troupes sur lesquelles nous avons confirmé votre commandement ne sont pas d'une faible importance dans la conjoncture présente. Déployez-les comme bon vous semble pour surveiller le territoire. Il va de soi que vous aurez notre appui inconditionnel en cas de soulèvement, ce qui signifie en clair le

renfort de divisions ouaséti que nous placerions sous le commandement du général Aï, que nous honorons, comme vous-même, de notre confiance.

Votre Majesté n'est pas sans savoir que le général Aï est natif de Ouaset. Ne juge-t-elle pas dangereuse la présence d'une force ouaséti trop considérable dans Mennefer et l'ensemble du Delta ? Ptah me garde de soupçonner quelque visée hégémonique que ce soit de la part de la cité d'Amon, mais l'effet sur l'opinion du Nord en serait désastreux : j'ose prétendre que l'équilibre actuel des forces nous est défavorable depuis des lustres et justifierait un rééquilibrage par la création de plusieurs divisions terrestres et aériennes ; je plaide par conséquent pour un commandement mennéfi sur des moyens propres. Naturellement de telles initiatives ne sauraient revenir qu'à Votre Majesté qui connaît mieux que personne ses intérêts.

Vous êtes prince de Men-Nefer ; vous avez le gouvernement du Delta ; dans l'hypothèse où des troubles considérables justifieraient une mobilisation générale ou quelque chose d'approchant, soyez assuré que les ordres ne viendraient pas de Ouaset, mais du commandement de la Grande-Maison établi à Mennefer, et que les éventuels contingents ouaséti seraient les troupes du Roi et de toute l'Égypte, en aucune façon des régiments de telle cité réputée adverse en garnison à Mennefer ou dans le reste du Delta.

Que Votre Majesté ne me fasse pas dire...

Je vous entends ! En aucun cas des troupes du Sud n'entreront dans Mennefer sans l'accord de toutes les parties.

N'est-il pas permis d'espérer que les armées seraient placées sous le commandement direct de Votre Majesté ?

Prince, vous allez trop vite ! Premièrement le Chef de toutes nos armées est un fidèle de l'État et non pas d'un clan contre les autres ; deuxièmement un conflit armé à l'intérieur des frontières ne me semble pas imminent.

Majesté, je le redoute cependant.

Prince, l'unité de l'Empire nous a été remise en dépôt et Nous nous en portons garant. Le royaume du Nord et sa capitale nous sont chers. Pour l'heure vous y êtes notre bras. Dieu conserve ce qui doit demeurer.

21- Akhenaton, seul, s'est retiré dans une chambre d'où il aperçoit Hérihor, accompagné de sa suite, descendant vers les quais. Pendant une minute il s'efforce de lutter contre la douleur qui lui tenaille le ventre, en fixant son attention sur le mouvement du groupe qui s'éloigne, au milieu duquel tantôt réapparaît, tantôt disparaît un morceau de la silhouette du

prince mennéfi. L'ambition n'appartient-elle qu'aux grands, à ceux qui sont déjà arrivés et possèdent déjà tout ? D'un coup la conscience de la douleur reprend toute la place, avec une violence si inattendue que les traits du visage se contractent. Le roi s'est assis sur un divan, les avant-bras serrés contre l'abdomen et se plie pour comprimer la chimie qui le torture du dedans. Ce matin, devant la reine et ses filles, il n'a rien laissé paraître, non par pudeur, mais pour conjurer la souffrance ranimée par la veille et les mouvements quotidiens. Il a souri et parlé, il a répondu aux propos des siens, étrangers parce que leurs nerfs à eux ne sont pas dans son corps. Pendant ces instants, la douleur ne diminue pas mais la conscience s'en distrait par intermittence. L'ombre des nuages passe sur une touffe d'herbe remuée par le vent. On ne peut avoir instantanément conscience de tout à la fois ; le pire, dans la torture, est l'anticipation au commencement d'un nouvel accès de douleur, de ce qu'elle va devenir dans l'instant suivant à cause du souvenir de la douleur passée qu'elle éveille ; bien que le souvenir d'une douleur ne fasse plus douloir, néanmoins, réveillé par la douleur actuelle, il envahit la conscience, charge de la douleur présente la mémoire de l'ancienne, concentre et démultiplie son intensité de toutes les forces que l'imagination (qui se souvient) reçoit de la sensation présente, dont elle anticipe (à cause de la mémoire de l'autre douleur) la progression et la durée, jusqu'à l'insupportable extrémité, dont elle ne mesurera qu'ensuite le degré, lorsque la résistance faiblissante aura laissé place à un moment de relâchement pendant lequel la conscience aura eu le temps de douter si le répit qu'elle connaît est véritable et ne recherchera plus que l'absence de sensation, dans une sorte d'anesthésie qui ne portera pas sur la douleur elle-même mais sur sa durée.

22- Me souvenant, je suis celui qui habite cette mémoire mienne, se dit-il.

Cette femme, il l'a aimée dès l'instant que les ambassadeurs l'ont présentée à la Cour, parce qu'il a trouvé très belle la jeune fille, aussi belle que le seul nom qu'il voulait aimer et qu'elle portait, selon son désir.

Faisant un effort, je descends des marches jusqu'à celui qui portait alors déjà le même nom que moi et je coïncide le monde à cet instant n'est qu'un souvenir avec celui qui aime et je l'aime.

Au moment où cette brûlure cuisant ses entrailles lui faisait désirer de mourir pour que tout cesse, il est entré, le ventre plié, dans la salle de bains de la reine et l'a trouvée nue et s'apprêtant à rejoindre ses suivantes pour être habillée dans l'antichambre.

Est-ce moi qui l'ai prise dans mes bras pour la serrer et enfouir ma

tête dans son cou, sentir la caresse de ses cheveux sur mon front ?

Je souffre, lui a-t-il murmuré, mais elle n'a pu que l'écartier un peu d'elle, le regarder et poser un baiser silencieux sur ses lèvres car son pouvoir n'est que celui d'une étrangère ; mais le contact de son corps est resté imprimé le long de ses bras, dans ses mains qui ont senti la tiédeur de son épaule et de sa hanche, sur sa poitrine qui a recueilli la molle pression de la sienne et son bassin se souvient qu'il s'est marié à la coupe offerte. Je ne l'ai pas prise comme la femme du Hittite, à qui David à genoux fit des déclarations enflammées pour sécher ses larmes, submergé qu'il était par le désir de la posséder. Elle a refermé ses bras sur lui, parce qu'il était le Roi et que dans l'obéissance commence l'amour.

D'une étrangère ? Un jour elle pourrait être à un autre ?

23 - Dieu qui a donné au Seigneur des Deux-Pays une chair souffrante ! Tous lui obéissent et à mon tour j'obéis à cette chose la plus impuissante de toutes. Que veux-tu donc ? As-tu quelque chose en vue ? Moi et ma Cour et le dernier des fellahs, tu nous connais, tous des nœuds noués dans des figures en miroir. La profondeur n'est-elle que peinte sur les vitres ? Néfertiti, parce qu'à moi seul était donné le droit de la regarder dans les yeux, a ouvert en moi les écluses de l'amour, mais dans le regard et la courbure des yeux d'une madone je reconnais la même inondation de l'amour qui me captive et tourbillonne à l'intérieur de mon immobilité. Combien de veines et de nerfs et quelle circulation d'atomes dans la patte du plus petit insecte ? Les articulations du cœur atteignent à l'invisibilité. Qui es-tu, Seigneur Lumineux ? Ce n'est pas ton pouvoir, je le sais, qui m'a été remis, mais le pouvoir de toutes les impuissances réunies qui désirent voir briller d'un éclat visible leurs malheureuses faces. Tous, sauf quelques Habirous, m'attribuent ta gloire, même les intelligents qui n'accordent de réalité qu'à la figure. " Il n'y a pas d'au-delà ", murmurent-ils entre eux, ricanant des faibles d'esprit. A la figure ! à la désignation de la figure !

24- Dieu Lumineux ! J'ai prescrit qu'on t'adore dans le nom d'Aton. J'ai prescrit. Sans bouche parles-tu ? Sans oreilles entends-tu ? Je te prie, ne parlant qu'à moi-même. Je te prie, n'entendant que les bourdonnements des phrases que ma bouche ne prononce pas ; enfant j'ai mis mon oreille contre une conque rapportée de la mer ; on y entendait le bruit de l'univers sans commencement.

La douleur pénètre le dos d'une sueur de glace. Je te connais je te sais là tu habites le silence je ne puis faire taire le bruit qui ne cesse pas je n'atteins pas ton silence comment faire taire le bruit entrerais-je dans ton

silence si j'arrête ma vie est-ce la même mort celle que l'on se donne et celle que l'on reçoit tu te tiens ô dieu hors de ma mesure je saisis le rien ton silence caché dans ton disque je t'ai entendu lorsque ma voix à prononcé la justice c'est toi que j'ai entendu d'autre que toi il n'y en a pas ils n'ont pas tort ceux qui te nomment Amon-le-caché mais étant invisible tu éclaires étant inexistant tu fais être dans ton cercle je suis tu es hors d'atteinte des paroles magiques tu es personne mais celui qui est doué d'un œil unique c'est toi le parlant non-parlant le tout-regardant te parlerai-je si tu étais absent je dirais "il" et Tu es absent Tu n'es pas absent impénétrable Tu pénètres tout adopterai-je de ne plus te parler Tu habiteras mon bruit d'autres que toi il n'y en a pas qu'est ce qui n'étant pas dans ta Lumière serait comment est-il simplement possible que j'ouvre la bouche mes balbutiements ne sont pas ceux de ma bouche seulement de mon obscurité corporelle qui remonte comme des bulles dans ma tête et c'est à peine si je puis former l'idée d'une ressemblance c'est à peine si je suis et toi tu es à peine avec peine s'il n'y avait rien de commun entre toi et moi comment pourrais-je seulement interroger que peux-t-on faire d'autre qu'interroger la parole affirmative une question qui se fait attendre Seigneur Inconnu j'ai dû me résoudre à t'attribuer un nom n'obtenant de toi l'ai-je obtenu de toi d'où l'ai-je obtenu l'ai-je obtenu que le miroir illimité du monde qui m'est tendu où je me reconnais en effet ne sachant pas seulement qui est je pourquoi ne dis-tu rien en personne pourquoi n'adviens-tu pas en personne ah si tu déchirais les cieux dit l'Habirou parce que tu ne dis rien que tu me laisses discourir ma langue est aspirée par le vide et le vide environne ma parole et le vide me vide de ma parole je cale je n'avance plus je ne parle plus je ne peux plus qu'épouser la diversion du jour dire des paroles vides jouer dans un espace de simulacres même pas des idoles des apparences d'idoles sans vaincre la fiction comment adorer je n'oublie rien et il n'y a plus rien il n'y a pas de présent aucun maître aucun guide pour me rétablir dans l'accès il faut tellement d'humilité pour ne pas parler de soi mais seulement être témoin.

25- Devrais-je convoquer, inviter Djedefhor ? M'en remettrai-je à un autre ? Mais d'où lui viendraient ses lumières ? Un sourd va-t-il enseigner à un sourd la parole de ce qui est ? Un aveugle en guiderait-il un autre ? Un boiteux m'apprendra-t-il à courir ? Il n'y a pas de maître. Toi nommé Aton en ta perfection, tu es nudité, silence. Comment puis-je être là ? Rien de pareil à moi ne peut demeurer dans la coexistence avec toi le non-parlant.

Si tu ne parles pas, que valent les autres paroles ? Si elles ne sont pas les dires de ta parole, quelle vérité ? S'il est un maître, il ne va pas de porte en porte, agitant la crécelle de la vérité. Il ferait mal. Il n'est pas la vérité, il n'a pas à venir. Et s'il venait, s'il venait sans avoir été appelé ? Peut-être que de la vérité adviendrait. Et si j'allais à lui, en pèlerin ? Mais il n'aurait pas fait le pas de l'amour, celui où chacun, déjà, vient. Et s'il attendait ? L'attente n'est-elle pas l'invisible venue ? Prendrais-je l'habit d'un mendiant que je me divertirais, me quittant moi-même pour jouir par le regard. Mon regard est bleu et j'ai à lui soumettre le mouvement entier des choses, non pas lui à elles. Le vrai n'est nulle part à l'extérieur. Djedefhor, tu dois savoir cela, toi qui n'es pas attaché à une chair de femme.

26- Petite princesse, quelle pensée laissant le cœur s'émouvoir peut se dire à la deuxième personne ? Ce n'est pas la troisième non plus, pourtant, qu'emprunte la conversation intérieure avec toi dans ma mémoire je toi elle, mon enfant, ma petite fille, ta sœur s'applique déjà à obéir au précepteur, ton corps est à la limite de l'ombre, sur un coin de ton coude et de ton genou l'écrasante chaleur parce que c'est l'été le Nil atteint à l'immensité fait brûler ta peau comme de l'or poli. Tu n'as besoin ni de bracelets, ni d'amulettes ! Ton cou, dont on ne voit pas les veines tant elles sont encore fines et transparentes, tout comme ta cheville penchée sur l'ibis peint, pourraient se briser entre deux doigts. La peau, sans ride, forme dans le pli du coude un léger berceau ; même tes genoux sont neufs. Dieu sait pourtant qu'ils l'ont fait courir dans l'ombre claire des chambres, comme un petit animal à la taille d'insecte, dont on peut compter les côtes.

27- Elle se redresse, accompagnant son mouvement d'un air tendrement suppliant, où la ruse est si dénuée de calcul et de mensonge, parce que c'est son père et non encore un autre, qu'on ne peut la distinguer de l'innocence.

Je veux aller sur tes genoux !

Elle sera pesante et un homme jeune quel prince encore tout nu et se débattant entre les bras des gouvernantes ? usera de sa force pour la prendre et la plier à lui. C'est à peine s'il faut un effort musculaire pour la soulever par les aisselles, tandis qu'elle se déplie, s'allonge, effilée et verticale, les jambes pendantes. La tête, dont la jeune chevelure est encore parcourue de clairs reflets, appuyée au creux de l'épaule paternelle, elle joue de son index fin et pâle à dessiner une géométrie de traits et d'arabesques sur le bras du père, un peu maigre parce qu'il ne joue pas au tennis, ne fait pas d'exercice, sauf pour recevoir les honneurs de la cavalerie,

lors des revues et des inspections frappant le sol de leurs sabots, les chevaux sont parcourus d'un frémissement qui sent la guerre. Les femmes, lors du pillage qui suit la victoire, sont violées par les soldats.

28- Petite fille, séduire ton père n'est pas dangereux, parce que tes étreintes ne précèdent pas la déception et ne serviront pas à l'accuser. Tu peux t'acharner, de ta bouche qui ne recherche encore aucune sensation, ne poursuivant aucun passé, sur ces joues et ce menton râpeux. Elle ne cesse de parler

tu sais...
mais tu n'entends pas ; je n'entends pas ; mes oreilles entendent bien mais j'ai déjà oublié je n'ai pas entendu à cause du bruit machinal et furtif de ma discussion intérieure. Celle-là, je cherche à la dresser, à la faire taire à volonté, mais en vain ; irritante comme la plainte obstinée du mendiant derrière la porte, elle seule vient sans fin à bout d'elle-même, sans que j'y puisse rien sinon, me concentrant entièrement en elle et m'oubliant moi-même, lui obéir. (Penser est strictement un corps-à-corps, par lequel j'expérimente que je ne suis pas sans origine).

Ma petite fille, tu ressembles, toute neuve, à l'orge que le vent fait bavarder, car, comme moi, tu n'es pas ton verbe, mais de l'inconnu ; seulement toi, pas encore pétrifiée devant ta propre face, parce que tu ne fais que te recevoir mais point de toi-même, tu ne l'inconnais pas encore, ta parole paralysée dans un impossible silence. Bruit ! Rien n'arrive que de plat, rien n'arrive dehors que du possible et je ne peux plus jouer toi ton cœur s'élève encore jusqu'à tes lèvres mais bientôt, ô Cordélia, tu connaîtras le silence de l'amour.

29- Très belle avec qui je fis alliance, nos deux chairs s'engendrent l'une l'autre à l'intérieur de tes frontières tandis que moi je restai à ta porte entrouverte, explorant ta surface et croyant, par ce moyen, te connaître, au moment où se produisit la rencontre de regard à regard, parce que tu étais encore dans l'éloignement, je n'eus pas peur, mais au contraire, incompréhensiblement, je soutins, venant de toi, un éclair de larmes ; toi et moi confondus dans la foule des princes et des courtisans, moi qui ne t'avais pas encore vue, je te vis et même je m'attachai à toi du regard comme je ne l'avais jamais fait avec aucune femme. Non pas femme encore mais jeune fille. Mes yeux, je sais que tu les vis, mais ce que je fus mieux vaut dire ce que je devins, parce que la chose demeure un réciproque mystère parcourant d'une seule brûlure la ligne qui va de ton front au ventre, par la gorge et le cœur, je ne le sais toujours pas. Tu devins

l'unique. Incompréhension qui imite la compréhension ! Il faut être par soi pour se connaître. Rê-Aton, vivant miroir circulaire, tu ne te connais pas toi-même, tu es la connaissance même, tandis que je me reçois d'une autre, toi l'Autre des autres, le Même du Même, tandis que je me connais d'une autre toi, chair brillante avec des yeux qui sont le double de l'âme invisible. Très belle, miroir de ma chair miroir de ma dépendance, je ne comprenais pas, mais c'était pour acquérir la compréhension ; je ne connaissais pas, mais c'était pour acquérir la connaissance ; je ne me recevais pas de moi-même, mais c'était pour me recevoir de toi et que nous nous apprissions l'un à l'autre à devenir image du Connu-Inconnu, car il n'a pas voulu être le seulement Connaissant, l'Apparaissant car il ne demeure pas en soi, celui qui demeure en soi Image de Celui qui est sa propre Image car il n'a pas voulu rester sans image. Tu demeures ce que Tu as voulu devenir lieu-d'être pour un Autre en toi l'altérité d'un Autre de Toi.

Tu nous a donné de devenir ce que Tu es, et pour cela tu as fait de moi un nœud de différence, ma chair mon double, mon double le double de ma chair. Dans le moment où nous devenons un, très-belle, notre un s'envole du colombier et pourtant aucun coup de feu n'a été tiré, seulement la foudre invisible et silencieuse de la nécessité différante est tombée.

Je dirai éternellement cette parole unique si tu veux nous allons devenir de l'amour. Élire-moi, Seigneur, dans la transition.

Elle te suffit, la douleur qui tenaille ton ventre d'un rein à l'autre. Lorsqu'elle dort, tu t'exaltes toi-même, le souvenir de l'autre te suffit ; lorsqu'elle se réveille, tu te rétrécis autour de la peur très concrète de mourir ; tu as mal ! Tu n'es plus que de la douleur sauvage en longueur et en largeur et en profondeur : ta mort. Théorise tant que tu veux sur ton double : sans ta chair il n'est plus le double de rien.

On a frappé...

30- Le Maître des constructeurs de la Demeure de Vérité. Après les salutations et le départ du chambellan, Imhotep s'est assis en face d'Akhenaton.

Il valait mieux que vous fussiez absent, demeurant, comment dirais-je, en réserve du trône. Vous le savez aussi bien que moi, mieux peut-être : il y a ce qui se passe dans la conscience, cette espèce de conversation sténographique non seulement avec soi-même mais avec les absents comme avec les présents, les absents étant tout aussi bien présents que les présents, à qui l'on tient un autre propos que celui qu'on leur tient, sont absents, la

conversation également silencieuse dans les deux cas, en même temps que notre bouche parle et prononce et que le dehors bouge parce qu'il obéit à ses propres forces ou que nous le faisons bouger mais cela revient au même.

Ainsi donc j'ai reçu Hérihor ce matin, qui redescendait de Niout où il a rencontré Amonhotep et Paser. Je tiens à vous informer de notre entrevue. Ces messieurs sont en train de découvrir qu'elle existe, la masse explosive nécessaire à leurs ambitions : les Hyksos du Delta, qui sont eux aussi des ambitieux agités, ou des agités ambitieux. Plutôt que de s'assurer d'eux par leurs propres moyens, ou plus raisonnablement en douceur par une politique d'intégration, ils semblent rechercher le casus belli qui entraînerait un engagement direct du Trône dans des opérations de répression le piège sans issue par excellence.

Si Hérihor était amené à s'enliser dans une impossible pacification du Delta, ce serait le signal pour Ouaset, qui n'attend qu'un faux pas de la capitale du Nord pour assurer son hégémonie sur les deux terres.

C'est effectivement le deuxième aspect des choses. L'entrevue de Ouaset a dû permettre la composition d'un savant bouquet d'arrière-pensées et de pensées de derrière les arrières-pensées...

Dans l'immédiat, il est souhaitable que je ne convoque pas Aï ni ne communique directement avec lui. C'est pourquoi je vous demande de le rencontrer et de lui communiquer mes instructions sur cette affaire : premièrement me fournir un rapport sur la réalité de l'agitation hyksos dans le Delta ; deuxièmement renforcer la surveillance des princes et des préfets. A l'heure qu'il est notre général, si ses services fonctionnent convenablement, doit être renseigné, mais voilà précisément autre chose dont je vous demande de vous assurer.

Livre trois

1- Amonhotep ne prête aucune attention au reflet de Mout dans la nouvelle lune qui miroite à ses pieds ; ni à Sekhmet la noire qui attend l'heure de se mettre en chasse. Le regard arrêté sur l'appui-tête du siège avant, ni les dernières maisons du Lieu-élu sur sa droite, ni la migration (lente), au-delà du Nil, des têtes de palmiers qui ressemblent à des éventails royaux sur les falaises déchiquetées ne le distraient de sa préoccupation : Aï.

La voiture ne tarde pas à s'arrêter devant la barrière de l'entrée principale. Ensuite une allée remonte insensiblement vers l'immeuble de l'État-major. A gauche et à droite, tristes comme une cité de transit, les longues baraques des casernements font une haie qui n'est pas d'honneur et dont le nombre, inconsciemment, impressionne le Grand-Prêtre. Je ne vais tout de même pas passer un examen, songe-t-il avec un brin d'irritation. Les soldats qui circulent, les fuselages blindés rangés sous les hangars lui suggèrent machinalement un mouvement de recul devant l'inévitable ou évitable conflagration, en même temps qu'elle excitent un désir instinctif d'agression.

2- Mon information n'était pas bien différente de celle de tout le monde, et le discours d'Hérihor m'a inquiété. Je ne vous le cache pas, c'est à la suite de son passage ici que j'en suis venu à souhaiter prendre votre conseil. Sans vouloir jouer sur les mots (mais Amonhotep sourit en prononçant les siens), nous les politiques nous trouvons désarmés devant la situation dès qu'elle échappe au verbe.

Il n'y a pas lieu de forcer la différence : c'est avec harangue, tambours et fifres que nous envoyons nos hommes au feu ! Sans être savant dans ces domaines qui sont les vôtres, à Dieu ne plaise, je puis vous dire que la force pure ne fait pas l'économie des signes...

Bref, notre négligence, l'insuffisance de notre appui à Mennefer pourraient conduire à l'effondrement du pouvoir royal dans le Delta et à la sécession du Nord. Cela s'est déjà vu. Même sans intention ostensible de

trahir le Double-Trône, le gouvernement de Mennefer pourrait se voir contraint de composer avec Chérek et sa clique pour l'instant je suppose que ce n'est que cela, mais demain ? il devrait choisir entre la collaboration et l'élimination politique et donc physique. Qu'en dites-vous ?

D'après les rapports dont je dispose, il est certain que la population hyksos est devenue importante, principalement sur l'axe qui va de Tanis à Ounou, sans même parler de Mennefer où de nombreuses familles sont implantées de longue date et où d'autres s'installent tous les jours. Elle occupe peu les campagnes ; en revanche, dans les villes, que voulez-vous, nos concitoyens ne font pas preuve d'un esprit d'entreprise comparable au leur. Ils sont en passe de contrôler une grande partie de l'industrie et l'essentiel du commerce. Pour l'instant ils revendiquent seulement en faveur de la représentation proportionnelle dans les assemblées municipales, mais à terme il est logique que leurs ambitions ne s'arrêtent pas là. En ce qui me concerne, je n'ai rien à objecter à leur assimilation, bien au contraire. Cela ne peut demander que deux ou trois générations, si nous aidons un peu la nature...

Vous ne trouvez pas que c'est là au contraire que réside la menace, une menace plus que potentielle, tout à fait réelle. C'est l'identité du vieux peuple de Ptah qui est en péril. C'est Horus, c'est Amon qui vont faire à la fin leur soumission à Seth, si un coup d'arrêt n'est pas donné à leur expansion !

Peut-être avez-vous raison. Ce qui est certain, c'est que leur intégration n'est pas immédiatement en vue. Au contraire, ils restent étroitement encadrés par leurs dirigeants et leurs associations. Aucun n'échappe : leurs fichiers sont plus à jour que les nôtres ! Peut-on casser leur organisation ? Rien n'est moins sûr, tant que la réussite entretient un solide consensus. Ils ne sont pas loin de se croire en pays conquis et lorsqu'on y croit, la chose est plus qu'à moitié faite.

Mais vous me donnez raison ! si je vous suis, il faut réagir vite et fort ! Ils ont la puissance de l'argent mais nous avons encore la force. Je suis frappé que votre analyse ne vous conduise pas à vous émouvoir davantage, à alerter le Double-Trône que Rê le garde en sa sainte protection ! à prendre des mesures d'urgence !

Ne croyez pas Sa Majesté plus mal informée qu'elle n'est. Des "mesures d'urgence", comme vous dites, comprenez bien qu'elles ne pourraient en aucun cas résoudre un problème d'une telle ampleur. Elles ne feraient au contraire qu'irriter les Hyksos sans les affaiblir, ou si peu. Jusqu'à présent les rapports que j'ai soumis à Notre Seigneur du Double-

Trône n'ont pas été suivis d'instructions personnelles de sa majesté (Aï omettait de mentionner sa récente entrevue avec Imhotep et la mission confiée à Méner et à ses services).

Après cette conversation, qui dura un peu plus longtemps mais dont nous épargnons le détail à la patience du lecteur (je te rappelle que tu lis du papier, en attendant un autre support, ô lecteur captif), Amonhotep se retira extrêmement perplexe. Loin d'avoir pu fléchir le militaire, il en avait reçu une leçon, parce que si la réalité n'était pas moins tortueuse que son esprit, il n'en était pas de même de la vérité (Aï avait demandé à son interlocuteur de préciser au nom de quel verbe il était venu le trouver : en qualité de religieux ou en qualité de politique. Quant à lui, il s'était présenté comme simple Serviteur des Forces de la Grande-Maison).

3- Pourô était extrêmement jeune lorsqu'Aménophis l'avait nommé Grand Administrateur des nécropoles occidentales. Le fils, monté sur le trône, l'avait maintenu en place. Pendant les premiers mois, de sa résidence de Gournah, il scrutait avec une espèce d'avidité la rive orientale d'où s'élevait le disque d'or : le soir, c'était encore cette même rive vers laquelle le dieu tendait les bras, et son cœur en frémissait d'envie (extérieurement il accomplissait scrupuleusement sa tâche), comme si la vraie vie avait son lieu sur l'autre rive et se trouvait interdite de séjour sur sa rive à lui. La seconde année, il avait entrepris d'accélérer les travaux. Les villages d'ouvriers avaient été agrandis et modernisés, les filles de plaisir soumises à une surveillance médicale obligatoire, les familles autorisées à rejoindre les travailleurs, un vidéophone installé dans chaque logement. Pourô avait même suscité des associations et des amicales de travailleurs qu'il subventionnait.

La fondation d'Akhet-Aton fut une catastrophe : tailleurs, sculpteurs, peintres quittèrent la nécropole ouaseti pour la nouvelle capitale ; les fonds royaux se raréfièrent et du coup Amonhotep devint son principal pourvoyeur, qu'il fit bénéficier en retour de ses services : architectes et décorateurs encore en place ne cessèrent plus de passer d'une rive à l'autre du Nil et pas seulement pour prendre l'air de Ouaset : la partie orientale ne fut jamais autant qu'alors un vaste chantier rivalisant obstinément avec la nouveauté d'Aton.

4- Pourô faisait déjà antichambre lorsqu'Amonhotep rentra.

Tandis que nous jouons au chat et à la souris avec le pouvoir d'Aton, il se pourrait que des événements bien plus graves surviennent au royaume de Seth. Si Mennefer l'emportait, nous aurions à redouter sa

puissance désormais dominante ; si elle perdait, le sceptre d'Horus et nous-mêmes pourrions craindre d'être entraînés dans sa chute.

Je ne vois que deux issues : soit aider le prince de Mennefer à s'affaiblir assez pour qu'il devienne nécessaire ensuite de voler à son secours ; solution économique dans l'immédiat mais pleine de risques ; soit lui octroyer rapidement une aide tellement massive qu'elle aboutirait à une espèce de protectorat de fait.

Mon cher Pourô, vos propos me choqueraient si notre conversation avait des témoins ! Hérihor, même s'il est amené à rechercher notre appui, n'en demeurera pas moins pour nous un danger mortel dans la mesure où Mennefer sera toujours la capitale naturelle du Delta. C'est du Delta qu'elle tire sa puissance et il serait pour le moins paradoxal qu'elle le conserve avec notre aide. Notre meilleure garantie reste encore du côté du Double-Trône, non tant en raison de l'allégeance de Mennefer que parce que le clergé d'Ounou est acquis presque tout entier au nouveau culte, à la grande joie des Habirous qui y voient un rempart, en ce qui les concerne, contre l'expansionnisme hyksos. Mais comment s'allier aux contraires ? A Mennefer contre le Trône, au Trône contre Mennefer, à Ounou enfin contre les Hyksos, et j'en passe... Je dois vous informer que Mahou, qui est l'oreille et le bras de votre " Collègue " Paser, a eu une entrevue, disons secrète, avec Hérihor, aussitôt après notre conférence ici.

J'étais informé en effet.

Ah oui ? (Amonhotep ne peut cacher son étonnement).

Oh, tout naturellement ! Des marinières à moi ont colporté la nouvelle, apprise de camarades en service sur la barque d'Hérihor. (A quoi bon se payer un service de renseignements ! pensa Amonhotep désappointé). Les deux hommes se sont séparés on ne peut plus cordialement et même Hérihor a plaisanté en lançant à Mahou qui franchissait le seuil de la cabine : " le sabre et le goupillon ! " C'est du moins ce que le marin a rapporté.

5- Amonhotep fut de nouveau (que ne prenait-il des vacances) plongé dans une rare perplexité par ces derniers mots. Qui le sabre ? Qui le goupillon ? Paser et Mahou ne pouvaient être que le sabre ; Hérihor n'était pas homme à abandonner le sien à d'autres ; il trompait donc son monde, mais sur le dos de qui d'autre que lui, Amonhotep, Premier Prêtre d'Amon ? A moins qu'Hérihor eût voulu faire allusion à lui, précisément ; mais ce ton plaisant ? Plus le grand prêtre tournait et retournait l'exclamation rapportée, plus ses soupçons se multipliaient, particulièrement à l'égard de Paser (bien qu'il se rassurât en continuant de

se juger irremplaçable comme Grand Prêtre et en imaginant avec ironie le préfet occupant sa place dans les grandes liturgies), en même temps que ses doutes à son propre endroit se perdaient en conjectures à mesure qu'il s'efforçait de les réprimer. Sa propre incapacité à ne pas douter de soi, à décider et agir avec sûreté comme il pensait que faisaient les autres (ses adversaires) l'irritait et même il en eut l'immédiate sensation interne troublait son métabolisme, provoquait des sécrétions biliaires, augmentait exagérément son taux d'adrénaline, en un mot perturbait sa santé, le diminuait, représentait une espèce de trahison de ses facultés au moment où leur mobilisation eût été la plus nécessaire. Devant l'urgence, le besoin à peine répressible de trouver une occupation qui pût le distraire, lui obtenir un sursis, effacer de son horizon la nécessité immédiate d'une décision et de sa mise à exécution, se faisait sentir comme un violent besoin de satisfaction ou, du moins dans un premier temps, comme le besoin impérieux de n'éprouver qu'une absence de trouble. Dans ces moments-là, Amonhotep revoyait le classement de ses dossiers (il ne faisait pas confiance à son secrétariat), rangeait son courrier et même déplaçait un siège de quelques centimètres, conformément à un projet caressé depuis longtemps et nourri de minuscules rancunes à l'égard des domestiques qui faisaient le ménage et qu'il n'avait aperçus, par extraordinaire, qu'une fois, tels des animaux peureux. Ce jour-là il s'était senti puissant.

Je serai à Ounou à la fin de la semaine.

6- Autant Ounou (Héliopolis pour les Hellènes) faisait ville chic, avec ses immeubles de verre bordant de magnifiques avenues traversant la ville d'est en ouest (la hauteur des constructions était calculée de telle sorte, par rapport à la largeur des avenues, qu'au solstice d'hiver l'ombre des immeubles du côté sud arrivait à la première heure du jour au pied des immeubles du nord dont les façades recevaient par conséquent toute la journée la lumière du soleil) ses jardins et ses promenades, sa couronne enfin de quartiers résidentiels (au nord, dans la direction de Tanis, une médina ocre et bariolée tranchait cependant sur le reste de la ville) autant Avaris, malgré la présence de quartiers résidentiels qui s'étaient construits, à une époque récente, à l'extérieur des remparts de terre, n'était qu'un unique et perpétuel grouillement cosmopolite emplissant un dédale d'étroites ruelles tracées sans plan, menant à mille impasses fermées par la chanson bleue de fontaines de zelliges. Les maisons indistinctes, les fondouqs à fines arcades et coursives de bois avaient rarement plus d'un étage, lequel était percé de minuscules lucarnes donnant sur des treillis de roseaux qui faisaient descendre la lumière en pluie sur les chaldans.

L'homme de Paser, après avoir déambulé tout le matin dans la médina, déjeuné dans un restaurant hyksos, fait la conversation avec le serveur, se faisait maintenant servir un café sur la terrasse, juste en face du grand temple de Seth. Vers la septième heure (la science de Khounsou le dépassait et il faisait tranquillement confiance à la technique des horlogers), les haut-parleurs fixés à tous les coins du temple commencèrent à émettre d'abord des borborygmes puis un long mugissement dans lequel Mahou reconnut l'appel à la prière des adeptes de Seth. Quelques commerçants fermèrent leur magasin et des colonnes de tuniques blanches affluèrent vers les portails du temple. Des voitures passaient et repassaient à la recherche d'une place de stationnement (il n'était pas payant à cette heure-ci en raison du culte). A l'heure précise où la prière commençait et où par conséquent les arrivants commençaient à être en retard trois longues automobiles aux vitres teintées s'arrêtèrent devant le portail principal ; de la première et de la dernière sortirent plusieurs hommes en complets-veston, dont la carrure indiquait l'emploi, puis de celle du milieu quatre hommes en tunique ; l'un d'entre eux, malgré sa grande taille et son allure sportive, portait des lunettes qui lui donnaient l'air d'un intellectuel. Chérek, dont l'arrivée provoquait déjà un bref attroupement, entra rapidement dans le temple. La ferveur, retransmise par les haut-parleurs, interrompue par une brève rumeur, redoubla. Il n'était pas douteux que les Hyksos avaient un maître.

Longues psalmodies reprises par une foule brouillonne, sermon véhément tenant davantage de la harangue furent tout ce que perçut Mahou de son observatoire. Il ne comprit pas grand-chose du prêche à cause de la mauvaise qualité du son et de sa connaissance imparfaite du parler hyksos. Du moins entendit-il revenir plusieurs fois les mots "châtiment" et "colère divine".

7- Non pas trois, mais une dizaine de voitures franchirent les grilles de la résidence de Chérek (Mahou avait suivi en taxi) dont les toits étaient plantés d'une forêt d'antennes et de miroirs paraboliques au milieu d'arbres véritables.

Voyez-vous ces grosses voitures ? Nous prenons le même chemin que Monsieur Chérek. C'est du beau monde tout ça ! C'est le jour du grand conseil ordinaire de la Confédération.

Ah, oui ! La Confédération...

Monsieur Chérek s'occupe de tout lui-même, paraît-il ! L'an dernier il est venu en personne nous faire un discours à nous, de l'Association des chauffeurs de taxi. Quel buffet il y avait ! Du vrai

champagne importé : je l'ai vu sur l'étiquette (il en existait depuis peu du synthétique fabriqué sous licence coréenne beaucoup moins cher et reproduisant assez parfaitement le goût et le bouquet des meilleurs crus, mais qui restait naturellement le champagne du pauvre) ; on avait prévenu qu'il y aurait un buffet. La Fédération ne s'est pas foutue de nous !

La Fédération ou la Confédération ?

Eh ! La Fédération des Associations de chauffeurs, enfin quoi, de toutes les sortes de véhicules. Vous ne faites pas très au courant !

C'est que je suis du Fayoum où il n'y a pas tout ça !

Ah, c'est ça, votre accent...

Les affaires ont l'air de bien marcher ici.

Oui, c'est bien possible. Le point noir, c'est les impôts. Il y a ceux de pharaon, mais en plus, avec toutes ces associations, c'est comme des impôts supplémentaires. Pratiquement, si on y réfléchit, ça double.

Vous êtes à plusieurs associations en plus des chauffeurs de taxi ?

Ben il y a celle des pères de famille (j'ai deux enfants), celle des joueurs de rugby, celle des usagers du vidéophone ; attendez...celle des mécaniciens amateurs (avec celle-ci on fait finalement de grosses économies mais ça bouffe du temps) celle des tireurs bénévoles... mes deux frères sont à l'amicale des citoyens nés à l'étranger, moi je suis le plus jeune, j'y coupe ! Je suis né à Tanis mais il se trouve que j'ai épousé une égyptienne d'Héliopolis dont le grand père maternel est grec. Du coup, double raison d'adhérer à l'association des maris d'étrangères.

Et vous vous y retrouvez dans tout ça ?

Pensez-donc, ce n'est même pas nécessaire ! la présence à toutes les réunions n'est pas obligatoire. Ce serait impossible. L'ordinateur se charge de tout et nous informe par le terminal. Ça c'est un progrès par rapport à ma jeunesse. Quand j'ai débuté, les démarches administratives prenaient un temps ! Les queues, les pannes de machines...Depuis quelques années, attendez, depuis... depuis... ça fait dans les douze ans, on peut tout faire de chez-soi et même c'est le central qui fait tout, on lui signale simplement tout changement de situation quelconque, de ce que vous voulez, quoi !

Mais alors, il faut toujours l'informer de quelque chose !

Pensez-vous ! Il n'a pas besoin de nous pour savoir. Il nous appelle, en cas d'oubli, pour demander confirmation. On n'est pas obligé de tout le temps penser à ce qu'il faut dire ! Quand on y réfléchit, c'est sophistiqué comme tout ! Mais on s'habitue. Mes enfants trouvent ça d'un banal ! Avec des copains, ils essayent de voir si on peut tromper

l'ordinateur, mais je leur interdis de faire ça chez moi. Ça attire des ennuis. Pendant la crue beaucoup de gens sont en vacances, il y a eu des descentes dans des appartements vides. On a attrapé des jeunes. Leurs parents ont pris quelque chose !

Une petite note rapide se fit entendre dans le haut-parleur du tableau de bord et le conducteur changea d'expression (Mahou le vit dans le rétroviseur).

Vous y êtes justement, Monsieur ! C'est trois diracs trente-cinq, bonne continuité, Monsieur !

8- C'est toi, Naïl ? Ça va depuis l'autre jour ? Et papa ? La santé ? Et Naïla, ça va ? Bien ? Ah, très bien ! Les enfants ? Bon bon bon ! Tante Mélina ? Le deux-sept et le deux-neuf ? On viendra la chercher ! Les bagages ? Ne t'inquiète pas ! Il n'a pas pu venir, c'était trop loin ? Tu dis cent trente cinq à chaque fois ? Oui, c'est beaucoup en effet. Entendu. C'est ça ! Je m'occupe de tout. Embrasse le papa et Naïla et tout le monde ! Oui oui, ne t'inquiète pas ! A bientôt !

Un éclair effaça l'écran grisâtre du vidéophone et le son se tut.

Messieurs, une nouvelle cargaison ! Tariq, tu passeras à mon bureau dans un moment pour les instructions. Il s'agit que la récente alerte ne se reproduise pas. Tu as vu ce qu'il en a coûté à Syril. C'était lui ou toute la livraison.

Amen, Amen, que Nephtys le garde en son sein éternel, Amen ! Seth le dirige pour l'éternité, Amen !

Amen ! Chérek conclut sur un ton légèrement impatienté. Les morts, surtout par maladresse, ne pouvaient être son affaire, encore qu'ils représentassent une dépense exagérée, une regrettable perte d'énergie, une fausse note dans la parfaite organisation. Comme pour les dieux, la matière première était depuis le début un sujet d'irritation pour le Premier Secrétaire de la Confédération.

9- D'après notre fichier, seule la dénommée "Tante Mélina" ne correspond à aucun signalement ; en revanche un cargo portant le nom de "Lina-Mar" est annoncé à Doumiat pour le 27, en provenance de Tyr. A vérifier.

J'informe immédiatement Doumiat.

Si le " deux-sept " correspond à la date du vingt sept, il faut s'attendre à quelque chose le vingt neuf également.

Cela se tient. Aï a fait travailler le service du chiffre pendant 48 heures pour nous trouver ça mais du coup nous sommes déjà le vingt six.

Téléphonez donc à Doumiat pour plus de détails.
 État-major de la Grande-Maison, quinze, vingt-trois, trente-et-un.
 Non, un, cinq, deux, trois, trois, un... Colonel Sebekhemsouf ? De Ouaset en effet. Le questionnaire de l'état-major ? Oui ! Alors ? Des tuyaux métalliques ? Vous surveillerez le déchargement jusqu'à la fin évidemment mais j'aimerais un premier rapport dès l'arrivée, dès demain soir, quoi, au bureau cinq quatre deux trois. Non, le nouveau code. Il a changé à zéro heure. Votre terminal n'est pas en panne ? Faites une enquête, c'est important. Entendu.
 L'officier des renseignements demeure un instant immobile, la main posée sur l'appareil téléphonique.

Transmettez un rapport à l'état-major. En code. En principe Sebekhemsouf doit en faire autant. Nous allons voir.

Une heure après, Méner était en conversation avec le général Aï qui avait reçu les deux rapports.

Tant qu'aucune intervention n'est requise, il n'y a pas lieu d'informer Hérihor, mais il n'y aura pas moyen d'effectuer une saisie sans passer par lui. Vous mettez la surveillance côtière en alerte de routine sur toute la côte.

Mon général, si je puis me permettre, pourquoi ne pas procéder à une interception au large ?

Pas question de créer un incident pour ainsi dire diplomatique avec le prince. La prérogative d'Hérihor ne peut être mise en cause jusqu'à nouvel ordre. Que le Delta soit beaucoup trop "son" Delta, c'est une affaire qui ne doit pas encore nous concerner. Dans l'immédiat vous allez vous poster à Avaris, circuler un peu jusqu'à Tanis, tâter le pouls de la population Hyksos. N'avez-vous jamais séjourné à notre antenne d'Avaris ? C'est du dernier moderne ! Le service d'écoute sera à vos ordres. Il faut surveiller Chérek de plus près et puis oralement vous me ferez un rapport sur le fonctionnement de l'antenne.

10- Méner, arrivé à l'aube à Avaris, était attendu à l'aéroport par une voiture de service, mais au lieu de gagner directement l'antenne (la perspective des contacts à établir et par suite de la présence d'esprit à mettre en œuvre pour leur donner le caractère convenable il était le supérieur hiérarchique de ces messieurs et pour autant ne devrait pas exprimer autre chose que la reconnaissance due à des hôtes, les mille excuses exigées pour cause de dérangement et cetera parce que toutes ses facultés (il sentait ses membres et son cerveau dans un état pâteux) n'étaient pas encore remises d'un mauvaise nuit, qui plus est trop courte, et

surtout d'un mauvais réveil à l'atterrissage (alors qu'il était enfin parvenu à s'enfoncer dans un profond sommeil), cette perspective d'avoir simplement à parler autrement que par monosyllabes l'assommait et le forçait à se réveiller : il était de mauvaise humeur) il donna l'ordre au chauffeur de l'arrêter devant le café qui venait d'ouvrir, juste en face de la poste centrale (l'antenne des renseignements militaires était installée dans des sous-sols qui communiquaient avec le central téléphonique). La tasse de thé qu'il avala (un thé noir trop fort, au goût un peu âpre, et qui laissait un dépôt sur le bord de la tasse) lui donna la nausée, si bien qu'il en commanda un second au citron avec du pain et du beurre. L'estomac calé, il se sentit mieux ; sa mauvaise humeur reflua vers le passé (juste avant son départ, sa femme l'avait irrité, il s'était retenu de faire une scène mais en était resté contrarié jusque dans son demi-sommeil et jusqu'à son demi-réveil), commença même à s'évaporer. La deuxième heure commençait ; il était mobilisé par son nouveau travail.

11- Monsieur le premier secrétaire, le général Aï est informé d'une opération le vingt-sept. Je viens de recevoir un message anonyme.

Reçu ou intercepté ?

Reçu, monsieur le premier secrétaire.

Sais-tu d'où il venait ?

Non, monsieur le premier secrétaire ; un appel téléphonique. Au bruit, probablement d'une cabine publique, et d'une autre ville je pense.

Tu en es sûr ?

J'ai l'habitude, Monsieur le Premier Secrétaire.

Appelle-moi "monsieur Chérek" lorsque nous sommes entre nous, je t'en prie !

Oui Monsieur...

Fais-moi chercher Le Coiffeur tout de suite et fais mettre en alerte tous les services de surveillance. Ne laisse passer aucun message. Lis au fur et à mesure tout ce que tes imprimantes te donnent et tiens-moi au courant.

Pourquoi un appel téléphonique risqué ? Nos agents ont leur code radio. Un inconnu ? Ça n'existe pas... Le message proviendrait-il tout droit de sa source ? De Aï ou Hérihor ? Quel intérêt ? Logiquement celui d'Hérihor si Aï a eu l'initiative. L'appel viendrait donc de Memphis. La Grande-Maison est tenue de composer ici avec Hérihor. Le prince ira-t-il jusqu'à rechercher un rapprochement ?

12- Le Coiffeur, après avoir été artificier, s'était reconverti dans

l'électricité automobile mais n'avait pas son pareil dans le maniement du rasoir d'où son surnom. A la mort de son père, il était à peine un adolescent et avait profité du désarroi familial pour dérober le rasoir paternel un rasoir de Damas dont le manche était incrusté de nacre et d'ivoire. Il n'était pas particulièrement cruel dans la vie courante mais son rasoir ne le quittait pas les jours de congé (les jours de classe, il le cachait soigneusement sous le plancher de sa chambre) et la fascination qu'exerçait sur lui un si merveilleux tranchant ne faiblissait pas avec le temps. Le vendredi, ses camarades et lui s'amusaient à attraper des grenouilles dans les roseaux d'une séguia et à l'aide de son rasoir il tranchait, avec une rapidité foudroyante, la tête de plusieurs de ces petits animaux placés au préalable derrière une ligne de départ. Chacun pariant sur l'un d'eux, c'était à qui l'emporterait grâce à sa sauteuse décapitée. Lorsque la capture des batraciens les ennuyait plus rapidement qu'à l'ordinaire, ils faisaient concourir plusieurs fois leurs prisonnières avant de les exécuter, les récupérant chaque fois au moyen d'un ingénieux filet à peine visible placé le long du bord de l'eau : c'était réjouissant de les voir s'y débattre au moment où elles croyaient retrouver leur élément. Mais ce qui intriguait le plus Le Coiffeur (ainsi que tel ou tel de ses camarades, les autres n'y songeant guère) c'était les mouvements d'yeux et de bouche des têtes séparées du corps : il les chronométrait souvent, se demandant s'il en était de même de la tête humaine, de toutes les têtes humaines. Il en tranchait en imagination des quantités, et la sienne même, pensant que si l'on empêchait très rapidement le sang de couler, la tête devait pouvoir garder un éclair de conscience un peu plus long après la décollation. Il imaginait même des dispositifs ressemblant à ceux des blocs opératoires et permettant de maintenir par transfusion la circulation du sang dans le cerveau ; malheureusement, il n'était pas d'une famille qui lui eût permis, en raison de ses dispositions naturelles, de devenir chirurgien et lui-même n'y songea pas.

13- Une opération, dite "tante Mélina", doit provoquer un maximum de dégâts au siège de la police militaire de Bakliéh.

Ce serait pour quand ?

Excuse-moi de te prendre au dépourvu : c'est pratiquement pour aujourd'hui. Tous les moyens sont mis à ta disposition immédiatement. Absolument dans les vingt-quatre heures, de préférence avant la tombée de la nuit ou à peu près.

Oh, oh, c'est vraiment court, tout ça !

Oui, excuse-moi, mais nous avons été repérés, il faut réparer ça ;

Dés que c'est fait, tu téléphones d'une cabine : "Tante Mélina saute de joie à l'arrivée, elle t'embrasse, elle reviendra le deux-neuf". Tu brodes là-dessus. Enregistré ?

J'ai compris. Y-a-t-il de l'explosif sur place ?

Tu entres en contact avec Zinébiéh... là-bas, au dépôt. La destruction en hommes et en matériel doit être significative, mais pas complète, tout de même ; je connais tes talents ; fais attention, ne détruis pas tout le quartier ! (Chérek eût un sourire amusé à l'adresse de Le Coiffeur) Le nucléaire n'est pas autorisé. Ne te fais pas prendre, nous aurons encore besoin de toi !

14- Le Coiffeur regarda sa montre ; il avait tout juste devant lui les quelques heures nécessaires pour préparer et exécuter l'opération. Il fut contrôlé à Anpet-Djedet et à l'entrée de Bakliéh. Pas de doute que le Delta était quadrillé. Le retour serait difficile immédiatement après l'attentat. Il devrait se terrer un moment chez Zinébiéh si celle-ci n'était pas inquiétée. La ville comptait plusieurs milliers d'Hyksos (dont la moitié environ résidait dans un quartier qui leur était propre, l'autre moitié étant disséminée parmi le reste de la population, elle-même fort composite).

Zinébiéh lui parut plus jeune et plus belle que dans le souvenir qu'il en avait gardé, peut-être parce qu'il l'avait vue en hiver, ou qu'elle avait changé de coiffure (certainement même : il ne se souvenait pas qu'elle fût coiffée ainsi à l'époque), et qu'en marchant légèrement en avant de lui dans la rue qui les conduisait au garage, elle avait secoué la tête en se tournant vers lui et s'était passé la main dans les cheveux : signe certain qu'elle désirait plaire au moins à elle-même : en dépit de cette incertitude, cela lui plut de devoir travailler avec elle.

Au fond du garage dormait une camionnette de livraison grise et sans inscriptions qu'un employé fit démarrer et conduisit sur la fosse noire et grasse dont le fond était tapissé de vieille sciure. Le patron y était déjà descendu et, faisant sauter à l'aide d'un marteau et d'un burin des morceaux de plâtre noirci qui tombaient en rapides éclats blancs dans la sciure sale, descollait consciencieusement assez de parpaings pour que l'on pût se glisser de l'autre côté de la paroi. Dans le réduit étaient entreposés toutes sortes d'explosifs portant des étiquettes. Le coiffeur qui avait rejoint le patron les déchiffra toutes rapidement en s'éclairant d'une lampe que l'on pouvait promener au bout de son fil (Zinébiéh était restée à l'entrée du garage, assise, les mains sur les genoux, l'air absent).

Le Coiffeur caressait rapidement ceux que le garagiste devait déplacer. Ils les remontèrent et les installèrent à l'arrière du véhicule où le

coiffeur se mit à les relier avec du fil électrique tandis que le garagiste reconstituait le mur dont la noirceur avait été un moment percée d'une noirceur plus grande encore, celle d'une nuit ne réfléchissant rien. Le mur, sa virginité retrouvée, dégouлина de cambouis et d'huile de vidange. Le Coiffeur, tenant un petit tournevis entre les lèvres (ce qui lui donnait un air pincé) roula entre ses doigts un faisceau de fils de cuivre très fin et glissa le tout dans une fente de la minuterie du détonateur, qu'il mit à l'heure en appuyant sur de petites touches et qu'il régla pour deux heures plus tard. Ce qu'il restait de place dans la camionnette fut rempli de toutes sortes de pièces détachées métalliques, de tubes, d'une portière tordue, de roulements à bille. Le coiffeur contempla un instant ce chaos et referma la portière avec douceur. Son cœur se mit alors à battre stupidement. Il était resté parfaitement calme jusqu'ici.

Veux-tu que je t'accompagne ?

Ce n'est pas nécessaire, ça n'en vaut pas la peine, il ne vaut mieux pas.

Le coiffeur avait laissé percer son trouble en hésitant sur sa réponse. Le ton amical qu'il essaya de donner à sa voix pour se rattraper fut trahi par un éclair de dureté dans le regard, qui interdit toute réplique. Zinébiéh n'insista pas.

Si tout se passe bien, je serai chez toi dans moins de trois heures.

S'il y a un problème, tu passes par l'arrière cour de l'autre immeuble comme convenu et je te retrouve dans la cache.

A tout à l'heure.

Le Coiffeur se mit au volant de la camionnette et en débouchant dans la rue (il avait dû se pencher pour regarder à droite et à gauche) il remarqua qu'il faisait beau. Les passants se croisaient sur le trottoir. Trois agents de police en conversation se tournèrent comme un seul homme pour regarder passer une fille aux paupières peintes. Pas un nuage. Le coiffeur vérifia qu'il était en règle et ferma sa ceinture de sécurité.

Le siège de la Police militaire occupait une superficie considérable au centre de la ville. L'avenue dans laquelle donnait l'entrée principale était interdite à la circulation mais une entrée latérale, par où entraient et sortait le personnel aux heures de relève, donnait sur une rue où seul le stationnement était interdit. En fin de compte, le coiffeur n'était pas pressé. Il changea de quartier, acheta des cigarettes. Son briquet était vide ; il le jeta dans une bouche d'égout, revint sur ses pas pour en acheter un autre, alluma sa cigarette, marcha, regarda les vitrines. Il ne parvenait pas à s'intéresser à ce qu'il voyait. Il regarda sa montre et se dirigea vers la camionnette en marchant le plus lentement possible pour gagner du temps.

15- Il attendit une minute avant d'appuyer sur le bouton du démarreur ("démarreur" le fit penser à "détonateur", de sorte qu'il s'attendit vaguement à exploser en appuyant sur le bouton, mais il entendit seulement le bruit tranquille du moteur qui se mettait en marche). Le résultat serait meilleur si la voiture était immobilisée du côté de la Police. Il fit le tour du quartier, puis d'un autre. Parvenu derrière l'enceinte de la police de façon à pouvoir la contourner vers la droite, il s'arrêta, sortit de sa boîte une allumette dont il coupa un petit bout. Après être descendu de la voiture, il s'approcha de la roue arrière du côté droit, dévissa le bouchon protégeant la valve et le revissa après y avoir introduit le bout d'allumette. Il entendit immédiatement le léger sifflement du pneu qui commençait à se dégonfler et se remit au volant (il faisait tous ses gestes au ralenti, du moins en avait-il l'impression) et repartit à petite vitesse, s'approchant de l'entrée latérale du grand bâtiment. Quelques mètres plus tôt, il avait senti que la voiture roulait sur la gente. Il s'arrêta, sortit cric, roue de secours et manivelle, souleva l'arrière du véhicule lourdement chargé après en avoir verrouillé la portière, dévissa les boulons fixant la roue et, après s'être accroupi sur le bord du trottoir, les jeta avec les clés dans la bouche d'égout devant laquelle il s'était arrêté. Il tira du moyeu la roue dégonflée, la laissa tomber dans le caniveau, s'essuya soigneusement les mains avec un chiffon qu'il jeta sur la roue et s'éloigna par l'arrière en traversant la chaussée de manière à n'être pas aperçu des plantons gardant l'entrée, en s'interdisant de faire un pas plus vite que l'autre. S'étant engagé dans une rue adjacente, il regarda sa montre. Il restait quinze minutes. La camionnette ne pourrait pas être retirée assez vite. Aucun soldat n'était venu l'importuner. Il laissa derrière lui deux autres rues et après avoir téléphoné entra dans un café et s'assit. Il avait déjà décidé qu'il commanderait un café. Son bras était posé sur la table de telle sorte qu'il n'avait qu'un coup d'œil à jeter pour voir sa montre sans avoir à faire le geste de la regarder. Les minutes duraient de manière si interminable qu'il cessa de regarder ce petit cadran impitoyable à son bras et se mit à inspecter l'intérieur de la salle. Sur un mur était peinte en style naïf et avec des couleurs criardes la bataille de Qadesh. Thoutmosis s'avancait sur un char et ses chevaux piétinaient des cadavres tandis que les ennemis, comme saisis de terreur, semblaient tomber tous en même temps à la renverse ; derrière lui des prisonniers attachés et à genoux étaient frappés. Il avala son café.

Sur le mur suivant, le peintre (sans doute le cafetier lui-même ou bien quelque artiste du quartier) avait représenté le mariage de

Thoutmosis-le-Jeune avec la princesse Moutémouïa. Le prince, sa cour derrière lui, avançait le pied et la main vers la princesse dont la longue robe épousait fidèlement les lignes du corps. L'œil était cerné d'un fort trait noir qui se prolongeait sur la tempe. Les cheveux, noués en d'innombrables tresses, tombaient droits sur l'épaule ; un long collier aux couleurs crues couvrait le buste jusqu'à la poitrine. Le Coiffeur eut envie de cette forme et pensa à Zinébiéh. Un grondement qui semblait remonter de l'intérieur de la poitrine et qui dura plusieurs secondes fit trembler les verres, les tasses, les vitres, les tables, les lustres et les portes et toute la vaisselle dans les placards. Les clients et le patron derrière son comptoir se figèrent puis les bruits de la rue parurent du silence. Il fallait un peu de panique, l'agitation indispensable au retour de la vie, aller aux nouvelles, aller voir. D'où cela venait-il ? Une fois dans la rue, Le Coiffeur au milieu des autres vit bien que les hommes couraient tous dans la même direction et fit comme eux. Un cratère noir occupait l'emplacement où il avait abandonné la camionnette en panne, dont la disparition l'étonna, lui parut même avoir quelque chose de surnaturel : elle s'était volatilisée, sans que personne l'eût enlevée. Ensuite seulement il remarqua l'incendie qui ravageait déjà l'immeuble en face du bâtiment militaire. Des flammes sortaient de la façade éventrée, le rez-de-chaussée et le premier étage n'existaient pour ainsi dire plus ; seuls de forts piliers de béton soutenaient encore la construction. Des hurlements aigus jaillissaient de partout, mais l'on n'aurait pas su dire de quels endroits au juste. Une femme tenant un petit enfant dans ses bras parut à ce qui avait été une fenêtre, criant à l'aide (cette terreur là ne semblait donc pas de nature à nouer la gorge, à étrangler les sons). Chose incroyable pour Le Coiffeur qui ne pouvait absolument pas s'imaginer capable d'une pareille action, la femme environnée de flammes sauta par la fenêtre, comme on saute d'une petite hauteur pour retomber sur ses pieds ; l'air souleva sa tunique de sorte que Le Coiffeur eut le temps de voir ses jambes et elle s'écrasa avec l'enfant au bord du trottoir. D'autres firent comme elle.

L'immeuble de la police semblait moins endommagé : il ne brûlait pas ; les fenêtres de la façade n'étaient plus que des trous opaques remplis d'une épaisse poussière. Les deux côtés du bâtiment avaient été crevés à hauteur de la camionnette de là où elle avait été de sorte que l'on discernait, à travers la poussière des gravats, une lumière incertaine comme celle d'un incertain empyrée. Des cadavres et des morceaux de cadavre jonchaient la rue alentour, particulièrement au pied des murs. Le coiffeur pensa que le souffle avait été fort violent. Il vit des pieds et des bras avec leur main et là, une tête, tellement défigurée qu'il en éprouva un sentiment

d'horreur. On ne pouvait plus reconnaître s'il s'était agi d'un homme ou d'une femme. Sans qu'il en eût tout à fait conscience, car il était assailli de trop de sensations à la fois, une image de têtes de grenouilles proprement tranchées lui traversa l'esprit. Il porta machinalement la main au côté et sentit la boîte allongée de son rasoir à travers le tissu. Les têtes de grenouille étaient alignées comme à la parade sur le bord du trottoir et n'avaient rien à voir avec le nuage d'apocalypse qui leur servait de décor. Les unes clignaient des paupières, d'autres ouvraient et refermaient la bouche ; des sirènes écorchaient les oreilles ; un cordon de soldats fit évacuer la foule.

16- Tandis que Le Coiffeur rentrait à pied, des passages de voitures blindées arrêtaient sa marche deux ou trois fois. Elles ne se dirigeaient pas vers le centre mais vers la périphérie : il serait inutile de tenter une sortie. Peu après, des voitures munies de haut-parleurs annoncèrent, retransmettant la radio, un couvre-feu pour l'heure qui suivait. Le Coiffeur acheta une livre d'abricots dans une épicerie avant que le marchand n'abaissât le rideau de sa boutique et après avoir glissé le sachet dans sa poche, il y plongea la main, les tâtant un à un à la recherche du plus mûr qu'il retira et pressa légèrement selon son axe pour l'entrouvrir. Il en écarta les deux moitiés à l'aide des pouces et fit s'avancer le noyau dans la fente en appuyant avec un doigt du côté opposé. Quelle apparition entre les fibres charnues qui se disjoignaient ! Il fit sauter, du bout de la langue, l'œil qui rebondit sur le trottoir et qu'il poussa du pied vers le caniveau où il s'immobilisa. Ayant achevé de séparer les deux moitiés, il les mangea l'une après l'autre, n'achevant pas la première pour introduire la seconde dans sa bouche. Ainsi de trois ou quatre, tout en marchant. Ne voulant pas être vu entrant dans l'immeuble où habitait Zinébiéh, il emprunta un passage qui donnait dans une cour, puis un escalier sentant la pourriture (le conduit d'évacuation des ordures arrivait juste à côté) qui débouchait à l'extrémité de plusieurs couloirs de caves portant des numéros. Il hésita, s'engagea dans l'un des couloirs et ouvrit à tâtons la porte dont Zinébiéh lui avait donné une clef. La lampe de poche était accrochée à sa place, le placard bien au fond de la petite pièce sombre. Après avoir refermé à clef la première porte, il ouvrit, avec une autre clef, celle du placard qu'il referma sur lui. Un escalier très étroit qu'il grimpa prudemment, mains en avant, tête baissée, montait entre deux murs si rapprochés que ses épaules les touchaient. Arrivé devant une porte, il chercha la poignée et ouvrit. Un réduit de trois ou quatre mètres carré mais où l'on pouvait tenir debout, était aménagé. Le fond était entièrement occupé par un lit fixé à mi-hauteur

et sous lequel étaient entassées des provisions. Une vieille lampe électrique à batterie pendait à un fil. Dans un coin, sous un minuscule lavabo sans robinet, était rangée une cuvette hygiénique du dernier perfectionnement. Le Coiffeur avait jeté un coup d'œil à gauche et à droite. Au fond du lit, adossée à des coussins, Zinébiéh était assise en tailleur. Elle releva légèrement la tête d'un air interrogatif.

C'est fait.

La radio vient d'ordonner un couvre-feu.

J'ai entendu. Dans la rue.

Le coiffeur, après avoir ôté ses sandales, se hissa sur le matelas et s'adossa au mur, de côté.

Tu veux des abricots ?

Il sortit le sachet de sa poche et le posa entre eux deux. Elle prit un fruit et mangea, après en avoir tendu un à Le Coiffeur. Il en restait encore deux dans le sac. La camionnette n'existait plus. Le coiffeur s'était essuyé les doigts avec son mouchoir. Cela ne suffisait pas mais il n'avait pas envie de bouger jusqu'au lavabo. Il posa lentement la main sur le genou de Zinébiéh puis la regarda. Elle ne bougea pas, le regardant de la même façon qu'il la regardait. Il lui caressait doucement le genou en faisant remonter les plis de la tunique et lorsque la jambe apparut, la femme tombant se mit à alterner très vite avec la femme écrasée au bord du trottoir. Le coiffeur sentit les battements de son cœur qui accéléraient et il voulait que tout allât le plus lentement possible.

Le coiffeur se rapprocha un peu, après avoir poussé de côté le sac d'abricots (il n'en restait que deux). Un moment après il mit le genou dessus et sentit que les deux fruits s'écrasaient. Ils les mangèrent écrasés.

17- La radio du "Lina-Mar" reçut l'ordre de mouiller à cinq milles au large de Doumiat. Le commandant fit stopper les machines et attendit ; il faisait beau. Pas un nuage, le bercement du navire était lent et agréable ; l'heure vint de Ré-Harakhti étendant sur l'horizon de la mer ses ailes hiéraxiques. Les plumes de l'oiseau se mirent à fondre et à répandre sur la plaine liquide des ruisseaux d'or qui venaient caresser la coque. Le dieu se détournait des joues rougissantes de Nout. Dès qu'il eut sombré, un petit chalutier fut en vue. Conformément aux instructions, aucun contact radio ne fut établi et l'on se servit des bons vieux signaux optiques pour entrer en communication. Après accostage, le chalutier fut amarré au cargo, les bordages protégés par une rangée de vieux pneus. Une grosse grue électromagnétique que l'on remarquait peu car elle était rangée contre le château-avant fit bouger ses grandes jambes carrées sur les rails qui

couraient de chaque côté du pont et déplaça l'une après l'autre les rangées de lourds tuyaux qui recouvraient des conteneurs métalliques hermétiquement soudés. La grue souleva plusieurs de ces conteneurs qui disparurent dans la soute du chalutier et remit les tuyaux en place. Les amarres du cargo n'avaient pas encore libéré le petit bateau rangé contre lui, qu'un autre chalutier était en vue et s'approchait du "Lina-Mar". Le doigt de l'aurore dessinait la ligne de l'horizon lorsque les opérations furent achevées : un dernier petit chalutier disparaissait vers le sud-ouest. Une vedette de surveillance des côtes était en vue. Elle se rapprochait à une vitesse extraordinaire. Quelques garde-côtes et un officier, après qu'une petite embarcation eut été mise à l'eau, montèrent à bord, inspectèrent le bâtiment, firent déplacer quelques tuyaux, qui emplissaient fort médiocrement les cales. L'innocent bateau de pêche devait maintenant approcher de Matariéb, après être passé au large de Doumiat, mais il avait été croisé un moment plus tôt. La vedette repartit dans sa direction. Le chalutier arrivait aux premières bouées signalant le chenal d'accès à Matariéb lorsque une explosion se fit entendre et le chalutier s'enfonça rapidement par l'arrière. Sa mâture, presque à l'horizontal, disparut à son tour dans un vaste remous et il ne resta plus, dépassant de l'eau, que l'extrémité de la proue, joliment ouvragée et peinte en bleu, qui s'immobilisa. Le capitaine avait pris soin d'envoyer quelques appels au secours pour une avarie dans la coque. Maintenant, il était à la barre d'un petit canot, et son équipage ramait.

Dans la soirée, des hommes grenouilles entreprirent de récupérer la cargaison qui entra dans le port, fut déchargée et entreposée dans un dock, à Doumiat, dans l'attente de jours meilleurs.

18- Tandis que les premiers camions remontaient déjà en direction de Djanet et Avaris, l'information était transmise de Doumiat que la cargaison du "Lina-Mar" n'avait pu être arraisonnée et devait transiter actuellement par Matariéb.

Hérihor était assis à son bureau, complètement immobile, les yeux arrêtés sur le rapport. Il se sentait pris de vitesse, car il ne lui était plus permis de spéculer. Il devait prendre des mesures immédiates, sans avoir eu l'initiative. Un soutien quelconque aux Hyksos qui étaient en train de se passer de lui ne pouvait plus apparaître comme autre chose qu'une trahison, ce qui l'exposait à l'épreuve de force ouverte et immédiate avec le Général Aï et la terre du sud. Non seulement le soutien mais un simple atermolement. Les minutes qui s'écoulaient devaient être comptées en faveur de Chérek. Le faire arrêter ? Rapidement et par surprise ? C'était

peut-être possible à l'heure qu'il était. Mais si un soulèvement était déjà prêt ? L'embrasement du delta ne serait plus évitable. Négocier ? Faire la démonstration de sa force d'abord. Impossible de négocier autrement. Hérihor fit pivoter son fauteuil en direction du vidéophone et composa le numéro du général Maskhoutah.

Il est en déplacement à Bakliéh, seigneur, suite à l'attentat. Votre Seigneurie souhaite-t-elle le joindre immédiatement ?

Oui, immédiatement.

Le général Maskhoutah ? Il arrive immédiatement, Monseigneur.

Général... vous me ferez un compte-rendu ensuite. Chérek a réussi un débarquement de matériel probablement important.

Monseigneur possède-t-il des données précises ?

Les services maritimes l'évaluent à deux mille tonnes qui seraient actuellement acheminées depuis Matariéb. Certainement de l'armement léger très moderne (le cargo venait de Tyr). L'équipage est en garde à vue à Doumiat. Une autre cargaison est annoncée pour demain.

Ces gens-là ont-ils parlé ?

Faites donc donner l'ordre qu'on les questionne...

Ce sera fait, Monseigneur. C'est la première chose à faire (Maskhoutah aurait voulu dire "c'était", mais il se contenta d'appuyer sur "c'est", d'autant plus que cela lui eût épargné un ordre désagréable et qui pourrait nuire à sa carrière si une certaine presse s'emparait de l'affaire.)

Il faut se saisir de ce matériel avant Djanet où la population hyksos est importante.

Le général fit la moue. Hérihor lui mettait sur les bras une affaire mal engagée.

Il y a un poste à Manzaléh, Monseigneur, je vais immédiatement donner l'ordre qu'on y envoie des renforts. C'est un passage obligé depuis Matariéb. Le matériel sera acheminé vers Bakliéh.

L'attentat ?

Soixante dix sept militaires de la Base ont été tués. Cent quarante quatre civils. Les dégâts sont importants. La ville est bouclée et l'on fouille chez les Hyksos, il y en a au moins pour quarante huit heures.

Rappelez-moi avant de lever l'état de siège et ne manquez pas de m'informer immédiatement de tout fait nouveau.

19- Chasseur d'ombre, Rê, engendrant des visions sous les paupières closes, fait vibrer le sol nu d'un universel bourdonnement qui tient figées les pierres et les herbes au fond des fossés. Les pattes raides de l'âne tendent quatre sabots qui sont quatre cris vers les passants qui ne passent

pas, jaillies d'un corps qui n'est plus qu'un ventre qui va éclater et comme un chant d'allégresse qui, au moment de sa note la plus haute, l'auréole de gloire, la rumeur de trémente majesté fige dans ses mâchoires ouvertes un braiment sans fin.

Sur la tôle brûlante des voitures blindées, les canons des mitrailleuses pendent et sous les bâches, des uniformes verdâtres font un tapis confus et bosselé, encombré d'armes légères et de casques qui, de temps en temps, émettent de vagues grognements. A l'extérieur, de chaque côté de la route fondue qui fait trembler l'air au-dessus d'elle et que barrent de larges herses, d'autres sont adossés aux roues des voitures, l'arme entre les genoux. L'un est jeune et beau comme le héros d'un film, les joues lisses, sans défaut, à peine brunes avec les pommettes un peu plus sombres, les yeux ouverts, rêvant. Dans la pièce à côté sa femme sa femme ? Il ne peut le concevoir ; une jeune fille ; non ! Il se répète son nom, elle n'a rien de générique, elle l'éblouit, sourit, se laisse regarder après qu'il l'a transportée toute nue dans le réduit qui leur sert de chambre et, quand il est remonté de la lente immersion dans laquelle la mer accompagne le corps du nageur, halète et crie et gémit et appelle au secours, car depuis des mois elle est grosse et lui est exclu du mystère des femmes. Elles la prennent, elles l'ont prises, elle en est, elle va s'endormir, se réveiller femme désormais. On lui a dit que c'était une fille, cette minuscule momie blanche qui dort et dont le double cercle par de si minuscules narines et dont la bouche s'entrouvre, esquissant des mouvements qui ressemblent à des baisers. Il croyait avoir entendu des bruits de moteur émergeant du bourdonnement si uniforme qu'on ne le perçoit plus, et qui ressurgit d'un coup. Non, rien ! Le ruban noir de la route, le long trait de bitume fondu danse toujours dans l'air trouble et désert. Derrière lui, il entend bien cette fois-ci, en même temps que les brefs sifflements du radiotéléphone, des claquements sourds, des baisers mats et lorsqu'il s'est un peu redressé, tournant le buste vers l'arrière des longues voitures verdâtres, de la même couleur que son uniforme, presque à bout portant le feu ses yeux voient jaillir de la bouche d'acier les yeux de l'homme qui est là le même feu qui embrase sa gorge incendie ses yeux. Ses tympanes éclatent, son corps entier est parcouru de soubresauts, sa tête traversée d'éclairs. Le beau jeune homme dont la tête roule vers les genoux ne peut plus sentir qu'on le secoue, qu'on le tire et roule dans tous les sens, qu'on lui ôte ses souliers, son uniforme verdâtre, de la terre s'est collée à ses lèvres et le sol qui chauffe sa poitrine dénudée boit le liquide sombre qui coule de sa gorge, vient se coller à sa joue, s'étale, remonte jusqu'à son nez, rend poisseux ses cheveux entre l'oreille et la nuque. Brusquement le

corps se tend, la tête essuie la flaque, la traînant avec elle dans la poussière. La joue, puis le nez, se déchirent, la tête rebondit de pierre en pierre. L'autre joue et l'oreille ne sont plus qu'une plaie, mais dont le sang ne coule pas, lorsque le cadavre se trouve tiré, hissé sur deux autres. Leurs têtes se touchent, ce qu'il leur reste de bouche se rencontre. Une grande bâche est jetée par-dessus. Puis des pierres. On ne voit rien de la route. Revenus vers le poste, des pieds soulèvent vivement un peu de poussière autour de quelques taches, encore visibles, l'endroit devant être laissé aussi propre qu'il était. Dans leurs nouveaux uniformes ensanglantés comme au sortir d'un corps à corps, les miliciens vainqueurs (pas un ennemi n'a combattu) grimpent dans les véhicules de l'armée qui roulent maintenant vers Djanet, encadrant une colonne de camions civils.

Le poste, à l'entrée de la ville, est déjà informé. L'armement a été saisi. L'acheminement vers Bakliéh ne devait pas être effectué par Djanet ? Il fallait emprunter la route la plus directe ? C'est ce qui n'avait pas été précisé. Depuis l'emplacement du poste, la direction de Djanet avait paru tout aussi indiquée... Remettre le matériel au Commandant de la place ? Il pourrait y avoir des sanctions ?

Les camions sont entrés dans la ville. Les Hyksos y possèdent des entrepôts, dans la vieille ville aussi bien que dans le quartier industriel. Il faut abandonner les véhicules blindés qui sont sabotés.

20- Mon général, les Hyksos ont réussi leur opération. Ils ont récupéré la cargaison du "Lina-Mar", le cargo arraisonné vide. Hérihor a confié l'affaire au Général Maskhoutah, qui est notoirement incapable. L'a-t-il fait exprès ? Cherche-t-il à gagner du temps ? Le poste de Manzaléh s'est fait massacrer. Les soldats faisaient la sieste. Maintenant le stock d'armes est à Djanet. Le début d'une insurrection est matériellement évident.

Je viens d'en référer à sa majesté ; le plus urgent en ce qui nous concerne est d'être fixé sur l'attitude d'Hérihor. Il ne peut vouloir perdre le Delta, bien entendu, mais provoquer et exploiter une insurrection serait assez bien dans sa manière.

Chérek attend d'autres livraisons. Il est donc tout de même un peu exposé à l'heure qu'il est et prend de gros risques en précipitant les choses. D'un autre côté, deux villes déjà sont en état de siège et il ne peut perdre du terrain ici et là sans réagir - excusez-moi de vous communiquer ainsi mon sentiment...

Ne bougez pas d'Avaris mais restez en contact avec Djanet. Nos agents ne peuvent certes pas se trouver dans tous les endroits à la fois, mais faites renifler partout où ils peuvent et communiquer uniquement en

chiffre.

Méner n'a pas encore raccroché que le Général Ai compose le numéro d'Imhotep au palais.

...Éviter les provocations qui mettent trop rapidement Chérek sur la défensive. Il est incroyable que les milieux hyksos ne soient pas mieux infiltrés.

Maître ! Ces gens-là se sont infiltrés eux-mêmes les premiers ; leur société est très étanche, et les quelques mouchards que nous parvenons à recruter chez eux disparaissent assez rapidement. Vous connaissez leur réseau d'associations.

Vérifiez qu'Avaris reste rigoureusement contrôlée, faites surveiller tous les mouvements de Chérek.

C'est ce que nous faisons, mais il est habile. Il fait bouger mais lui ne bouge pas. Son système de transmission est très perfectionné. J'ai précisément donné des instructions au général Nabachah pour y remédier le cas échéant. Une opération aérienne visant la résidence de Chérek est à l'étude.

C'est noté : pour l'heure vous allez directement rentrer en contact avec Hérihor pour une espèce d'ultimatum : alors qu'il cherche un éclat, il convient d'obtenir de lui le maximum de discrétion pour procéder à des saisies d'armement à Djanet. Il s'agit de grignoter l'arsenal hyksos par des actions limitées, sans tambour ni trompette. Même chose à Bakliéh, Bast et Mennefer le cas échéant. Le minimum d'opérations d'envergure à Avaris. Pour l'instant nous pouvons user les forces de Chérek en biaisant. Moyen de gagner du temps. Par contre, en cas de soulèvement général, que toutes vos forces descendent doubler celles d'Hérihor dans les délais les plus courts ; vous seriez nommé pour la circonstance Premier Chef des Armées, Gouverneur d'Ounou et Commandant des Forces Unies sous le Double-Trône, bien entendu à l'appel d'Hérihor à qui vous rendriez un hommage appuyé. Lui-même est expert en ironie ! La presse, toute la presse, ne le lâcherait pas, réclamant des entretiens exclusifs un jour sur deux, publiant l'autre jour son apologie, des images d'allégeance au trône des Deux-Pays etc. Sa majesté souhaite que vous sachiez parfaitement dans quel esprit vous devez travailler : Surtout, ne pas en découdre avec Hérihor, éviter l'affrontement.

Qu'il me soit permis de le recommander, il conviendrait de ne pas trop dégarnir ce que j'appellerai, certes un peu exagérément, le "front" de Ouaset. Si le gros de mes troupes doit faire mouvement vers le nord, je suggère qu'un contingent égal pris sur les forces de la préfecture les accompagne, et que la marche du Sud voie ses garnisons renforcées.

Paser recevra des instructions en temps utile.

Ce sera nécessaire avant que nous bougions.

Quant à renforcer la garnison de Nubt en particulier, vous avez raison d'y songer.

Je pense à quelques renforts plutôt symboliques, bien voyants, et surtout à faire manœuvrer la troupe pendant la durée du conflit, de l'éventuel conflit !

21- " Chers administrés, chers concitoyens, vous le savez tous, un attentat aveugle perpétré en plein centre de Bakliéh a jeté dans la mort soixante dix sept de nos soldats. Et des civils ! Des femmes, des enfants, des vieillards, originaires de toutes les nations, oui : Tyriens, Habirous, Hellènes, Hyksos et pas seulement Égyptiens de souche ! On ne les compte pas, toutes les honnêtes gens qui ont été victimes d'un si lâche attentat. Quelle famille aujourd'hui n'est pas atteinte par un deuil ? Combien d'enfants estropiés ou aveugles pour la vie entière, combien d'orphelins ? Combien de mères désespérées ne veulent pas être consolées ? Combien de familles brisées, combien de bonheurs en miettes ? Citoyens, notre Égypte à tous est et veut rester une terre d'accueil, un pays qui soit l'authentique pays de tous, un sol où tous puissent vivre ! Cela suppose le respect inconditionnel de l'État, seul garant de la sécurité de tous. Or, citoyens, à l'heure où Bakliéh criait encore de douleur, où Bakliéh comptait encore ses morts, d'autres soldats de notre Grand Roi que les dieux le gardent pour l'éternité, d'autres soldats au service du Double-Pays étaient traîtreusement égorgés, assassinés en pleine mission de protection et de paix. Sachez-le, citoyens ! Les égorgés, les assassins ont pu trouver des complices dans notre bonne ville de Djanet. C'est pourquoi, hommes, femmes, jeunes gens et jeunes filles, j'en appelle à votre cœur rempli d'une colère légitime : quel complice d'un criminel ne serait lui-même criminel ? Quel complice d'un crime atroce ne serait lui-même atrocement criminel ? Quel complice de l'horreur ne mérite le plus horrible des châtiments ? Citoyens ! J'en appelle à la conscience de chacun : personne n'a le droit même de se taire, personne n'a le droit même de s'abstenir : personne ne peut se dispenser d'aider sa patrie sans en devenir l'ennemi et l'ennemi de tous les siens. Chers concitoyens, sachez-le, dénoncer le crime c'est mériter de notre Roi bien-aimé, c'est mériter de tout le peuple ! Trahir le traître, c'est faire preuve de courage. Votre Administration est là pour vous écouter : quels que soient vos soupçons, informez-la, aidez-nous, aidez-vous. Pour le salut de tous les braves gens, pour le retour de la sécurité, l'auteur du crime doit être poursuivi partout, jour et nuit. Tous ensemble, nous

devons traquer ces bêtes malfaisantes qui sont indignes du nom d'homme ; que nulle part elles ne se sentent plus désormais en sûreté.

" Et si par une incompréhensible faiblesse, ou par une monstrueuse inconscience, tel ou tel s'enfermait dans la plus coupable complicité, sachez-le, chers concitoyens, ce crime mériterait le châtiment dû à tous les criminels. C'est sur la place publique, jugé par le peuple offensé et blessé, que les criminels seront châtiés à proportion de leur crime. Il faut que chacun sache ce qu'il en coûte de trahir et le peuple et la terre et le Roi notre Seigneur : c'est lui qui pour le bien suprême nous communique ses hautes instructions, c'est lui que nous suivons tous car le suivre, c'est adorer le divin qui a voulu se manifester parmi nous.

" Cher peuple, tu sais ce que j'attends de toi, tu sais d'un seul cœur où se trouve ton devoir. Dès ce soir j'attends que tu parles et que tu arraches le mal du milieu de toi ! "

Une grandiose musique avec chœur suivait l'appel télédiffusé du prince (le lecteur bienveillant placera ici, à sa guise, une œuvre d'un compositeur de son choix, pourvu qu'elle demeure adaptée à la circonstance).

22- Le bandeau à vrai dire plutôt une large courroie lui écrasait les yeux dans les orbites, lui faisant voir une symphonie de bleus, de rouges, de violets percés d'étoiles jaunes. Les tempes aussi lui faisaient mal ; son sang battait sous la courroie tendue (Mon sang ! il bat, je vis, il veut me vider, ils vont me tuer, mon sang, mon sang !) Non, non, non ! se prit-il à gémir à mi-voix.

Qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce que tu dis ? Tu veux parler ?

Pitié, s'il vous plaît ! Je ne sais rien, je vous en prie, je ne suis pas Hyksos, moi !

Cochon d'Habirou, on vous connaît ! Tous complices ! Tu as entendu ce qui les attend ? Ta peau, on s'en fera un portefeuille !

Je vous jure par tous les dieux !

Il ne savait pas comment mettre sa tête à cause du nœud derrière et la tournait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. La gifle dont il fut frappé le saisit. Désormais, plus grande encore que la peur des coups, celle de ne plus pouvoir les attendre de devoir donc les attendre toujours le submergea (tout à l'heure, il pouvait encore se raidir, se contracter, comme lorsqu'il était enfant, au moment où il voyait la main arriver sur lui) en même temps que s'y mêlait, l'emportant sur la douleur, un sentiment d'humiliation né de l'impuissance à se venger : ses membres, immobilisés sur la planche à laquelle il se trouvait attaché, se tendirent, parcourus,

contre l'officier qui avait du le frapper, ou contre son acolyte (dans la pièce à côté, il entendait qu'ils étaient deux aussi à interroger) d'une crispation de haine d'autant plus violente qu'elle ne pouvait, étant aveugle, identifier l'agresseur. S'il tournait la tête de l'autre côté, il sentit qu'il recevrait une autre gifle (l'ordure ! c'est lui que j'écorcherais !) une traînée sanglante lui traversa les yeux.

Tous les dieux, tous les dieux ? Tu ne racontes plus qu'il n'y en a qu'un (le tien, bien entendu) ?

Mais si, mais si, j'ai dit n'importe quoi !

Deux, trois, quatre filles envoyèrent sa tête frapper contre la planche.

Tu dis n'importe quoi ? (Le ton était féroce) tu crois que nous sommes payés pour l'entendre dire n'importe quoi ? Tu vas parler, et bien parler, mon bijou !

Mais je vous en supplie, je ne sais rien.

Ta fille n'a pas épousé un Hyksos ?

Ah, si, la maudite !

Et tu ne sais rien ?

Mais je vous le dis !

Il sentit qu'on lui jetait sur le visage quelque chose d'un peu épais qui dégageait une vague odeur de poubelle. Il reconnut une serpillère. Cela gênait sa respiration ; il ouvrit la bouche mais lorsqu'il entendit le bruit du seau d'eau que l'on soulevait, il la referma et retint sa respiration au moment où l'eau s'écrasait sur sa face et trempait ses vêtements jusqu'aux genoux. Après un moment, il rouvrit la bouche, mais il étouffait. Sa bouche aspirait le tissu trempé ; il suffoquait, agitant la tête et le corps entier. Il allait éclater, perdre connaissance, mourir. La serpillère fut arrachée de sa tête et des mains brutales défirent le nœud derrière la tête. Il respirait d'un air hébété et voyait de nouveau ses bourreaux. L'officier, le poing sous son menton, appuyait à lui arracher la mâchoire.

Mais tu ne comprends donc rien ! Tu veux te faire massacrer ! Tu crois qu'on va perdre du temps avec toi ?

Je vous jure...

Ta fille... ?

Elle est maudite, je ne la vois plus, je ne sais rien, interrogez son mari... non, non ! Il s'arrêta, regrettant déjà son remords était d'un seul coup d'une insupportable intensité la parole qu'il venait de prononcer. Cet homme qu'il n'avait jamais voulu appeler son gendre. Cet homme était son gendre, le mari de sa fille, il couchait avec elle, ils avaient des enfants, il avait des petits-enfants, ils n'auraient plus de père à cause de lui. Sa fille !

Sa fille ! Il tuait sa fille ! Cet homme qui était son gendre, il le voyait les bras et les jambes liées à la planche. Il fut saisi d'une pitié intense comme son remords et se prit à l'aimer, ce garçon qu'il avait mis à la porte. Son cerveau fit un rapide calcul. Sept ans !

C'est noté, le vieux !

Le désespoir balaya et remorda et pitié.

Mon Dieu, mon Dieu ! (il ne priait jamais) ce n'est pas possible, tu nous a abandonnés, tu nous a jetés entre les mains de ces Égyptiens.

Il gémissait. Il pleurait.

Qu'est ce que tu marmonnes ?

Il ne répondit pas ; il pleurait. L'officier et son subordonné échangèrent un coup d'œil et le détachèrent. Le soldat le poussa devant lui dans un long corridor qui débouchait sur une cour fermée remplie d'hommes silencieux assis ou couchés, qui attendaient. Il ne connaissait personne. Il avait froid.

23- La rue du Faubourg Saft-Atin dans le quartier hyksos est connue pour ses prostituées. C'est la raison qui y conduisait la conscience professionnelle de Méner. Étroite, orientée d'est en ouest, le soleil n'y descendait jamais et seules de grandes pluies venaient à bout, mais de façon combien épisodique, de l'impression de crasse poussiéreuse qu'elle donnait, alors que pourtant elle n'était pas vraiment sale mais au contraire normalement entretenue (comme partout des Ethiopiens y conduisaient tant bien que mal, aux heures creuses de la journée, de petits véhicules aspirant tout ce qui traînait par terre). Les façades étaient grises et vaguement lépreuses ; la plupart des vitrines et des magasins, encadrées de portes qui fermaient d'étroits couloirs mal éclairés donnant sur des cours et des cages d'escaliers, avaient un air minable. Seuls les magasins vendant ce que de riches imaginations avaient pu inventer d'accessoires pour exciter les sexes attiraient le regard au moyen de brillants éclairages bariolés. La foule des passants était si dense dans un sens comme dans l'autre que pour pouvoir avancer, il y avait intérêt à se placer derrière quelqu'un qui faisait déjà la même chose, de sorte que de longues colonnes, comme de fourmis, se formaient spontanément, qui se rencontraient, se coupaient, se heurtaient, cherchaient à se reformer, ce qui produisait de minuscules mouvements de panique. Traverser la rue était un combat contre des flots doublement contraires. Des adolescents, l'air niais et anxieux, collaient le menton aux décevantes vitrines (l'essentiel était à l'intérieur, derrière des rideaux), luttant contre le courant qui les en arrachait à tout moment, au coude à coude avec des hommes plus âgés. En levant le nez, on voyait toute

une rangée de phallus hirsutes pendus à une tringle, qui évoquaient un étalage de charcuterie. A chacun était attaché par un fil une étiquette couverte de petits caractères imprimés sur les deux côtés (on pouvait le constater grâce aux courants d'air qui les faisaient tourner sur elles-mêmes). L'agent de sa majesté, évitant d'élucider ses intentions, avait fini par se rapprocher d'un côté de la rue, de sorte que, chaque fois qu'il passait devant une fille plantée, seule ou causant avec sa voisine, dans l'encoignure d'une porte, lui qui n'était jamais monté avec une prostituée, se pénétrait de l'image charnelle qu'il sentait à la fois irréaliste comme un simulacre et cependant à portée de main, en même temps qu'il lui superposait celles de sa femme, beaucoup moins désirable, et de sa fille, qu'il aurait voulu voir déjà mariée tant il supportait mal qu'elle fût regardée par d'autres hommes (lui-même évitait de la regarder, conservant avec elle une distance qu'il regrettait et dont il était heureux qu'elle fût comblée quand sa fille s'approchait de lui avec une affection enjouée, lui prenant les mains et l'embrassant pour lui raconter les menus événements de la journée ou le cours du professeur). La variété des corps offerts à la convoitise mais "convoitise" était un mot commode pour désigner quelque chose de différent et en tout cas de moins simple que sa définition sans qu'il parvint à comprendre pourquoi, le fascinait. Il aurait pu monter avec une grosse encore jeune, aux cuisses débordantes et roses, à la figure poupine, et s'emparer de ses hanches comme on boit un bol de chocolat. Ou bien s'aventurer mais cela eût inquiété bien davantage, réclamant des travaux d'approche plus longs ou au contraire une précipitation plus aveugle, avec une longue Ève serpentine aux yeux faits (l'autre aussi avait les yeux faits, mais par convention, sans que cela modifiât sa physionomie dominante). Ou bien encore s'enfoncer dans les chairs larges et molles, rassemblant entre ses bras, comme des oreillers, la masse fluente des seins, d'une plus vieille, qu'il n'était plus possible d'appeler fille, mais plutôt semblable à un amas maternel encore que sa mère à lui fût une vive et sèche petite bonne femme. Toutes avaient le même sexe obscur par lequel elles se tenaient non en deçà mais au delà de la promesse que constituait leur apparition. Méner pensa que le maquillage était un redoublement de nudité : l'âme ou la figure de la nudité, se dit-il, et il se trouva intelligent.

24- A cinq pas devant lui, entre des têtes, il aperçut le profil de Mahou. Il se détourna sur le champ pour n'être pas vu, puis se mit à observer prudemment l'homme de Paser s'il était bien l'homme de Paser mais c'était tout de même très probable. Celui-ci adressa quelques mots à la jeune fille (dont le visage plein de fraîcheur ne trahissait guère le gagne-

pain) contre laquelle la foule le poussait au point qu'il trouvait de la difficulté à garder l'équilibre. Elle fit un mouvement de tête affirmatif et disparut dans le couloir, suivie de l'homme. Ce fut paradoxalement lorsqu'il la vit de dos qu'il eut le sentiment non pas conscient, mais sous la forme d'une déception anticipée, que celle qui le précédait n'était pas son corps. Même dans un miroir, elle ne peut pas vraiment se voir de dos (la torsion à laquelle il faut se livrer modifie totalement l'image qui s'offre très naturellement à autrui). Mahou en retira l'impression, qu'il se força à trouver délicate, qu'il lui prenait déjà, sans qu'elle le donnât, sans qu'elle s'y prêtât qu'il lui volait, délices suprêmes les seules choses (ce dos, cette taille, ces hanches) qui échappassent définitivement à son regard, à la perception d'elle-même. Quelle naïveté que de montrer son dos pour n'être ni vu ni connu ! (le lecteur observera que la femme rend l'homme plus intelligent qu'il n'est par ailleurs : qu'il (le lecteur) n'aille pas en conclure cependant que Mahou est moins intelligent qu'il ne paraît : comme Méner, il a fait des études avant d'entrer dans la police). Peut-être que le dieu n'a pas de dos, ou au contraire seulement un dos : c'est sur cette incertaine question que les hommes se partagent. Pharaon et ses fidèles doivent être pour la face, les autres pour dieu(x) de dos (le dos expliquant certainement leur multiplication). Elle n'était pas son corps ! Elle n'y pouvait rien d'ailleurs (ou, pour mieux dire, puisqu'elle avait une origine, elle ne pouvait ni s'expliquer ni se comprendre ni se connaître elle-même ou si peu. C'est pourquoi elle avait un dos et n'était pas son propre corps. (Le lecteur appréciera que l'auteur bienveillant lui épargne une dissertation sur la *causa sui* et *Vens per se subsistens* et sur leur distinction : il est renvoyé là-dessus aux quelques bons auteurs qui s'imposent). Au moment où il allait s'engager dans l'escalier, Mahou, se retournant, vit qu'il était regardé depuis la rue. Peut-être après tout n'était-elle rien d'autre que son corps en tout cas elle n'avait rien d'autre. Il connaissait ces yeux-là, mais d'où ? Il le saurait ; il les reverrait. Il rattrapa la fille dont les jambes montaient rapidement les marches.

25- Comment t'appelles-tu ? (Il fallait bien commencer.)
Mériéh. (Il le savait déjà).
Il n'était pas pressé et comme elle commençait à se déshabiller, il la fit assoir à côté de lui, lui caressant distraitemment la taille et la hanche.
Tu es née ici ?
Oui... pourquoi me posez-vous des questions ? Vous êtes de la police ?
Il sourit franchement.

Je te fais peur ? J'ai l'air de la police ?
 Je n'en sais rien, moi.
 Les gens ne te posent pas de question, d'habitude ?
 Si, ça dépend. Quelques uns oui, d'autres non. En général ceux qui ont l'air malheureux posent des questions, mais c'est pour pouvoir raconter leur vie.
 Et toi, tu n'aimes pas raconter la tienne ?
 Ce n'est pas cela qui les intéresse de toute façon...
 Ta vie n'a pas d'intérêt ?
 Vous voyez...
 Tu fais pourtant ce... métier.
 Justement !
 N'as-tu rien trouvé de mieux ?
 C'est ma mère qui m'y a mis. A quatorze ans, mon père était parti.
 Parti où ?
 Ça, on ne sait pas. Il se disputait tous les jours avec ma mère. Un jour on ne l'a plus vu.
 Ils ne s'entendaient pas ?
 Oh, ce n'est pas vraiment ça. Ils ne se battaient pas. C'était toujours des questions d'argent.
 Quel métier faisait-il ?
 Quel métier ? Je ne sais pas ! Je vais toucher le gros lot, disait-il. Il parlait toujours du chef.
 Son chef, il était donc employé quelque part ?
 Je ne sais pas : il restait à la maison toute la journée mais le soir on ne le voyait pas ; la nuit... Vous avez l'air de la police !
 Ne le prends pas comme ça ! Si tu n'as pas envie d'en parler, tu n'es pas obligée !
 Oui, oui, on dit ça...
 Je te fais perdre ton temps ? Je ne suis pas d'Avaris ; j'avais envie de parler avec quelqu'un, pas seulement le reste... je n'aime pas quand c'est complètement anonyme !
 Oui ! ...Non ! Je vous en prie !
 Si je t'ai fait perdre du temps, je te payerai deux passes et on n'en parlera plus !
 Non, non, ça va, je ne suis pas à dix minutes !
 Mahou devint plus entreprenant parce qu'il souhaitait poursuivre la conversation.
 On s'ennuie ici, quand on est seul, dit-il, sur un ton un tout petit

peu malheureux.
 Vous trouvez qu'Avaris est une trop petite ville ?
 C'est vrai, j'ai l'habitude des très grandes villes. Il y a du monde ici, pourtant.
 Si on n'arrête pas tout le monde ! s'exclama-t-elle, mais elle regretta presque aussitôt d'avoir peut-être parlé trop vite.
 J'ai vu circuler pas mal de police ces jours-ci. On a arrêté du monde ?
 Vous n'avez pas entendu la radio ?
 Mais non, pas vraiment.
 Depuis on nous arrête en masse.
 Qui ça, nous ?
 Nous ? Nous, les Hyksos de la ville, à cause des attentats.
 Elle était visiblement très émue.
 Ah, oui, les attentats...
 Vous n'êtes pas très au courant !
 Je circule beaucoup, en ce moment, pour mes affaires... Je n'ai pas suivi l'actualité...
 C'est qu'on nous fait la chasse !
 Mais toi, tu n'as rien fait ! s'exclama Mahou sur un ton plaisant.
 Les larmes montaient aux yeux de la fille.
 Ils ont pris mon frère...
 Tu as un frère ? Qu'a-t-il fait, lui ?
 Ce qu'il a fait ? Je ne sais pas, il n'a rien fait, sûrement !
 Mais on n'arrête pas les gens pour rien !
 Il l'embrassait en prenant une attitude consolante. Je suis désolé, j'aimerais pouvoir faire quelque chose pour ton frère...
 Ah, oui ! si vous pouviez quelque chose pour Mattiéh !
 Mm...Malheureusement... Mattié comment ?
 Mattiéh Athribis.
 Il eut envie d'elle et entreprit de se satisfaire.
 Peut-être que... si j'entends parler de ton frère... mais dans ce cas il me faudrait des renseignements plus précis. Il faudrait que tu cherches un peu, que tu interrogues ses amis. De mon côté, je vais voir ce que je peux faire... Ma jolie... j'ai quelques relations, ça ne va pas bien loin, mais on ne sait jamais. Seulement, ne parle pas de moi, je ne pourrais plus rien, je ne voudrais pas d'ennuis non plus, tu comprends...
 Ils vont se méfier si je pose trop de questions !
 C'est ton frère, tout de même, tu as bien le droit de faire quelque chose pour lui !

J'essayerai, dit-elle avec espoir.
 Je reviendrai te voir dès que je serai de retour à Avaris, ajouta-t-il d'un ton protecteur.
 Ce sera dans longtemps ? demanda-t-elle avec inquiétude.
 Juste dans quarante-huit heures. Ne t'inquiète pas, renseigne-toi bien. Il ne peut rien lui arriver ! Sois tranquille, je suppose qu'ils se contentent de les interroger, pour l'instant...
 Il sortit sans elle.

26- Commencement des gestes d'Osis, du nome d'Ounou, en grec Héliopolis.

Un homme sortit de la ville, celle qui fut construite sur le tertre où se reposèrent les premiers rayons d'Aton. Ici poussa le frêne dont les racines tiennent ensemble les continents sur les eaux et dont le second tronc, né le premier, sort de l'autre côté du monde, là où règne Aton dans sa forme d'Amon lorsqu'il retourne en Noun qu'il a fait de rien, c'est par ce tronc que la terre repose sur le rien dans lequel il étend sa ramure. Après avoir marché jusqu'à midi, l'homme se trouva hors de tout chemin, dans un champ de pierres qui descendait insensiblement vers un bras du Nil pas plus grand qu'un ruisseau et bordé d'une étroite bande de verdure sur chacune de ses rives ; aucun arbre qui pût offrir son ombre n'était visible. Un groupe d'hommes et de femmes peu nombreux mais de tous âges (parmi eux un enfant qui devait avoir sept ans et un autre douze ; un homme contre sa femme portait dans ses bras un nouveau-né) étaient assis, beaucoup tendant les jambes jusqu'aux genoux dans la fraîcheur de l'eau courante ou y plongeant, mais sans bruit pour ne pas troubler la parole, les mains grandes ouvertes, et l'eau glissait entre leurs doigts comme de l'argent. En face, entouré de quelques disciples, assis en tailleur dans une tunique de laine qui avait dû être blanche mais que le temps avait brunie, parlait le déjà célèbre Osis. Auprès du peuple, qui s'arrêtait devant les temples pour l'écouter, il passait pour un prophète et des femmes lui apportaient naguère de la nourriture. Le jour de la mort d'Aménophis, contrairement à ce qui passait pour une attitude de principe, il entra c'était la première fois dans le temple d'Aton et s'assit sur le sol. La foule attendait qu'il ouvrit la bouche, de sorte que les prêtres, par crainte du scandale, retardèrent le début du culte. Alors la nouvelle se propagea de la mort de Pharaon et de la montée sur le Double-Trône d'un prince souffreteux et même mourant. Du coup, le clergé d'Aton fit appel à la Maréchaussée pour chasser Osis du temple et en fin de compte la cérémonie du culte n'eut pas lieu. La foule, sortie avec son prophète, se mit

à invectiver les cavaliers qui bouscullaient l'homme du plat de leurs sabres, de sorte que ce fut de lui-même qu'il franchit la porte occidentale de la ville où jusqu'au soulèvement hyksos il ne rentra plus, suivi de quelques adeptes qui se firent moins nombreux, à mesure qu'il s'en éloignait.

27- Les habitants de Sodome n'étaient pas pires que ceux d'aujourd'hui et cependant ils ont connu le soufre et le feu. Or ceux qui pourraient entendre n'écoutent pas, et ceux qui pourraient voir ne regardent pas. Pourquoi m'avez-vous suivi jusqu'ici ? Ce n'est pas pour m'entendre juger de vos affaires ou commenter les derniers événements. Vous avez en ville des juges, des avocats, des députés, des journalistes...

Maître, dit un homme rond à la mine joviale en montrant d'un geste ceux qui l'entouraient, tu vois bien que nous avons quitté la ville pour venir t'écouter. Par les temps qui courent, c'est un risque...

Le châtimement de Sodome ne fut qu'un signe de la gloire divine mais peu le comprennent. Crois-tu que la ville puisse te protéger ?

Je sais bien que je vais mourir tôt ou tard, évidemment.

Là est le signe, en effet.

Ce que tu dis n'est pas très clair !

L'un repeint sa maison et l'autre arrache les mauvaises herbes de son jardin comme si enfin sa maison plus jamais ne devait être repeinte et comme si enfin les mauvaises herbes plus jamais ne devaient repousser dans son jardin et tous deux s'assoient et pensent qu'enfin ils vont pouvoir jouir de leur bien mais le lendemain la peinture s'est un tout petit peu écaillée à un endroit à peine visible de la façade, seul connu du propriétaire, et d'inférieures semences hier invisibles poussent racines et tiges dans les plates-bandes bien ratissées, livrant l'homme à un abattement qu'il chasse en allant au cinéma ou en reprochant leur conduite à ses enfants.

Maître, faut-il ne plus cultiver et ne plus habiter et ne plus sermonner ses enfants, ne plus même porter de vêtements et tout ce qu'on fait d'habitude ?

Bien sûr que non ! Il faut vouloir au contraire que la peinture ne tienne qu'un temps et que tout soit à refaire dans son jardin et qu'ainsi naisse la paisible patience. Quant au vêtement, son usure signifie celle du corps : portez donc les vêtements usés, sauf les jours de fête, qui sont des jours de la fin.

Toi, tu portes bien toujours le même vêtement.

Je suis la fin, en laquelle les jours ne diffèrent plus et je ne fais pourtant que passer ; c'est pourquoi il convient que vous me reconnaissiez grâce à cette unique robe de laine. C'est elle que je porterai lorsque je serai

roi.

Tu seras roi ? Mais tu n'es même pas prince !

Il y a ce qui est visible et ce qui ne l'est pas. Ce qui ne l'est pas est votre patience avec vos enfants. Sans elle vous ne pouvez devenir attentifs et compatissants, produisant les seuls fruits qui ne pourrissent jamais.

Des fruits qui ne pourrissent jamais ? Est-ce que ça existe ? Regarde un peu les enfants que nous avons faits ! dit une femme qui était demeurée jusqu'à présent silencieuse.

De soi c'est impossible, tu as raison, mais l'eau qui coule ici dépend-elle de toi ? Et l'air que tu respirez, ne t'est-il pas donné gratuitement ?

Les trois derniers jours de ce mois manquent.

as soul to soul affordeth.

Livre quatre

r- Moi de race divine j'ai cherché faisant le voyage de la
connaissance je ne rencontre pas l'Unique je distingue chaque chose
singulière. Que ne suis-je demeuré dans ma chambre ? L'amour ne
tarde pas à balayer les maisons et les murailles qu'il a construites
patiemment dès sa naissance et les chambres en leur cœur où il a
plus d'une fois rendu l'âme. Suis-je ici pour guérir de toi ? Au
contraire, tu m'accompagnes et même davantage, dans les instants où je
pressens que tu me conduis et que, ayant quitté le lieu où gisait ton corps
tu n'y étais plus, tu n'étais plus que ton propre cénotaphe je
suis parti en quête de toi éternelle désormais, unie à l'Unique.

Les étrangers ont eu quarante huit heures pour quitter le Delta. Par
la suite, nombreuses furent les arrestations pour espionnage. Les hôtels
chics de Mennéfer et durant quelques jours, la plupart de ceux de Haute-
Égypte, prirent des allures de campements pour réfugiés, ce qui fut
l'occasion, pour quelques dames occidentales, de délicieuses excitations et
même d'étreintes passionnées et fugitives, en attendant le prochain avion,
tandis que les maris jouaient aux cartes dans les salons encombrés de
valises et de fumée de cigares (pour dire toute la vérité, quelques uns
jouèrent aux échecs et bien des dames ne furent que de constants
partenaires de bridge).

Le voyageur, moins pressé que quiconque de quitter Héliopolis à
peine entrevue, trouva place sur une lourde barque de commerce chargée
de vaisselle d'importation (les caisses étaient en effet marquées de la
formule "made in China" accompagnée de sa traduction en caractères
chinois), semblable probablement à celle qu'utilisaient les quelques
hommes constituant l'équipage. Bien lui en avait pris : la voile faiblement
gonflée par un léger aquilon, lorsqu'elle ne pendait pas inerte à la vergue,
faisait si peu avancer l'embarcation qu'aucune vague, aucun remous ne
mouvait sauf lorsqu'un chaland plus rapide et troublant l'air des vibrations
de son moteur, la croisait ou la dépassait que, pendant des minutes dont la
durée semblait s'allonger interminablement, il était nécessaire de fixer son
attention sur tel arbre dont longtemps après (ce qui demandait que l'on se

souvint de sa position antérieure) il fallait convenir qu'il ne se voyait plus
devant telle maison, mais bien devant celle qui l'avait précédée, encore que
l'on pût avoir un doute, tant elles se ressemblaient enfin on se souvenait
bien de l'avoir vu plus grand et autre chose était venu, sans que l'on s'en fût
aperçu, occuper le regard pour admettre que l'on ne demeurait, sur l'eau
du fleuve, qu'imparfaitement immobile, et que l'on était parti pour se
mettre sous la protection de Nekhbet, l'aérienne protectrice des roseaux
d'Horus.

La nuit, la silhouette des falaises et des palmes sombres était
tutélaire et le rectangle de la voile qui, malgré sa forme, n'évoquait pas
moins l'aile déployée du rapace sacré, cachait l'immobile au nord et tout un
peuple d'étoiles autour d'elle. Cependant, il suffisait au voyageur, allongé
sur des tapis que l'on avait déroulés à l'avant, de relever un peu la tête pour
n'apercevoir plus que cette immense promesse réalisée, hors d'atteinte, qui
pourtant gagnait incessamment en familiarité, reliée à la terre par la
respiration des endormis.

Alors, ranimées par la perception devenue distraite du champ
d'étoiles (il reconnaissait, aux pensées qu'elles étaient capables d'alimenter,
les grandes perceptions), l'image d'Osis. Faut-il avoir la foi pour ne pas dire
que la distraction est première, et non pas le sérieux qui a tout,
apparemment, de la distraction surmontée ! En Osis, on pouvait
reconnaître le sérieux des origines ; après quoi tout un chacun s'était livré à
la distraction. Ses paroles disaient-elles la vérité ou voulaient-elles la dire
seulement, telles lorsque nous sommes comme des muets impuissants à
basculer dans la parole ? Quelle étrange vérité où il n'était question que de
lui ! Il fallait que ses paroles fussent la vérité et que lui-même fût ses
propres paroles. C'était là quelque chose à éclaircir. Qu'avais-je de
commun avec lui ? Cela ne devrait guère m'éclaircir ; mais ce qu'il dit de
lui-même. J'ai dû quitter cette ville dont j'attendais tout trop,
évidemment et ce désert que je n'attendais pas et cet homme déchirant
qui n'écrit pas, qui ne fait que s'entretenir avec des gens du peuple, leur
regard sérieux à faire ricaner les distraits dont aucun n'a songé à faire le
déplacement au désert. Pourtant, l'attention du distrait est considérable au
billard ou au bridge, ou dans les sensations du plaisir. J'ai donc le moyen
d'être sérieusement distrait et qui dira si c'est un meilleur accès au sérieux
ou à la distraction ? Il y a là une espèce d'indétermination et le pire, s'il
advient, ne peut être que ce qui est devenu tel. Y aurait-il comme de la
discontinuité dans nos actions ? Camarade, peut-être que, loin de réfuter,
tu erres par l'absurde, tel un homme, en rêve, qui n'arrive pas à poursuivre
celui qui n'arrive pas à fuir et cetera. Sinon il faudrait que le mouvement

eût commencé avant son début et il n'y aurait que du continu et nulle différence. Osis, tu auras bien de la peine avec les intelligents – au moins autant qu'avec les sots. A chaque état, jeune homme, distraction propre. Étrange en effet comme je n'y pense pas comme à un autre. D'où vient-il ? D'où est-il ? J'interrogerai Djedefhor, mais Djedefhor ne saura rien. C'est la même chose pour la vérité : devrait-elle avoir toujours été déjà connue ? Le boiteux, son épouse sa mère ne voulait pas qu'il sût ce qui crevait les yeux, sachant, l'ayant appris la première, que cela s'apprenait. La malheureuse. À mon retour, (mon retour ?) je serai le cadavre jeté à la mer. Tel Avenant qui par ses pleurs arracha l'intenable promesse paternelle et à l'âge où l'envers demeure voilé la conquît de haute lutte, et alors le dévoila (en vérité, il l'avait seulement oublié), tel je ferai retour, sans autre nécessité que celle à laquelle on acquiesce, le moment venu. Non ! je n'acquiescerai pas ; à qui s'en remettre ? Je passerai pour un demi-dieu ! Le mulet n'est qu'un demi-âne.

Le voyageur s'est endormi et, dans son rêve, passe un examen.

2- A qui arrivait du Delta, l'atmosphère de Ouaset semblait provinciale, l'agitation du port signe de vie, les événements du nord irréels et sans fondement. La radio et les écrans en donnaient cependant des nouvelles et des images, mais si l'on n'avait pas de famille qui y fût mêlée, on s'habituaît.

Le voyageur déambula avec allégresse parmi les badauds venus sur le port entre des montagnes de dattes et des empilements de vaisselle rouge et bleue. Des bijoutiers noirs assis en tailleur sur des nattes attiraient l'attention des femmes sur de médiocres bracelets d'argent syrien. Des ânes, bousculés à chaque pas, se frayaient un chemin dans la foule, chargés d'un bringuebalement de matière plastique (cette fois-ci, tout était vert ou jaune), qui serait revendu dans les oasis occidentales et les douars misérables des montagnes, plantés là où l'on sort de terre l'or et l'étain.

Le temple d'Amon-Min dans lequel le voyageur pénétra par la grande colonnade toute récente (le règne précédent n'était pas si ancien que l'on eût déjà oublié ce qu'avait coûté un tel monstre de pierre), produisait une impression plus écrasante encore que celle à laquelle on pouvait s'attendre d'après les descriptions (le plus souvent, ce sont les descriptions qui sont plus saisissantes que la réalité). Devant le moindre bloc de pierre appareillé, le corps se sentait démesurément diminué, et c'étaient des fourmis semblables à ce corps qui avaient élevé bloc sur bloc, jusqu'à approcher le ciel ! A des troupeaux d'esclaves avait échoué, bien malgré eux, la grandeur de leur maître. Éblouissement dans la cour ; du fond de ce gouffre de lumière, entouré d'une garde sans regard, impossible

de ne pas lever les yeux vers l'astre auquel les hommes et les dieux font allégeance. Les yeux inondés de feu, le pas aveuglé hésitant, il se rapproche, presque à reculons, de la grande salle hypostyle. Il se retourne. Là-haut, c'est la nuit : les fleurs de papyrus s'y perdent dans l'ombre ; lui-même est perdu entre les jambes d'une armée géante et le regard, lorsqu'il redescend, est aspiré vers le haut par un vertige inversé. De telle perdition, pas lieu de s'échapper. Au contraire, de rencontre en rencontre, dans une errance où, sans revenir sur ses pas, on croit se retrouver là où l'on ne s'est jamais trouvé, je ne suis plus qu'une unique et indivise erreur à qui tout donne tort. Près d'être supprimé, j'apprends l'au-delà.

Sans qu'il l'ait ressenti, un froid de souterrain est tombé sur ses épaules et pénètre ses reins tandis qu'une odeur de pierre mouillée – mais les pierres ici sont sèches – le fait vaciller, il s'adosse au pied d'une colonne, mais le froid achève de faire monter la nausée à ses lèvres et tandis que ses deux mains se pressent sur le ventre, il sent ses pieds glisser sur le sol. De jeunes gens munis de tablettes et de stylets (l'heure du cours approche) l'apercevant, interrompent leurs conversations et s'approchent. On le porte, on lui trouve une cellule où il est allongé et quelques minutes plus tard un serviteur lui apporte du thé vert. C'est l'heure du cours et son arrivée n'est que trop remarquée.

3- Le visiteur étranger a été victime d'un malaise sous les Trente-deux colonnes.

C'est l'enfance de l'art ! Nous l'attendons de longue date, nous l'attendrons bien quelques minutes supplémentaires.

Il ne sera pas nécessaire de m'attendre plus longtemps. Je vous prie de m'excuser.

C'est moi !

Djedefhor vient d'effectuer en direction de son hôte encore ahuri une rapide courbette mécanique. Chacun gagne sa place. Le voyageur est surpris de la grande jeunesse du maître : comme s'il était resté plus neuf que sa réputation, il compense sa position par l'ironie dans la politesse et l'artifice des manières.

Vous pouvez venir vous asseoir ici.

Je vous remercie ; je préfère rester au fond près du radiateur.

Serviteur ! (courbette) Nous ferons aujourd'hui, Messieurs (il n'y a pas de demoiselles ici), la visite guidée du lieu de cette Parole, aujourd'hui d'aussi loin que j'ai eu connaissance de l'honneur que nous ferait, à vous jeunes gens, comme à moi-même, de sa visite et de son écoute, ce fils de l'Aurore qui s'est mis à l'école de Mnémosyne. L'aujourd'hui ne se

retrouvera plus, d'une telle conjonction. Soyez donc attentifs à la mesure du signe. L'opinion admise couramment vous est certainement parvenue que notre séminaire que nous semions signifie avait lieu dans la "chambre de la naissance d'Aménophis" Horus divin et père très grand de notre divin et grand roi régnant en digne fils de Rê le riche en juste vérité sur l'abeille et le roseau (qu'Aton nous éclaire !). Quelques touristes grecs, persuadés comme le sont aussi bien les industriels sujets de Matsushita Electric, d'être au monde les seuls êtres civilisés, nous aident involontairement à nous rapprocher de la vérité en confondant notre roi avec le Mémnon de leurs légendes légendes dont je vous prie de noter qu'ils les tiennent de nous. Memnon en effet, né de l'Aurore, était noir comme la nuit et, le premier à avoir gouverné les humains, ayant fondé le royaume de Hadar, il mourut sans enfants l'œil et le cerveau percés d'une flèche. De ce temps, son nom reste attaché à l'onix noir au moyen duquel Sekhmet fait avorter les femmes adultères et entretient les désespoirs conjugaux. C'est par cette pierre aussi qu'elle réconcilie les époux lorsqu'elle le juge bon. Je vous laisse imaginer quelle sorte de pleur versa Memnon ; de sa bouche mourante tomba un tel gémissement que sa malheureuse mère en fut réveillée avant l'heure. D'où, etc. Le temps, troublé par ce meurtre n'est pas parvenu à corriger l'année qui ne fait plus un nombre entier de jours. Nous devons désormais subdiviser à l'infini. Souvenons-nous pour l'instant que notre roi est le fils de Memnon et les erreurs de tous seront excusées.

Mais ce n'est pas impunément que les Achéens criminels (je dirai pourquoi), victorieusement ou, pour être plus exact, afin d'obtenir la victoire, franchirent le bien nommé Léthé, en deçà duquel il demeuraient, en Achée, les sujets meurtriers, oui, de Memnon. Ils furent doublement oublieux : et du crime, et du véritable nom de leur victime, Mnémôn, qui donne l'indication du mobile. Convenons-donc que le véritable nom pour "installation" ou "établissement" est, pour parler grec, "léthéia". Désormais, vous demeurez ici dans la chambre de la naissance de Mnémôn, Celui-qui-se-rapporte-à-l'origine. Pas de drame, pas d'état d'âme ! Pleurs réservés à l'Aurore aux doigts de rose.

4- La glaise poisseuse se presse avec un bruit liquide entre les doigts de pieds de Khnoum dont l'empreinte est partout dans la grotte ; ayant creusé, de cette terre malléable incrustée sous les ongles c'est cela, pour lui, avoir les mains propres : lorsqu'elles sont entièrement invisibles, enduites de matière, l'âme ou la forme étant l'intérieur et seulement par suite la limite des êtres semblables aux membres animés du dieu vint à

sourdre Hâpi, au commencement du déclin de Rê. Khnoum, heureux de n'avoir plus à cracher continuellement dans ses mains pour former tout au plus des petits lézards et des sauterelles, se mit à fabriquer d'abondance, passant d'une espèce à l'autre en s'essuyant les doigts à la hâte sur le grand tablier de cuir dont il ne se séparait presque jamais car il le tenait d'un cousin forgeron, le même qui lui avait donné l'idée que l'on pouvait cuire aussi la terre. Gardant en mémoire la forme de chacune des espèces qu'il avait faites, il se plaisait à en multiplier les variétés ; ou bien, en ayant attrapé, histoire de prendre l'air et de se dégourdir les jambes, quelque individu, il le modifiait légèrement en y inscrivant un nouveau chiffre avant de le laisser s'accoupler, observant la figure d'une nouvelle espèce ; de voir les petits anormaux à côté de leurs parents le faisait ricaner tout seul.

En fin de compte son entreprise aurait pu être poursuivie indéfiniment sans qu'elle eût davantage de sens, si bien que Khnoum se mit en vacance et fit une croisière sur le Nil. il vit que ses rives pullulaient d'un pullulement d'êtres vivants, chacun selon son espèce mais quelquefois pas exactement (mieux que personne il avait l'œil exercé et ricanait sans exception dans ces cas-là à cause du Sacré Bureau). De retour, refusant de se remettre au travail, il sombra dans un accablement qui ne fit que s'aggraver. De temps en temps, il obtenait d'Hâpi qu'il décimât les vivants qu'il avait fabriqués ; loin d'en être satisfait, il n'en était ensuite que plus malheureux jusqu'à ce qu'il s'aperçût que les espèces tendaient à s'en sortir améliorées : désormais il laissa les divines mamelles œuvrer entièrement à leur guise. Lorsque Hâpi, à chaque commencement du déclin de Rê, venait lui demander des instructions, il lui répondait : " fait à ton idée, comme tu veux " et il le caressait gentiment, pensant qu'en fait d'idées, il n'en avait pas dessous.

Et moi, donc, je n'en ai pas même une par-dessus ! pensait-il, et il dévalait la pente en courant et en poussant des cris, terrorisant les animaux de l'endroit.

Khnoum tomba malade, s'enduisit entièrement de boue après avoir ôté son tablier et ne bougea plus. Il fallait un événement aussi grave pour qu'Isis vint le visiter, sa trousse d'infirmière à la main. La jeune déesse, point encore mariée, était merveilleusement agréable à regarder et Khnoum, ce faiseur d'âmes, en était fort troublé. Le front et le nez formaient une sinusoïde à peine esquissée qui s'achevait par la boucle délicate de la narine. La bouche n'était pas très grande mais les lèvres épaisses et bien dessinées : même l'alignement régulier de ses petites dents blanches, lorsqu'elle souriait, plaisait à Khnoum dans son désespoir et un véritable sentiment d'admiration, qui le faisait s'oublier soi-même, le saisissait à la

considération des courbes complexes dont était formé le dessin de l'oreille devant laquelle s'élevaient quelques fins cheveux clairs. Par dessus tout, Khnoun n'osait même pas penser aux yeux noirs d'Isis, n'osant qu'à peine les regarder, sinon à la dérobée et comme en passant, tellement il en était intimidé, d'autant plus qu'elle avait relevé sourcil et paupière d'un trait de khôl. Décrire n'expliquait rien. Pourquoi d'une telle composition de lignes et de couleurs résultait-il pareille grâce ? La beauté d'Isis n'était-elle en lui qu'un sentiment formé par la concupiscence ? Le pauvre Khnoun avait conscience que son désir n'était pas étranger au sentiment qu'il éprouvait devant la grâce de la déesse, mais que néanmoins cela n'expliquait encore rien, qu'il fallait remonter à l'origine d'Isis, et non simplement à la génération de ses propres sentiments. Après tout, un palmier d'une certaine inclinaison sous le vent pouvait être beau, ou la lumière à la surface du fleuve, ou la mer sous certains ciels : la beauté n'était jamais commune, toujours singulière, et autre chose qu'un corps de femme pouvait être beau. Renoncer à la beauté devait être une faute.

5- Cher Khnoun, ton mal t'honore, en raison du souci qui en est la cause. Je ne suis certes qu'une frêle jeune fille et je sais à qui je suis promise ; ne crains donc pas de me regarder comme cette autre qui ne t'appartiendra jamais ; nous n'en serons que plus à l'aise tous deux pour chercher. Pourquoi trouves-tu mes yeux si beaux, ou la surface du Fleuve, ou à des degrés divers tout ce qui est visible ? Je t'aide déjà beaucoup en te suggérant de réfléchir à cette question.

Cela fait maintenant des siècles que je cherche les conditions ! gémit le dieu malade.

Ta pensée est trop peu entéléchique ! En toute chose il faut considérer la fin ; tu l'as fait, jusqu'ici par imagination ; il te faut le faire maintenant par pensée. Que peut donc faire de mieux la pensée ?

Khnoun, devant la question de la gracieuse déesse, se sentit stupide et resta muet.

Mais penser, bien sûr !

Je ne vois pas où tu veux en venir. Ta manière de tourner en rond me semble gratuite — excuse-moi, je suis un peu lourd !

Nous sommes faits pour nous entendre le mieux du monde. Penser quoi ?

Comment, penser quoi ?

Fais donc un effort, ce que la pensée peut faire de mieux, nous en sommes convenus, alors ? Que peut-on penser de mieux, selon toi ?

Diras-tu que c'est la pensée ? suggéra Khnoun en rougissant.

Tu vois comme tu commences à savoir réfléchir ! Jusqu'ici tu ne fabriquais que des êtres vivants sans pensée aucune sur les rives du Fleuve et Hâpi n'en a fait qu'à sa tête avec eux ; cela ne les a pas rendu plus intelligents. Maintenant, fabrique donc des animaux avec un fleuve coulant à l'intérieur de chacun d'eux, un fleuve avec des crues et des décrues, que l'on puisse apercevoir par des fenêtres en forme d'oiseau. Tu as mêlé l'eau à la terre et tu as bien fait. Désormais il convient que tu donnes à l'élément liquide une part sans mélange, en conservant la plus pure qualité, celle qui t'émerveille sans que tu comprennes pourquoi.

Explique-moi donc ce que je ne comprends pas.

Considère que des éléments, l'eau est celui qui réfléchit la lumière ; c'est pourquoi Geb mon père n'est visible et coloré de toutes sortes de couleurs que dans la mesure où Tefnout le rend humide. De même Shou l'aérien. Veux-tu donc oui ou non que le Conseil d'Aton l'éblouissant puisse se reconnaître en tes créatures ?

Voilà une parole qui me dit où tu veux en venir. ô, très sage ! Je vais fabriquer sur tes conseils la créature que tu dis, belle et intelligente à ta ressemblance.

Et Khnoun avec l'aide d'Isis modèle Ad avec enthousiasme : un être unique ! Son cœur bat, ses doigts remuent, mais ses narines ne sont pas encore ouvertes et ses fenêtres en forme d'oiseau ne voient pas encore. Alors les divinités le descendent avec précaution jusqu'à la berge du fleuve et le plongent, la face tournée vers le ciel, dans l'onde limpide qui pénètre par les deux ouvertures en faisant des bulles ; puis, tandis que le potier divin fait remonter sa fabrication hors de l'eau et la redresse prudemment, Isis souffle sur les ouvertures pour empêcher l'eau de s'échapper, jusqu'à tant qu'une mince et transparente pellicule se soit formée. Cependant Isis a beau faire pour souffler sur les deux ouvertures à la fois, elle ne peut empêcher que des larmes ne s'échappent de ces miroirs tout neufs où se dessine le double de la nouvelle créature. Khnoun ouvre les narines de sa créature et elle respire. Il lui ouvre ensuite la bouche mais aucun son ne s'en échappe. L'être, là, regarde les deux divinités d'un regard muet. Khnoun et Isis échangent un coup d'œil inquiet et laissent Ad à l'entrée de la caverne, jugeant préférable de se concerter hors de sa vue.

Au point où nous en sommes, le cri ne peut suffire, mais ce que nous sommes maintenant presque contraints de faire sera à peine moindre qu'un dieu.

“ J'ai déjà entendu cela quelque part ”, pensa Khnoun, mais il n'alla pas chercher plus loin.

Prends soin de lui, garde-le de tout danger, surtout du feu,

autiste et démuni comme il est, en attendant l'avis du Conseil d'Aton.
Et Isis courut au conseil d'Aton.

6- J'épargnerai une fois de plus ta patience, lecteur bienveillant, en te dispensant du récit des explications qu'Isis, essoufflée, donna à la Triade éternelle.

Isis pleine de grâce, tu l'interrogeras pour savoir qui est le plus expert en généalogie. Tu as été maîtresse de sagesse pour notre Khnoum, mais tu en as manqué un tout petit peu pour toi-même. Il convient néanmoins que ce qui existe aboutisse.

Seigneur !

Pousse un peu plus loin la science qui t'a été donnée et regarde de quel côté tu cherches ton secours.

C'est en votre Conseil, Seigneur !

Tu nous appelles Seigneur et tu fais bien ; nous sommes cependant trois à former cette unique seigneurie, comme tu l'as appris au catéchisme.

Oui, Seigneur infiniment parfait !

Et cet unique Conseil.

Un et unique, Seigneur.

Tu dis bien ; si donc vous voulez que votre œuvre soit à l'image de Notre Seigneurie, il convient qu'elle soit aussi en elle-même conseil et conseil aussi dans sa multiplicité. Conseil signifie intelligence ou entendement, réflexion ou conscience, dilection ou volonté. Réfléchis que les deux yeux de la créature ne peuvent se voir eux-mêmes et tire-en les conséquences.

Devrai-je dire à Khnoum de modifier l'anatomie qu'il a conçue ?

Penses-tu que deux yeux qui se verraient mutuellement pourraient se voir ensemble ? Où est le conseil ?

Ferons-nous un conseil de regards ?

Tu commences à comprendre, jeune fille. Étant comme des miroirs, ils sèmeront l'un dans l'autre la semence de Thot, que Ptah aura marquée du chiffre des fins et votre œuvre méritera d'exister. Tu comprendras mieux en retournant vers Khnoum le potier.

7- Ptah, la grâce d'Aton, fut avec Isis : elle trouvait des mots comme si Thot lui-même se fût exprimé par sa bouche, de sorte que la déesse se hâta d'aller communiquer son transport à son associé. Mais oui ! comprenait-elle, Dieu n'avait pas d'associé ; il était en soi-même la plus pure des associations et cela était comme un ordre : s'associer, associer.

Tu vas faire un grand effort, car la triade a été pour nous d'une bonté qui dépasse tout. Il s'agit d'être à la hauteur. Mais je vois que tu n'as pas chômé !

Le potier, en effet, achevait de modeler In, une femelle pour Ad, qui ressemblait fort à Isis, mais pas tout-à-fait, car il l'avait faite de mémoire. En d'autres circonstances, il l'eût bien corrigée, mais à la vue d'Isis, il abandonna son œuvre et se précipita vers elle en poussant des gémissements désespérés et en demandant pardon.

Hélas ! Ad s'est échappé, muet et sans défense, qu'ai-je fait, qu'allons-nous faire ?

Isis, un instant déconcertée, fit des efforts pour calmer le malheureux.

Rien n'est perdu, il faut croire que le Seigneur Trine t'a inspiré. Descendons baptiser In sans laquelle nous ne pouvons rien faire.

La déesse aux yeux bien dessinés, davantage expérimentée, laissa moins pleurer In, en soufflant sur ses ouvertures en forme d'oiseau, qu'elle ne l'avait fait pour Ad, et peut-être également que Khnoum lui-même l'avait mieux réussie. Qu'il y eût donc des degrés dans la beauté n'était plus douteux. Tout de même, Ad n'était pas mal non plus ! Il faudrait de toute manière qu'In s'en contentât, aussi longtemps du moins qu'elle n'aurait pas de fils.

Après que le potier eut creusé les narines de la femelle, il lui ouvrit la bouche et elle se mit à remuer les lèvres et la langue. Khnoum et Isis, émus, la prirent chacun par une main pour lui apprendre à marcher et l'éloignèrent un peu des rives, jusqu'à une butte d'où un vaste paysage s'offrait à elle et où elle était fort visible d'assez loin. Pleins d'appréhension, ils s'éloignèrent d'elle qui ne manifesta aucune crainte et s'assit en tailleur, ramassant de petits cailloux luisants et colorés qu'elle alignait tant bien que mal sur ses cuisses et qu'ensuite elle faisait rouler ici ou là en les poussant du bout de l'index, un index frêle et terminé d'un bel ovale pâle.

8- La déesse se hâta de retourner vers Khnoum ; son cœur dansait d'enthousiasme, bien qu'elle fût incapable de trouver ce qu'elle allait dire au potier, et de quelle manière elle allait interpréter les instructions de la Triade. " Que Ptah m'accompagne, se disait-elle, et Thot mettra dans ma bouche les paroles qu'il faudra. Si le Seigneur m'a laissée repartir, ce ne peut être sans raison ; que sa grâce m'inspire ! "

Elle trouva Ad endormi dans la caverne, et le dieu qui somnolait à l'entrée, la tête à l'ombre et les pieds au soleil.

Plaçons-le pendant qu'il dort en vue d'Aton notre éblouissement,

afin qu'Aton soit son éblouissement et que sa volonté le cherche.

Ils le placèrent sur le tertre d'Ounou. La belle déesse le regardait dormir et à mesure que le Disque s'élevait davantage dans le ciel, elle se penchait vers l'homme endormi pour lui faire de l'ombre. A midi, elle devint invisible et Ad la connut en songe. Cela l'éveilla et il regarda autour de lui. Dans son rêve, l'ayant vue, il s'était écrié Isha, ou Iza, ou quelque chose de semblable, si bien qu'une fois debout, il ne cessait plus de marmonner ces syllabes. Il leva la tête : le Disque de midi enflamma son regard et il eut beau fermer les yeux, la vision de feu ne cessa pas et il se mit à marcher en direction du Disque, longeant Hâpi qu'il ne pouvait traverser et lorsque Atoum, tel l'agneau ensanglanté que le berger porte en courant sur ses épaules, se fut posé sur le drap violet d'Imentet, Ad, parvenu devant les montagnes de la lune, ne sachant plus où aller, s'arrêta et des larmes coulaient sur ses joues. Il s'endormit.

9- Aussitôt Khnoum prit dans ses mains la terre qu'il avait mouillée de ses larmes et durant toute la nuit, sous le regard de Khounsou, il modela In, une femelle pour Ad, ne craignant pas de lever à tout moment les yeux sur Isis qui était là, sans rien dire. A mesure que la nuit s'avança, il travailla plus fébrilement, pénétré de la vision d'Isis, jusqu'aux premières lueurs de l'aube ; ils descendirent le corps nouvellement modelé pour l'immerger et que lui naquit un regard. Les yeux de la femme sortirent de l'eau à l'instant qui précède le jaillissement du premier feu solaire, de sorte que le ciel, humide encore au dessus des eaux, déjà cependant d'une transparente clarté, leur donna sa couleur pâle et perse d'aigue-marine. Isis craint ce présage des formes et souffle avec conscience pour les retenir ; elle ne peut supprimer la transparence un peu brouillée du nouveau regard. Khnoum regarde Isis : autant sont perçants les yeux sombres de la déesse, autant il sera difficile de ne pas errer dans ceux de la femme au corps fluide, aux couleurs fondues.

Ad aura fort à faire avec pareille épouse !

Ad aura de quoi apprendre l'attention et exercer sa volonté.

Ne lui accorderas-tu aucun bonheur, lui épargnant de se décourager ?

Des bonheurs, si, de petites figures de la béatitude, dont il pensera mourir.

Tu es sévère !

Il faut qu'en lui soit inscrite, qu'il désire, sa fin.

Tu parles certainement de manière divine, revenant du conseil d'Aton, mais je crains que peu veuillent t'entendre.

Tout est là : dans leur vouloir. Ne crois pas qu'Ad souffre moins avec une femme aux yeux perçants plutôt qu'aux yeux pers. A couleur différente, souffrance différente ; trouves-tu donc l'imitation si différente de son modèle à cause d'une simple paire d'yeux ? En vérité, c'est parce que tu ne possèdes ni l'une ni l'autre !

Khnoun regarde Isis.

C'est la possession, parce qu'elle ne possède pas, qui fait désirer. Chez nous, les femmes, le désir prend la couleur de nos yeux.

La déesse jamais ne plongeait son regard, autant qu'en prononçant cette parole, dans les yeux de Khnoum dont l'active contemplation qui avait été toute la nuit la continuelle anticipation de la jouissance, du bonheur même, fut comme renversée et changée en une contemplation passive, parce qu'il avait affaire à un désir plus puissant que le sien. Celui d'Isis éclatait, comme s'il se fut accumulé durant toute la gestation d'In, la femme, nouvelle, son image.

Mon vieux Khnoum, comme je t'adore !

Elle lui prit la tête entre ses mains et s'inclinant vivement, lui baisa le front, puis la bouche et le pressa contre chacun de ses seins et contre son ventre puis recula et le regarda avec ravissement. Khnoum en était abasourdi. Il n'avait pas le temps à la fois d'être heureux et de capter son bonheur. Le bonheur serait pour plus tard.

10 - Ad, lorsqu'il s'éveilla, trouva la terre remuée près de lui ; il la toucha et la flaira, mais la chaleur du jour l'avait séchée. Les montagnes, dont la vue hier à la nuit l'avait découragé, lui parurent fort éloignées, et précédées d'un léger relief. Il reprit sa marche, le corps luisant, les épaules rougissantes et, vers midi, parvint à la butte d'Ounou (c'est depuis qu'elle porte ce nom). A l'approche du sommet, il aperçut In, endormie sur le côté. Son cœur se mit à battre violemment car il crut reconnaître celle qu'il avait connue en songe. Pour l'instant cependant il ne voyait que la courbe de son dos et de sa hanche, qui se creusait à la taille. Ses genoux étaient repliés et il n'apercevait presque pas ses jambes, seulement la plante des pieds, rose mais incrustée de quelques petits cailloux. Lorsqu'il fut tout près, elle remua en poussant un faible gémissement et se tourna sur le dos. Il recula épouvanté. De nouveau elle ne bougeait plus et respirait calmement. Elle était tout-à-fait celle de son rêve. Il prononçait "Iza" à voix basse et en même temps que battait son sang, fort et régulier, dans ses tempes et dans son sexe, une autre pulsation, intermittente, irrépressible, emplissait l'aine d'écume. S'étant agenouillé entre les pieds de l'endormie, il lui touche une cheville puis, l'ayant prise entre ses doigts, il lui écarte doucement la jambe.

Elle a entre ses cuisses brillantes une bouche qui s'entrouvre et de laquelle il approche son sexe tandis que ses lèvres se penchent sur la fleur d'un sein, puis sur celles de l'endormie. A peine l'a-t-il touchée, frôlée, sentie, que des décharges brèves et répétées s'emparèrent de son membre tendu, le cœur arrêté, le sang figé, les avant-bras imprimés dans la poussière. Ad reste un immense instant immobile. Il se redressa sur les genoux. Son cœur battait et il avait mal à la tête, dans les tempes. In ouvrit les yeux, des yeux pers auxquels Ad ne s'attendait pas car ils n'étaient pas ceux de son rêve, mais immédiatement il leur appartint. Elle porta la main entre ses cuisses : son sexe était tout barbouillé de la semence de l'homme. Elle le regarda et puisqu'il était là elle leva légèrement les bras vers lui et il la prit dans ses bras et elle, s'agrippant à ses épaules chauffées par le soleil, faisait des mouvements du bassin pour qu'il la pénétrât. Davantage elle le désira, davantage il sentit son impuissance, et enfin éclata en sanglots. Elle se détendit et maintenant lui caressait la tête et lui mettait les cheveux en broussaille en signe de consolation tandis qu'il s'abandonnait de tout son long sur elle comme un nouveau-né.

Il était trop lourd ; elle sentait les aspérités du sol dans son dos et ses reins ; elle entreprit en remuant d'abord puis en le repoussant des deux mains, de se dégager de lui. Il se laissa rouler sur le côté et sur le dos, fut ébloui par le soleil. Son ventre et sa poitrine étaient trempés de sueur, tout comme le corps d'Iza. Elle ouvrait la bouche, la mal-aimée. Mais ils s'étaient séparés, et quant à lui aucun son ne pouvait sortir de sa gorge. Elle ne cessait de gémir doucement mais lui la regardait seulement et quelquefois lui caressait le bras, ou glissait sa main dans le creux que faisait sa taille. Son regard était triste et lorsque leurs peaux furent séchées il se releva et elle le regarda s'éloigner lentement, sans mot dire.

11- De nouveau Atoum se meurt dans les bras d'Imentet. Ad ne revient pas et lorsque la première brise parcourt comme la surface d'un étang le corps de l'aimée aux yeux pers, elle frissonne, des larmes envahissent ses paupières et le froid la fait pleurer. Elle pleure doucement tandis qu'Ad ne revient pas.

Khoun, ayant quitté sans bruit le lit de sa grenouille endormie, a gagné la demeure d'Isis et tous deux, soucieux, se concertent.

Maternelle déesse, viens à notre aide, obtiens de Noun sa substance car les eaux d'Hâpi ne suffisent pas à notre œuvre. Ad, l'homme, le menton sur les genoux, et In, la femme que nous avons formés l'un pour l'autre, sont séparés et nous voulons les laver d'un lait lustral, de ton lait céleste, ô déesse savante en intercession, hâte-toi, si tu nous aimes !

Hathor ne dit pas non et se met en route à tâtons. À la minuit, Khounsou qui s'est levé lui vient en aide la tenant par le bras dans les chemins ravinés où elle trébuche. Elle a beau soutenir de son bras demeuré libre ses seins encombrants, presque à chaque pas une goutte de lait en jaillit qui, éclairée par Khounsou, traverse la nuit comme une étoile filante et va blanchir le corps de Nout.

C'est un déluge que nous réclamant les deux inventeurs ?

Au dessus de moi il n'est plus permis d'errer. L'ordre y règne ! Sans doute la nouveauté demande-t-elle du désordre !

N'ironise donc pas ! Ta mère t'a préparé comme une crêpe à l'aide d'un mélange de lait et de sperme, tout le monde le sait !

Khounsou furieux lâche le bras de la plantureuse déesse et lui lance un regard noir.

vache informe, débrouille-toi toute seule !

Il la plante là et s'en retourne vers ses montagnes, fulminant. Il détestait qu'on lui rappelât ses origines : que sa " mère ", ne voulant pas être enceinte à seule fin de garder sa taille de jeune fille (il la haïssait pour cela), avait soumis son mari à des pratiques que la morale réprovoque ; et par dessus tout il ne supportait pas que la chose se sût. Il n'était pas près de se réconcilier avec Hathor ni de lui rendre désormais le plus petit service.

Et ces deux-là, à peine formés déjà prostrés sur la poussière sublunaire ! Je leur promets des apparitions malignes et mille châtements par où ils fauteront. Héka, Héka, viens à moi !

La figure du dieu prit une couleur rousse tandis qu'il se soulageait sur Héka, s'agrippant avec les doigts au bassin de l'adolescent. Mout remue dans une poêle une espèce de crème gluante et incolore qui prend avant même qu'elle l'ait mise sur le feu. Elle y trempe le doigt pour y goûter, puis une seconde fois, et une troisième et c'est tout. Le doigt, le doigt qu'elle porte à ses lèvres ! Il ouvre la bouche mais n'articule aucun nom, qu'un râle qui ressemble à un *a* long.

12- In est réveillée par la première chaleur du soleil, le visage souillé des larmes de la veille et de poussière, mais c'est le matin, il fait clair, la peine d'hier n'est plus qu'un souvenir. Elle se frotte les yeux mais sent bien qu'elle ne fait que se salir davantage. Elle descend en direction du fleuve. L'eau entre les roseaux est immobile ; s'étant agenouillée, elle s'amuse à troubler le reflet de ses mains en touchant la surface limpide à travers laquelle danse un enchevêtrement d'algues, d'herbes et de racines brunes et vertes. Elle se frotte les mains, puis les joues, descend prudemment dans l'eau et s'y abandonne, en des mouvements ralentis, à une rêveuse quiétude.

Enfin elle reprend pied sur la rive et, toute mouillée, se frotte des deux mains, s'assied puis ayant appuyé un index humide sur le sol, trace sur ses jambes des traits, des croix, des figures. Elle rapporte dans le creux des mains un peu d'eau qu'elle verse par terre et dont elle fait une boue sombre et rouge. Elle s'en frotte les joues et d'un geste un peu hésitant, les sourcils. Elle s'agenouille au bord de l'eau, attendant, immobile, que la surface troublée retrouve l'immobilité, et fait effort pour discerner sa peinture dans la transparence. La pensée de l'homme, de l'autre, la traverse ; elle fait des grimaces ; elle rit. Elle finit par s'enduire le corps presqu'entier mais, en séchant, la boue se décolle de sa peau et tombe par plaques, lorsqu'elle bouge.

Ad la regarde. Ses mains débordent de fruits bons à manger et agréables à voir. Des durs et des tendres. In sursaute en le voyant (elle ne pensait plus à lui en ce moment). Après qu'ils ont mangé, elle lui prend la main et l'entraîne vers le fleuve. Ses cheveux ondoient sur l'eau tandis qu'elle se lave à la hâte de son enduit. Ensuite elle entreprend de laver l'homme mais au lieu de se laisser faire il l'embrasse et la caresse, de sorte que peu après, sur la rive, ils sont bel et bien unis d'un mouvement calme et régulier qui tantôt ralentit progressivement, tantôt s'accélère, aspirant l'homme dans la femme, enfin cesse. Chacun sent le cœur de l'autre qui bat. Après un moment d'immobilité, l'homme roule sur le dos en entraînant sa femme sur lui, ne s'en séparant pas mais au contraire dans ces derniers instants de leur étreinte cherchant à faire coïncider chaque partie de son corps avec celui d'Iza, à imprimer en lui la forme et le grain et l'élasticité du ventre et des seins, des bras et des reins caressés de l'aimée, comme si toute sa peau était douée de mémoire. De sorte que le désir de la jouissance les reprend.

13- Je récapitule : le premier moment est celui de l'immédiateté caractéristique de la révélation naturelle. En tant qu'il constitue la substance de la rêverie, particulièrement chez l'adolescent, il se déréalise en re-présentation dans laquelle la conscience de soi est paradoxalement immergée, de sorte que l'immédiateté constitue la médiation même du soi. Le premier moment n'est donc jamais le moment vrai, dans la constitution de l'être originellement ex-statique, mais se découvre comme simple détermination, selon laquelle est là le je. Cependant (je vous prie de ne pas perdre de vue ce point) ce qui possède le statut de l'immédiateté (naturelle) demeure bien relation (vous voyez de quelle relation il s'agit). Résultat : le second moment est celui de la rétrospection, autrement dit le moment de la visée par la conscience de la représentation de la relation immédiate, ce que

le Docteur gracieux a appelé *libide*. Il est aisé de remarquer que le sujet ne vise pas la représentation comme telle, mais comme représentation de la relation immédiate effective ; Or il ne pense pas immédiatement cette différence, spontanément elle l'indiffère et même, dans la mesure où elle se présente, il s'efforce de la récuser, de sorte qu'il vise du simulacre, qui est indistinctement réalité et représentation, selon que l'a chanté le poète. La vérité du simulacre est que lui aussi est relation et non pas "ceci" ou "cela". Les deux premiers moments pris ensemble forment la sphère de l'érotique. Or l'érotique est, comme en musique, ouverture, car elle comporte l'annonce des thèmes, des développements, en un mot la possibilité de l'œuvre, non l'œuvre effective. L'érotique avec son immédiateté naturelle et sa conscience en forme de fantasme est livrée à son propre et pluriel agent selon la même structure récurrente que précédemment. Le passage qui marque l'accès à la vie effective, c'est l'irruption de la question de la question simpliciter. Que faire ? Qu'en faire (d'éros) ? La vérité d'éros se nommera, selon ce qu'il en sera fait, soit obéissance ou dilection, ce que les uns nomment grâce ou charité, les autres *agapè* ou communion, soit pornographie, autrement dit inscription du sujet dans le re cul à répétition se donnant par devant, comme objet de stricte contemplation, l'immédiat naturel en des cons positions. Gros plans sur le phallus qui sort du et qui rentre dans le simulacre.

14- Je t'aime, lui dit-il, et elle lui répète la même chose avec la même gourmandise. Il désire la revoir avec les yeux peints comme tout à l'heure, à cause de son rêve (mais il a oublié, non son rêve, mais que c'est son rêve, recouvert par la vision d'In, qui la lui fait désirer telle qu'il l'a vue alors qu'elle s'était peinte).

Non, pas comme ça ! (Elle trahit un mouvement d'impatience). Je n'aime pas que tu me regardes à ce moment-là. Tu me regarderas après. Maintenant, éloigne-toi un peu. S'il te plaît.

Une branche le gifle en pleine figure, il n'a pas le temps de savoir comment. Le même chemin qu'il a parcouru ce matin de tristesse, jusqu'à son rire, il le parcourt dans l'autre sens, le cœur bouillonnant de haine contre l'aveuglant rameau. C'est que les ombres sont déjà longues ; Hâpi le sombre miroir de sa déconvenue. Il inonde, se retire. Moi aussi j'ai le pouvoir de me retirer si je veux et de ne pas inonder si je veux. Le crépuscule, froid et violet, efface, entre les rives, l'espace peuplé de fantômes qui abandonnent, derrière eux, des froissements d'ailes. Ad n'ose lever la main de peur de les toucher et s'accroupit, le dos appuyé au tronc d'un arbre. Les derniers oiseaux se taisent. Alors tout leur concert lui

revient et il est saisi de pitié pour In. Il sait qu'elle a froid. Il ne bouge pas. Il surprend en lui le débat de son vouloir avec lui-même, son mouvement pour se lever suspendu – suspendu au bord du mouvement pour se lever. C'est si peu discernable, comme s'il avait à choisir entre son vouloir et le vouloir en lui (plaise au ciel que la conscience de notre homme ne soit pas indigne de celle du lecteur !). Sans fin de compte, il se met en marche, n'ayant rien décidé, rien choisi, roulant dans le flot mêlé de son bon et de son mauvais vouloir les images de la bonne et de la mauvaise Iza, espérant vaguement que son vouloir aura trouvé son assiette avant d'avoir à s'exercer ou que, au pire, la tournure des événements lui en offrira une, pour ainsi dire le contraindra. Il fait nuit noire : l'homme a trop à faire, avançant avec prudence un pied devant l'autre, pour remarquer la pluie d'étoiles récemment semées sur le ventre de Nout. Derrière lui, une lueur légèrement brune, dessinant la ligne des crêtes, annonce la prochaine apparition de la lune.

Lorsqu'il retrouve l'endroit où il a laissé In, une lumière laiteuse baigne le corps endormi, les genoux, serrés contre les épaules, noyés dans la chevelure éparse. Ad n'ose la toucher et s'allonge non loin d'elle, sans bruit. Il ne dort pas tandis que les constellations basculent. Il se rapproche et c'est elle qui le touchera si elle bouge. Ce dos est bien celui qu'il a serré et caressé, cette hanche conquise cette taille explorée comme une gorge. En même temps ils sont devenus étrangers mais elle n'est pas une étrangère : inconnus et connus à la fois, mais elle ne lui est pas inconnue. Ainsi que la lune se découvre et parcourt sa trajectoire d'un mouvement unique et sans discontinuer, demeurant lointaine comme un pays que l'on a seulement connu pour y avoir séjourné, mais sans y être né et après qu'on a dû le quitter, ainsi cela même qu'Ad connaissait d'Iza, c'était cela qui lui apparaissait inconnu. Il suspend en lui l'impulsion à laquelle il était sur le point d'obéir pour se rapprocher encore d'elle, parce qu'il ne peut plus bouger, maintenant, sans la toucher, sans la frôler.

r5- Ayant entendu, dans un demi-sommeil, la respiration qu'elle connaît près de sa nuque, elle étend le bras pour s'assurer de la présence d'Ad et, loin que son désir soit pour autant de quitter le sommeil qui suspend toute nécessité, à la conscience machinale qui émerge, récapitulant, d'une coulée fluide et uniforme, l'état des choses depuis la veille, au moment où il l'a abusivement prise au mot, alors que son corps est chaud et qu'elle se tasse contre lui, cherchant, les bras repliés sur la poitrine, les creux dans lesquels se nicher afin de mieux reprendre conscience, se superpose, importune, celle qu'il n'esquisse aucun geste – non, elle ne

désire pas l'avance d'un véritable mouvement qui l'engagerait à son tour hors du sommeil – rien de cette infime et tendre pression qui manifesterait la reconnaissance qu'elle vient de faire le geste attendu et espéré, avoué qu'elle a besoin de lui, ce qui doit le satisfaire, le conforter, effacer l'encombrante blessure d'amour-propre, et qu'il est là mais qu'il n'a pas déposé les armes, immobile comme le marbre assiégé, la contraignant à un nouveau geste qui soit le bon, déniaient par conséquent la valeur qui aurait pu être accordée à celui qu'elle a déjà fait et dont elle a espéré qu'il s'en contenterait et qu'elle en serait quitte seulement pour faire l'amour au réveil, alors qu'elle préfère l'après-midi, achevant ainsi de le désarmer. Au contraire, se comportant comme s'il la déjouait, il la pousse par force à accéder à la conscience de sa ruse. Or, si elle veut bien, d'elle-même, la reconnaître à la longue intérieurement pour ce qu'elle est – non, tout de même, "ruse" est trop fort – et faire la preuve, de manière purement spontanée, de sa désormais entière bonne volonté, sous la contrainte elle se rétracte et attend une preuve qu'elle ne va pas faire un nouveau geste à fond perdu.

Elle redescend dans le profond sommeil et lorsque la main d'Aton a touché ses paupières, elle trouve Ad encore endormi, lui tournant le dos. Elle évite d'interpréter et s'affaire à préparer, pour elle et son compagnon, le petit-déjeuner.

Il fait déjà grand jour !
 Veux-tu manger quelque chose ?
 Oui, je veux bien, j'ai faim.
 Si tu veux, il y en a encore.
 Ça va, ça ira comme ça.
 Tu en as assez ?
 Mm... Comment ? Assez de quoi ?
 Ah ! Si tu as assez mangé !
 Mm...Merci. J'ai plutôt mal dormi.
 Peut-être que tu dormiras mieux la nuit prochaine.
 Oui...
 Que veux-tu faire aujourd'hui ?

Question détestable qui met la pierre dans son camp, question qu'il n'y a pas lieu de poser tant elle est gravement inutile !

r6- In, descendue au bord de l'eau, passe un long moment à se peindre le contour des yeux qu'elle prolonge d'un trait vers les tempes, une ceinture qu'elle se dessine autour de la taille, des anneaux autour des poignets et des chevilles. Ad se garde bien de l'approcher mais, de loin, l'observe qui se

baisse, se relève, s'absorbe en de méticuleuses contorsions comme dans un mime involontaire des mouvements de l'amour et s'il se contient, demeurant à la place où il est, son regard attend l'instant où il pourra apercevoir la tache sombre au bas du ventre, au confluent des deux longues jambes de la désirée.

Lorsqu'elle revient, c'est à peine s'il s'arrête à la paire d'yeux miraculeusement clairs sertis dans leur bague chthonienne. Toute sa conscience martelée par le sang et la semence n'a d'yeux que pour le trait qui encercle le ventre dans lequel il désire pénétrer, d'un désir de plus en plus violent, de plus en plus superficiel.

Tu es belle, lui souffle-t-il.

Aucune parole ne peut mieux répandre l'oubli. Iza découvre quelque chose d'inconnu fondre en elle, à la façon d'un fruit très mûr dans sa bouche, tandis qu'elle est dévorée, ne se sentant plus exister que sous la langue et les lèvres avides de l'amant. Lorsqu'elle s'affaisse contre lui, comme expirante, elle est prise aussitôt, transpercée, avec une violence qui fait naître sur son visage une grimace de douleur et, à mesure qu'elle revient à elle, le halètement, qui ressemble au râle de l'homme qui lui souffle dans l'oreille, éveille en elle une toute nouvelle sensation de dégoût, qu'elle s'efforce de chasser en écartant la tête mais voilà qu'il la poursuit et, maintenant que son ardeur faiblit, cherche ses lèvres pour sauver ce qui peut encore l'être mais elle évite, autant qu'elle le peut, de croiser son regard. Tous deux ne sont plus unis que par un grêle lambeau de chair et un commun sentiment de catastrophe.

17- L'amour serait-il la chose du monde la plus triste ? songe Ad en coupant des roseaux, les pieds dans l'eau du fleuve dont il distingue, là où il devient profond, le courant calme et uniforme. Pourtant, il n'y a plus rien d'autre qui puisse être poursuivi. Rien d'autre qui ressemble d'aussi près à la mort. Amon ! Iza ! Ô vous, les dieux, qui donc vous a soufflé d'imprimer en nous la malédiction d'Isis ? (la déesse, compatissante, se garde de relever l'injure).

In est là, humide, lavée de toutes ses peintures, offrant au regard de l'homme défailt ses yeux qui ont la couleur de l'eau en hiver lorsqu'il fait beau et froid juste avant que sa surface ne rejoigne la ligne embuée du ciel. Elle vient dans ses bras pour qu'il la serre et il le comprend bien comme une offrande sans prix qui rachète tout et il lui demande pardon.

Moi aussi je te demande pardon.

Tels de lourds nuages que l'on distingue encore, s'éloignant dans un ciel maintenant limpide, la tristesse étonnée de l'homme n'a pas eu le

temps, tout à fait, de disparaître ; tenant sa femme par les épaules, il la contemple longuement, se reposant dans ses yeux, puis parcourant du regard son corps des pieds à la tête, certain qu'il tient entre les mains une énigme, l'unique énigme sur laquelle vont s'user ses jours car, si jamais il en existe d'autres et qu'il vienne à les rencontrer, elles ne peuvent l'être davantage que celle-ci, telle un présent dans ses mains à lui, dont il a appréhendé, en un seul jour, le double abîme.

Comment t'appelles-tu ? lui demande In.

Pris au dépourvu, il ouvre la bouche mais ne peut rien articuler, parce que rien d'autre que la question ne résonne en lui. In le regarde et rit, puis ajoute : " et bien, je t'appellerai Ada, parce que tu m'as connue comme je t'ai connu ". C'est ainsi qu'Ad reçut le nom que sa femme, Iza, lui donna.

18- Me voici, avec cette femme qui a été mise sous moi et entre mes mains et cependant qui m'a nommée et c'est de moi qu'elle prend son bien. Ma faiblesse le comprend, ce n'est pas le corps qui fait l'amour, mais cela, ma science ne le comprend pas. Dieu ! qu'as-tu inscrit en elle de ma figure pour qu'elle s'offre et soit à moi d'un désir inconstant car elle ne cesse de se retrouver elle-même comme si elle était son propre amant, aussitôt qu'elle s'est emparée de ma semence, tandis que j'ai cru m'emparer d'elle ? Quelle rencontre et assemblage de nombres se cache dans ce ventre lisse, pour que ma volonté en devienne sanglante ? Elle sourit comme en rêve lorsqu'elle sent le chiffre de ma vie jaillir en elle, puis aussitôt elle se reprend et je contemple sa chair, dans l'espace, qui s'enfuit, m'abandonne, de nouveau visible, de nouveau désirée, à cause de l'involontaire offrande du sourire arraché par la jouissance. Si tu effaçais de moi sa figure, ô Dieu, je serais moins qu'une ombre, poussière qui n'a jamais composé seulement un corps ! Quel piège as-tu installé en moi, en forme de cœur et de reins, pour que mon corps n'échappe pas à l'amour ? Qu'avais-tu en vue ? Et serait-ce qu'elle aussi se poursuit comme je la poursuis, étant, pour elle-même, énigme, à cause de ce dont elle est le lieu, car toutes nos circulations sont issues de cette bouche muette comme celle d'un poisson et y retournent et c'est pourquoi, Iza, tu ne peux pas parler, étrangère que tu es à toi-même comme nous le sommes l'un à l'autre ?

19- Maintenant, je crains de te nommer parce que, te voyant marcher lorsque tu reviens, tu n'es pas dans ton nom.

Je crains de te nommer parce que, dans ton nom, si je le prononce, il y a trop, il y a, contenu, tout ce qui est en toi, contenu tout ce qui est toi et je ne puis, moi, te nommant, te contenir. Iza ! je ne puis me

contenir, parce que tu es là, plus connue, plus inconnue, et ma folie est de te nommer.

Tu me crois mystérieuse, mais je suis simple et je ne te demande pas plus que la vie ne peut donner.

Tu ne sais donc pas ce que tu es ! Et la vie, sais-tu ce que c'est ?

Toi, le sais-tu ? demande-t-elle en s'accrochant à lui pour le désarmer, le mettre dans son tort.

Moi ? Je ne sais pas, je distingue bien qu'il y a quelque chose à chercher cependant.

Et ce quelque chose est dans mon ventre ?

Et ce quelque chose est dans ton ventre. Non ! Ce n'est pas dans ton ventre, mais au fond de la rivière de tes yeux.

Et en toi, donc, n'y-a-t-il rien à chercher ?

Je ne sais pas, moi je ne me vois pas, je suis comme un autre en face de toi et pourtant, sans toi, là, je serais moins qu'une bête morte. C'est la pensée qui m'est venue tout à l'heure.

Tu m'aimes donc ?

Si cela est le commencement d'aimer...

Crois-tu que les autres pensent les mêmes choses que nous ?

Les autres ? Quels autres ? (La surprise se peint sur son visage). Il n'y a pas d'autre amour que l'amour ! Mais on peut se tromper...

Ad devient songeur à cause de l'image qu'il a d'un autre qui tient Iza et à qui elle abandonne le même sourire qu'il croyait devoir exister entre elle et lui seulement. Il la regarde qui n'est pas plus à lui qu'à un autre et leur lien lui est arraché, s'envole comme un être indépendant qui planterait ses flèches par paires ici, puis là, au petit bonheur, au petit malheur.

Tu as l'air sérieux, tu as l'air triste...

Toi, m'aimes-tu ?

Sans doute, puisque j'ai envie de rester avec toi.

Et si tu n'avais plus envie ?

En un éclair, la traverse le halètement et la douleur.

Si je n'avais plus envie ? Mais j'ai toujours envie, et il faut bien supporter... les moments pénibles.

20- Alors, accouche du premier mot ! Pas moyen que se déchire s'abandonne la monade. Elle reculera plutôt jusqu'à l'anéantissement devant l'aveu qu'elle souffre. La tendresse déçue se détourne. L'aveu aussi bien lui insupporterait. Elle ne s'offrirait qu'à celui, s'il avouait, qui n'avoue pas ; à celui, s'il n'avouait pas, qui avoue. Tout le reste est prise et il n'y a

que du reste et il faudrait qu'elle fût d'avance plus grande, impassiblement, que toute affection, et affection toute pure cependant. Davantage Ad désespère de la femme qu'il a tenue aussi étroitement que l'étrave la figure, davantage il désespère de lui-même, sa détresse parcourue par la concupiscence rampante. Ne cesse plus de s'étendre dans ses nerfs, comme une onde, le premier regard d'Iza lorsqu'elle ouvrit les yeux, sous lui, la première fois, le premier regard qui n'était pas celui, antérieur, de la perçante, mais un autre, un regard contraire et autre à un possible à

atteindre pas moyen que. Il ne cesse plus de tromper l'un avec l'autre, l'infidèle qui a bien su que sa tristesse, qui n'était pas feinte, avait éveillé la présence d'une autre, de n'importe quelle autre, non, de l'unique forgée depuis le rose de la plante des pieds jusqu'à l'inépuisable équation de chacun de ses cheveux par le désir d'un bonheur sans ombre sous un définitif soleil de midi, celui (le bonheur) qu'on ne saurait trouver dans moins d'une infinité de prédicats : trompant, il sait de quoi avoir lieu d'être jaloux et, par suite, sincèrement malheureux. Iza pourquoi n'a-t-elle pas les yeux noirs comme dans le rêve ? C'est sûr c'est certain la différence d'un seul et unique prédicat assurerait la réalité du bonheur celui qu'on ne peut trouver n'était pas ce qu'il désirait mais être trouvé comme enfin sur la dernière marche hurlant libéralement aux premières heures du porche. Alors après l'on chasse faute d'être pris mais cela on ne le veut pas non plus de peur de l'être pour un autre et de méprise en méprise comme pierre qui roule mène à masculin.

A l'heure où le soleil ne fait plus que de très longues ombres, rougissant les épaules d'Iza et sa propre lumière entre ses cheveux et, lorsqu'elle s'est retournée vers l'homme assis et qu'il se cache derrière elle, dessine sa silhouette d'un seul trait tout à fait rouge et tout à fait doré, Ad ne voit pas Iza, il ne voit rien d'elle mais, là, toutes les autres femmes qu'il n'a jamais vues et elle voit son regard et devine que la lumière qui l'embrase à cette heure est une langue de feu qui passe entre ses longues jambes projetées par terre jusqu'à lui, de sorte qu'elle vient obtenir ce qu'elle désire, d'un désir plus intense parce qu'elle s'attend à ce qu'elle va obtenir en s'offrant, mais sa jouissance ne peut plus être que l'image de cette fulgurance qu'elle a connue la première fois et en même temps d'un désir qui a déjà servi, mais qui escompte, maintenant que sa nature lui est connue, une jouissance plus grande encore, maîtrisée, durable, reconductible à volonté. Debout, c'est la jouissance du vertige, mais allongée, c'est la jouissance de l'abandon et ses genoux plient et elle se renverse avec Ad comme deux constellations entre le commencement et la fin de la nuit si les yeux n'ont connu ni sommeil ni oubli. Maintenant que

l'homme, avec prudence, parce que l'atteinte de la jouissance est le plus sûr moyen qu'elle lui échappe et qu'il vaut mieux seulement qu'elle rôde autour d'elle-même, se livre à sa besogne, Iza, revenue à elle, l'appelle et le supplie de revenir et demeurer avec elle et ne l'abandonner pas à sa solitude, de sorte qu'Ad, dégrisé et irrité, précipite l'issue, sa jouissance souillée de rage, et s'acharne sur le corps incompréhensible, le mordant, le dévorant avec désespoir. Un moment In a fermé les yeux et a décidé de s'abandonner entièrement à la fureur de l'homme, croit atteindre à l'amour véritable, mais il lui fait soudain si mal qu'elle crie, rouvre les yeux et le voit qui s'est reculé et, figé, luisant et poussiéreux, la regarde d'un regard meurtrier.

21 - Ad !

Elle voudrait bien le regagner, cet homme qu'elle ne cesse de reperdre mais plus elle implore plus elle irrite, qui se débat en lui et se convertit en haine, l'impuissance à atteindre l'objet aimé, si bien qu'il la repousse rudement et, comme pour s'ôter à lui-même tout recours, ramasse, ramasse, il n'a rien à ramasser que d'inutiles roseaux coupés et, maintenant que tout est perdu et qu'il peut mettre un comble à sa cruauté dont il sait qu'elle va atteindre Iza parce qu'elle le transperce lui le premier, il se dirige droit vers cette femme passe devant elle en se refusant un regard. Il marche à grands pas, courant presque. Un instant paralysée, In reçoit la flèche de la certitude que l'homme qui a pénétré en aveugle tout son mystère ne va plus revenir et une souffrance, inconnue, nouvelle, démesurée, obscurcit d'un éclat de sang son cerveau parce que, dans une inconsciente pensée rétrospective, elle comprend qu'au moment de la plus grande jouissance son ventre consentant, ignorant, était saccagé. Tel le plongeur qui, demeuré trop longtemps sous l'épaisse couche liquide, n'a plus de quoi rester animé que pour l'ultime sursaut qui va le ramener à la surface, telle In traverse l'épaisse flaque sanglante et se dresse et se met à courir à la suite de l'homme qui tient d'elle son nom. Malgré la vitesse de l'homme, elle parvient à ne pas perdre sa trace, la chute où il se précipite, nourrissant, comme d'une franche averse qui n'en finit pas, ses forces et son désespoir mobile des pleurs véhéments qui la tiennent hors d'elle-même. Mais lorsque les bruits de la nuit viennent occuper le silence qui a régné fugitivement sur les dépouilles du crépuscule et la lune qui n'apparaît pas et elle ne voit plus où elle pose les pieds, ses larmes, de terreur, s'épuisent, refluant, car elle l'a perdu, son désespoir se fige si violemment que ses forces s'effondrent, son pied butte, une douleur aigüe la traverse elle tombe en avant sa tête heurte les pierres.

22- Ad, à l'arrêt, le cœur battant, écoute le froissement des roseaux, des bruissements d'aile, si fugitifs qu'il n'a pas le temps d'avoir peur. A tâtons, il s'accroupit sur le sol et cherche un creux encore tiède. Il en trouve un à sa taille, le nettoie de la main, s'y installe, l'image d'Iza au corps creux l'effleure à peine car la rage l'a quitté et il est libre, jouissant de lui-même, disposé à la tendresse ; les mains posées sur les cuisses, entretenant de sa propre chaleur la tiédeur finissante de la terre lisse sous son dos, la terre corps plein les mains remuent traçant des réseaux qui se propagent dans les profondeurs. Heureux de la puissance de ses sensations, pénétré d'innocence comme si la nuit n'était pas la suite du jour, il s'endort le corps inaccessible d'Iza est dans l'eau et en dépit de ce milieu apparemment idéal il ne trouve aucune prise ni son chemin et pourtant son désir s'exaspère de ce qu'elle demeure à sa portée et lui glisse des mains tandis qu'il la saisit et tente de s'approcher d'elle. Un faisceau de roseaux enchevêtrés la couvre et il manœuvre pour introduire son sexe qui ne se laisse pas faire entre les tiges serrées mais il n'atteint rien ce n'est pas là ils sont en travers du passage ils gênent la circulation. Bien avant le jour, il songe d'une conscience machinale, végétative mais suffisante, qu'il est bien l'auteur et la substance des rêves qu'il laisse se poursuivre, évitant les mouvements de l'âme qui viendraient les interrompre avant leur fin, comme s'ils s'acheminaient vers une fin imprévisible et logique. Mais l'attention involontaire de ses sens, d'abord fugitive, l'emporte tout à fait lorsque l'oreille se tend vers les bruits de la nuit qui semblent avoir déserté vers un ailleurs inconnu : elle ne perçoit qu'un silence si inouï que l'homme porte ses mains à ses oreilles, doutant s'il n'a pas perdu l'ouïe pendant son sommeil. Immobile, le dos collé à la terre de toute la nuit il n'a peut-être pas fait un mouvement il guette et cela achève de le réveiller ; ses mains qui ont terminé leur enquête s'éloignent de ses oreilles et d'un mouvement lent se rencontrent à la racine herbeuse de son membre dont il se met à caresser l'écorce tendue et dure. La paume des mains ouverte, ses doigts, qui ont frôlé l'aine, de ce contact inattendu font naître une intense contraction dont l'onde accomplit son parcours jusqu'aux obscurs noyaux qui gisent à la racine de l'arbre, faisant monter une goutte de sève bourgeonnante et cristalline. Les extrémités des doigts, avec application, s'efforcent de renouveler la sensation, mais la surprise fait défaut, réclamerait le secours d'une minutieuse passion étrangère. L'orient s'est barré à l'horizon d'une épaisse substance violette et les premiers oiseaux enchantant l'animal à deux pieds sans plumes qui cherche, trop tôt, à les apercevoir dans les branches, sourit, ouvre la bouche. Il se rappelle ses

sensations et jouit de la merveilleuse confusion qui règne entre son corps et la symphonie de toutes choses, ne cherchant pas à savoir si elles sont ordonnées à lui ou si c'est lui qui est ordonné à elles ; si tout est le prolongement, ramifié à l'infini, de son corps recueillant, comme une chambre d'écho, les renseignements de l'univers, ou si, au contraire (il n'y a aucune différence) ses perceptions ne sont pas la machinerie des choses mêmes.

L'aérien concert accueille dans un délire le premier rayon tendant sa main vivante. Elle se pose sur le front de l'homme qui ferme les yeux et laisse la puissance solaire le pénétrer, s'accumuler en lui jusqu'à déborder dans sa surabondance. Ce sexe qui l'a fait pleurer brûle et, tandis qu'il laisse errer sa conscience entre les sons et les éblouissements, effaçant tout sentiment de durée sous la plénitude de la sensation, avec une intense lenteur, se laisse porter à incandescence, de sorte que le bassin n'a plus qu'à se cambrer dans la direction de l'astre pour que la main solaire fasse ruisseler le membre parcouru de sursauts qui montent de l'intérieur du corps. Mais ce que l'homme, déjà tremblant, a cru un accomplissement, apparaît comme le signal qui n'a œuvré que pour exaspérer le désir de l'accomplissement, de sorte qu'Ad, confondu, livré à sa propre brûlure, actionne avec la retenue de l'angoisse un membre prêt d'éclater, cherchant en même temps à retenir ce qui surgit comme un inévitable effondrement et son ventre est éblouissant de cette semence qu'il a répandue la première fois entre les cuisses d'Iza.

23- Comme la foudre l'or détourné d'elle son corps à lui sans intérieur corps vide, Ad soumis à l'écrasante clarté descend machinalement vers le fleuve. Vision de la surface unie sans couleur. Elle semble solide. La terre n'est que de la terre sous les pieds. Belle inconnue, éclatante innocence ! Son règne matinal et encore à l'heure de midi, l'heure qui éclaire tout l'heure trompeuse l'heure sans ombre l'heure qui se retourne mais elle n'a pas encore allongé l'index à reculons vers son orient.

Iza ma déchirure Iza mon abandonnée ma délaissée. Iza l'avoir trahie trompée, quelle promesse te faire désormais quelle ? Je suis vide et vide de toi il faut te promettre et, dépouillé, par ma faute, de moi-même, je n'ai plus rien. A quoi bon, sans corps, toutes les offrandes ? A mon profit j'ai produit mon vide ; Iza, ne peux-tu le savoir ? De mes propres mains j'ai rempli d'amertume mes deux mains. Iza encore une fois tu n'es pas ici et la vérité de mon humiliation tu ne la connaîtras pas je me parle à moi-même

et je ne me distingue plus de toi tu n'es pas là. Je ne pourrais me livrer me délivrer tu serais là, tu seras là, je serai muet. Je veux l'atteindre, toi qui n'es pas moi, comme si tu étais moi et c'est plus difficile que d'atteindre la crête bleue à l'endroit où Khounsou se repose avant de faire pâlir le ventre de Nout. Grande déesse, tu es comme elle, tu peux intercéder toi tu n'as pas besoin de nombreuses paroles pour entendre un seul mouvement du cœur te suffit mon cœur qui bouge et se penche dans tous les sens et si tu n'es pas le cœur de mon cœur, ô Iza ma très belle mon étrangère indéchiffrable, comment peux-tu, sinon dans de brefs éclairs, me reconnaître, moi qui ne sais que détruire nos attentes ? Iza, cela ne ferait rien si nous nous aimions que tu demeures dans ton être indéchiffrable, moi je le sais, ma puissance infirme la fluence de mon vouloir sont ton labyrinthe, moi je ne suis pas moi je te pille et je l'explore je pille comme le soldat la ville prise la ville ouverte la ville embrasée qui s'écroule. Ton être. Iza si nous nous aimions tu m'accorderais ton être comme le lait dans la bouche du nourrisson et je ne te prendrais pas, t'offrant dans un miroir la science de ton chiffre.

24 - Au déclin d'Atoum, Ad revient sur ses pas, pour retrouver In. Le désir qu'il en a, nourri des bonnes résolutions qu'il n'a cessé de prendre tout l'après-midi, sitôt qu'il a avancé un pied et que le paysage s'en est trouvé modifié, tourne à la crainte. L'être d'Iza est plus conforme à son désir qu'il ne saurait le dire, il le vérifie chaque fois qu'il la contemple, extatique dans le face à face avec le mystère qui se tient là, et que chaque fois les événements font bouger et il n'y a plus d'accès, seulement l'erreur et l'exil de la précipitation, à croire que l'aimée n'est que l'image de la fin, non la fin même qui cependant en elle demeure et la certitude

que l'être est là dans la garde du regard d'Hâpi en forme d'oiseau, se donnant sans tromperie à la vision comme ce qui, étant marqué, cependant demeure sa propre demeure ouverte à l'accès qui donne et ne donne pas accès, mendiant pour s'accomplir comme demeure les larmes de l'accomplissement, cette certitude le tenaille et le tire, ainsi que fait l'hameçon déchirant, qu'il y résiste ou non, cœur et chair, vers Iza. Lorsqu'il craint, dans l'effacement des longues ombres, de l'avoir perdue, il la voit une joie le surprend tressaille dans la poitrine amère affleure à la surface de la honte. Il a beau s'approcher d'elle, ils se regardent (c'est toujours la même chose), il ne lui a jamais vu des yeux si grands ouverts interrogatifs d'abandonnée vive dont la pâleur est intense, ses yeux croisent des yeux qu'elle ne peut comprendre qui ne peuvent parler tant ils implorent. Tous deux restent immobiles, séparés, leurs yeux ne se quittent pas ne se distraient pas jusqu'à la douleur jusqu'au regard fixe du

double à qui le repos est accordé lorsque le doigt de la compassion lui a fermé les paupières. Enfin In tend à l'homme dont la barbe noircit les joues, des dattes sèches, ce qu'elle a trouvé. Ad pense qu'il voudrait se rendre utile il n'y a rien à faire ils ouvrent entre les dents la chair revêche qui communique au palais et aux gencives son âpreté il tend à In un fruit ouvert dont il a retiré le noyau elle le remercie des yeux

je t'ai parlé tout le jour tandis que tu n'étais pas là tu pénétrais dans les méandres de ma honte tu étais moi tu comprenais tu ne m'innocentais pas tu me connaissais de même que je suis lié à moi-même d'un lien que je secoue et qui ne se dissout pas, lien premier, lien postérieur, lien qui est moi. Ta bouche était la bouche qui proférerait la parole où les lèvres ne remuent pas remuent lorsqu'elle est tellement tranchante qu'il faut à la bouche s'ouvrir. Or tu te tiens devant un tombeau scellé à l'intérieur une paire d'orbites mobiles explorent, dans le noir, les parois peintes. Ils avancent l'un vers l'autre le pied droit et leur main tendue se rencontre sous l'oblique bénédiction d'Aton, la parole d'Hâpi pleine d'oiseaux.

25- Mon bonheur est comme les roseaux que tu fends et piétines pour faire le lit. Il ne fallait me donner aucun bonheur. Tu donnes tu reprends tu disperses d'un coup de pied je le vois cracher ses noyaux et jouir avec mépris d'un nouveau fruit, dis-le si tu me trouves usée sans goût, dis quelque chose, parle, tu ne dis jamais rien, tu vas me faire haïr tes gémissements de plaisir. J'ai bien voulu, va-t'en, je n'ai aucun droit sur toi, pourquoi aurais-je le droit de te retenir et l'aurais-je que je m'en voudrais d'en user. Tu ne m'aimes pas me trouves laide tu t'es trompé c'est ton droit ça ne se commande pas surtout ne reste pas pour éviter de te sentir en faute quelle horreur si tu restes par devoir et moi, qu'en fais-tu, et tout ce que je peux sentir et si je t'aime mais tu n'as pas à en tenir compte tu es libre. Oui, il ne tient aucun compte de moi, jamais ; en me donnant du plaisir tu as rusé tu m'as trompée avec la bouche que tu as ouverte entre mes cuisses mais moi je ne t'intéresse pas. Il n'est pas obligé de me trouver intéressante mais alors va-t'en ne me laisse pas souffrir plus longtemps le besoin que tu calmes entre mes jambes tu trouveras bien à le satisfaire ailleurs avec d'autres qui s'en contenteront mais moi tu m'as assez détruite tu m'as volé mon bonheur. J'aimerais ailleurs ? Aimer un qui m'aimerait qui ne penserait pas qu'à se coucher sur mon ventre. Pour faire jouir mon ventre il n'y a pas besoin d'aimer je m'en irai là d'où vient l'aquilon et j'en trouverai autant que j'en voudrai pour se mettre à mon service et remuer à l'intérieur comme des poissons dans les trous d'eau ouvrent et referment la bouche

sur leur nourriture et frôlant de leurs flancs les parois tapissées d'actinies. Celui qui m'aimerait je ne lui refuserais pas la douce défaillance celui qui m'aimerait, comme je désirerais le faire venir et de tout mon amour le faire demeurer en moi, il me sentirait comme je le sentirais, longtemps jusqu'à s'évanouir tous les deux et je serais remplie de lui. Ad n'est plus capable de m'aimer. Je voudrais qu'il me parle et il s'occupe de roseaux et préfère les poissons qu'il rapporte, le corps désespéré remuant encore horriblement, transpercé en travers d'un long trait et lorsqu'il revient et que ses yeux font le tour de mon corps, je vois cette petite chair pendante qui grandit et se dresse et alors ses yeux deviennent mielleux et sa bouche comme celle d'un bébé et si je n'ai pas envie il ne faut rien montrer je serais une ingrate et il s'acharne à obtenir que s'éveille en moi une jouissance qui ne réjouit rien et à cause de lui mon corps devient un étranger je le méprise d'avoir été ainsi méprisé. Tu ne me prends pas, tu m'utilises et tu réclames la grande passion ? Il prend un air malheureux et c'est moi qui devrais le consoler mais quelle inconscience trame une fois de plus mon malheur, non, retomber dans les mêmes pièges lui touchant les bénéfices moi j'aurais fait les efforts le tout pour qu'il puisse de nouveau me tenir sous lui parce que de nouveau son bassin se serait éveillé et ensuite il retournerait à sa pêche et à ses roseaux comme si de rien n'était, oubliant que j'existe aussi longtemps que son corps soulagé n'aurait pas besoin de mien. Qu'il se prenne lui-même, qu'il se charge de lui-même. Je t'aimerais si tu fais un effort si tu nous fait sortir de cette fosse où tu nous as mis.

26- Tu ne dis jamais rien, dit-elle.

Il ne répond rien. Un tourbillon de paroles en miettes tourne en lui aucune réponse n'est la bonne, il n'y a pas de réponse les mots se présentent comme des avocats payés d'avance.

Tout est de ma faute, je n'ai pas été capable de renoncer à être heureux.

Renoncer ? Tu as tout eu, tu ne sais rien en faire, tu gaspilles.

Mais oui, parle ! J'ai pris, j'ai eu, et toi, qu'as-tu fait sinon profiter, ne donnant rien ? J'ai pris, c'est à voir ! C'est toi qui ne fait que réclamer. Je ne te demande jamais rien, tout ce que je te donne sans rien dire soi-disant, crois-tu que je ne voudrais pas le recevoir ? Tu es comme tu es, je n'ai pas le droit de vouloir te demander quoi que ce soit. D'ailleurs désormais je ne te prendrai plus, tu ne pourras plus me faire ce reproche. Est-ce que ce n'est pas toi qui me cherches et qui me harponnes avec tes peintures et joues à faire fondre ma volonté sous ton regard ; si tu ne voulais pas de moi, tu devais te montrer différente. Tu m'accuses de

manière injuste.

Tu m'as eue tant que tu as voulu et même lorsque je n'avais pas envie je n'ai rien dit.

Tu n'as rien dit ? Tu as mauvaise mémoire.

Que t'ai-je dit, et quand ?

Tu n'as jamais dit : " laisse-moi " ?

Je l'ai peut-être dit une fois et il y a eu toutes les autres que tu oublies.

Je n'oublie pas que tu ne penses qu'à toi et que je dois tout faire et si ça ne va pas c'est ma faute évidemment.

C'est toi qui fait tout et c'est toi la victime...

C'est bien, je te laisserai.

Tu ne pourras pas te retenir longtemps.

Parle ! Si c'est pour dire ça...

Tu vois bien, qu'as-tu à répondre ?

Tu n'es qu'un trou et c'est toi qui as besoin de moi.

Tu es ignoble, répond In. Elle retient les larmes qui envahissent ses yeux. Tu es capable de dire des choses pareilles !

Tu le cherches, tu me pousse à bout.

Tu m'obliges à me défendre. Crois-tu que je ne serais pas différente avec toi si tu me regardais autrement ? Tu me méprises, tu ne t'intéresses pas à moi, sauf pour coucher. Faire l'amour, quelle expression ! Faire l'amour, faire le clown, quel mensonge ! Maintenant je sais ce que tu penses. Toute la journée tu me laisses le soir tu fais ta besogne et tu ne partages rien avec moi ; nous sommes l'un à côté de l'autre ou l'un contre l'autre jamais l'un par l'autre, l'un avec l'autre, l'un en l'autre.

La voix d'In s'étrangle dans un sanglot, à cause de l'idée du bonheur massacrée sous ses yeux.

C'est toi qui me dis cela, alors que je suis toujours seul et que je fais tout sans rien te demander jamais tu ne feras le geste qui montre que je suis autre chose pour toi qu'un homme de peine avec un appendice réservé à ton plaisir...

Ad s'interrompt sous la gifle que lui inflige le démenti de sa mémoire. Une main dans le soleil a suffi à remplacer le sexe d'Iza. S'il pouvait le lui avouer et qu'elle lui pardonnât, ne voyant que la dérision de l'acte et par suite nulle bien grande trahison ! cependant, il le sait, par cela même qu'elle ne saurait descendre dans ses propres abîmes, évaluant l'expérience qu'il a faite du vide, panique où l'éther de feu et la terre, sans intervalle, ayant frayé avec lui, l'ont fait tomber au moyen d'une jouissance, puis d'un geste nullement contraint, car sa volonté a rusé en obscure

connaissance de cause pour accéder à ce que par elle-même elle ne pouvait atteindre, croyant pouvoir se servir à cette fin de la puissance des éléments qui allaient l'asservir, Iza ne saurait davantage, pense-t-il, entrer dans la substance des mots destinés à l'exprimer mais parce qu'ils ont déjà tellement servi non ! ce n'est pas la raison ne peuvent à eux-seuls la lui faire atteindre.

Et parce que la femme au corps creux, capable de si profonds tressaillements, celle qu'il a habitée en aveugle, enferme en elle des abîmes pareils aux siens, inaccessibles, inconnaissables sinon à l'aide de quelques signes fugitifs qui rendent plus évidente la mutuelle incompréhension, il devient plus certain que jamais qu'il ne pourra l'atteindre et recevoir d'elle le don de l'être dont elle est l'inconsciente, l'involontaire demeure, si le Tiers abîme plus insondable que tout autre n'advient pas, s'offrant à l'extatique recueillement commun des âmes en peine.

Menteur, aimanté par mon corps comme une bête, c'est ta seule jouissance qui t'intéresse !

Une bête ! Maintenant cesse ! Je n'ai pas besoin de toi pour ce que tu dis, c'est terminé, j'ai trouvé beaucoup mieux ailleurs.

L'accent d'Ad sonne vrai.

In est prise de vertige et ne sent plus ses jambes la soutenir. Son homme, celui qui n'est plus son homme. Elle ouvre la bouche mais n'articule aucun mot et s'éloigne machinalement elle ne le voit plus les arbres et le fleuve tournent comme une roue elle marche sans rien sentir tandis qu'Ad n'ose la rappeler ni faire un geste et regarde fixement s'éloigner, diminuer, disparaître, la silhouette, le miraculeux mouvement de hanches auquel toute la cruauté du monde n'a pas retiré sa beauté, preuve visible et périssable que là continue d'habiter, intact, le mystère pour lequel il se perdrait, se perd, et qu'il perd. Il irait rejoindre la vase dans le ventre d'Hâpi s'il ne se sentait trop lâche, c'est à dire en vérité encore désireux d'étreindre la belle forme qu'il a tantôt trahie, tantôt insultée.

27 - Iza, je te demande pardon, tu ne peux pas comprendre, je te demande pardon, je suis ignoble, j'avance vers toi à tâtons, ne cessant de te blesser, de mordre pour te saisir tu es tellement insaisissable. Iza tu vas revenir n'est-ce pas ? Je te servirai, ma divine. Que reste-t-il de moi si tu m'es ôtée ? C'est ma faute et c'est de ma faute que je t'ai punie. Je puis donc vouloir si basement ? Je pleurerai parce que tu t'es mise à l'abri de moi. Comment te reprocher de vouloir être avant d'être à moi ? Maintenant tu vas te cacher de moi. Et si je ne te retrouve pas ? (L'image d'Isis passe sur le double fleuve). Iza j'aurai l'amour en offrande dans mes deux mains,

tu le reconnaitras je renoncerai à toi (le fil du sabre trace sur le cœur un sillon qui s'ensanglante). J'aurai de la crainte. Je rendrai un culte à ta forme vivante et j'aurai joie seulement de savoir que tu existes. Je ne te toucherai pas je ne te souillerai pas. J'espère seulement que ton regard quelquefois se souviendra de moi lui ma seule nourriture. Je vivrai de toi, je te boirai, emplissant mes yeux de la rivière de tes larmes et tu sauras que mon cœur est malade de toi. Ma prédestinée, je t'ai perdue. As-tu été faite unique pour moi unique ? Je ne sais rien de cela. Je sais que je t'ai trouvée et que tu as été mon unique, ma fondation j'ai tremblé sur toi et tu es devenue ma prédestinée et maintenant je puis te trahir chaque jour et chaque nuit labourer la poitrine d'un soc tranchant.

28 - Dans son abattement, Ad a laissé courir les heures et lorsqu'Aton, ayant passé la plaine miroitante d'Hâpi, a ordonné le retournement des ombres, c'est une puissante terreur qui le met debout, le fait marcher, courir plus rapide que les troncs qui descendent le fleuve, tandis que Nout enlève lentement sa robe, laissant voir l'œuvre d'Hathor. Et voici qu'Ad croit distinguer, en direction du nord, une vaste lueur qui semble s'élever de la terre, pareille à celle de la lune avant son lever, et fait pâlir le ciel au-dessus de l'horizon. Plus il s'avance, plus la lueur devient intense et il ne doute plus que quelque chose de nouveau et d'inconnu se laisse approcher, là où le monde s'arrête, peut-être derrière, en contrebas de la terre. Parvenu au sommet d'un léger relief, la chose lui apparaît. Comment la décrire ? Des mots ont dû être inventés à son usage. Posée sur la nuit, une longue surface rectangulaire couleur soleil, juste assez éblouissante pour éblouir, mais pas assez pour qu'on ne puisse en soutenir la vision. Elle est percée d'ouvertures brillant d'une clarté blanche, où s'agitent mille points sombres ou lumineux tour à tour en surgissant, tour à tour pénétrant dans la muraille. Au-dessus, des pentes en tous sens ont la couleur argentée de la lune. Il voit partout des étoiles qui s'allument, qui disparaissent. Le ciel du jour et le ciel de la nuit se retrouvent là, le ciel entier descendu sur la terre pendant la nuit. Ad croit un instant comprendre il s'approche sans crainte. Sous ses pieds le sol est lisse et froid comme Hâpi, mais dur et clair. De grands fauves immobiles sont couchés, les yeux ouverts et les oreilles attentives mais Ad n'en a jamais eu peur s'approche voit qu'ils sont durs et clairs. Après qu'il les a touchés plusieurs étoiles se mettent à grossir, un grondement confus et uniforme les accompagne. Elles se dirigent vers lui, comme les yeux de félin, puis l'éblouissent. Son cœur se met à battre et il n'ose plus ni avancer ni reculer tandis qu'elles passent près de lui avec un bruit d'insecte, soulevant un bref coup de vent.

Ad se réfugie aux pieds des lions de pierre et de fauve en fauve, s'approche de la muraille d'or. Il est maintenant environné de têtes humaines qui le croisent, le doublent, le bousculent quelquefois et alors marmonnant des bruits sans s'arrêter ; il devine seulement les corps, enveloppés qu'ils sont d'écorces claires, souples comme des feuilles. Certains ressemblent à de grandes fleurs ondoyantes qui ont la démarche et les yeux peints d'Iza mais non mais si il faut s'approcher pour voir s'ils sont peints, très finement, avec bien autre chose que de la terre les cheveux brillent les enveloppes qui ont l'air de cacher le corps ne cessent de le toucher, de le frôler, de le laisser fugitivement paraître. Ad cherche à voir une main, un pied, le cou à l'endroit où naît l'épaule. Il aperçoit une figure nouvelle à chaque seconde mais juge vite à quel point certains ne semblent femmes que par accident, tandis que d'autres, de leur genre commun, n'ont conservé que quelques attributs et quelquefois, comme en rêve, vient à sa rencontre un exemplaire du divin modèle, peut-être une apparition d'Isis, chaque fois miraculeusement différentes, chaque fois aussi digne d'émerveillement, passantes sous la nuit dans une pluie de lumière.

Il y a ici de quoi devenir l'âme de tous les corps et cependant c'est l'unique de qui il a été connu qu'il cherche à reconnaître dans chaque visage qui s'approche et s'éloigne, et avec lui un destin, un amour possible.

29- Errant parmi les météores dans la circulation de corps habillés, de regards éteints, brillants, sombres, indifférents, montant et descendant des marches sous des portiques, Ad, parvenu à une esplanade carrée fermée de frondaisons d'albâtre, de colonnades de porphyre, d'où jaillissent des jets d'eaux illuminés sous la garde de hauts palmiers qui penchent la tête, aperçoit, debout sur les marches que surplombe un fronton sculpté représentant la fille de Rê sous son insigne de rectitude et, agenouillées, les âmes dans l'attente, leurs actes posés en tas à côté d'eux, vivante comme le jour où elle sortit des mains de Khnoun, In, debout, tournée dans sa direction mais elle ne l'a pas encore vu il se dirige vers elle, ne voit plus qu'elle, non d'une simple perception, mais d'une vision qui, dans cet espace nouveau et inconnu, ressuscitant un passé dont la durée entière surgit non plus dans son extension mais dans l'intensité de la figure, d'un seul coup tangible, qui révèle qu'elle s'est accumulée en secret comme un capital d'éternité, le transporte dans la première présence d'Iza, oubliée et de nouveau intacte, à la naissance de l'amour, non pas lorsqu'il l'a touchée la première fois, mais lorsqu'il a reçu d'elle un nom qui l'a engendré, faisant de lui l'âme de son âme. Ses yeux d'eau l'ont rencontré elle descend les marches vers lui et comme au cinéma se précipite dans ses bras sa

poitrine se presse contre lui comme elle est plus petite que lui c'est son sort de femme elle sent que sa taille est prise dans le bassin de l'aimé les passants passent elle ne pense ni au malheur ni au bonheur une grosse goutte de pluie lui coule sur les reins tandis qu'Ad noie de baisers sa nuque et son cou, lui donnant des frissons, puis une autre sur l'épaule glisse entre leurs deux poitrines et d'autres sur leur tête et leur dos les passants se dispersent en courant ils continuent de s'embrasser comme de vrais amoureux bientôt ils sont trempés leurs ventres mouillés se collent l'un à l'autre et rien au monde ne les ferait bouger d'ici tandis que les lumières s'éteignent et que la chanson de la pluie a remplacé dans les bassins celle des fontaines arrêtées par intervalles une palme s'égoutte sur eux et des ruisseaux leur coulent le long des jambes la pluie redouble et ils sont lavés ils en ont plein les yeux et lorsque leurs lèvres se touchent elles aspirent la même eau. L'inondation coule entre leurs pieds leur monte jusqu'aux chevilles les deux primitifs amants reculent d'un pas se saisissent les mains et s'éclaboussent en piétinant le courant et rien puis se reprennent dans les bras l'un de l'autre et Ad caresse partout où il le peut le corps glissant que, dans son désespoir solitaire, il s'était juré de ne plus toucher ni désirer. In aussi a glissé une main entre leurs corps serrés et saisit le membre qu'elle cherche à faire entrer en elle mais elle est trop petite il la soulève dans ses bras et pendant quelques secondes ils s'émerveillent de cet accomplissement dans la légèreté mais elle se cramponne à lui il perd l'équilibre, ne pouvant éviter qu'elle se sépare de lui elle plie les genoux et l'attire vers elle dans le déluge qui court le long de ses reins.

Je me sens devenir liquide entre tes bras, mon aimé. J'ai vu, j'ai désiré et je te choisis.

Moi aussi, mon aimée, je devient liquide comme une libation versée dans la barque de ton corps, si tu veux nous voyagerons avec et peut-être que nous nous noierons tous les deux dans le même naufrage.

Ad et In s'appellent par leur nom et dans leur fusion ont oublié où ils sont et que le déluge pourrait bien les recouvrir. Ad enfin, avec la douleur qu'il éprouve chaque fois qu'approche de sa fin le moment unique qui va mourir et que peut-être aucune résurrection ne sauvera, se retire, s'agenouille entre les jambes d'In et avant de lui tendre les bras pour la relever, laisse une dernière fois sa bouche courir après d'ultimes baisers, aspirant sur le corps et jusque dans le défilé secret d'Iza le don lustral de la maternelle déesse.

Ad !

Iza ?

Il y a une chose que je ne t'ai pas encore dite.

Ad ne l'interroge que du regard.

Je crois que j'attends un enfant.

30- Il y a donc erreur à considérer l'âme et le corps comme deux substances distinctes, puisqu'il n'y en a qu'une qui en tant qu'hypostase (disent les Hellènes) est sa propre union ou relation à soi-même, ce qui constitue la forme réfléchie, singulière et incommunicable (le double) de ce qu'elle est comme simple "chose" du monde, apparemment finie.

Erreur plus encore à les considérer, à la manière de celui qui fabrique des lentilles pour étudier le comportement de ses sœurs les araignées, comme les modes de deux attributs parmi une infinité d'autres. Car ou bien la parallèle étrangeté des attributs est universelle et la pensée ne peut rien connaître qu'elle-même mais n'étant alors pensée de rien, n'est rien comme pensée, ou bien il y a conspiration de tous les attributs et l'on voit bien par suite qu'ils ne sont rien que la relation, dans son infinité réfléchissante, de la substance avec elle-même ; par suite, ils ne sont pas inconnaissables, tout ce qui est relevant de la substance qui est connaissable, puisqu'elle est elle-même pensée.

En conclusion, nous tiendrons le postulat qui énonce que la substance est dilection et la dilection substance (ou, si vous préférez, l'essence de celle-ci). Il faut convenir, nous avons longuement vu pourquoi, que cette essence est infiniment délicate à définir, que véritablement elle ne peut l'être, sinon à tâtons et formellement, parce qu'infinie elle est. C'est pourquoi l'homme est créé (avec son) double (d'où la confusion et la compréhensible erreur), uni à soi-même d'une union poursuivie semblable à celle que la Triade inspira à partir des larmes de la vaine première poursuite. Nous sommes tellement habitués à tout faire commencer avec le corps ! Ainsi la femme est-elle aimée à cause de son corps. Au contraire souvenez-vous d'engager sagement, amoureuxment, l'ordre de la connaissance à la rencontre de l'ordre d'être, pour faire l'apprentissage que le corps n'est pas autre chose que la pose, là, de l'âme pérégrine différant d'elle-même et que par suite l'homme qui se croit l'âme de la femme au moment où il l'est le moins, est l'âme d'une âme. Moins l'âme cherche la distinction, plus elle recherche la fusion et plus elle affirme la pure et vide identité sans différence, plus elle devient corps et seulement corps, confondant l'amour avec le va-et-vient phallique érigé en ciel indépassable. L'amour de dilection, quant à lui, veut l'unité et la différence et jamais l'unité sans la différence ni la différence sans l'union qui réalise l'unité.

Puisque le moment, qui n'est qu'un moment, est venu de définir, je dirai que l'âme ne diffère pas du corps sinon en ceci : le corps est la

différence en tant qu'elle est posée, une différence in-finie, infiniment petite, avec soi — mais pas si infinie que cela, une infinité finie, car c'est à l'âme qu'appartient l'infinité infinie de la différence ; C'est en le double que se manifeste, comme si c'était son propre, l'infinité vraie de la différence. En raison de la différence infiniment petite entre soi et soi, l'homme est dit être (son) double ; et en raison de cette même différence, l'homme est doublement double, double en soi-même et double dans son propre corps ou genre ou espèce posée là : homme et femme ; car c'est seulement de la différence que s'engendre la différence.

Si nous savions ce que c'est que l'âme, Messieurs, nous connaîtrions le corps, et si nous connaissions le corps que, en raison de notre extrême grossièreté, nous croyons connaître, nous saurions ce qu'il en est de l'âme. Je vous remercie de votre attention.

Livre cinq

1- Athribis tu vis Athribis vivra vengeance pour Athribis devant nous Mattiéh ton âme avec nous ton double Mattiéh ton sang crie justice pour Athribis châtimement tous derrière nos martyrs justice vive

Hampes et drapeaux tendus sur la houle et roulis viennent converger vers la forme humaine et blanche balancées au-dessus de quatre hautes têtes. Frémissements regards tendus lorsque, sous la presse, le jeune homme remue dans les plis du suaire. Ses pieds, renflement de lin, avancent. Avancent vers la Préfecture ; Avancent vers le Commissariat central ; ils descendront les premiers sous le mastaba prêté pour la circonstance par un riche citoyen hyksos. Les curieux les moins militants attendent depuis des heures dans la nécropole, les écouteurs aux oreilles. Les forces régulières, massées autour des édifices de la Grande-Maison, à l'intérieur comme à l'extérieur des murailles et des grilles, ont pour instruction de ne tirer sous aucun prétexte. Hapou Sénéb assassin ! Assassin, assassin ! Le mot est scandé par la foule arrêtée ; le mort ne bouge pas plus qu'une barque amarrée. Soumsout au poteau ! Soumsout à mort ! Assassin ! Soumsout au poteau ! Cela sonne : la formule vindicative est adoptée devant le commissariat central. Soumsout est immobile dans son bureau. D'où il est assis, après avoir reculé son fauteuil, il ne voit ni la rue ni la foule par la fenêtre grillagée. Ne pense pas. Il sait que ses forces sont là, devant, immobiles, munies d'instructions, reliées par radio au Commandement à quelques pas. Derrière lui le Pouvoir doué d'éternité. Akhnaton à mort ! La rumeur, un instant, l'instant de la réflexion paralysée, s'épouvante du sacrilège. L'apprenti héros, bousculé, boit sa honte, la tête bourdonnant de l'innommable, mais, dans les esprits, du cadavre s'insinue désormais une signification nouvelle et si le nom n'est plus prononcé, à l'aube le service du nettoyage s'active à effacer, sur les murs, des mains coupées. Quelle enquête permettra de retrouver le pochoir qui a servi au forfait ? Le droguiste qui a vendu les bombes à peinture ? Lesquels, dans

les placards et les fonds de garage, ne sont pas couverts d'empreintes digitales, coupables, pour chacun de ceux qui ont vu ?

2 - “ Les funérailles du jeune Hyksos victime à Avaris d'un sordide règlement de compte s'achèvent en ce moment même. Le soleil brillera demain sur la majeure partie du royaume. On prévoit cependant quelques passages nuageux avec risque d'ondée en fin d'après-midi sur l'extrême Nord-Est du pays, au-delà d'une ligne Doumiat-Djanet. N'oubliez pas vos capotes ! On se souvient que le cadavre de Mattiéh Athribis, ce jeune Hyksos disparu depuis plusieurs jours, avait été retrouvé avant-hier dans la soirée dans l'arrière-cour d'un bar de Saft-Atin, le “ quartier chaud ” d'Avaris. Nous avons rencontré madame Malak, la concierge de l'immeuble, qui nous a fait le récit de sa macabre découverte : “ On ne peut pas dire combien de temps il est resté là. Vous savez on ne sort les poubelles qu'un jour sur deux. Les poubelles, elles passent très tôt le matin vous savez, avec mes jambes, maintenant je les sors le soir, je prends mon temps après le film ça arrive qu'on les retrouve renversées des fois, mais voyez-vous maintenant je ne peux plus me lever si tôt qu'avant. Je roule la première poubelle et quand je reviens prendre la suivante, je l'aperçois, la tête pleine de sang derrière qui dépasse. Je l'avais pas vu tout de suite en tirant la première poubelle parce que voyez-vous ce sont de grandes poubelles et moi je ne suis pas assez grande pour voir par dessus, et puis on ne va pas toujours regarder qu'est-ce qu'il y a derrière. Et j'ai crié : au secours ! au secours ! Mais vous pensez bien les locataires se tiennent à carreau. Pour vous dire y a seulement celui du premier gentil comme tout qu'il est, très serviable, il a ouvert sa fenêtre et je lui ai de suite montré le mort et il a téléphoné à la police. On a bien essayé de voir si on pouvait quelque chose pour le mort mais il avait un trou à la tempe c'était bien visible qu'on l'avait tiré. Et vous n'avez rien entendu, pas de bruit suspect, pas de coup de feu ? Ben non vous savez et pis la télé allumée on entend pas trop ce qui se passe dehors. Vous savez dans ce coin y a des bagarres de temps en temps, faut pas trop traîner. Notez bien c'est tranquille dans la journée. Mais tous ces jeunes c'est comme les chats la nuit faut que ça sorte. Et en plus c'était un chômeur, qu'on dit. Hé ! ça a pas le rond et ça cherche. ” Mais oui, madame Malak, les problèmes des jeunes. Merci madame Malak. En raison de la personnalité de la victime et du lieu où elle a été retrouvée manifestement les agresseurs ont cherché à se débarrasser au plus vite de sa dépouille l'enquête s'oriente vers le Milieu, d'autant que des traces de drogue auraient été découvertes à son domicile et que la victime était à cours de ressources. Néanmoins, le mobile du crime n'est pas encore

élucidé. La police demeure discrète et l'enquête suit son cours. Chassez-en le Moi ! il revient au galop ! Le Moi, le naturel de nouveau chez vous ! En raison de la nationalité de la victime, une foule nombreuse a accompagné le corps jusqu'à la Nécropole. La cérémonie s'est déroulée sans incidents malgré les tentatives de quelques provocateurs qui ont crié des insultes au Préfet et au Commandant des forces de l'ordre. Celles-ci avaient été invitées à se tenir en retrait et à ne répondre à aucune provocation. La police n'a procédé à aucune arrestation et l'on a pu constater combien l'immense majorité de la population était éprise de paix civile et respectueuse de l'ordre public. Le Gouvernement du Nome a adressé ses condoléances à la famille de la victime et s'est déclaré convaincu que toute la lumière serait faite sur ce crime ”.

3- Assassin ! Liberté X. Seth vengeance X. Lutte finale X. De chaque côté de chaque entrée, porche, porte : X sanglant. Seth vient. Seth va passer. Seth délivre. Les employés municipaux n'en peuvent mais. A l'aube, des camions de soldats ponceurs stationnent aux carrefours. Complices ! Traîtres ! Circulez ! Recule ! Je te dis de reculer ! Vous paierez vos crimes ! Foutez le camp ou on vous ramasse !

Le grondement aigre d'un hélicoptère de surveillance couvre les invectives et les passants se dispersent. Passent de nouvelles têtes. L'une crache, s'enfuit, disparaît au coin de la rue. Saisissez-le ! Pourquoi courais-tu ? Fouillez-le ! Répression ! Répression ! Le grondement revient. De minute en minute croît l'armée des héros. Ils montent d'anciens escaliers, tournent de nouvelles clés dans leurs serrures ; ils ne sont plus les mêmes. On connaît désormais l'ennemi, on l'a appris, on sait. On sait aujourd'hui que les chefs ont raison. Au lieu secret dont la chasse va envoyer en mission des résidus promis à haute dignité, le mur, l'œil écaillé à hauteur de la poignée, et l'autre mur, celui à l'interrupteur, devançant l'attente du regard qui regarde. Ils rendent témoignage : la porte muette elle-même sait. Le quotidien, qui s'en était retiré, tandis que le héros sent, déjà, qu'il vieillit et que son action s'installe une demeure dans l'Histoire, reprend très lentement sa place. Le fauteuil près du lit face à l'écran redevient très lentement le même qu'il était. Lui tout seul, lui dans sa tête devient au passé et c'est un autre qui récite la suite des faits tandis que son moi désormais seul véritable se recueille dans sa transcendance. Reculer ? Revenir en arrière ? Ce n'est plus possible. Nous sommes tous prêts. C'est la mobilisation. (La mort, nommée, a donné une fois pour toutes son prix à tout ce qui vient). Les éclats de la déclaration d'Apousèneb le réveillent en sursaut. Couvre-feu ? Le provocateur ! Intolérable ? Criminel, et tu parles !

Le désir d'interrompre le valet du tyran, en éteignant l'appareil, rend plus intense la curiosité d'entendre la suite, dont il sait avec certitude qu'elle ne peut que le confirmer dans sa juste haine. Jusqu'au retour au calme, les rassemblements de plus de cinq personnes sont interdits.

4- “ Combattants, ne cédez pas au grand provocateur. Une seule riposte de la nation hyksos unanime : la grève générale ”. Cinq ou six épiciers sont abattus en plein jour dans leur magasin. Dès l'aube aujourd'hui et les suivants, l'exode commence des femmes et des enfants qui ont encore des parents à la campagne.

S'il vous plaît. Contrôle. Nationalité ? Immatriculation ? Tu notes ? Destination ? Vous avez vingt-quatre heures pour repasser ici.

Merci, je ne repasse pas !

C'est obligatoire... On obéit aux ordres !

A...

La Cause n'attend pas, circulez ! Cir-cu-lez !

Les miliciens se hâtent deux par deux. Pas possible d'expliquer à chaque bourgeois automobiliste qu'il doit servir le peuple. Au signal de l'homme-radio, le poste volant disparaît dans la nature et quelques citadins n'apprennent qu'à la nuit qu'ils sont passés au travers. Par principe, aucun intérêt à rentrer dans l'immédiat. J'appelle la concierge. Merde, on s'en tire sous Pharaon !

Tiens, un qui ne veut plus vivre ! Tu ne comprends pas qu'aujourd'hui nous pouvons prendre le pouvoir ?

Prendre le pouvoir...

“ Un groupe terroriste revendique les assassinats de commerçants qui se sont succédés depuis le début de la semaine. Les auteurs de ces lâches attentats visant la communauté hyksos sont activement recherchés. La protection des magasins ouverts sera désormais assurée aussitôt qu'il en sera fait la demande par les intéressés en appelant le 62 POL 49 60 62 POL 49 60 ”.

Seth ! Seth ! Seth ! Seth !

Des jeunes filles en tunique blanche et la tête voilée de rouge comme des vierges sont, à la tête du cortège, une démonstration d'innocence. L'université, mise à sac, est fermée aujourd'hui et c'est vendredi. Telle une nuée d'oiseaux foudroyés dans un battement d'ailes, la “ science ” égyptienne elles l'ont jetée par les fenêtres et les garçons en bas ramassaient les volumes et les lançaient en l'air et quelques uns, scandant “ science de Seth ! ”, furent assommés et blessés par des encyclopédies. Maintenant, depuis le campus, cela fait une heure qu'ils sont ivres de crier :

Seth ! Seth ! Seth ! Seth ! Seth ! Et des inspirés improvisent : Seth vient ! Seth délivre ! A l'approche de la place Aménophis III, un tir de petites balles asphyxiantes qui se brisent comme de fins cristaux les disperse dans les rues avoisinantes ; mais pas un qui déserte et ils se retrouvent aux points de rassemblement prévus par l'Organisation et il faut que le Peuple qui met le nez à la fenêtre descende fraterniser avec la Jeunesse. Les filles, si besoin est, montent se faire ouvrir et les plus tièdes ne vont plus tarder à être changés à leur tour en héros. C'est bien ce qu'a crié, grimpé sur le toit d'une voiture, un jeune adepte du savoir absolu : " Seul un peuple de héros fait l'histoire " et ce peuple qui n'était même pas un peuple apprend qu'il devient une nation. A l'appel du dieu il n'est plus un carrefour où n'affluent voiles rouges et têtes d'onyx et plomb. Sur la marée qui encercle le commissariat et vient buter contre les hauts murs et les grilles les hommes en faction tout autour se sont repliés à l'intérieur un hélicoptère déverse une fumée suffocante. Les entrées des immeubles avoisinants sont prises d'assaut et quelques courageux, un tampon sur la bouche, cherchent à ramasser les piétinés ; la stridence d'un second appareil serait-ce le même, déjà ? couvre progressivement la rumeur. L'éclair d'ombre va passer sur les têtes et c'est à peine si l'on perçoit, l'espace de quelques secondes, le claquement serré de la mitraille. Aussitôt le ventre au-dessus des têtes vomit une flamme puis une trainée de fumée noire bondit sur le bord d'un toit enfin se précipite au fond du gouffre. Ceux qui sont morts ont vu le pilote sanglé dans sa bulle de plexiglas. Il n'est plus temps. Des miliciens qui courent, écouteurs sur les oreilles et masque sur le nez, on ne voit que les pâles reflets d'une paire de petits hublots ronds sur les yeux. Leur main crache de courtes flammes en direction des grilles. Ordre de tirer. Derrière les grilles, des constellations d'éclairs. Ce qu'il reste de manifestants s'est jeté à terre mais les cadavres ne suffisent pas à arrêter les balles. Toutes sortes de petites machines grondent et trépident et l'on meurt de toute part.

Prenez position sous le camion. Visez la grille au milieu. Dès qu'ils ont tiré vous leur passez la fusée suivante. Couchez-vous !

L'explosion du centre de la façade du Commissariat suit d'un court instant le choc de la mise à feu. L'arrière du camion est mitraillé. Un soubresaut secoue l'un des deux artificiers ; son camarade tend la main vers la mare de sang qui s'élargit autour de sa tête.

L'autre ! hurle-t-il, mais il ne bouge plus.

A vous ! La grille !

Non seulement la grille sort de la fumée, tordue, béante, mais les constellations d'éclairs n'y fleurissent plus et à l'instant même le milieu du

mur sud s'effondre sous une autre explosion.

Ça travaille de tous les côtés !

Ils s'entendent rire de bonheur. Ordre numéro trois. Assaut. Soumsout, des morceaux du plafond sont tombés sur son bureau, est assis dans son fauteuil, les yeux fixés sur les genoux, son arme est couchée sur les gravats, que sa main ouverte montre.

5 - " A la suite d'un combat acharné, le Commissariat d'Avaris est tombé, la ville est virtuellement aux mains de sa population qui s'organise. Avaris est sur le point d'être libérée, c'est une immense victoire du peuple hyksos. C'est le signal qui nous conduit de victoire en victoire ! Vive le peuple hyksos ! Vive la juste cause de Seth miséricordieux ! Les glorieux combattants du peuple hyksos répondent présents ! L'heure sonne de la victoire complète et de la totale libération. Le bulletin de victoire est tranché, la ville jetée dans l'ombre, à l'heure où l'on a cessé d'égorger, agonise, c'est la fin, ce n'est même plus de la douleur ça et là qui râle, opère, c'est la queue dans les couloirs aseptisés les groupes électrogènes en catastrophe les roulettes de caoutchouc des charriots déposent sur le sol brillant des chapelets de petits rectangles poisseux et sombres qui s'estompent par degrés se montrent, mais sur les roues mêmes, s'obstinent à chaque tour comme un tampon désencré qui ne retrouvera plus la couleur du neuf, regarde l'heure c'est peut-être les nouvelles à la télé on va peut-être comprendre quelque chose : Apouséneb est apparu, couvre-feu immédiat, état de siège, huit-cents arrestations, les insurgés seront jugés et exécutés dès demain selon la procédure du flagrant délit. Même sort pour tous les complices des assassins de Soumsout.

Huit-cents. Dans le noir, c'est à peine croyable. Le lait va tourner. L'aube lointaine se lève, grise, la vibration familière attendue des réfrigérateurs réveille ceux des rêveurs qui veulent en avoir le cœur net. Dans la rue, ni troupe ni voiture blindée ; de rares piétons rasent les murs.

6 - Huis clos. L'instruction a pris la nuit. Les juges et la défense sont tous partis à la caserne hors-les-murs où sont détenus les prisonniers. Troupeau d'ombres dormantes sous les éclairages de secours, le retour de l'électricité les inonde crûment, encadrés par les soldats en armes quelques uns sont morts sans bruit. D'autres, la peur maintenant de mourir bien plus qu'hier au combat fait qu'ils sanglotent comme dans la vive rencontre du désespoir chez les petits enfants. Et d'autres regardent et d'autres se retournent, la tête dans le pli du bras, pour ne pas voir ne pas haïr sentir souffrir. On écoute la conversation des soldats plus de trois cents armes

légères ou lourdes ont été saisies à l'issue des combats. Il faut se lever se mettre en rang regarder faire le tri et le compte et l'enlèvement des cadavres et des blessés, passer à la queue-leu-leu devant un greffier on en voit de tous les côtés derrière des bureaux transportés à la hâte et à peine a-t-on ouvert la bouche qu'on est enveloppé d'un bref éclair photographique et à peine l'a-t-on refermé qu'on voit sa photo à l'envers collée sur sa fiche. Attendre. Interdiction de parler ? Ceux qui parlent deux fois sont mis à part.

“ Nous nous sommes trompés et avons été abusés par des chefs factieux, au mépris de la loi et de la vie de nos concitoyens. Nous n'appartenons qu'à un seul peuple, le peuple d'Égypte, à un seul Prince et Roi dans la divine direction d'Aton le Seigneur des Seigneurs ”. Nom. Adresse. Signature. Les feuilles distribuées par les soldats circulent. On se regarde.

Monsieur le soldat, je ne sais pas lire.

Il y en a qui ne savent pas lire.

Regroupez-les par ici.

Ceux qui ne savent pas lire par ici.

Envoyez-leur les greffiers. Vous les faites signer tout de même à l'emplacement prévu.

Les analphabètes se regardent. Il y en a qui secouent la tête.

C'est une erreur, je suis égyptien, moi !

Ceux qui désirent signer, par ici.

Être regardé.

Si je m'en tire, je file à Dachoûn, je travaillerai pour l'oncle Mou.

A tout prix, être une erreur. Il y a s'effacer il y a recevoir de face sa disparition. Ce n'est pas possible.

Ils ont signé ? Au Marché central.

Le camion franchit les barrages. Chaque pied vérifie la présence du sol sous lui ; le marché est désert et silencieux. Un cageot, dans un coin, occupé par un assortiment de fruits, a échappé au nettoyage. Manger de ces fruits. La vue qui précède la main s'arrête sur les plaies brunes et les auréoles blanchâtres. Rentrer à la maison. S'en aller. Ne plus rien regarder. On mettra ce qu'on pourra dans un taxi jusqu'à Phakous.

Oui, on l'y a bien vu.

Il était à côté de moi jusqu'au matin.

Il s'est présenté pour signer et a déclaré qu'il ne signerait pas.

Pourtant, il n'y a pas de doute, il n'a pas combattu ; il s'entêtait à vouloir rentrer chez lui quand on se repliait ; il voulait parler, qu'il disait.

7- “ Citoyens hyksos. Le président Chérek vous parle !

“ Mes chers compatriotes, vous venez de faire la preuve de l'immense aspiration à la liberté qui vous anime. Pas une cité du Delta, mes chers compatriotes, qui n'ait manifesté contre l'oppression. Partout vos pacifiques défilés de deuil ont montré de quel côté se trouve et la haine du peuple et le mépris de la paix civile, et le déni des droits imprescriptibles de la nation. Et comment ne pas rendre hommage aux martyrs d'Avaris, victimes d'un véritable acte de guerre contre des hommes et des femmes qui accompagnaient une victime de la tyrannie vers sa dernière demeure ! je vous le dis, c'est dans l'union, tous ensemble, que nous conduirons la tyrannie vers sa dernière demeure ! ô, vous que les tribunaux de l'arbitraire ont relâché, ne vous y trompez pas, vous êtes l'écran qui cache trois cents victimes ! Le Pouvoir agit en sorte qu'on ne comprenne pas. Il n'a plus d'autres armes que les ruses grossières de la terreur. Trois cents victimes ! Mon cher peuple ! Tu as besoin de repos, mais ce repos, il te faut le mériter par une lutte incessante. Trois cents chers disparus ! Et demain, combien ? Préparons-nous à les réclamer sans relâche. Nos espoirs ne seront pas vains, chers compatriotes, nos luttes sont promises à la victoire ! Résistons chaque jour dans la dignité, faisons triompher la juste cause de nos actions ! ”

Malgré les brouillages locaux, les Hyksos eurent connaissance du message de Chérek. La convention veut qu'il dise vrai, et une prudente adhésion.

8- Et aussitôt circulèrent de petits disques brillants que chacun à son tour écoutait dans un léger casque acoustique, comme on pense à autre chose en rangeant la vaisselle ou en parcourant les pages d'un livre.

“ Mes frères, les Écritures prophétisent : le pays que Seth notre Seigneur abandonne, Hâpi le fait disparaître sous les eaux pour toujours. Frères ! Cette prophétie s'adresse à nous aujourd'hui. Voulez-vous disparaître pour toujours ? Où bien voulez-vous maîtriser encore pour des générations Hâpi ruisselant dans vos jardins et vos fontaines ? Voulez-vous que notre grand Dieu, une seconde fois, émigre, comme jadis il émigra de Nebet à cause de l'infidélité du pays de Kouch ? Car tes ennemis aujourd'hui passent et repassent sur la face de Kouch et la couleur de l'or est devenue poussière et sang. Sachez-le ! Hâpi lavera cruellement le pays de Kouch, jusqu'aux os, Hâpi sera le tombeau de Nebet.

“ Aujourd'hui que Seth-Noubti est descendu parmi nous, aujourd'hui qu'il a fait alliance avec les fruits oranges de Nephtys, il est temps, mes frères, de revenir à lui et de le reconnaître, car il est votre Dieu

et vous êtes à lui, le peuple qu'il s'est attaché. Son dessein n'est pas la réunion des deux pays, fusion impossible et contre-nature. Sma ! ce mot n'est pas le nôtre, c'est le mot qui recouvre votre oppression, c'est le masque de l'impôt et du pillage de vos biens. C'est le nom autorisé de l'injustice. Qui a jamais vu l'oncle obéir au neveu ? Le neveu demander des comptes à l'ainé ? Cette monstruosité doit cesser pour que la paix revienne. Frères ! Ce serait justice que Seth au collier d'or nous abandonne si notre lâcheté méprisait sa cause. Chaque jour dans l'ombre Apopis se réjouit de ses humiliations, Apopis ne se montre pas, mais chaque jour du fond de la Grande-Maison, il s'informe et donne ses instructions occultes. Le grand trompeur dit blanc, mais ses projets sont noirs : faire durer votre exploitation, mais surtout, mes frères, tenir Seth sous le fouet ! Un fouet de papier, un fouet qu'au signal convenu vous allez déchirer et briser victorieusement ! Votre victoire, la victoire de Seth ! La victoire de Seth, votre victoire ! Ainsi, que dans un élan unanime sa juste cause soit notre cause : alors son or ruissellera de nouveau jusqu'aux chevilles de vos femmes et avec des acclamations, vous lèverez dans vos bras vos fils et vos filles qu'on ne vous enlèvera plus. Mais, que dis-je, qu'en est-il aujourd'hui ? Les entendez-vous sonner, ces mots innommables : enlèvements, disparitions ? Le serpent sous sa ruse avoue sa cruauté. Apopis dévoile son dessein d'extermination : il veut nous voir disparaître ; mais nous, nous voulons que se lèvent nos héros et nos martyrs, nous voulons les voir ressusciter à la droite de Seth notre défenseur, nous les voulons debout les armes à la main, les glorieux combattants de Seth. Frères hyksos, ces martyrs, ces combattants, ces héros, je les vois, je les entends qui marchent. C'est vous ! Et moi, mes Frères, moi votre prêtre auprès de notre grand Dieu, je lui fait le serment que vous êtes son peuple et que vous allez lui rendre le sol de son émigration, à lui qui ne cesse de vous donner force et intelligence pour le combat final. A lui tout honneur et toute gloire dans les générations. Amen. ”

g- Des câbles électriques circulent partout sur le sol, dans les caves de Silé, où Chérek s'est replié. Tantôt on a renoncé à pouvoir fermer les portes, tantôt un coin en a été scié sommairement et les câbles ficelés et maintenus au bas du chambranle par un gros clou planté de biais. Dans tous les couloirs, des soldats (apparemment), une vague casquette sur la nuque, avachis sur des chaises, une arme entre les jambes, une boîte de conserve à portée de la main, fument. Le chef fait la guerre aux mégots surtout dans une cave, dit-il et oblige les plus dépenaillés à passer l'aspirateur chaque jour. Dès le premier jour, il a fait poser de la moquette dans la pièce

qui sert de bureau. Il est penché de tout son poids, les côtes appuyées sur le rebord de la table, comme s'il voulait se précipiter en avant, passer de l'autre côté c'est bien ce qui pourrait finir par arriver. Sur le mur, en face, verte, une grande carte du Delta.

Les chefs de section qui ont eu l'initiative de l'insurrection d'Avaris vont être sanctionnés.

Ils sont arrivés, Seigneur.

Mettez-les en état d'arrestation, menottes aux mains, et amenez-les.

Seigneur, nous avons lu tes ordres !

L'ordre d'attaquer ? Où ? Quand ? Exécution !

Et dans les corridors, des claquements réguliers, appliqués, consciencieux, circulent et font les yeux se fermer et les mâchoires se serrer et ceux qui les comptent comme les heures la nuit des horloges en comptent quarante. Au début, à chaque coup, des cris de protestation, de déchirantes explications, puis qui décroissent et accompagnent les derniers, puis plus rien. Le corps dans un drap est transporté à l'infirmerie et soigné. Le compte reprend, et les cris qui ont assisté au premier supplice sont dès le début intenses, mais croissent encore lorsque, par hasard, le fouet revient sur ses traces les plus neuves ou que la lanière a été mieux appliquée. Puis trois. Le cri est un “Ah!” de surprise qui résiste au cri tous les muscles se tendent à se rompre contre la douleur comptent eux-mêmes les coups. Le sang se mêle à la sueur salée.

Faroun a tenu bon comme un diable, il est sonné évidemment, mais n'a pas perdu connaissance.

Vous ferez enregistrer leur promotion, Faroun est nommé lieutenant. Dès qu'ils seront sur pied, rappelez-les. Un revers qui nous coûte quatre-cents hommes. Dans le paysage, c'est heureusement globalement positif. Compte tenu que nous entrons dans une phase de négociations, il convient d'entretenir le climat “spontané” dont Salitis a besoin. D'autre part il va falloir intensifier la formation militaire des jeunes. Les cours du soir et les stages à la campagne n'ont jamais été bien sérieux. Tous nos cadres devront désormais donner un minimum de deux heures d'instruction par jour. Le ron-ron associatif où l'on se tient chaud, c'est terminé ! Nous, vous rédigerez une note en ce sens. Maintenant, la pression sur les villes est une chose, le contrôle des routes et des campagnes une autre. Les dépôts d'armes et de munitions dans les fermes devront être tous mobiles et entraînés à la mobilité. Je veux un rapport plus complet que le précédent sur les implantations, les personnels ruraux, les besoins de formation dans chaque nome.

Monsieur le Premier Secrétaire...

Allons, allons !

Mille excuses, Monsieur le... (rires).

Partout où les sections rurales sont opérationnelles, ordonnez des coups de main ponctuels et limités sur des cibles bien identifiées : égyptiens immatriculés au Sud, Habirous – ce sont les plus zélés pour faire du renseignement au profit d'Akhenaton –, armée, police... pas d'exactions contre les autochtones. La nouvelle politique le veut. Exactions égaleront sanctions, qu'on se le dise ! Enfin, que les commandos s'inventent de nouvelles signatures. " X " demandera désormais une autorisation. Trouvez-leur des "Comités de Lutte contre la Répression", vous voyez le genre. L'identité hyksos ne doit plus apparaître qu'occasionnellement et maintenant, messieurs, comprenez-le : c'est la lutte finale ! Vous vouliez dire ?

Monsieur le... Président, le rapport est à jour et sort de la frappe. Vous l'aurez cet après-midi.

C'est excellent et je vous remercie ; venez me le remettre vous-même que nous rédigeons une note à l'usage des sections rurales.

10 - De la colline d'Hisn aux sables de Baltim et de Rakoté où se parlent toutes les langues à Matarieb aux voiles ondoyantes, à l'heure où Atoun a cessé de tracer des miroitements de signes sur les feuilles de l'Arbre et descend, hostie démunie dans l'éclat de son ostensor, entre les lèvres de Nout, un fonctionnaire est déchiqueté dans l'explosion de son véhicule et maintenant brûle sur son ventre violet naît la toute première, la sirène au loin d'une ambulance n'y peut rien une rafale de projectiles qu'on ne voit pas cribler le pare-brise d'un camion la route est déserte ; il poursuit sur sa lancée, ralentit, on le voit qui se rapproche dangereusement du fossé, on le voit qui s'y penche et s'y couche avec douceur. Quatre ombres courent et se glissent sous la bâche : elle se soulève – des rectangles passent d'ombre en ombre dans la voiture qui s'est garée tout contre, feux éteints, rallume ses yeux, disparaît. Des patrouilles sont abattues Monsieur le Préfet on ne peut tolérer que des terroristes tiennent le haut du pavé. J'entends bien je partage vos préoccupations, malheureusement la capitale semble peu consciente de la situation. Sa Majesté – qu'Atou la tienne en sa droite sublime – tarde à nous donner les moyens qui s'imposent. Mais, Monsieur le Préfet ... Eh ! Voyez donc à prendre les mesures que vous pouvez Monsieur le Préfet nous manquons de carburant de carburant ?... Et si je vous signe un ordre de réquisition ? Ce sera très impopulaire, vous le pensez bien ! Qu'à cela ne tienne, n'en

abusez pas ! Signez des reconnaissances et des bons !... Monsieur le Préfet, je suis à vos ordres N'êtes vous pas attendu ? Que Monsieur le Préfet m'excuse, l'ordre de réquisition... Vous avez mon accord ; faites imprimer vous-même des bons de réquisition. Vous êtes les forces de l'ordre que diable ! Mes respects Monsieur le Préfet.

11- Le mouvement des entrailles vers les lèvres, si tenu, une vibration, font lever les yeux, les ailes, derrière le hublot, vibrent, d'invisibles nerfs et tendons actionnent les gouvernails auxquels s'agrippent s'étirent en longs réseaux des gouttelettes. Les corps se penchent : Mennéfer flotte, grosse barque aux flancs chargés, sur le miraculeux fleuve végétal parcouru de sept veines bleues et lisses comme dans sept miroirs l'orient au crépuscule, vers l'estuaire. Le front, à la poursuite de l'apparition, s'appuie au hublot, mais le toucher ne retrouve pas contre le plexiglas la froide humidité poisseuse de la mer. L'attente évasive s'est faite impondérable possession du territoire du Nom-de-Ptah qui existe par soi et ses habitants des armées d'insectes en campagne.

12- N'avez-vous pas souhaité, un jour, entreprendre le voyage qui eût fait de vous l'Étranger ?

Nous visitons les morts : pas besoin de vérifier qu'il y a bien eu vie antérieure ... Je le dis ainsi, il n'est pas vrai que cela suffise ; il se trouve seulement que j'ai été fait l'exécuteur du vouloir royal, ce qui me lie autant que lui est lié comme le joug à la paire de bœufs. Et pourquoi ne pas le dire, votre visite fait de moi l'étranger que votre âme et regard me retournent c'est là l'unique intérêt d'être étranger, ce commencement d'existence. Que cherche-t-on en effet dans l'extase des paysages, dans l'admiration des portiques ? A être connu d'eux. Ainsi est-ce leur double, et l'âme de leur double qui sont recherchés : leur vie antérieure. Car au présent, pour le prêtre et le guerrier, pour le bourgeois et la plèbe qui sont tous, pourtant, des parties de cette âme, ce ne sont que des pierres que l'on taille et traîne contre des coups, que l'on fait traîner et tailler pour de l'argent.

Mais ma patrie n'a pas produit de telles figures de la réception du vrai par l'âme !

Et la musique ? Non pas la musique que tous les peuples font (encore que...), mais une musique de Musicien, d'un habitué de la Muse ! Or pourquoi ne pas se demander si cet art, qui rend sensible le temps, la forme de l'âme, de la manière la plus pure – plus pure encore, elle serait le pur silence – au vrai, elle exprime le sursis que nous souffrons – si cet art n'est pas plus beau que tous les autres ?

Vous diriez que non seulement ce sont des œuvres qui sont belles (à des degrés divers selon leur vérité), mais que les arts mêmes seraient plus ou moins beaux ? C'est une idée bizarre !

Peut-être en effet que leur rapport à la Vérité souffre des degrés et que mon art qui est fait d'arpentage et de pierre opaque et obscure, est le dernier de tous en dignité ?

Jamais le commun n'a eu besoin d'un architecte pour se construire une maison, à moins qu'il n'eût commencé à se prendre pour un dieu ; alors il a réclamé, de fait, un monument, d'abord à l'usage de son cadavre, ensuite seulement, s'il lui restait de la fortune, à son propre usage de vivant, mais en vérité à l'usage de et pour figurer son pouvoir comme on achète une B.M. double V. Aussi est-ce d'abord pour le Temple qu'est l'Architecte.

Vous voulez parler de ce lieu vide, miroir du ciel, où habite la statue.

Et au contraire du temple, la statue est pleine, sans intérieur, et la statue est celle de Dieu.

Oui, la statue est pleine. Il y a là quelque chose qui ne va pas. Alors voilà : peut-elle avoir des yeux qui regardent ? La statue hésite vraiment à être celle de Dieu, car la Triade surpasse la plus haute contemplation, puisqu'elle se tient au delà de toute figure. Vous conviendrez que le Disque, plutôt qu'aux sens, s'offre à la pensée, mesure de la mesure. Cela ne fait guère une bonne statue. Pourtant on veut des statues, on les réclame.

On veut, en les adorant, ce dispenser d'aimer ce qu'elles figurent.

Les Habirous font profession de les haïr toutes et vont jusqu'à solliciter des audiences auprès de Sa Majesté pour réclamer qu'il les fasse détruire dans son royaume.

Ils cherchent vraiment à se faire haïr !

Il est à craindre que la vérité se fasse haïr sans peine... Le Roi n'est pas éloigné de penser comme eux et vous vous doutez de ce qu'il en résulte en fait de relations avec Ouaset d'un côté, et avec cette outre pleine que nous survolons, de l'autre.

Je pensais à une grosse barque...

Oui, de commerce !

Pourquoi y-a-t-il des statues qui regardent, et d'autres pas ?

C'est que la statue naît sous le ciseau et demeure pleine. Or comment regarder sans intérieur qui regarde ?

Mais l'intérieur n'est au mieux que du vide !

C'est quelque chose comme du vide en effet. Un jour le

sculpteur a désigné ce vide en creusant la pupille. Ce sculpteur là avait une âme ! Il venait d'apprendre comment produire une ombre sur une surface ; il venait de sortir de l'espace, inventant la peinture.

La peinture ?

Oui : pas plus que le point la surface n'est vraiment de l'espace, et ce n'est même pas la surface qui compte, mais ce qui s'y dépose de ce qui s'y réfléchit : de la lumière retenue.

Alors, de l'ombre ?

Les âmes, ce sont des ombres ; sans ce piège à lumière qui se retire de l'espace, je veux dire sans la surface, il n'y aurait pas de couleur. Or ici, la lumière se laisse prendre comme ceci, et c'est une couleur, là comme cela, et c'en est une autre. Les couleurs, en se composant, se mélangent, se limitent, d'où formes et figure. De même l'âme est-t-elle, dans le corps, ce qui le rend coloré, visible tout simplement.

Alors la statue, au creux de sa pupille, n'a-t-elle pas une âme ?

Oui, tout à fait, mais c'est pourquoi la peinture est plus vraie, produisant elle-même lumière et ombre, et à cette fin abandonnant l'espace de la statue. Remarquez-le bien, la statue, elle, n'est l'invention d'aucun espace propre ; elle nous fait concurrence dans notre espace, celui du corps... Mais peut-être que la peinture est moins vraie que la Musique, puisqu'elle reste malgré tout au seuil de l'espace ?

Je vous accorde votre façon de dire !

Car vous vous gardez la parole !

Non pas la parole, mais la voix, quand l'âme même des cordes tendues (Ô, Dieu, son corps, mort)... Que disais-je ? l'âme même des cordes tendues...

Vous disiez : "Non pas la parole, mais la voix".

Non pas la parole, mais la voix...oui ! le dit peut disparaître, car la musique commence avec la forme indicible du dire, avant le dit. L'art poétique est science de la mesure du dire, mais l'harmonie est la science de la mesure de l'indicible du dire, donc de l'âme. La musique est la mesure même !

La mesure de rien d'autre qu'elle-même, ou de l'âme ?

Mesure d'elle-même, elle serait esprit, à ce que nous avons dit. Or elle est de l'âme : la mesure de l'âme, de sa forme, le temps.

Autrement dit : de notre condition de pèlerin. Ici, je ne suis pas venu en pèlerin, en musicien, mais pour interroger.

Vous avez raison : ce pays-ci n'est pas le terme.

J'avais besoin de lui...

Pour un passage, un simple passage.

13- L'appareil a ralenti jusqu'à demeurer en suspension et c'est seulement à la sensation d'une légère secousse élastique que les passagers apprennent qu'ils ont atterri. La porte de l'habitacle s'ouvre de haut en bas et se déplie pour former un escalier. Partout des hommes armés. Des chevaux de frise, des voitures blindées encerclent l'aéroport.

Comme vous voyez, le Delta n'est pas loin.

Est-il encore possible de voyager jusqu'à Héliopolis ?

De ses pentes, la vue est immense sur le Delta et l'on y vient pour la manifestation d'Atoum. Quant à la sécurité, je descends ici pour en traiter : elle ne va plus de soi. Entre le Roi d'un côté et les Hyksos en rébellion de l'autre, ce n'est pas un secret d'état, Hérihor est puissant et subtil manœuvrier. Voilà un prince dont les ambitions ne sont pas petites ! Qui tient Ounou tient le Delta. La ville n'a jamais connu une puissance, hors spirituelle, qui lui fût propre : elle ne peut que s'offrir à son vainqueur et aujourd'hui, elle n'est pas regardée de deux côtés à la fois, mais au moins de trois. Maintenant, pour tenir Ounou, votre Héliopolis, il faut raisonnablement tenir Mennéfer. Or Mennéfer, c'est Hérihor...

C'est bien ce que je commence à comprendre.

En attendant, pour comprendre Ounou, il faut vous rendre sans tarder au temple de Néouser où l'on vous expliquera la partie orientale du culte d'Aton sous le nom de Rê : c'est ce temple qui étudie toute l'année la naissance du Disque. Ounou au contraire est consacrée à son déclin et à sa disparition : vous y connaîtrez, si Dieu veut, la doctrine occidentale. Une voiture peut vous emmener à Abou-Gourab. Je vous y retrouverai, si je le puis.

14- Depuis l'hiver, la délégation royale conduite par Imhotep est installée dans le temple de la Force-vive-de-Ptah. Hérihor est attendu pour midi. Derrière la butte de Ménès, la fraîcheur, méthodique conquête de paysans : une herbe intense, qu'il faut craindre de froisser, occupe les carrés dessinés par la chanson des écluses, par les étroits canaux bordés de remblais qui ont pris les formes contournées et lisses des racines qui les retiennent. De paisibles compagnies d'oiseaux peuplent l'ombre des branches de jujubiers et des palmes. Pourquoi se retourner vers l'écœurante odeur des ruelles et, de l'autre côté d'une longue place nue, vers la muraille d'Apôpis qui fait mal aux yeux ? Des policiers armés prennent position. Les voitures d'Hérihor et de sa suite quittent le palais. Les hommes d'arme disparaissent dans la muraille. La puissante échine d'albâtre se tient au repos : le front et les lèvres sont d'intelligence.

Le Roi n'entend nullement vous dicter la conduite à tenir. Soyez assuré que le moment venu Sa Majesté jetterait toutes ses forces dans la bataille pour que le Delta ne tombe pas entre les mains des Hyksos, qui, après tout, ne sont qu'une minorité dans cette moitié du Royaume.

Je suis reconnaissant à Votre Majesté, l'illuminée d'Aton, qu'elle daigne envisager l'expédition de renforts, mais croyez-le : tout est fait dans le Delta pour que l'autorité légitime soit maintenue.

Les événements récents...

Excusez-moi de vous interrompre : Chérek s'est trouvé du jour au lendemain en possession d'un armement sophistiqué dont il a fait l'essai à Avaris. Cela s'est soldé par son repli vers Silé ; point du tout par une victoire significative de ses forces. La situation est bien loin d'être aussi grave qu'on s'est plu à le dire. Chaque attentat est l'occasion de procéder à des arrestations qui affaiblissent leur mouvement. Je compte qu'avec le temps, l'opinion hyksos elle-même se lassera de ses extrémistes qui lui coûtent cher. Et, de mon côté, je l'avoue : tout comme l'adversaire, davantage que de nouvelles recrues, ce dont nous avons besoin, c'est d'armement et de finance ! La pression fiscale ne saurait, je présume, être plus élevée au Nord qu'au Sud, par conséquent...

Il est exclu actuellement de lever quelque nouvel impôt que ce soit. L'état des forces ne le justifie pas. La tendance a été ces dernières années à un surarmement et au gonflement des effectifs dans l'hypothèse d'un conflit de longue durée avec l'Est.

Un armement trop lourd qui ne convient nullement à la guérilla urbaine à laquelle nous sommes confrontés. La guerre si le mot est approprié, car nous n'en sommes pas vraiment là, grâce au ciel ! la guerre qu'il est à craindre que nous devions mener, est civile, avec les caractères que cela comporte.

J'entends bien, mais Votre Majesté estime, dans sa grande sagesse, que la solution est beaucoup plus évidemment politique et sociale que militaire. Il ne s'agit pas tant de rechercher un compromis avec Hérihor que de travailler à modifier le paysage cosmopolite du Delta en garantissant ses droits à chacun mais par ailleurs en cessant de considérer les ethnies comme des interlocuteurs institutionnels. Que la géographie l'emporte sur la tribu ! Désormais, aucune audience d'un organe officiel de l'État ne devra plus être accordée aux Hellènes, aux Habirous, aux Hyksos en tant que tels, mais à des délégations constituées à base de représentants élus à la proportionnelle dans chaque norme. Vous voudrez bien mettre en place l'organisation d'un recensement dont vous rendrez publics les résultats avant la fin de l'année. Sur cette base, la Grande-Maison envisage un

redécoupage administratif du Nord. Enfin vous aurez le souci d'incorporer des Hyksos ainsi que des Habirous ou des Hellènes, selon les localités, dans les forces régulières de sécurité, à raison de un à trois pour dix. Ceci néanmoins dans le cadre de la politique normale de recrutement.

Je ne crois pas que ces mesures puissent être prises sans moyens spécifiques...

Vous obtiendrez le financement d'une campagne d'information diffusée également dans les trois langues. Le message doit être entendu par tout ce qui est métèque dans le Delta.

Loin de moi l'idée de critiquer des mesures si raisonnables mais je vous rappelle les lenteurs administratives et surtout constitutionnelles, eu égard à leur ratification par le Conseil du Bas-Pays.

Excusez-moi, Prince, de vous rappeler à mon tour qu'il s'agit là des directives du Roi. Vous avez la haute charge d'exécuter la politique de la Grande-Maison. Je ne fais que transmettre...

C'est un honneur pour moi, Monsieur l'Administrateur, que de m'inspirer avec constance de la pensée royale. Exécuter ? cela ne va pas sans en passer par les procédures légales. Que pourrait attendre le Roi d'une obéissance servile et sans esprit ? Je prie Votre Majesté de bien vouloir, dans les mois qui viennent, juger ma politique à ses fruits.

Prince, elle n'y manquera pas. Je me ferai l'écho de vos scrupuleuses préoccupations.

J'ai eu récemment encore l'occasion de témoigner de mon souci de sa gloire auprès de Votre Majesté. Il reste excusez-moi de revenir à ces trivialités il reste que ma police ne dispose pas de tous les moyens nécessaires. On m'a rapporté par exemple que dans tel nome, en raison de l'augmentation considérable de ses activités de surveillance, elle connaît des difficultés d'approvisionnement en essence pour ses véhicules. Vous conviendrez que ce n'est pas une situation digne d'un pays comme le nôtre.

Je transmettrai, et la question sera étudiée sans retard par le Conseil.

15- Guéziret ! Vous faites chercher Aakhen et vous montez dès que possible.

Seigneur...

Mes amis, la capitale voudrait bien reprendre les rênes ; temporiser n'est plus de saison si nous ne voulons pas voir s'effondrer à bref délai nos positions au Nord comme au Sud.

N'êtes-vous pas d'avis que nous serions bien davantage en position de force pour négocier (ou autre) après avoir liquidé la menace

hyksos ? Les concentrations hyksos ne sont pas si nombreuses : le quartier est d'Hut-Heryib, Bast. Avaris seule devrait poser un réel problème stratégique, si l'on ne veut pas rayer purement et simplement la ville de la carte ; j'ajoute Bakliéh, Djanet et Matariéh ne nécessiteraient que de grosses opérations de police. Bien ! Chérek campe à Silé : une opération éclair sur Silé est à notre portée. Dans la foulée, des déportations limitées sur les fermes d'État de l'ouest finissent de régler la question.

Vous vous donnez combien de temps, et quels moyens ?

Je ne suis pas stratège, mais il me semble évident qu'il n'y a aucun intérêt à laisser pourrir la situation. Pas de pose, pas de temps mort.

C'est un fait, mais vous sous-estimez le degré de préparation des forces adverses, et leur remarquable mobilité. Chérek peut déménager à tout moment, s'exiler en Palestine : nous serions alors forcés de passer le relai au Roi pour expédition ad extra.

Là n'est pas l'essentiel. A lui seul, Chérek n'est rien. L'essentiel est ce qui se trouve à notre portée dans les limites du Delta : liquider les Hyksos.

Séduisante hypothèse ! Mais de deux choses l'une ; ou bien Akhenaton attend, ou bien il comprend, occupe Mennéfer, recueille tout le bénéfice de l'entreprise... et nous cueille. S'il attend, la partie n'est pas davantage gagnée au Sud.

Une armée victorieuse au Nord marchera comme un seul homme sur l'Horizon d'Aton tandis que nous occuperons Amonhotep avec une négociation ; Il a sentimentalement toutes les raisons de voir d'un bon œil la fin de l'hérésie, de sorte que sa loyauté n'est pas à toute épreuve. Il gardera au moins une oreille ouverte à nos propositions, le temps d'éliminer Aï.

Là, vous rêvez. Si nous sommes quelque temps pour Akhenaton une occasion de spéculer, il n'en ira pas longtemps de même pour Imhotep et encore moins pour Aï qui demeure commandant des forces ouaseti. Amonhotep n'a pas les moyens de le neutraliser.

C'est juste. Si vous me permettez de poursuivre votre pensée, il est certain c'est ce qui ressort des tractations déjà engagées qu'Aton ne sera investi que pris en tenaille dans une coalition avec Ouaset. Tout se tient et le succès est en vue si mi-li-taire-ment nous obtenons que l'armée d'Amon rompe avec la Grande-Maison. Ou tout au moins qu'elle demeure neutre le temps qu'il faut pour opérer au Nord.

Neutre ? C'est beaucoup trop hypothétique. Amonhotep tient Ouaset, mais Aï tient Amonhotep. C'est la suppression de Aï qui s'impose évidemment, ce qui implique une conjuration dans l'armée du Sud.

Je vais reprendre la question : soit dit en passant, elle a déjà été étudiée... Je tiens de mon collègue Mahou des renseignements de première main sur les cadres.

Moralité, il est fort dangereux de régler la question hyksos avant d'avoir éliminé Aï.

Chérek pourrait bien ne pas nous offrir le délai qu'il nous faut.

Présumons que nous pouvons contenir un soulèvement général hyksos. Cependant, mon cher Aakhen, je compte sur vos talents de négociateur et votre parfaite connaissance du Delta. Tandis que nous traitons le problème Aï-Ouaset, vous engagez avec Chérek une négociation sur les bases suivantes : non-agression, principe d'une zone autonome dans le Delta, création d'une commission de partition.

Chérek peut-il être dupe ?

Vous lui offrez des garanties immédiates : le retrait en un mois du nome d'Avaris de toutes nos forces et l'administration directe par ses soins.

C'est un cadeau empoisonné pour le donateur !

Ou bien Chérek est un génie, ou bien Etdonaferentes n'est pas encore né !

Les intérêts de sa nation pourraient bien lui donner du génie. C'est un rapide, qui pourrait accepter notre offre immédiatement histoire d'occuper le terrain, sans se priver de commanditer des entreprises fort peu commerciales.

Certes, mais rien de trop grande ampleur...

Ce n'est même pas évident.

Dans ce cas, jouons un jeu de sa façon : répression sur le terrain et poursuite des entretiens à Silé ou ailleurs.

16- Pharaon à la place de Pharaon ! Penser la chose sous cet angle au moins une fois. En rire au moins une fois. En avoir ri. Hérihor premier. Exterminer les Hyksos. Aux pas les Habirous, rouvrir la route d'Assur. Doumiat et Rahoté en franchise. Ma capitale "Temple-de-la-Puissance-de-Ptah". De Men-Néfer à Ounou sans interruption. Mon tombeau pour l'éternité. Les Habirous. Que faire ? Chérek ne va pas m'échapper. Négocier ? Il me prendra Mennéfer. D'abord Ounou. Le signe. J'oublie le Sud c'est mauvais signe. Ma tête n'y est pas. Mauvais mauvais. Akhenaton et sa métaphysique. Il a déjà gagné sur ce terrain, là oui. Il gagne sur un terrain perdant ! Le mot est bon. Vrai. Fort, franc. L'or qui tourne. Enrichissez-vous ! Le port est trop petit. Acheter Aï. Oh ! Déjà, ce matin, l'impression d'être fatigué dès le réveil. La grippe, ce n'est rien, quel ennui.

Les médecins vont m'assommer. Ça passera tout seul. Si ça ne passe pas. Quel temps perdu. Ça passera de toute façon. Aakhen. Ne pas jouer avec le feu. Non, je ne les appelle pas. Des directives plus précises. Qu'est-ce qu'on risque on rasera Avaris au pire. Ils vont être plus nombreux que prévu. Le recensement est une idée. Sûrement d'Imhotep c'est dans son tempérament. Il y aurait intérêt à attendre les résultats. L'idée d'attendre les bras croisés ! Se faire manger aussi. Les réformes intelligentes ! Les fermes d'État ça ne marche pas. On joue les grands seigneurs. Je donne des terres à nos fidèles sujets les survivants des Hyksos. Royal, ça. Ca, je désigne et la chose tient lieu de l'idée. Il disait " l'illusion de l'évidence perceptive : la perception n'est pas le savoir ". Il le disait. Se méfier, chaque chose se révèle plus compliquée qu'à première vue. Si Aakhen dit un mot de trop. Guéziret ne peut pas trahir. Doubler le port rive droite. Tiens, je construirai un tunnel d'une rive à l'autre ! Quelle idée de génie, on dira même : Il a préservé le site de Men-Néfer. Un barrage géant, voilà une deuxième idée de génie. C'est mon rhume. Je prendrai Imhotep à mon service. Quel prince ! Il sait s'entourer des meilleures têtes. C'est que lui-même ! Attends un peu. Ne pense pas trop ce que tu dis. Elles viennent toutes seules ces idées-là, les rêves superbes j'ai beau me les raconter, je suis parfaitement réveillé, le lendemain matin plus que... même pas des ombres. Napati doit être magicienne ; il faudrait que je couche avec elle plus régulièrement. Est-ce que ça rend idiot ? Ce n'est pas elle qui prépare les tisanes. Je lui ferai quelques cadeaux. Elle a des bras ! Je l'éveille et je lui raconte tout. Elle écrit parfaitement. Juste pendant cette période je ne rêverai rien. Les Habirous ont des devins paraît-il. Les favoriser un peu ne coûterait pas cher. Aton ils ne doivent pas le prendre au sérieux. Ils ne l'appellent pas ainsi. Tiens, comment ? Ca ne serait pas mal que ça marche. Chérek défait. Est-ce qu'Amonhotep ne va pas me mettre des bâtons dans les roues in extremis, pris de remords. Il est scrupuleux celui-là.

Oui, faites-le entrer. J'ai encore des choses à lui dire. C'est bien.

17- Voyez-vous, nous sommes adossés à notre orient. Agir est une gageure.

Je prie Votre Majesté d'observer que c'est la seule action parfaitement adéquate qui serait une gageure mais, on le voit tous les jours, cela ne retient qu'assez peu de monde. Quant à la bonne action, allons ! Je préfère dire : quant à l'action bonne, droite autrement dit, et juste, la meilleure conformément à ce qui doit être ici et maintenant, oui, vous avez grandement raison, mais cela ne saurait interdire la décision, vous le savez bien, Majesté !

Merci pour votre amour des distinctions ! Le malheur est que l'action la meilleure demeure inconnaissable et que le sentiment de l'intention droite ne suffit pas pour que la décision soit la meilleure.

Le sentiment n'est pas juste pour autant qu'acédie l'accompagne. Vous savez, cette espèce de tristesse qui nous invite à négliger le calcul du meilleur, sous prétexte que la connaissance des causes et des effets n'a pas de fin.

Il faudrait que je puisse davantage m'inspirer de votre sagesse.

Si je propose ces modestes remarques à votre réflexion, c'est avec le souci des intérêts de Votre Majesté et de son règne. Je me permets donc d'ajouter que du réel (ou de l'infini, puisque c'est la même chose), il y a tout de même une connaissance possible, finie il est vrai, mais qui n'est aucunement une non-connaissance. Enfin, c'est une action que de produire des concepts et si les concepts considérés en eux-mêmes sont finis, leur production renvoie à l'infinité de leur provenance.

Elle est une imitation du réel...

Nous qui sommes du réel, nous imitons en effet son devenir-réalité.

18 - Allons ! comme nous-mêmes, le prince Hérihor est à la merci d'un double feu. Il ne tient pas Chérek. Il est vrai que Chérek ne le tient pas... Davantage cependant, aussi longtemps qu'il conserve l'initiative des troubles... de la tension qui prévaut dans la région, comme on dit en langage diplomatique.

Humour habille-t-il âme triste ?

Comme vous l'entendez ! Où en est donc son complot avec les Amoniens ?

Je fais l'hypothèse que ses difficultés au Nord peuvent entraîner des conséquences opposées : soit la mise en veilleuse de sa diplomatie en direction d'Amonhotep, soit au contraire la recherche d'un progrès de ce côté-ci. Est-ce preuve de force ou d'incertitude ? Je ne dispose d'aucun renseignement nouveau. Il a l'instinct de la manœuvre mais il ne pense pas le Delta. Il n'a pas de politique... sinon de saboter la nôtre. Je crois qu'avec Chérek, il cherche l'affrontement. Le règlement de compte, en vue d'un avantage qu'il espère décisif.

Cela doit-il signifier un bain de sang ?

C'est hautement possible.

La vérité, la vérité... quel tribunal sera juste de voix ?

Majesté, faites le compte de toutes les données. Premièrement les protagonistes, ensuite leurs actions (d'abord leurs calculs !), et puis

encore leurs passions, et puis les diverses opinions publiques, et puis les passions de ceux qui opinent. Enfin, comme au jeu, c'est seulement après-coup que l'on comprend comment et pourquoi l'un a vaincu, l'autre perdu. Le juste là-dedans ?

Il est très vrai et très peu admis que le juste ne se confond a priori avec aucune cause...

Ne pensez-vous pas votre cause juste ?

Je n'en suis pas là : je vous interroge ! Supposons que la cause d'Hérihor soit juste, et la cause hyksos...

Majesté, Quel beau sujet ! s'il est désormais convenu d'agir au nom du juste et non des intérêts de Votre Majesté et de son règne, il y a urgence à trouver la réponse !

La bonne réponse !

Votre Majesté s'apprêterait-elle par hypothèse à renoncer au trône ?

Non, non, car le pouvoir légitime est plus... légitime que le désordre ! Or ce serait un grand désordre dont le peuple aurait à pâtir.

Et l'illégitime ?

J'aurais pensé, mon cher Imhotep, que vous m'offririez la réponse avec la question. Est légitime le pouvoir qui produit à la fois davantage d'ordre que de désordre et davantage de liberté que de servitude, illégitime l'autre. Cela vous va-t-il ?

Cet autre que vous dites se détruit de soi-même !

Il est dans les termes seulement, une contradiction, car après tout, une bonne police peut faire durer fort longtemps cet impuissant pouvoir dont nous parlons. Ses effets ne se font sentir qu'à la longue : on ne détruit pas une économie ou une société en un jour. Il y faut la tyrannique obstination de la bêtise.

La bête obstination des bureaux.

Consciencieuse suffit ! Ou alors, si l'on est pressé, rien de tel qu'une bonne guerre civile.

Il est à craindre qu'un peuple se relève mieux d'une guerre que d'une longue tyrannie.

Je le pense comme vous, si la guerre n'a pas anéanti trop massivement les meilleurs.

En tout état de cause, elle anéantit bien moins la volonté, elle ne transforme pas toutes les actions en figures de la résignation.

Et puis il faut bien ajouter que le pouvoir d'Aton est souverainement celui de l'Un. L'union des deux pays est un fait : voilà bien le fait qui légitime une politique. Si cette union n'était pas un fait, en même

temps que l'unité le principe d'un bien...

Précisément, d'un côté c'est le postulat hyksos que cette unité n'existe pas et de l'autre le prince mennéfi est pressé...

En effet, Hérihor n'a le souci, je crois, ni de l'unité du Double-Pays, ni de l'unité de quoi que ce soit, mais du pouvoir ; se tenant en-deçà du juste, il est de toute nécessité injuste, s'il est exclu qu'on puisse le créditer d'une erreur de calcul. C'est la rectitude de ses intentions qui en est cause ; c'est pourquoi sachez-le, car vous allez devoir en tirer les conséquences dans un avenir proche, la légitime défense de l'unité de cette terre reçue de Dieu va vous conduire selon toute probabilité à rechercher la neutralisation du pouvoir de ce prince aussitôt que, d'une manière avérée, il se sera mis en travers de notre volonté, celle qu'il a la charge d'exécuter ; son projet n'est-il pas, en clair, de Nous renverser ?

C'est ce que plusieurs indices laissent à penser. Il ne veut pas qu'on lui ôte, avec la question hyksos, sa solution. Le conflit et son règlement ne sont pour lui qu'un moyen, une étape vers l'Horizon d'Aton. Faut-il aller jusqu'à envisager son élimination physique ?

Elle n'est pas à exclure. Le prince s'engage dans le guépier hyksos. Nous intervenons, il est jugé pour haute trahison. Il résiste, avec ou sans le soutien amonien. Nous l'abattons. Ce serait mon ordre.

Majesté, c'est le Général Aï qui doit entendre cet arrêt.

Aï, en effet. Le bras doit en connaître de la tête. Je viens de le consulter et je vous envoie à lui. Cette conférence est décisive. Si je suis la tête, vous en êtes, et de longue date, le cerveau. Vous le savez bien.

Je suis le serviteur de Votre Majesté !

C'est comme vous le dites. Aton vous tienne en sa grâce !

19- Messieurs les généraux, Messieurs les officiers de Notre Maison, en vous demandant de descendre jusqu'en Notre capitale, à l'occasion de la promotion qui touche quelques uns d'entre vous, Nous ne rendons pas simplement justice à une noble coutume, Nous voulons vous parler directement. Nous voulons, aussi, vous entendre. Après cette réunion, Nous accorderons audience à toute délégation et à chacun de ceux qui en feront la demande auprès de Monsieur le Serviteur des Grandes-Œuvres. Mais d'abord Nous ne Nous taisons pas car vous devez connaître clairement les intentions auxquelles est attachée votre loyauté. Ni le protocole, ni aucune convenance n'arrêteront Notre parole : Vous savez que le Double-Pays souffre de graves divisions, que le bien-aimé Hâpi parcourt une terre déchirée par les hommes et saigne. Et bien, vous aussi, je souhaite ardemment que vous souffriez comme Nous-mêmes souffrons. Que là soit

vosre souci, que vous mettiez votre gloire à la guérison de cette plaie ! Là-dessus, je ne l'ignore pas, beaucoup d'entre vous voient dans le nouveau culte un obstacle et un danger ; quelques uns même, en dépit de leur loyalisme, sans lequel il ne faudrait plus songer au métier des armes. Quelques uns me haïssent à cause de cette réforme. Je vous l'affirme en vérité : le culte d'Aton n'est pas nouveau, n'étant que l'unité développée de toutes les plus respectables parmi les croyances que vos pères vous ont transmises. Aucun obstacle ne sera opposé à la liberté des cultes auxquels chacun demeure attaché. Aucun prêtre d'Aton n'attendra jamais à vos convictions ni à celles de votre cité. Aton désigne la divine unité, notre souci. C'est la religion de votre Roi. C'est la religion de toute légitimité qui se connaît elle-même. Je forme des vœux pour que chacun, dans son for intérieur, fasse libre et intime allégeance au principe qui est vie de toute vie et vérité de toute vérité. Que vous l'adoriez sous un autre nom ? Vous demeurez dans la grâce d'Aton.

Le Grand État-major se réunira dès ce soir et poursuivra ses travaux demain matin dans la salle des Hautes-Délibérations sous le commandement du Général Aï à qui je vous invite à réaffirmer votre obéissance. Il vous communiquera nos instructions. Vous êtes la force de la Double-Couronne. La Double-Couronne vous salue.

20- Appuyé sur ses doigts tendus, le corps constellé de Nout a tourné autour de son nombril immobile. De ses yeux de chat, la déesse regarde vieillir son ventre plein du dieu. L'amer Khounsou, l'ayant sali, est parti se coucher : il fait nuit noire. Avaris dort, inquiétude suspendue : aux carrefours, les blindés aussi semblent endormis, tous feux éteints. Sont-ils morts ? Vivent-ils ? Aucun passant ne passe, mais de certaines fenêtres, quelqu'un qui ne dormirait pas apercevrait dans les tourelles plus noires que l'air de la nuit un point incandescent qui à intervalles réguliers faiblit, bouge, se ranime, faiblit. Après un moment, il se précipite brusquement sur le goudron de la rue où il semble courir une seconde et s'éteint, sans que sa trajectoire soit jamais parvenue à faire concurrence aux étoiles filantes. C'est pourtant interdit par le règlement. L'ombre au coin du mur se répète mentalement l'instruction qu'elle a reçue au désert, sur des carcasses calcinées. L'anatomie du char d'acier appartient désormais à la suite ordonnée des mouvements à exécuter. Dégoupiller, courir, prendre appui sur le marchepied, être plus rapide dans ses chaussures élastiques que le casque qui va se soulever, plonger le bras, sauter, rouler. Quand il saute il entend une explosion dans le lointain quand il roule il voit la flamme de phosphore qui jaillit de la tourelle. Sa cheville heurte violemment le bord

du trottoir et la vive douleur le fait jurer, il se frotte avec rage pour l'arracher de lui, ce n'est pas le moment de traîner ici, il se relève boîte un pas rien de cassé Seth soit béni il court en rasant les murs il connaît bien le quartier il perçoit machinalement les rideaux baissés les enseignes les seuils dans une rafale ses oreilles d'un seul coup s'emplissent de sang. Il n'avait qu'une pensée : le lieu du rendez-vous. L'orient, à ses genoux, pâlit. Yeux grands ouverts lumière noire formes blanches vibration du dos au sol secousse fer bras coupés thorax douleur sans souffrance sans douleur secousse oreilles n'entendent plus secousse vibration images sourdes son blanc secousse fer charrue hachoir secousse à secours un mort nuage plâtre gravitation carré du temps bloc fin.

21- Chérek immobile debout les yeux sur l'horloge le regard sur immense comme un jouet la carte du Delta le cœur n'a pas pu ne pas battre plus fort, de plus en plus à la dernière minute ses lieutenants derrière silencieux soudain le crissement des scripteurs semble sortir des hommes-radio penchés sur le texte en clair, vérifiant ce qu'ils ont bien entendu. Chérek alors sait qu'il est comme Dieu, présence immobile de la tempête qui soulève partout à la fois ce qui va devenir, aujourd'hui ou jamais, l'empire des Siens, le pays hyksos. Sans se retourner les voilà qui font passer derrière eux les premières feuilles sorties des machines. Aubes simultanées, aube du grand œuvre, aube de tous les soulèvements qui sont un unique soulèvement de toutes les forces jetées dans le feu, force unique, unanime, temps arrêté. En revanche : la figure de la pluie de feu s'impose ici pour ceux, dans les garnisons et les commissariats qu'elle précipite en un instant du sommeil dans la panique, remettant en marche, soudain, les mille métronomes du temps qui auraient perdu le plomb que, jusqu'ici, leur avait attribué l'éternité : ils se précipitent comme des charlots, le ressort se détend d'un coup, claque et ils s'effondrent, pantins anéantis par les projectiles fournis à crédit par une puissance étrangère, dits "anti-personnel" ou, en abrégé, A. P. Le lecteur ne saura jamais quelle caserne s'est rendue sans combattre ; quel dépôt de munitions un héroïque artificier a fait sauter, et lui avec, pour ne pas être pris par l'ennemi, le pulvérisant ainsi que tous les environs ; quelle garnison, retranchée dans des ruines fumantes, a décimé, jusqu'au crépuscule, chaque assaut ; enfin un bombardement adéquat l'a réduite au silence, mais personne n'a voulu monter planter le fanion vainqueur. Il apprendra seulement qu'à la nuit, les commandos hyksos étaient une armée. Le gros de ses forces convergent dès l'aube vers le sud, pour prendre

Ounou et constituer un front. Chérek vient d'atterrir sur ce qu'il reste de l'aéroport d'Avaris aussitôt plongé dans le noir. Seul un serpent lumineux se déplace dans l'espace, dessinant le tracé de la route vers la ville. Conformément aux instructions, Hapouseneb a pu fuir et se retrouve hagard, sa voiture le pare-brise éclaté, en panne, son chauffeur le buste disparu sous le capot, aux portes d'Héliopolis. C'est une panne d'essence. Hapouseneb n'est pas pressé de se présenter à la Préfecture. Chepsenkaf n'est pas de ses amis. Il a la bouche complètement sèche et s'occupe à fabriquer un peu de salive, c'est mieux que de ne rien faire.

22- L'émetteur d'Avaris et les relais du Delta transmettent la déclaration du Seigneur Président, remerciant les Combattants de Seth, donnant ses instructions, annonçant la formation dans la nuit d'un gouvernement provisoire qui négociera avec le ci-devant Double-Trône. Défense. Reconstruction.

23- Seigneur, le Prince Hérihor accepte de négocier immédiatement, mais sur "son" territoire. Il propose Naïtaout et accorde que le statut diplomatique sera reconnu à nos émissaires. Il exige le secret y compris sur la composition de sa délégation.

Quel comique ! Gageons que nous n'aurons pas affaire à des intimes de Sa Majesté à l'Horizon-du-Disque.

Il propose de part et d'autre un ministre plénipotentiaire et deux conseillers en tout et pour tout.

Tout cela est fort convenable ; faites moi appeler Salitis et transmettez une réponse. Il est pressé. Nous aussi.

Je dois comprendre que c'est oui.

Oui, affirmatif ! Attendez un instant. Vous déposerez ceci au chiffre de toute urgence, Naïtaout doit être contournée.

Seigneur Président, Chéchonq est au bout du fil.

L'imprudent ! Il est vrai que les centraux sont à nous. Il se croit déjà chez lui. Faites lui répondre que le chiffre émet en direction de l'État-major et que j'attends confirmation.

Seigneur, il insiste, il crie.

Passez-le moi donc. Oui, Chéchonq ? ... Oui, en personne ! Je vous rappelle que vous commettez une grave imprudence. Je vous écoute. ... Par Djekou ? ... Bombarder les pistes ! ... C'est une déclaration de guerre ! ... Je souhaitais éviter l'affrontement direct ... Eh bien ! faites... faudra-t-il aussi occuper Souéïs ?... Faites donc pour le mieux. Vous n'êtes pas au bout de vos peines ... Je serai au chiffre dans trois quarts d'heure.

24- “ Les deux partis par acte de souveraineté engagent leur deux peuples sous l'autorité et la responsabilité de leurs gouvernements respectifs à se conformer aux clauses qui suivent : article Un cessation des hostilités. Les deux partis s'engagent, pIII... Article Deux échanges des prisonniers. Article Trois établissement d'une zone démilitarisée. Article Quatre création d'une commission chargée de tracer la frontière délimitant les territoires des puissances contractantes...”

Faites traîner l'affaire encore deux jours sur les points suivants : Date de la cessation des combats. Promesse de signature d'un traité de paix dans un délai d'un an ou deux. Paiement d'une rançon en échange des prisonniers (en inventant une noble justification). Réclamez donc un élargissement vers le sud de la zone démilitarisée. Comprenez-le bien : vous, vous négociez, moi j'ai besoin d'avoir pris Ounou avant toute signature.

Monsieur le Président, vous vexez notre conscience professionnelle !

Mes amis, je vous demande pardon. Nous ferons du papier quand nous aurons gagné Ounou ! Nous la vendrons très cher.

Vous n'y pensez pas, Seigneur, nos forces n'ont pas les moyens de tenir Ounou !

Tu ne vois pas qu'Hérihor va être aplati ?

Permettez moi de parler en toute franchise, car je m'en voudrais de ne l'avoir pas fait.

Parle donc, que crains-tu ?

Avec qui pensez-vous négocier, une fois Hérihor “ aplati ” ?

Sois sérieux, dès que Aakhen apprend que nos troupes sont sur le point d'investir Ounou, proteste, fais mine de claquer la porte, tu l'informes que nous sommes prêts à nous retirer aussitôt s'il consent à conclure non seulement un pacte qui l'assure de l'arrêt des hostilités, mais un traité de bon voisinage, en bonne et due forme, qui lui garantissons notre appui logistique et bienveillant contre une désormais inévitable intervention de la Capitale. En clair même si besoin est une alliance défensive qui peut demeurer secrète jusqu'à “ sa ” victoire. Aménophis n'a pas d'héritier mâle. Hérihor aura fort à faire s'il veut disputer le trône à je ne sais quel prince ouaseti plus intelligent qu'Amonhotep.

C'est entendu, Seigneur, mais la prise d'Ounou disperse nos forces, et rien ne dit qu'Hérihor soit en mesure de s'opposer véritablement à l'armée royale, même avec un vague soutien de nos forces. Et en fin de compte, faut-il désirer à tout prix une victoire de Mennéfer sur le Roi ?

Tu n'y penses pas ? Akhenaton victorieux d'Hérihor ne s'arrêtera

pas là et c'est au Delta qu'il s'attaquera inmanquablement.

Il convient donc de prévenir une défaite d'Hérihor par une véritable alliance militaire, au lieu de divertir nos forces aussi bien que les siennes sur Ounou.

Tu raisonnes bien dans la mesure où la ville du Soleil est un symbole pour toute l'Égypte amonienne. Voyez-donc que Seth s'en rende maître ! Mais tu as la tête dure, car Héliopolis, c'est l'artère jugulaire, c'est notre clé défensive, et la meilleure base d'appui pour Hérihor. Nous ne prendrons pas Ounou, nous l'occuperons sans la toucher, cette vierge ! En aucun cas nous ne franchirons le trentième parallèle, excepté sous commandement unique de Mennéfer. Tu précises tout cela.

J'exécute vos ordres, mais vous le dites vous-mêmes, nous touchons à un symbole, nous touchons Akhenaton.

Écoute : tôt ou tard, il faudra affronter la Grande-Maison. Laissons donc monter Hérihor en première ligne. Il n'est pas pensable en effet que le ci-devant Double-Trône nous abandonne le Delta sans coup férir. Il traitera, mais non sans avoir combattu. Le Roi n'est pas un lâche. Qu'il use donc d'abord ses forces contre ses traîtres !

Seigneur, tout cela dépasse la compétence d'une délégation. Organisons donc une rencontre au sommet. Et pourquoi pas à Ounou même ?

Mon cher Salitis, voilà qui serait fort compromettant ; c'est prématuré. Dans cette affaire, tu es un autre moi-même. Monte donc, (descends donc, si tu préfères) à Héliopolis, offre de rencontrer Hérihor en personne ; mets-le dans notre calcul. Dans les heures qui suivent, nous occupons Ounou sans tirer un coup de feu et nous nous déployons au nord du trentième parallèle, sans aucune exaction, en payant rubis sur l'ongle.

25 - Vous vous dites : “que va-t-il nous arriver, pour qu'il revienne !”. Vous avez raison : quand l'horizon se barre, du côté du désert, vous n'attendez pas pour rentrer votre linge, fermer fenêtres et terrasses mais vous le savez, vous aurez beau vous calfeutrer, il vous faudra faire le ménage après que le vent sera tombé et que vous aurez rouvert votre porte. Ou encore : le paysan qui observe la décrue n'attend pas pour mettre son bœuf et son âne sous le joug et compter ses sacs de semence. Ainsi donc, ce qui va arriver, est-ce Khamsin, est-ce moisson après semailles ?

Osis, tu provoques ! Ne t'étonne pas d'attirer la foudre.

Tais-toi, tu es fou ! Tu entends comme tu parles au prophète ?

Est-ce qu'il ne dit pas la vérité ?

Je dis la vérité, prophète, parle nous donc clairement ou tais-toi !

Tu es de ceux qui ne se mouillent pas et passent pour des devins. Évidemment, comme il parle, on peut comprendre n'importe quoi et son contraire.

Je ne me fâche pas et te remercie même de ton franc-parler ! Beaucoup ne sont pas loin de me haïr, qui se taisent. Parce que tu ne te tais pas, tu es moins éloigné de la vérité. Mais il te manque encore ceci : de l'écouter.

M'écouter, moi ?

Tu ne te plaindras pas que je parle en énigme : tu craches la vérité comme le feu mais quant à en tirer les conséquences, tu es bien comme les autres, tu vis d'accommodements et de compromis.

Excuse-moi, je suis fidèlement la Loi du Juste-de-Voix et ce que j'aurai à me reprocher au jour du Tribunal, je me le reproche, je n'attends pas.

Le Juste-de-Voix t'entend, mais il te manque toujours de savoir l'écouter.

Je ne comprends pas !

Tu as exigé que je parle en clair. Tu as exigé la vérité comme un dû. Tu as exigé qu'on la serve à tes pieds alors qu'elle sortait de ta bouche... Il y a là que tu ne te comprends pas. Tu ne me reproches rien d'autre que ceci : te renvoyer, comme chacun, à toi-même pour une mise en question. Voilà ce qui vous fait aboyer après moi ! Vous dites : " Allez, allez, dis-le, fais l'intelligent ", alors que le péché qui frappe le pays ne vient ni du Nord ni du Sud, mais du cœur. Ça sort du cœur dit-on ! Si tu n'étais pas sourd à la petite prière de ton cœur, tu serais en paix avec moi et tu me féliciterais de ne t'imposer aucune vérité du dehors, comme par force. Simplement je vous dis : Écoutez votre cœur, mettez-vous à écouter le cœur, et puis continuez à écouter, et puis ne cessez plus.

Tu veux donc faire de nous tous des curés ?

Des curés ? Vous n'avez cure...

Fais attention, ne te moque pas de nous.

Mais laisse-le parler : écoute un peu pour une fois ; il te dit d'écouter et tu causes, tu causes. A la maison tu es pareil, c'est quelque chose.

Eh ! Fais attention, tu sais où tu es, garde tes propos pour toi (Ouh ! attends un peu, je te les ferai rentrer dans la gorge !).

La vérité, c'est ce qui met toutes choses en lumière. Autrement dit : quel est votre souci ?

Eh bien, quel devrait être notre souci ?

Tu le dis, un singulier souci ! D'abord se purger de tous les

autres, afin qu'un seul et unique demeure.

Tu n'es pas très explicite !

En vérité, si tu découvres le seul et unique souci qui mérite la place de tous les autres, alors tu disposes de la force pour les chasser. Sinon c'est en vain. En effet, seul un plus grand souci peut en chasser un moindre et seul un souci tel qu'on ne peut en concevoir de plus grand peut chasser tous les autres, et encore y-a-t-il la fatigue et l'oubli qui reviennent parce que nous habitons le temps.

Alors, le souci de quoi ?

Le souci de quoi ? et bien, le souci de ce qui mérite souverainement qu'on s'en soucie parce qu'il est le Principe. Le souci de ce qui ne s'use pas, de ce qui ne devient pas.

Eh, dis-donc, c'est le souci de ce qui n'existe pas !

Tu fais de l'esprit parce que tu n'as pas l'Esprit. L'Esprit de vérité, c'est de cela que tu ne te soucies pas.

Sais-tu à qui tu parles ? C'est un seigneur, et non un valet, qui dit que deux et deux sont quatre.

Je suis votre serviteur.

Insolent.

26- " Habitants d'Ounou, ordre du prince Hérihor : cessez toute activité rentrez chez vous dans le calme, couvre-feu dans une heure. M. le Préfet va s'adresser à vous sur toutes les chaînes. Aucun rassemblement n'est autorisé jusqu'à nouvel ordre. L'approvisionnement de la ville sera assuré. Les queues devant les magasins sont interdites. Allo, allo..."

Chacun voit son regard dans le regard de l'autre et la longue robe de laine blanche s'éloigne en direction d'une maison amie. Sur la place, la vérité, la vérité qui demeure sauve qui peut. Avant même que chacun ait tenté d'entrer dans une épicerie pour ne pas rentrer chez soi les mains vides, un universel, à peine audible, continu grondement a jeté l'inquiétude, et, en un moment, l'angoisse qui fait fermer les placards à clefs, faire les baluchons et descendre à la cave avec des provisions de bougies et de piles électriques, des bouteilles d'eau dans des couffins, pêle-mêle avec des pains, des fruits, des pâtés qui s'écrasent et des saucissons, le jus d'une tomate qui laisse une traînée dans l'escalier, le moral qu'il faut garder.

Descends avec les enfants j'arrive. Non ! viens m'aider je ne suis pas assez forte, aide-moi, soulève la table, non ! de ce côté, plus haut ! tu vois bien que ça ne passe pas. Roulé il craindra moins.

Tu es folle, tu veux crever pour un tapis, tu n'entends pas qu'ils arrivent ? Dépêche-toi ou je t'enferme.

Elle pousse des gémissements aigus à la vue de ses porcelaines qu'elle avait oubliées. Oh ! Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Sa pensée épouse un râle mais les voisins qui se pressent dans l'escalier seraient bien en peine de l'aider à porter ses couffins, encombrés qu'ils sont eux-mêmes. Des mugissements de réacteurs font vibrer les corps terrifiés.

Tout se tait, tend l'oreille, attend. Vers minuit, les rues sont envahies par des colonnes de camions couleur de nuit. L'aube par les lucarnes réveille les moins endormis, puis leur remue-ménage les autres. Chépsenkaf a dit que les libérateurs hyksos étaient là.

(...)

Livre six

1- Khounsou aux joues malades qui respire par la bouche est arrêté au dessus de Soueïs où brillent quelques feux ici et là ombres des montagnes lits de pierre qui viennent mourir de chaque côté du miroir noir du golfe. La route d'Ounou, à la rencontre de celle de Djekou, trait au crayon, en direction de la pointe méridionale du Delta. Et sur la longue langue noire d'autres feux et plus loin encore, d'autres, à l'infini, bougent, venant du sud, s'avancant vers Soueïs. Mais ce n'est pas tout ce qui se refléchit dans les grosses billes de Khounsou : faisant courir leur dessin ailé mat sur les eaux noires du golfe, le golfe de Soueïs, le long de la côte occidentale, une migration bourdonnante de gros appareils s'échappe, passé Odeïb, en direction du trait qu'un crayon a tracé, lui jetant, l'un après l'autre, des brassées de fleurs qui s'ouvrent, se balancent, s'évanouissent entre les pierres. Même des voitures, couleur des pierres, sont jetées comme des pétales au passage d'un dieu. Il sourit. Une immobile procession s'allume de chaque côté d'une ligne droite. Il semble alors que tous les petits points qui s'agitent dans le paysage, trouvant leur raison, forment des figures mobiles qui s'ordonnent pour accueillir la masse grondante en train de se poser, les ailes clignotantes. Le ventre ouvert, des vibrations fumantes, des phares allumés basculent vers la chaussée, se redressent d'un coup, avant de s'éteindre les uns après les autres dans la brutale solitude, au détour d'un escarpement. Le grondement, si l'on tend l'oreille, vient d'un autre monde. Et puis leur vie est rendue aux moteurs, leur grognement dans les montées rassure, le tabac qui brûle se reflète dans les canons lisses. Dans les lacets, on les voit, on les revoit, ils ont gagné du terrain, on les aperçoit comme d'un balcon, le camarade change de régime, ça monte, il en perd. La courbure des canons se laisse caresser. Elle est froide. Peu avant d'arriver au dernier col, chaque véhicule reçoit l'ordre d'éteindre ses phares, de ne conserver allumés que les feux de position arrière, de doubler ses distances, les camarades, des vrais Néfertiti baise-nous on baise pour toi On se fait baiser tu veux dire Allez, t'es encore là ! Salut, à demain soir ! Tu préfères être à la colle ? Il préfère se faire bassiner Ca fait des cartes de réduction Ca fait des perm' Les perm' c'est pas mal quand ça se finit Évidemment t'as vu

avec quel gros tas il est mis ? Ca s'arrête On s'arrête Instructions : chacun rejoint sa compagnie pour instructions. En contrebas, Ounou fait la morte C'est Héliopolis. Tous la regardent. Il les voit tous : un visage chacun ; chacun un visage. Faut pas l'abîmer Ah ! ah ! ah ! (mouvements des petits doigts) n'y touchez pas, n'y touchez pas, ma chérie ! on va te l'enculer (mouvements de karaté) ta chérie ! Pauvre con ! Séparez les ! Capitaine ! Gifle, gifle, gifle, gifle. Repos. A vos postes. Vous avez quatre heures pour dormir.

2- Khounsou le barbouillé de sperme est descendu derrière le sommet proche.

Le Grec a beau se convaincre que son capitaine ne pouvait expédier une autre justice, il ne peut pas dormir et regarde la ville sans lumière et ses ombres. C'est la première fois. Le frottement répété d'une allumette trouble le beau silence. L'autre tousse. Ca ne peut être que Nahrab. Je reconnais sa voix quand il tousse. Tousser, parler, et puis un petit éclat d'acier de rien du tout et Psych ! Ah, non pas plus rien du tout : un avis à sa mère avec le cachet militaire. Et la pauvre, elle va le garder comme une relique. Elle va l'aimer, son cachet militaire, elle va même le montrer, après la guerre, chaque fois ça la fait pleurer. Oh, dame, quelques années : dieux qu'est-ce qu'elle a pris comme rides ! Elle s'habille en noir. Vous ne savez pas ? Le père a fini par mourir Le poivrot Ce n'est pas tellement ça qui la fait pleurer. Rien qu'un petit reniflement de circonstance. C'est un réflexe. A l'endroit des plis, l'avis avec son cachet militaire, il a fallu le recoller, en plus il était corné de partout. La vieille colle séchée fait des boucles brunâtres c'est malheureux pour le cachet ça empêche de lire un mot. L'allumette ! Est-ce la même allumette ? Ai-je dormi ? J'ai rêvé ! Je n'avais jamais remarqué qu'une allumette en s'allumant faisait autant de bruit. Pas le frottement. Quand elle s'enflamme. Ca dépend du bout de soufre. C'est à cause du silence. Dans ma tombe. Je n'y serai pas. Est-ce qu'on a déjà enterré des gens vivants, pour les supplicier ? Là, côté cruauté, l'inventivité humaine est sans limite. Qu'est ce qu'ils sont allés prendre Héliopolis, les Hyksos ! Toujours trop. On leur laissait Avaris en fait. Quand c'est pas un pas de trop, c'est parce qu'on a trop attendu. La mesure, un art... Debout, c'est l'heure ! Mon rêve, mon rêve qui s'en va ! Je circule dans Héliopolis, rencontre... comme si je ne touchais pas le sol. Des camions passent... qui... e>xi" ; ah, oui, c'est un art, ça s'acquiert. Elle s'avavançait avec une couronne de fleurs, ou de feuillage. Peut-être que j'invente maintenant elle avait une tunique blanche. Du café ! Oh, non, s'il te plaît, sucré ça m'écœure. Le sucre à côté. J'arrive.

3- Mais on tire ! Non, ce n'est pas possible ça explose nom de dieu mon pantalon. Mais qu'est-ce qu'il fout ? Bon dieu, ce con de cendrier ! L'interrupteur, merde l'interrupteur ? Mais ça n'arrête pas d'exploser. Ah, ça y est ! La tête dans les épaules. Ca explose tout près, les carreaux qui se brisent font une musique très brève mais qui résonne dans toute la tête. Ca mitraille de tous les côtés. Messieurs les négociateurs surgissent dans la pénombre du corridor, s'aperçoivent dans des tenues dont ils savent, en un instant, qu'elle les trahit et qu'ils ne pourront plus en oublier le ridicule, s'ils survivent. Il faut faire cesser ça ! Le Commandant de la place ! Le téléphone est coupé. Une rafale traverse une fenêtre et crible un célèbre International Klein Blue révélant, d'un coup, livré au sort aveugle, l'intentionnel (Salitis a voyagé et s'y connaît) ; emportée par son enthousiasme, la mitraille cloue le sourire de l'enfant Jésus dont la main un trou noir jusqu'à présent tournait avec humour le menton de Marie dans la direction de son Père le vrai le pauvre Salitis en est tout retourné, glacé d'horreur. Il n'y avait jamais songé, il ne sait s'il ne voudrait pas être mort, n'avoir jamais fait de politique. Un immense amour de la beauté s'empare de lui, la beauté de tous les tableaux qui se superposent et se bousculent dans l'incendie, où ils périssent, de sa mémoire. On aperçoit les flammes par la fenêtre. Quelqu'un frappe violemment à l'entrée principale. Il n'y a plus qu'à se laisser sauver. Commandant Rénéhoutet : sur ordre de Sa Majesté, vous êtes en état d'arrestation. Monsieur, l'immunité diplomatique !

Le militaire ne peut réprimer un sourire, au bruit de la mitraille alentour. Le ciel a pâli. Ils sont poussés dans une grosse boîte blindée qui se met à rouler et, bientôt, ils n'entendent plus que de lointaines explosions, puis plus rien que le ronronnement du moteur qui les éloigne du danger, tandis que le ciel qui se devine quelquefois par d'étroites meurtrières, s'éveille sous les doigts de rose.

4 - Mais vous êtes donc nuls ! Une attaque par l'est, ça s'annonce, ça se prévoit.

Écoute, Chérek, on a toujours été bons camarades ; ce n'est pas le moment de chercher un bouc émissaire. Soueïs vient seulement de nous informer que l'escadre de la mer Rouge débarquait.

Mais alors dis-moi d'où nous tombe cette offensive ?

Je ne vois qu'un pont aérien, mais ils n'ont pas de piste.

Il y a la route.

Oui, il y a la route...il faut oser. Ils auront osé. Nous n'avons pas

tous les moyens d'observation possibles. Ca, nous n'avons pas pu le savoir. Bon, maintenant, il n'est pas question d'envisager une contre-offensive ; comptons sur nos défenses qui sont bonnes. Les renforts qui ont quitté Hisn ont de quoi les clouer, au moins immobiliser un front.

Je pense en effet qu'il est peu prudent de reconsidérer nos plans ; dans l'immédiat pas question de toucher au front sud. Simplement on engage la réserve plus vite que prévu.

Seigneur, des messages de Naïtaout ! Ils sont encerclés. La garnison du fort résiste. Ils bombardent l'arsenal.

Ah ! Il faut sauver l'arsenal !

Hélas, camarade...

Excusez-moi, je n'ai pas terminé, le Colonel Mentachek a perdu le contact avec la villa des Sept-Béatitudes et Chérek et son État-major ne peuvent éviter d'échanger un regard ; personne jusqu'ici n'avait relevé, c'était pour ainsi dire encore en temps de paix il craint pour la vie des négociateurs.

Je crains plutôt pour la vie de la négociation.

S'il te plaît cesse de jouer à l'intelligent. Mais qu'as-tu mangé ce matin ! Tu informes immédiatement Bast, oui, le Commandant Soucha, qu'il est responsable de la libération de Naïtaout, et Avaris de lui envoyer les renforts qu'il réclamera. Fais attention, Nous, que je ne t'envoie pas diriger l'opération. Seth nous assiste ! On ne peut se faire tourner ainsi comme des novices. Nous réglerons plus tard l'histoire de la négociation. En attendant, nous ne bougeons pas de Khem et il faut lancer l'offensive du sud avant qu'ils aient mis le siège. Nous vaincrons là où nous avons prévu de vaincre. Plus un soldat de ce côté-ci du trentième parallèle ! Voilà un mot d'ordre pour la troupe disons plutôt du vingt-neuvième et des poussières, c'est plus prudent. Allons ! Vingt-neuvième pour la troupe, trentième pour l'opinion.

5- Depuis la veille, les routes de Mennefer à Guizeh, interdites à la circulation civile l'exode se fait à dos d'ânes, à travers champs, une manne pour les paysans de Qarih, Méadi, Tourab , tremblent, se crevaient au passage ininterrompu de l'artillerie et des blindés qui descendent vers le Delta. Les chenilles d'acier s'impriment dans le goudron et, puisqu'il faut doubler la voie, les Ponts-et-Chaussées, sur réquisition, font avancer leurs engins dans la poussière, rasant les maisons construites trop près de la route ; les riverains, à mesure chargés de l'entretien de la nouvelle piste, ouvrent buvettes sur épiceries. Les oasis de Saouan et de Sâghah se spécialisent dans l'approvisionnement mais, rapidement, il faut

constituer des milices pour garder la route de Kân-Ouchim, attaquée par les bédouins de Bahariyeh, et même de Farafreh et de Siouah (qui se font

Ptah soit béni ! la guerre entre eux) : ils connaissent l'emplacement de puits secrets et de caches qui permettent à leurs chevaux et à leurs mules de fondre sur les convois et de disparaître aussi vite dans le désert, chargés de butin si l'opération s'est déroulée avec succès.

Ce sont les effets de la guerre. Nous ferons la police plus tard. En attendant, qu'ils s'arment.

Je crois bien que c'est déjà fait, mon Général.

Et alors, où est le problème ?

C'est qu'ils ont affaire à de sérieux assauts et demandent un avion.

Un avion ? Ce n'est vraiment pas le moment !

Rien qu'un petit avion de surveillance, avec une ou deux mitrailleuses. Après tout, le moral des troupes en dépend : ce sont elles qui font marcher le commerce.

Écoute, je verrai ce que peut faire Nabashah, rappelle-le moi le moment venu.

Méner ? Es-tu conscient de ce que fait ton "supérieur hiérarchique" ? Mais à quoi penses-tu ? Les concentrations de matériel autour de Guizeh... J'ai les photographies... tu connais l'armement hyksos ; ils nous clouent avec dix missiles et nous devons négocier avant d'avoir seulement engagé les affaires sur le front sud. Il le fait exprès ?... J'admets que nous t'avons mis dans une situation désagréable... Oui, difficile... Intenable ?... Crois-tu que nous puissions lui ôter le commandement de ses troupes... l'idée n'est pas sotte, si tu crois pouvoir exploiter un si court délai... L'envoyer sur Khem ? Écoute, je réfléchis : je n'arrête pas. Pour l'instant, je demande au Roi qu'il le convoque. Je t'expédie mes ordres, tu es couvert.

6- Vous me ferez votre rapport ensuite ; dans l'immédiat, nous sommes pris de vitesse, le piège est évident. L'animal ! On me demande conseil à Akhet-Aton ! C'est l'offensive qui m'échappe, c'est trop clair.

Seigneur, si nous sommes devant vous, c'est par une grâce inexplicable. Rénéhoutet a transmis sur notre compte un rapport totalement favorable et c'est Ai qui a signé notre ordre d'évacuation sur Mennéfer.

Il ruse, il ruse, il ne peut ignorer que nous n'en avons à aucun moment référé à la Grande-Maison. Il est trop proche d'Imhotep pour l'ignorer. Ou alors rien ne va plus à l'Horizon-du-Disque ! Mais c'est autre

chose... Aakhen, vous êtes mon hôte... Non, vous êtes l'hôte du Général Ai à Mennéfer ! Quant à vous, Monsieur le Préfet, vous allez faire d'une pierre deux coups. Vous remettez en main propre un message à Sa Majesté et, prenant les devants, vous lui rendez compte de la négociation avortée, des chances de paix hypothéquées, de la promesse faite par Chérek de se retirer d'Ounou contre la garantie d'un statut hyksos...

Je dois donc jouer à l'ambassadeur hyksos ?

Il vous faut légitimer votre récente mission. Vous minimiserez les exigences hyksos, voilà tout... mais d'abord, m'excuser, c'est l'essentiel. Je gagne le front sud, l'engagement est imminent, j'exécute la volonté de l'incomparable Serviteur du Disque en libérant la Cité du Soleil, je le supplie de bien vouloir m'accorder son aval pour négocier, le cas échéant, cette libération avec Chérek. J'illustre son glorieux règne, je restaure Aton contre Seth.

Rien de trop, Seigneur ! je serai l'interprète inspiré de votre dévouement à la cause royale, mais aussi de votre dignité et de l'honneur que vous vous devez à vous-même.

Tu comprends tout ! Ptah soit béni de te rendre à moi quand il faut.

Si Ptah y est pour quelque chose, l'avenir le dira...

Allons, ne blasphème pas. Attends au moins un peu...

7 - Dans la "salle des machines", comme on la nomme au Quartier Général de la Grande-Maison, des piles de feuilles de papier tombent en accordéon sous le crépitements des imprimantes et les voyants signalant chaque commandement s'allument tour à tour, à l'instant même où parviennent à chaque unité les instructions relatives à leur déplacement sur le front sud.

Le crépuscule annonçait une nuit de cantonnement, l'offensive remise au lendemain, et, à l'heure de la soupe et du pain et des quarts de bière entrechoqués sur la planche, l'ordre arrive de manœuvrer.

Mais à beaucoup de bataillons, il ne faut pas une heure pour retrouver un nouveau campement, dérouler son barda entre les palmiers et les levées poussiéreuses qui bordent les champs et canalisent les séguia, sans voir, piétinées dans l'obscurité, les jeunes pousses que les paysans, terrés avec leurs femmes et leurs filles, ont planté pour rien.

Toute la nuit, à la lueur des projecteurs mobiles, le travail des engins de terrassement accompagne pour les défendre les rêves de ceux qui s'assoupissent, mais pas un coup de feu, pas une explosion. Nout, qui sent fléchir ses poignets, lève le nez pour regarder l'heure. De fines nuées de

brume se glissent entre les palmes. Des soldats endormis tentent machinalement de se couvrir la tête, un bras, une épaule, trahissant une jambe, un pied. Dans une suite de secousses et de sursauts, ils se recroquevillent davantage, cherchant sous leur couverture un nouveau compromis avec le sol. Entrouvrir un œil, le refermer. Les étoiles ne sont plus à leur place de la veille. La danse du clairon est une mauvaise plaisanterie. Non ! Compter les secondes qui se sauvent. Il bouge à côté oh ! Il faut y aller. A quatre pattes au ralenti rouler les couvertures. Le café. Allumer une cigarette, envie de vomir je n'aurais pas dû. Ah, le café il brûle, il est meilleur qu'hier. Des kesras tartinées de beurre, trempées dans le café ça réconcilie avec la vie, il y en a des piles, et pas des moitiés ; c'est un signe.

8 - De petites voitures vaguement ovales transportent l'armement trop lourd, au milieu de la piétaille en arme, qui, parvenue en vue des remparts qu'elle aperçoit entre les palmes, reçoit l'ordre d'attendre derrière des remblais tout neufs ou dans des tranchées qui zigzaguent, Dieu seul sait jusqu'où, en direction du nord. Des journalistes commentant en direct la situation au moyen de petits microphones pendus à leur cou, des rapporteurs de toutes nationalités, l'œil rivé à tout instant à des caméras légères, des écouteurs sur les oreilles, circulent en chaussures de sport d'un bataillon à l'autre, buvant le café dans les mess, mangeant debout avec les soldats, offrant des cigarettes américaines, retournant dormir, de temps à autre, dans une chambre d'hôtel au bord de la route principale, d'où l'on entend brailler le téléviseur de la salle commune emplies de fumée où se font et se défont les stratégies.

Tu as entendu ? Le Grec a rejeté l'ultimatum du Gouvernement. Ca va péter.

Le Grec, lequel, de Grec ?

Tu n'as pas entendu ? Tout le monde l'appelle comme ça en ville, le Gouverneur Militaire, c'est le stratège des Hyksos. Chepsenkaf, on ne sait pas ce qu'il fait, c'est l'autre qui a un nom grec qui commande Ounou, maintenant. Chérek a dit à la radio qu'il fallait lui obéir en tout dans la ville. Je ne voudrais pas y être.

Il y en a un paquet qui s'est tiré.

9 - Apopis passe alliance avec Seth ! Il se pourrait que Nous ait raison. Je donne au Grec de quoi renforcer sa puissance de feu au sud, anti-aérienne comprise. Un barrage étanche, une pluie de fer s'ils bougent et nous fondons sur Taouil par le nord, nous bousculons Naam. Oui ! Tenaillés comme nous sommes, impossible de négocier Ounou, mais si

nous détruisons leur front est, là tout change. Le faire avant les renforts de Soueïs ! Reprendre Naïtaout d'abord. C'est cela ! Logiquement, ils doivent bouger de Taouil et Naam, nous encerclons leurs arrières, en même temps que de Khum nous culbutons leurs colonnes par l'ouest. S'il te plaît convoque Nouss et l'État-major immédiatement et mets-toi en ligne avec Soucha ; non ! Toi-même, tu transmets l'ordre de précipiter le mouvement sur Naïtaout, dépêche-toi !

Nouss, je fais amende honorable. Il faut avant toute chose récupérer notre avantage sur Taouil et Naam.

Je ne sais si c'est le conseil exprès que Votre Seigneurie a bien voulu entendre...

Laisse faire, écoute ! Soucha a l'ordre de libérer Naïtaout, n'est-ce pas ?

En effet, d'un commun accord.

La contre-offensive ne peut venir que de Taouil. Nous attaquons leur mouvement par son flanc ouest et les poussons jusqu'à faire notre jonction avec Soucha par l'est.

C'est ambitieux, mais il est plus facile de frapper une armée en marche.

Tu as tout compris. Il faut donc occuper de toute urgence les abords de la route de Naït et laisser leurs colonnes s'étirer assez avant d'attaquer...

Et si les choses ne se passent pas ainsi ? Et s'ils nous abandonnent Naïtaout qui n'avait d'autre importance pour eux que les honorables occupants de la villa des Sept-Béatitudes ?

Tu ne dis rien de l'arsenal ?

Il est vrai, mais que je sache, il a déjà été bombardé et rien ne dit que Rénéhoutet ait reçu l'ordre de se maintenir à Naïtaout plus longtemps. C'est bien plutôt lui qui devrait chercher à se replier sur Taouil, et pas nécessairement par le plus court chemin, c'est à dire par le plus dangereux...

Qu'à cela ne tienne, nos forces déplacées de Khem et d'Hisn... au lieu de les envoyer tout droit sur Taouil par le Nord ou alors seulement une division au maximum, pour tâter le terrain et fixer l'adversaire. Nous les expédions couper les deux routes de Djékou et Soueïs les mines, faire sauter quelques ponts... et nos troupes redescendent sur les positions de Taouil et Naam !

Tu m'impressionnes, mais as-tu calculé combien de temps réclame ton opération ?

Ce qui compte, c'est d'être les premiers. La difficulté a-t-elle arrêté Nabashah ?

Effectivement, l'opération devrait échapper aux hypothèses de l'ennemi. Je n'en vois pas d'autres qui soient gagnantes.

Eh bien, que nos troupes et celles de Rénéhoutet ne se retrouvent pas dans les mêmes oueds !

Être les premiers, n'est-ce pas ce que tu as dit ?

En effet.

Alors, Messieurs, rendez-moi Taouil et Naam par l'ouest. Je veux Naam demain à midi !

Et Naïtaout ?

C'est l'affaire de Soucha ; la division de Tamich qu'il soit informé de l'enjeu de toute la manœuvre... elle se déploiera sur deux fronts : tenir l'axe Naït - Taouil et barrer la route à Rénéhoutet. L'idéal serait que Soucha et lui prennent ses troupes en tenaille et l'écrasent ; deuxièmement attaquer Taouil au plus tôt. Qu'il mette toute son artillerie de ce côté. Pendant ce temps, que les lignes de défense de Khem à Ounou demeurent en état d'alerte, mais pas de feu inutile. Qui sait ce que mijote Méner ? Ounou ne sera pas encerclée et nous la vendrons cher !

10 - Allez !

D'un geste unique, dont toutes les suites sont présumées avoir été calculées, au nord, au-delà de ces brumes légères et de plus en plus lumineuses à mesure qu'elles se dissipent, qui annoncent une de ces journées où malgré qu'on en ait, il faut être à l'heure au bureau alors qu'on donnerait cher pour pouvoir ouvrir toutes grandes les fenêtres, traîner un peu devant une théière fumante d'une fumée brûlante chaque fois qu'on en soulève le couvercle, et puis s'apprêter pour la sortie en famille, chez les parents, à la campagne, où demeurent aussi une soeur qui sait faire le pot-au-feu, et les cousins des enfants on sortirait le kanoun et la table de jardin on ferait le tour rituel du potager : les légumes de la ville sont d'une fraîcheur tellement douteuse, le prince Hérihor, sans pensée, désigne la direction de la ville qu'il lui faut reprendre aux Hyksos, à Chérek, au Grec impénétrable et rusé ; et ensuite à Méner, et au trône, et à ce gardien du trône dont il voudrait être le maître pour n'avoir pas à les compter parmi ses ennemis, tant il ressent combien son intelligence ne cesse de s'user à la leur : contraint à une victoire qui a déjà un goût de défaite, il n'a plus envie de cette guerre, se prenant à rêver qu'une marée hyksos vienne rejeter jusqu'au pied du Mur-Blanc les débris de cette armée royale qu'il commande, lui-même retrouvant son rôle d'arbitre : à Chérek le Delta, à lui sous le nom d'Akhéptah le trône d'Aton chu de son Disque.

n- Une lourde détonation, qui dure, qui devient un inextinguible grondement fait de mille détonations simultanées tramées à mille détonations successives, fait vibrer les vitres et les murs et le sol des maisons et dehors la terre même, et les carcasses des vivants jusqu'au cœur : la préparation d'artillerie s'est concentrée sur les trois portes du sud, faisant disparaître le ciel dans trois nuages de poussière qui bientôt n'en sont plus qu'un, noyant le jour dans une clarté laiteuse et les hommes dans des visions fantomatiques. Beaucoup, jusque dans les abris et les tranchées, attendant l'assaut, éternuent. Quel silence, quelle paix tandis qu'un vent léger pousse le nuage sur la ville !

Mais qu'est ce qu'on attend pour en profiter ?

De petits engins chenillés disparaissent en zigzaguant au plus épais du nuage ; un à un on les entend sauter sur des mines.

Les pauvres gars, dis-donc !

T'inquiète pas, ils sautent pour toi, ils sont vides, ça marche par télécommande ces machins-là.

Ca serait pas mal qu'ils fassent la guerre à notre place, les télécommandés.

Toi, tu crois que tu n'es pas télécommandé à l'heure qu'il est ?

Ben... P't-être bien. De toute façon, j'aimerais pas être en face comme un rat.

A vos écouteurs, vérification de fréquence... Couchés !

Des miaulements de fusées surgissent de partout. Des explosions aussitôt secouent les palmiers ; plusieurs sont cassés par des éclats d'acier et leurs têtes s'abattent dans la poussière des tranchées. D'autres explosions, sonnant plus clair, suivent et quelque chose comme un souffle passe tout près au dessus des têtes : on voit un instant après sur le sol, de petites bille conques pour pénétrer les chairs. Ici pas un blessé, mais en levant le nez, on aperçoit la petite ambulance blindée elle ressemble déjà à un cercueil au nez arrondi en habit de croisé qui a l'air de bondir sur ses huit roues. Franchir un pareil feu.

Non seulement tout ce qui bouge, maintenant, déclenche un tir précis qui balaie le terrain comme d'un revers de manche, rejetant des troncs entiers contre leurs frères encore debout, mais une première détonation, énorme, lourde plus que toutes les autres, comme ralentie, monte de la ville, puis une autre, puis d'autres encore, suivies de longues explosions, cette fois-ci loin derrière les lignes. Dans les tranchées, c'est un sentiment de catastrophe qui assaille les cervelles ; sous les casques sont ébranlées les belles sécurités que fournissent les arrières. Les tirs de mortier ont dû permettre le repérage des grosses bouches dissimulées dans

la ville car des volées de missiles aux tuyères incandescentes s'abattent sur plusieurs quartiers. Deux colonnes de fumée noire s'élèvent au dessus des toits, mais les lourdes détonations reprennent, un peu moins fréquentes peut-être, c'est tout ce qu'on peut dire. Et de nouveau un grondement de réacteurs ; mais jaillissent de la ville comme de courts traits de feu qui atteignent les tuyères adverses et le ciel à son tour connaît le sort jusqu'ici réservé à la terre d'où monte l'encens des sacrifices : des soleils sanglants crèvent l'infini bleu et dégoulinent, noirs, sur la ville.

Quitte tes sandales !

Il quitte ses sandales, les bras en l'air, une sandale dans chaque main. Le sol est tiède ; il regarde le char qui n'en finit pas de brûler. La bouche du canon lui bouscule l'échine. Non, il n'a rien sur lui, rien qu'une pièce d'identité en deux morceaux qui attestent qu'il est bien un fellah du douar Moshé de ce qu'il en reste.

Ce champ était à moi, seigneur soldat.

Tu vois bien, maintenant c'est un champ de bataille ; même le ciel est un champ de bataille. Vas-t-en, si tu veux vivre.

Enterrés derrière les premières lignes, les canons ont réglé leur tir sur la couronne des remparts et sur les meurtrières à mi-hauteur, d'où provient la mitraille adverse. Pour ceux de l'infanterie d'assaut dans les boyaux, c'est l'enfer qui installe ses quartiers au dessus de leur tête. Ca n'arrête plus. Il n'y a qu'à se laisser ensevelir sous la poussière, les deux mains collées aux écouteurs, et à écouter sa respiration dans le masque. Le chapelet de munitions au travers du dos pèse. Un mouvement d'omoplate le fait bouger. A l'endroit du cœur, le sol bat, comme son corps. L'inertie. Les femmes sont toutes dans l'autre monde. Ah ! Quelques filles, les lèvres en feu que l'on puisse crever à l'arme automatique ; les remplir comme avec du son. Plus un vide ! Non, pleines ! Non, non, qu'est ce que je raconte là ! Et ma place à moi, mon conduit, mon issue, mon lieu, mon vide. Arrête, tu n'y es pas ! Un bruit inouï malgré les mains serrées sur les écouteurs, et c'est comme si on lui déversait une brouettée sur le dos. Ils ne vont pas m'enterrer vivant ! Il se soulève sur les mains et les genoux, secoue son dos, frappe légèrement sur le canon incliné de son arme pour en faire sortir la terre et après avoir abaissé son masque, souffle avec soin dans le mécanisme. Il tousse, replace son masque, et demeure, son salut contre la poitrine, prosterné. Lorsqu'il se réveille, un grondement de chars, des sifflements de fusées, des explosions qui sonnent comme après la note la plus grave de la contrebasse, celle du basson. Les autres, où sont les autres ! Des chars foncent vers l'ouverture béante de la muraille martyrisée. D'autres sont immobiles et brûlent. On se demande comment toute cette

ferraille peut brûler. N'approche pas ! Ne bouge pas d'ici. Derrière les chars, des transports de troupes blindées disparaissent à leur tour dans la muraille.

Nous sommes les hommes des troupes d'assaut, chantions-nous en temps de paix, pour nous plaire à nous-mêmes et pour plaire aux filles. Fifty-fifty. Et je fais le mort ! Pas compliqué de raconter quelque chose. Qu'est-ce que c'est que ce machin-là ? Une botte ! La botte à qui ? Bon Dieu une main devant l'autre. Attention c'était qui bon Dieu bon Dieu ? Ousamah ! Sous le casque, les yeux ouverts : on jurerait qu'ils font vivre un masque de poussière claire la bouche est barbouillée d'une boue brune. Face à face mon vieux, qu'est-ce que t'as fait du reste ? Qu'est-ce qu'on va pouvoir enterrer ? Il ouvre encore la bouche pour parler à la tête abandonnée en bas de l'éboulis, et vomit. Il s'essuie la bouche d'un revers de manche, recule, crachant la poussière qui lui colle aux lèvres. Reculer, reculer. Moi aussi je vais crever ici. Ca canarde là-haut. Ma gourde ! La journée est foutue. Je ne peux pas me pointer au camp avant la nuit. Qu'est-ce que je vais dire ? Et pourtant il a fait faire demi-tour à ses genoux et s'avance à quatre pattes dans ce qu'il reste du boyau, vers la sortie.

12- A peine entrés dans la ville, les chars arrêtés par les barricades que quelques obus ne peuvent détruire sont pris sous le feu adverse. Les équipages sont mitraillés, d'autres tentent une marche arrière mais sont arrêté par ceux qui suivent. D'autres, avec un espoir fou, heurtent les puissants barrages : leurs engins changés en épaves, loin de les ébranler, les consolident.

On ne passe pas ! Faites cesser l'attaque : le commandement, le commandement ! Hérihor est fou !

Cependant, plusieurs véhicules de transport ont débarqué leurs commandos au milieu de cet embouteillage sanglant et les hommes courant contre la mitraille se précipitent vers les portes qu'ils enfoncent, sous une pluie de grenades. Les corps tombent dans les couloirs et les escaliers. Ceux qui reculent sont abattus dans le dos. Aucun n'échappe. Ceux qui agonisent sont achevés. S'il avait jamais été vrai que l'on pût passer, ce n'était plus possible.

Mon Général, un commandement à deux têtes, ce n'est pas possible... je dépose ma démission au pied de Sa Majesté ! Je vous en prie, des blindés, un bataillon d'infanterie, des troupes d'élite anéantis ! Pourquoi ? Parce que Monsieur le Prince Général... c'est un prêtre, vous dis-je ! Un quoi ? Non, vous devancez, je veux dire vous dépassez ma pensée. Il y a qu'il ne veut pas gagner cette bataille, c'est trop clair. Ca n'entre pas dans ses plans ; il voudrait que Chérek garde Ounou qu'il ne s'y prendrait

pas autrement... oui, voyez comme il a donné suite à la précédente convocation ! Comment lui retirer maintenant le Commandement militaire ? Nous ne pouvons pas perdre ? Nous n'avons pas le droit de perdre, mais nous pouvons, parti comme c'est ! Je vous en supplie ! Devant l'État-major, je ne puis me permettre de le contrer... je ne suis ici qu'en aide de camp, si vous savez... pour vous, votre garde et le Grand État-major ? Guizeh est sûre. Mais vous connaissez les superbes installations souterraines où est installé le Quartier Général ! Vous vous sauvez ! Je ne vois pas d'autre issue.

Dans la soirée, Akhenaton donne l'ordre que le Général Aï assure le commandement unique du siège, depuis Guizeh.

13 - Polioukos a mis en place une défense très efficace. Sa couverture anti-aérienne est excellente à basse altitude. Mieux que moi vous l'avez vue à l'œuvre contre nos missiles. Prince Hérihor, vous conviendrez qu'une offensive par le sud est aussi coûteuse qu'inutile. Nous y maintiendrons une pression raisonnable, mais sans plus, essentiellement dissuasive. Maintenant, pour être plus clair, nous disposons de deux solutions seulement : ou bien bombarder systématiquement la ville jusqu'à destruction ou reddition. Polioukos préférera se rendre, mais quel sera le parti de Chérek ? Il sait que nous ne pouvons pas vouloir détruire Ounou. Il ordonnera donc de tenir. D'ailleurs les instructions de Sa Majesté qu'Aton la garde en sa droite nous interdisent les bombardements inévitablement aveugles des populations civiles et des temples. Or leur artillerie est disséminée dans tous les quartiers de la ville et jusque dans les sanctuaires. Et puis ce qu'il nous faut, c'est Ounou, et non pas le souvenir d'Ounou... Nous ne disposons donc en vérité que d'une solution qui ferait travailler le temps pour nous, mais peut-être aussi contre nous du côté du Delta, et coûteuse militairement : boucler le siège et asphyxier la ville. Cela suppose de faire campagne sur la rive occidentale, d'occuper Khem puis Hisn. Chérek s'y battra, croyez-moi et de faire la jonction avec Taouil. Nous disposons d'un atout non négligeable si Renéhoutet reçoit les renforts suffisants qui lui permettent de tenir la route de Taouil à Naitaout.

Mon général, si vous le permettez, en est-il encore temps, sachant qu'il a déjà reçu l'ordre d'évacuer Naït, mission accomplie, et de se replier sur Taouil, et qu'il n'a effectivement pas les moyens de contenir une offensive adverse un peu considérable ?

Votre objection pourrait être pertinente ; cependant la Deuxième Flotte débarque à l'heure qu'il est de quoi lui venir en aide et, pendant que nous y sommes, prévenir une attaque par le désert. L'ennemi pourrait bien

fondre en effet de Ghita et Belbeïs, ou même de Djékou, et nous couper la route de Soueïs. Notre souci est donc essentiellement limité à l'axe Khem-Hisn.

Aï, tu as toi-même conscience que Chérek défendra chèrement sa base la plus avancée. Ne penses-tu pas qu'il serait bien plus économique pour nous de contourner la difficulté, je veux dire de ne pas nous acharner sur Khem ? Je conviens qu'il est nécessaire de faire mouvement sur ce coin-là, histoire de divertir un peu l'État-major hyksos, c'est à étudier ; mais pourquoi ne pas simplement occuper le terrain entre Khem et Héliopolis, pardon, Ounou ?

Tu te vois mener le siège avec l'ennemi dans le dos ?

Il n'est peut-être pas si nécessaire de maintenir un siège en bonne et due forme, mais d'être mobile, d'occuper le terrain par une tactique de harcèlement sur une couronne autour de la ville, de manière à interdire tout approvisionnement.

Tu laisserais à Chérek deux bases logistiques telles qu'Hisn et Khem, à trois pas de nos armées en campagne ? Tu oublies qu'elles ont tout le Delta derrière elles. Le temps, oui, rien que le temps de prendre Héliopolis.

Allons, appelle-la comme tu l'entends ! nous sommes devant la nécessité de neutraliser ces deux nids de coucous...

Mon Général, pourquoi la tactique envisagée pour Ounou ne vaudrait pas pour deux bourgades solidement défendues mais tellement plus petites ?

Encercler l'armée de Chérek, c'est ce que tu veux dire ? Vous supposez le problème résolu ? Deux corps d'armée campent sur le territoire de Khem.

Mon Général ! Messieurs... Excusez-moi mon général, c'est un téléx du Renseignement.

Messieurs les officiers, trois divisions s'acheminent de Chbin el Kâm sur Khem. Qu'en dites-vous ?

Pendant que nous rêvons de Khem, d'autres visent Guizeh, ou, à tout le moins la prise à revers de notre front sud, mais en vérité l'un et l'autre.

Que n'envoyons-nous l'aviation !

Nabashah ?

L'aéronavale basée à Soueïs peut faire un travail utile en contournant Belbeïs et en attaquant nord-sud. Dans l'autre sens il y aurait trop de pertes. Une escadrille à basse altitude est opérationnelle immédiatement. Si je puis ajouter un avis, ces Messieurs du terrain se

verraient assurés d'un avantage décisif si nous endommagions efficacement le réseau entier des communications entre la ville et le Delta. C'est faisable en deux jours.

Eh bien, Monsieur des Airs, entrez donc immédiatement en contact avec la rade. La bataille d'Héliopolis aura peut-être lieu à Khem !

14- Depuis le matin, la rage du vent occidental a soulevé jusqu'au ciel le désert jaune ; on a su que le soleil mourait de ce que l'opacité de l'air irrespirable était devenue plus obscure, jusqu'à ne plus être connue que des lèvres craquelées jusqu'au sang, et de la gorge qui fait mal et des narines qui pleurent de la boue. Ceux qui titubent de fatigue à la recherche de leur unité, les oreilles assourdies n'entendant plus la plainte d'Imenet, buttent sur des corps qui, quelquefois, implorent de si loin que, peut-être on ne croit plus avoir perçu leurs râles quand on doute derechef et que l'on croit, tout de même. Ah, cette plainte, cette fois-ci, n'est pas celle de l'amère déesse ! Tombant sur les genoux, il pose son oreille sur la poitrine qu'il ne voit pas. Elle bat, et puis ne bat plus, et puis de nouveau...

Il mange... avec moi...le pain...l'aime... Je...

Alors sa poitrine se serre pour pousser dehors l'âme.

Allons, tu es une grande fille maintenant ; ton époux t'attend. N'aies pas peur. Cela fait un petit peu mal au début mais ce n'est rien. C'est comme une naissance. Lorsque tu es née, tout le monde est venu te voir et l'un a dit : c'est une âme.

15- Or le vent a cessé avec la nuit qui s'est usée en discussions d'État-majors. Chérek a fait interdire de fumer, de sorte que, de moment en moment, ses officiers, inquiets de ce qui se dit sans eux, sortent rallumer fébrilement des cigares éteints. Le désir voudrait que l'on jetât toutes ses forces sur le front sud, malgré les terribles pertes de la journée. La prudence est plus courageuse qui renonce, assure des arrières et empêche seulement l'ennemi de refermer son cercle.

Le Président ordonne que soit abandonnée la rive gauche, les armées recentrées sur Hisn, les ponts détruits, le bras occidental rendu infranchissable par tous les moyens, Héliopolis approvisionnée sans retard en vivres et en munitions, les routes bombardées réparées.

Seigneur-Président, les troupes de Rénéhoutet n'ont pu atteindre Taouil ! Il a fui ! A peine a-t-il essuyé quelques pertes qu'il a pris la tangente vers le désert. Leur aviation nous a attaqué, sans quoi nous l'exterminions.

Rénéhoutet est donc toujours en bonne santé avec sa division...

Seigneur-Président...

Que ne l'as-tu poursuivi au désert, te disant en toi-même : je le poursuivrai au désert et je lui déclarerai ma flamme et pas un des siens n'échappera, car mon feu dévore ce qu'il touche !

Seigneur...

Tu te mets sous le commandement de Soucha, car l'offensive sur Taouil est imminente. Tu le feras profiter de ta science du désert.

A vos ordres, Seigneur !

... Et du désert de sa science... Ce n'est pas le moment de faire la fine bouche...

Monsieur le Président, ce sont plusieurs divisions qui occupent la route de Djékou.

Combien ?

Trois, Seigneur ; elles ne se dirigent pas même vers Naam et Taouil, mais vers le nord.

Messieurs, vous observerez que nos calculs sont les bons ; défensive à l'ouest, offensive à l'est.

Seigneur, les champs de Taouil sont minés et marécageux par endroits. Loin de nous précipiter dans une offensive, il nous faut laisser avancer l'ennemi et l'affronter exactement au nord d'Héliopolis. Soucha enfoncera son flanc droit. L'artillerie d'Ounou décimera sa gauche. Si nous l'emportons, alors nous prenons Taouil, nous cassons l'état qu'ils veulent refermer sur la ville. Sinon, eh bien, il n'y aura plus lieu de rêver et mieux vaudra l'abandonner, si nous voulons sauver le reste du Delta.

16 - Cependant, le jour suivant, les troupes de Soucha attendent en vain l'ordre de marcher : l'ennemi ne s'avance pas, la place demeure vide. Elle n'a jamais été aussi vide, ses douars désertés, ses fermes silencieuses et, sans illusion, portes closes. Les oiseaux qui entendent les cavaliers ne semblent plus vivre qu'une vie suspendue et ne poussent leur chant ici et là que pour rompre l'inhabituel silence, occuper le vide pesant. Hommes, femmes, enfants, animaux : plus une âme domestique qui n'ait fui.

La courbe mince qui glisse entre deux pierres surprend la première monture qui se cabre avec un hennissement. Le cavalier se couche sur l'encolure et flatte sa bête de la main.

Allons ! Allons ! Apopis ne te mordra pas aujourd'hui. Eh ! Inutile de nous risquer plus loin, ils n'ont pas l'air d'avoir bougé. Quelle journée bizarre !

Un bruit de branches cassées et de course et de plusieurs côtés surgissent des haies, peut-être des paysans, ou des mendiants ou des

brigands faméliques, la bouche ouverte, sales comme des chiffons, avec des fourches qui se plantent dans les côtes du dernier cavalier : il tombe, les pointes qui clouent la gorge au sol et traversent les yeux et la poitrine inondée de vie éteignent son cri. Les trois autres éclaireurs ont fait face, tirent, abattent quelques unes de ses faces gutturales mais le cheval sans maître s'échappe au galop et des fantômes le poursuivent. Le commandant de la patrouille, furieux, charge et sabre les malheureux aux yeux féroces. Deux longues dents s'enfoncent dans l'encolure qui frémissait aux ordres de son maître et le cheval tombe, roule sur le flanc, les quatre pieds esquissant l'ultime galop qui le soulève pour rejoindre le char de feu. L'homme qui a sauté de sa monture et ses compagnons poursuivent leurs assaillants qui fuient. Maintenant il revient vers la grande robe blanche maculée d'ombre pour en retirer le fer et, la prenant dans ses bras, pleure en l'appelant par son nom. Se relevant, il regarde ses deux soldats qui fouillent leur mort pour récupérer ses papiers et ses armes puis le traînent vers un fossé et commencent patiemment à le recouvrir de pierres : il s'approche pour les aider, ramasse des cailloux. Il faut aller les chercher de plus en plus loin. Il faut enjamber les corps de ces bêtes fauves qui en ont fini de chasser. Quel visage derrière ces plaies et cette crasse ? Leurs complices reviendront les enterrer. Et s'ils dépouillent Amir de son linceul de pierres ? Les traînant par les pieds, ils éloignent les cadavres à bonne distance : là il y a d'autres pierres. Il sait qu'ils reviendront et que son cheval sera dévoré. Tant mieux pour eux. Ils mangeront, puis ils mourront. Les actions sont si vaines qu'il y a fort à penser qu'elles sont accomplies non pas même pour d'autres, mais pour que d'autres puissent de nouveau accomplir de nouveau les mêmes. Que loi s'exerce, qu'histoire se fasse. Rê brûleur de terre, quel dessein caché poursuis-tu pour nous infliger la nuit de la répétition ? Hypocrite ! Tu te livres au pouvoir de ta propre faute ! Tu es très fort pour faire les questions, mais tu fais preuve de moins de zèle pour trouver les réponses qui sont celles inscrites. Évidemment, la réponse est la patience de la question, et si tu y regardes d'un peu près, la question l'impatience de la réponse. Si tu avances, pas à pas tu n'as pas besoin de chercher, tu trouves. Mais tu préfères piétiner en rond dans ce que tu appelles pompeusement ton questionnement, rusé que tu es ! Nullement docte, ton ignorance : complaisante, paresseuse. Punis-toi toi-même ! Et moi je ne cesserai jamais de t'appeler par ton nom et de te montrer ma beauté jusqu'à temps de t'avoir séduit de ta ruse et détourné de tes mauvais chemins et attiré dans ma jouissance vraie et je te rappellerai à l'ordre par toute la nature et tu jetteras ta tête contre les pierres et tu les accuseras et tu ne te retourneras pas pour les embrasser, à genoux. Quand tes yeux secs, ah,

quand tes yeux pleureront je te montrerai ma beauté, je me montrerai nu à toi, je me donnerai à toi sans que tu aies à me prendre et j'aurai goût pour toi, mon aimé ! Je viendrai jusqu'à ta bouche pour la baiser et moi-même je donnerai vie à ta langue. Tu apprendras que tu es de moi. Et si tu ne veux pas, à cause du suicide de l'amour-propre contre lequel mon souffle ne peut vouloir vaincre, eh bien ! tu sauras, tu sais, tu l'as toujours su : tu es de moi pour l'éternité.

Alors il revient vers le tumulus, enlève les pierres qui recouvrent la tête et par trois fois fait reposer sur elle ses lèvres qu'ensuite il n'essuie pas, et replace les pierres et demande à ses hommes la permission d'ensevelir aussi les autres cadavres. Ils viennent l'aider. Enfin il ordonne qu'on rentre au camp, où il fait son rapport.

17- Au hurlement de la sirène, les terrassiers trempés de sueur se jettent dans les fossés, certains sans pouvoir s'empêcher de pousser des cris de terreur en voyant les avions qui arrivent plus vite que le hurlement de leurs moteurs et anéantissent le travail, soulevant dans les airs des engins, tuant ici et là, au hasard. En se relevant, il y a de quoi pleurer. C'est une voix fausse, une voix sans figure qui glapit l'ordre de reprendre le travail et à peine a-t-on vidé dans un cratère une benne puis une autre, de cailloux, qu'il faut s'écarter à la hâte en faisant d'inutiles signaux de prudence pour laisser passer des suites de camions qui foncent vers Ounou, des camions terreux chargés de munitions, des camions civils que l'on a aspergé à la hâte de peinture kaki ; on a le temps de voir qu'il y en a jusque sur les pneus, jusque sur les vitres. Il faut contracter tous ses muscles pour les voir rebondir dans la caillasse, freiner, repartir, accélérer, s'éloigner, disparaître. Alors courir aux engins qui soulèvent et poussent et nivellent et tassent des montagnes, luttant de vitesse contre l'alerte. Si elle me voyait, elle me regarderait sûrement, ce n'est pas possible autrement, elle aurait envie de moi, elle est, elle a les mains qui glissent sur les corps des poissons, elle parle au client je la regarde qu'est ce qui la rend si belle, c'est d'être désirée qui la rend si belle, d'être désirée oui ses yeux sont comme de l'eau sûrement elle m'aurait regardé elle aurait eu elle est, un rêve, je, en haut de la rue, passer, je vais la voir, mes yeux se préparent elle est une image, j'aurais dû, ses hanches sont prises dans un tablier qui la serre. Si j'osais, idole de mes yeux mes yeux c'est à peine mes yeux dérobent n'osent pas ton corps, tes yeux. Si j'osais, j'achèterais plus souvent du poisson. Entre elle et moi, elle m'interroge la voix le regard, des poissons en rang, je suis debout je lui parle ma voix une simple chose qui franchit l'espace au-dessus des poissons rangés sur la glace pilée le persil son cou est pâle ses cheveux de

blé c'est comme si j'avais obtenu le droit elle descend elle tient dans la réalité, elle est là eh bien oui comme à l'ordinaire.

Le bout de ses doigts a effleuré le creux de ma main. Va-t-il sauver l'image mystère ? Quelque temps passe. Avant même d'avoir pu désirer craindre de revoir l'image de fleurs tressée, fin comme un fil un pli fait le tour de son cou entre son regard qui ne coule plus et son corps rassasié satisfait, pleine d'avoir été prise, ce qu'elle a eu, la nuit, elle va l'avoir, la nuit revenue, oh, de cette huile que ton corps, en étant revêtu, ne désire plus, si ton désir pouvait manquer encore. Mon image en abîme, tu te voiles, je désirais, tu me faisais faire naufrage dans tes eaux je vois bien que je n'ai jamais été pour toi que rien même pas un tout petit quelque chose dans la plus petite de tes pensées ! et maintenant je sombre pour de vrai à ta surface atteinte je ne t'ai jamais rencontrée. Fin comme un fil un anneau fait le tour de ton doigt qui rend la monnaie, au hurlement de la sirène.

18 - Les plus vastes garages souterrains, gardés par une milice, ont été convertis en entrepôts où s'engouffrent les camions poussiéreux que les Hyksos de la ville applaudissent avec émotion, comme des héros apportant avec eux plus que les emblèmes, la terre natale même ; car chacun se sait assiégé non seulement de l'extérieur mais aussi à l'intérieur par la population égyptienne qui espère autant qu'elle redoute, muette, la prise de la ville, de sorte que, au passage des grosses bêtes grondantes, des passants hyksos se précipitent pour les toucher et recueillir sur leur main la poussière du Delta, ranimant l'espoir d'une victoire sur le Roseau. Polioukos n'a réquisitionné aucun Égyptien pour la défense, mais seulement pour l'entretien de leur ville. Au contraire, de nombreux Grecs, quelques Habirous même se sont portés volontaires, persuadés qu'une défaite de la Grande-Maison leur profiterait et qu'il fallait prévenir les bonnes grâces du vainqueur. Polioukos saurait le moment venu rappeler leurs mérites aux nouveaux maîtres. N'a-t-il pas fait exécuter récemment des trafiquants hyksos coupables de marché noir et d'émission de faux billets de rationnement ? Le directeur de la distribution a mis son prestige dans l'informatisation d'une rigoureuse gestion des stocks et les détaillants doivent tenir une comptabilité nominative de leurs reventes : pas une boîte de conserve, pas un client qui échappe à la mémoire de l'ordinateur.

Ne peuvent plus améliorer l'ordinaire des leurs que les morts, si leurs proches ont pu les enterrer à la sauvette, dans les caves ou dans les jardins, retardant la déclaration. On mange leur part en pleurant de ne pouvoir leur rendre les derniers hommages mais l'on dit, en quittant la table, que la vraie religion trouve refuge dans les cœurs. Désormais, on ne

peut rendre un plus grand service que de disparaître dans un bombardement, hors de chez soi, sans être porté disparu. Et l'on cultive le moindre jardin public. La moindre pelouse est changée en potagers que de petites filles entretiennent. De nouveaux puits sont creusés et comme il n'y a plus d'électricité que pour la défense, ce sont les garçons qui doivent pomper. Les prostituées, qui ont été rassemblées, à l'usage exclusif des combattants, dans des annexes des cantonnements, font de la charpie pendant les heures creuses. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu la ville mieux organisée et les plus hostiles à l'occupant, à force de se rendre utiles par contrainte, finissent par se surprendre à faire du zèle, à cause de la joie supérieure que procure le travail bien fait. Beaucoup oublient qu'il faudra un vainqueur et, le soir, en rentrant, les enfants jouent à la guerre dans les ruines et les filles donnent des rendez-vous dans les décombres. A chaque jour suffit sa joie disent les sages et, parce qu'on ne sait pas si demain sera, on vit comme jamais comme à l'ordinaire, que l'on goûte jusqu'à l'oubli, car ceux des quartiers nord entendent, au loin, dans la campagne, les incessants bombardements des routes et des convois, et, à mesure que la pénurie s'aggrave, les mouvements se ralentissent, la fatigue et l'insomnie s'installent, les baisers se perdent en rêveries. Seuls les défenseurs mangent encore à leur faim mais bientôt ce n'est plus vrai. Il faut la fin, n'importe quelle fin. Les milices de quartier se font pointilleuses et après chaque bombardement recensent les survivants. A la suite de quelques bagarres, elles sont chargées par le Directeur de la santé de remonter le moral de la population et de distribuer des tranquillisants. Tout tourne et tous sombrent dans une insensible hébété.

Le ciel est parfaitement bleu, sans vent et ce matin aucune bombe n'est tombée sur la ville ; les mortiers du front sud n'ont rien répondu au silence.

19- C'est de la direction de Naïtaout que ceux de la Douzième Porte distinguent une rumeur qui s'élève, à l'aube. Dès avant le nouveau commencement du jour, alors que les étoiles renversées, autour du nombril de Nout, n'ont pas encore pâli, les divisions royales rassemblées sur la route de Djékou se sont mises en mouvement l'une après l'autre sur les pistes et dans le lit des oueds pour tomber, bien au nord de la ville assiégée, sur la route de Naït qu'elles doivent occuper en attendant de marcher sur Hisn. Alors la cité de Ré, à genoux, devra ouvrir ses portes. Avant d'avoir fait sa jonction avec les armées acheminées depuis Soueïs jusqu'à Naam et Taouil, l'avant-garde est attaquée sur son flanc par les forces de Soucha qui a déployé son artillerie mobile d'est en ouest durant la nuit et qui pilonne,

après avoir attendu que leur gros se fût engagé dans la plaine, les troupes en marche. Le jeune général de division Taténen ordonne de faire front, avec ses chars et ses cavaliers, et de fondre sur l'artillerie qui occupe les collines mais en bas des pentes, invisibles, terrés dans mille trous, une innombrable infanterie armée de mitrailleuses légères et de canons antichars massacre les belles charges, éventre les grosses machines dont les équipages survivants, quand ils le peuvent, fuient, invoquant Thouéris, tandis que, par-dessus leurs têtes, les artilleurs hyksos continuent d'atteindre le convoi. Le ciel est parfaitement bleu. Le feu a pris la place du vent. Des palmiers brûlent comme des torches inutiles en plein jour.

Général, c'est un désastre ! J'ai donné l'ordre de contre-attaquer, l'ennemi est supérieur...

Il est supérieur ! Êtes-vous fou ? Voulez-vous être fusillé ? Qui vous a donné l'ordre de riposter, vous deviez vous replier vers Taouil ! Ils se découvraient ! Notre jonction avec Senmout est une priorité absolue. Faites battre le rappel, que votre division ou ce qu'il en reste se reforme sur notre flanc sud. Harendotès et Faradéout occuperont le nord et le centre. Qu'avez-vous à faire le héros sans appui aérien ? Et maintenant faites vos comptes s'il vous plaît, rappelez-moi !

Rénéhoutet, les bras lui en tombent, ordonne qu'on le mette en ligne avec le Grand État-major. Ses aides de camp se glissent dans les plis de sa colère.

Où mon général, oui, relever Taténen. Il vient de nous perdre la moitié de sa division... Oui, je l'avoue, il formait notre avant-garde. Il sort de stage ? Oui, effectivement, je n'imaginais pas qu'il pût se jeter sous le feu de l'ennemi. courageux ? Absurdement courageux ! Je le maintiens à son commandement ? Bien mon général. Je le reconnais mon général ! Cela allait tellement sans dire ! Oui, je dirai, je dirai. Il fait le compte de ses pertes. A vos ordres.

20- Cependant Soucha a fait tourner la moitié occidentale de son armée qui se déploie, sous le commandement d'Asethek, la science du désert. Le long de la route de Taouil, jusqu'aux abords des marais, creusant à la hâte des fossés et des abris, pour son infanterie, dissimulant son artillerie soit sous de vastes filets, soit entre les maisons des douars, soit encore dans les bouquets de palmiers qui poussent aux coins des champs, tandis que l'autre moitié, traînant derrière elle sa défense contre l'attaque aérienne attendue, afin de profiter du retard pris par l'adversaire pour former ses lignes, marche au sud pour surprendre Harendotès sur son flanc ; or c'est un front décidé à combattre qu'il rencontre... Surpris, il ordonne un court repli,

hésite : l'ennemi n'avance pas. Craignant alors de perdre et l'initiative et l'avantage que lui a procuré sa victoire sur Taténen, il fait donner toute son artillerie sur le milieu du front d'Harendotès, pensant qu'une trouée lui permettrait ensuite de couper en deux la division adverse par une offensive en plein cœur, bousculant sur un double front les deux flancs ainsi ouverts. Mais Harendotès ordonne à ses premières lignes de résister tandis que ses arrières s'ouvrent largement et se reforment de part et d'autre du terrain où Soucha veut qu'ait lieu l'engagement décisif. Alors les lignes égyptiennes se débandent, les soldats fuyant dans la trouée entre les cratères fumants. Soucha fait déplacer le tir sur les nouvelles positions ennemies et ordonne l'assaut, à l'instant même où les premiers avions, jaillissant l'un après l'autre du soleil, fondent en gerbes sur le feu des canons que de petites fusées thermiques détruisent un à un tandis que les servants qui en ont le temps se jettent dans les abris. Les batteries de missiles anti-aériens ne peuvent plus faire feu que sur des éclairs d'argent qui ont accompli leur œuvre et qui mettent toute leur puissance à échapper aux terribles traits qui, à la première erreur, les rejoignent, les pénètrent et transforment leur propre incandescence en un bref soleil qui s'abîme dans une colonne de fumée. Depuis des jours, on attendait ces attaques du nord, de l'est, jamais du midi. Soucha voit s'effondrer son offensive alors même que ses troupes sont sur le point de s'engager entre les deux fronts adverses. Il les voit se déployer dos à dos avec une exactitude qui lui met la mort dans l'âme parce qu'il sait bien que, sans l'appui de l'artillerie frappant incessamment les arrières de l'ennemi, ses chars et ses soldats seront, à la longue, digérés par les régiments d'Harendotès, d'autant que Rénéhoutet ne manquera pas de faire monter les autres divisions en renfort : il n'est plus temps de reculer, mais de jeter Asethek dans la bataille, en dépit du plan initial.

21 - Mais, Soucha, je te rappelle que tu nous as ordonné de miner partout où tu veux nous faire avancer.
 Tu contournes, je n'y puis rien, méfie-toi du Soleil..
 Pardon ?
 Oui, je te dis, leurs avions arrivent du Soleil..
 ...
 Tu m'entends ?
 Oui, très bien : leurs avions arrivent du Soleil..
 Vous tirerez sur le Soleil, comprends-tu ?
 Oui, oui, je contourne, mais par où ?
 Veux-tu te noyer dans les marais avec tes tonnes d'acier ?
 Bien, donc je reviens vers toi.

Fais vite.

Seigneur-Président, c'est du secours que je demande ! L'aviation royale nous tue ! Mon artillerie est en miettes au moment...

Oui, une quarantaine de pièces, au moment d'un engagement décisif. Seigneur, c'est comme si c'était fait... Je vous en supplie je ne vais pas répéter mon rapport... mais c'est une terrible pitié ! j'exécuterai, Seigneur.

Asethek ? C'est encore moi, tu ne bouges pas, c'est moi.

Ils pourront cueillir Naïtaout s'ils veulent, foncer sur Bast ; les renforts n'arrivent pas assez vite. Nous avons perdu. Chérek, Chérek, tout génial que tu es, que peux-tu sans aviation ? Tu veux toutes tes forces pour ta bataille ; négocie donc avant la défaite ! Hélas, je les vois, toutes nos forces, la nation hyksos en armes, adossée aux remparts d'Hisn, attendant, innombrable, l'ennemi dont les vagues se brisent une à une et c'est nous qui faisons signer une armistice et nous entrons pour toujours dans Héliopolis ! Ce brave Asethek ne mourra pas bêtement !

Asethek ? Tu n'as pas les moyens de tenir. Tu mines derrière toi jusqu'à la route de Naït à Ounou... Oui, la deuxième, à l'embranchement d'Hisn, exécution ! A bientôt.

Ordre à tous les chefs de bataillon engagés dans le feu. Drapeau blanc, rendez-vous. Inutile de vous faire tuer pour rien. Mon cœur saigne pour vous. Obéissez, votre honneur est sauf. Je vous demande pardon. Seth vous sauve. Adieu, vive la nation hyksos !

Les arrières, les régiments de réserve, ce qu'il reste de canons, tous abandonnent leurs positions et, dans le silence des hommes et le bruit amer des machines, se replient vers l'occident. Au carrefour d'Hisn, Osis, assis sur une borne, les regarde passer.

22 - Général, vous tenez la victoire et vous voulez négocier ?
 Mon cher Imhotep, faut-il qu'un soldat apprenne au civil que vous êtes ce que coûte une victoire ?
 Même si vous avez raison moralement raison , il est impossible de s'en tenir là, sachant qu'une victoire non seulement nous restitue Ounou, mais nous rouvre le chemin du Delta.

C'est ici que nous divergeons doublement ; premièrement parce qu'Ounou peut nous revenir sans coup férir : c'est inscrit dans les calculs de Chérek et les revers qu'il vient de subir doivent l'inviter à se mettre à table sans trop tarder : Ounou contre l'arrêt des combats, ce qui représente pour lui à défaut d'une victoire inaccessible, l'immense avantage d'une non-défaite, l'ouverture de négociations sur l'avenir du Delta ;

deuxièmement parce qu'autant nous pouvons gagner une bataille classique et reprendre la ville, autant le Delta est un guépier dont nous ne pouvons espérer venir à bout que par une solution politique et non militaire. N'est-ce pas ce que Votre Majesté préconisait avant le conflit, lorsque les Hyksos nous harcelaient ?

Je me tourne vers vous, Imhotep, pour confirmer que le Commandant de nos armées est à mon avis dans le vrai. Le Delta, c'est une puissance ! Allons-nous user puissance contre puissance, peuple contre peuple ? Babel au bout du compte nous mangera. Les princes ont toujours su et toujours oublié qu'ils tenaient de leur peuple leur puissance, autrement dit l'effectivité de leur pouvoir. Je tiens la moitié de ma puissance du Delta : il convient que cela soit démontré. Imhotep, vous conduirez donc nos experts en négociation, avec cette belle sagesse sur... non pas sur les lèvres mais par-devers vous. Soyez plus intelligent que Chérek ! Tout est négociable, excepté la souveraineté de l'Un sur Hâpi. Nous en avons déjà dit quelque chose, naguère ; c'est-ce que Ai vient de nous rappeler. Général, vous proposez un armistice à Chérek. Aussitôt signé, Imhotep, vous engagez les pourparlers dont je souhaiterais qu'ils se déroulent dans la cité de Rê.

Chérek s'y opposera certainement !

Qu'à cela ne tienne ! Acceptons dans un premier temps une ennuyeuse bourgade excentrée qui n'appartienne vraiment ni à l'un ni à l'autre pays, comme Haouarah ou Djekouh ; et puisque tout cela promet de durer, que le sentiment de la perte s'apaisera, tout le monde s'accordera sur Ounou. Attendez-donc que cela vienne de soi-même. Et puis, c'est tellement secondaire ! Un tesson brisé ! En revanche, il faut admettre d'aller assez loin dans l'autonomie à accorder au Delta sur le plan de la représentation et de l'exécutif, de l'administration, de la justice, de la police même, mais il n'y aura qu'une diplomatie et une seule armée. Incorporons tels quels s'il le faut les restes des forces hyksos...

Majesté, c'est le problème le plus délicat à résoudre, car nous ne pouvons imaginer d'entretenir une armée qui demeurerait ennemie et sous commandement ennemi !

Acceptons que les officiers hyksos conservent leur fonction...

Oui, après allégeance !

Cérémonie délicate, trouver les formes !

Une allégeance serait presque tout. Cela permettrait d'accorder même des régions militaires aux quelques villes majoritairement, incontestablement hyksos ; c'est peu au total, et nous reprenons pied partout ailleurs, avec des statuts adéquats pour les autres peuples. Car après

tout, ce que les Hyksos obtiendront, il faudra l'accorder aux Grecs, aux Habirous, que sais-je ?

Tout ce monde ne manquera pas de faire savoir qu'il existe.

Eh bien, Messieurs, croyez combien j'ai confiance en vous. Et puisque vous savez dans quel esprit, il ne reste plus qu'à passer à l'acte. Que votre secrétariat me communique sans retard le compte-rendu de vos décisions. Rekhyt soit votre signe !

23 - Naïf lecteur, voyeur bienveillant, comment va donc se dénouer la crise d'Héliopolis ? Quelle nouvelle figure va prendre la guerre (civile ?) qui constitue l'extase des nations ? L'enquête menée par l'historien à mesure qu'il rédige le récit engendrant les faits révèle leur contingence, conclue par tous les bons esprits en dépit de cette merveilleuse impression d'absolue nécessité qui fait de la totalité une œuvre, alors que la dite impression n'est due en vérité à rien d'autre qu'à l'espèce a posteriori de nécessité qui résulte de l'irréversiblement accompli. Car si dans l'ordre de la nature, qui n'a pas d'histoire, le plus petit effet résulte de la combinaison actuelle de toutes les causes, jusqu'à la plus petite, par conséquent peut être d'une infinité de causes cet excès, cette plénitude à tout le moins de détermination, de doctes ignorants ont voulu l'appeler indétermination, dans l'ordre des âmes délibérantes, la plus petite décision résulte de la relation sans fin de l'infinité perplexe avec elle-même, de sorte que le savoir des causes, tout aussi bien que sa négation, l'ignorance, est cause ; toute contingente et relative, intelligent lecteur, puisque l'ignorance, comme le mal, étant privation, (le diable, il est vrai, s'efforce non en vain, de persuader le lecteur et l'auteur réunis de la positivité de la privation : le mal est tellement plus intéressant que le bien, ô voyeur du mauvais œil !) Nulle ignorance sans quelque savoir : les mêmes bons esprits etc.

Que va donc décider Chérek, le Président-à-vie des Hyksos, le maître du Delta, sans enfant, délibérant ? Améliorer notre défense contre l'aviation de Nabashah et continuer d'approvisionner la ville par le nord ? Négocier maintenant ou obtenir d'abord un succès militaire, ne pas négocier mais, sur le terrain, chercher à faire durer sans plus ? Abandonner la ville, reconstituer un front à la hauteur d'Hin ou de Naïtaout tout en proclamant l'indépendance victorieuse du Nouveau-Pays-de-Seth et entamer une guerre de procédure à l'Assemblée Des Nations ? Négocier sans le paraître ou, paraissant le vouloir, derechef négocier ou ne pas négocier ? Tôt ou tard viendra le temps de traiter. Faut-il s'en remettre à la nécessité ou la devancer ? Dieu des dieux, toi seul n'es pas dans l'obligation de calculer, si tu n'as pas la possibilité de faillir ! S'en remettre à la

nécessité, c'est postuler la défaite. La devancer, qu'est-ce donc, sinon choisir et choisir, sinon faire des hypothèses sur les inconnues ? Et ce que j'identifie à vue humaine comme erreur ne serait-il pas, à vue divine, la décision la meilleure ? Seth, viens à mon aide ! Apopis ne rend-il pas ingénieux ceux qu'il veut perdre ? S'il n'y avait que négocier ou ne pas négocier ? Il y a aussi proposer ou accepter ; et proposer parce que nous aurions l'avantage ou au contraire parce que nous aurions grand besoin d'un armistice ; ou accepter pour les mêmes raisons.

Mon cher Président, tu réfléchis trop. Tu aperçois qu'une seule variation fait bouger toute la suite des hypothétiques conséquences, et quoi qu'il en soit, la série des effets pensables prolifère davantage encore que celle des effets réels. Arrête-donc de délibérer ; le peuple et ses chefs demandent un maître qui ordonne. Décide-donc, ordonne ! Mieux vaut une décision jouée aux dés que rien. Puis, ce qui arrive en notre faveur, nomme-le chaque fois ton vouloir. Tu t'en trouveras bien.

24 - Depuis que les défenses du Bras de Rochd, faute d'offensive de ce côté-là, ne s'inquiétaient plus, les artilleurs avaient repris l'habitude d'allumer des feux pour veiller. La tâche des aviateurs de la Grande-Maison en fut facilitée ; ils ne fondirent pas sur les batteries comme sur des proies mais se suivant à courte distance au ras de l'eau déserte, arrivèrent du nord à bonne vitesse. Quand le dernier appareil fut parvenu à proximité des premières défenses du sud, ils s'élevèrent, basculèrent en direction de la rive droite et tels les flèches des chasseurs d'oiseaux, se redressèrent vers le cœur de Nout, en abandonnant sous eux leurs excréments de mort. D'un coup la rive, à perte de vue, se trouva embrasée ; une seconde escadrille vint compléter le travail de la première, bouchant, comme dirent les pilotes, les trous. Les incendies faisaient miroiter l'eau indifférente qui redevenait, plus loin, noire, continuant sa conversation avec les étoiles. Pour peu de temps, puisque des péniches en rangs serrés, chargées d'artillerie et de blindés, envahissent la plaine luisante d'une rive à l'autre, et, comme pour imiter la manœuvre des avions un moment plus tôt, vont planter bord à bord leur nez dans le rivage ravagé, sous la mitraille. L'alerte donnée à Hisn, les armes hyksos se déploient dans la plaine de l'Enfer. Cinq divisions jusque sous les remparts de la ville, couvertes par leur feu. Une armée complète gagnant à marche forcée le fleuve par la route de Khem, afin de remonter la rive jusqu'au champ de bataille ; une première offensive, frontale, doit arrêter le débarquement et même, si possible, rejeter l'ennemi au fleuve. Les positions du trône, cependant, sont maintenant trop solidement établies. Qui a vu se lever le jour ? On se massacre jusqu'à midi,

chars contre chars, éventrés à bout portant, corps à corps, regard contre regard de celui qui est transpercé. Le nombre des cadavres et des blessés paraît soudain si considérable sous la chaleur de midi que les États-Majors s'accordent pour suspendre les combats le temps que les ambulances nettoient le terrain. Les troupes royales n'en continuent pas moins d'affluer plus nombreuses sur la rive conquise, les Hyksos de fortifier leurs positions, d'acheminer troupes et matériel sur leurs arrières. On mange un peu, on boit surtout, sans parler. Ceux qui manquent, on ne les nomme pas, dans la suspension du cauchemar qui laisse à la peur le temps de gagner. Ventre d'abord, puis dos, puis gorge. Deux coups de canon simultanés. Écouteurs, casques, ordres des officiers, rugissements d'artillerie.

25 - Ne plus entendre ne plus comprendre, avancer à vue, obéir, obéir à vue on n'entend rien, même poussière, mêmes fantômes, c'était déjà pareil à Khem on recommence qui sait qui peut y voir clair dans tout ça ? On va crever tous non, moi non, pas crever, fuir, avec un million de baïonnettes dans le dos ! Devant et derrière, la même poussière, la vase au fond du fleuve, qu'on remue, ça doit être pareil pour les poissons. A la dynamite on les fait crever, nous c'est mieux c'est pour la chose publique la bonne fille. Ne pas être là ! Allez, que ça barde ! Quand ça va vraiment mal, on ne pense plus à rien. Qu'est-ce qu'on attend ? Ta Majesté, c'est quoi ton genre d'angoisse ? Tu veux que ça finisse toi aussi ?

26 - L'armée qui a remonté le fleuve rencontre le flanc nord-ouest de l'ennemi quand prend fin la trêve : tandis que l'artillerie tout entière reçoit l'ordre de se mettre en action à la cadence la plus rapide, des vagues de chars se mettent en position pour l'assaut, accompagnés de petits chevaux barbe que la mitraille n'effraie plus : ils devront courir sur la terrible infanterie anti-char qui s'enterre, disparaît derrière le moindre relief ou dans la poussière des chenilles et des cratères. L'attaque est miraculeusement efficace, le front royal bousculé, son offensive arrêtée. Les troupes de la Grande-Maison, maintenant trop concentrées entre trois fronts, sont la cible de l'artillerie ennemie. Le temps va travailler contre elles sans une intervention du ciel. Pas une batterie hyksos qui ne soit munie d'une défense anti-aérienne. Dans le lointain, au nord, un champignon de fumée rougie par le feu du couchant. Hisn. Le contact avec l'État-major de Chérek est interrompu. Aï annonce des renforts et ordonne à son armée de reprendre l'offensive. Au dessus du champ de bataille, loin dans le ciel, un point brille comme si là-haut la nuit ne devait jamais tomber. De lourds avions sont venus faire demi-tour au dessus des ruines

de Khem. Une averse de petites fusées bleues s'abat avec des cris aigus sur les arrières des Hyksos, se distribuant sur ses objectifs avec une précision maniaque. C'est à peine si quelques unes sont détruites avant d'avoir atteint leur but.

27- " Citoyens hyksos, l'ennemi du Sud, épouvanté par nos victoires, impressionné par la farouche résistance de tout un peuple, déploie maintenant des moyens écrasants. Citoyens, mes amis, une armée de héros est détruite. Notre armée vit ! La nation hyksos vit plus que jamais. Si la Grande-Maison criminelle peut gagner une bataille, elle ne mettra jamais notre pays à genoux. Peuple hyksos, c'est la résistance qui peut vaincre ! Ton sang ne coule pas en vain, tes larmes sont celles de la colère ; ton indépendance est là. Tu la conquiers au prix du fer et du feu, mais demain tu en jouiras pour mille générations. Maintenant je m'adresse aux héroïques défenseurs d'Ounou. Femmes, enfants, hommes de courage, vous êtes l'avant-garde de notre résistance : ne faiblissez pas ! De nouveaux renforts vous parviennent, des vivres affluent vers vous de tout le Delta. L'ennemi s'épuise au pied de tes remparts. L'issue est proche. Peuple d'Ounou, non pas demain mais aujourd'hui, le vainqueur de cette guerre, c'est toi. Peuple de héros, l'ennemi ne va pas tarder à négocier ; un immense bonheur t'attend, auquel je travaille nuit et jour : que notre grand dieu ajoute la malédiction à la malédiction si ton bonheur n'est pas mon bonheur. "

28- Ennemis et ennemis, dans leur lit, sur des couchettes, par terre, sur des cartons, des planches, dans des escaliers, habillés et chaussés ou non, enfermés jusqu'aux pieds dans de longues tuniques où tantôt le ventre tantôt les cuisses ou le dos à l'air, tantôt sculptés dans l'ombre, tantôt vague silhouette disparue sous le suaire d'un drap, bouche ouverte, fermée ; le souffle qui ne demeure pas dans la poitrine mais sort et entre et sort est tout ce qui les distingue des cadavres d'un jour, d'un mois, d'un an ; mal vieillies, bien conservés. Jeunes et vieux qui respirent, beaux ou laids secoués parfois de rêves, ou la respiration suspendue...

Dans la lumière des phares passent des soldats, leurs ombres disparaissent dans la nuit des portes, les cages d'escalier s'éclairent. Coups de sonnettes, coups de crosses à tous les étages en même temps. Vos papiers ! Combien êtes-vous ici ? Perquisition. Ne bougez pas ! Un unique coup de feu, un coup de feu de rien du tout qu'on n'entend déjà plus, qu'on entend, qu'on entend dans le hurlement de la femme c'était son mari l'arme, encore, à la main, elle s'abat sur lui les soldats sont debout à la porte le hurlement fait une spirale dans l'escalier. descend, descend, monte

quand il n'est plus qu'un sanglot qui s'abîme dans le petit ruisseau sombre sur le plancher. Un soldat ramasse l'arme, puis tousse, commence la fouille, timidement d'abord, un œil navré sur la chevelure de la femme. Coup de feu dans le lointain d'un autre étage, comme si l'on avait tiré au fond d'un placard. Alors ils bousculent les meubles, retournent le lit, arrachent les robes de la penderie elle s'est relevée des cheveux collés dans les yeux, la bouche entrouverte, les seins vivants sous la fine étoffe de la chemise de nuit. Un des soldats referme la porte d'entrée, il regarde la femme, le vêtement épouse la hanche elle se précipite dans la chambre contre le soldat qu'elle voit fouiller dans un tiroir. Allons, allons, la jolie, on ne va pas te manger ! Ses pieds sont nus. Ts,ts,ts ! Pas mal foutue la petite ! Montre-en un peu plus, allez ! Les yeux agrandis, elle recule jusqu'au mur le soldat de la pointe de sa baïonnette lui soulève délicatement la chemise qu'elle cherche à retenir, qui se déchire sur la lame, jusqu'au ventre, le soldat qui a refermé la porte, la main tremblante, déboutonne son pantalon, le visage congestionné. On, on se la fait ? Non vous n'allez pas faire les salauds ! T'es con ou quoi, on se la fait tous les trois et tu t'écrases. Tu vois pas que c'est le bordel partout ?

29 - Ils se sont même endormis quelques heures dans leur cellule sans autre lumière que le petit carré qui soupire. Des soldats comme eux les secouent les soulèvent ils marchent ils suivent ils sont poussés, le ciel, entre les hauts murs, pâlit, une partie de la garnison est alignée le reste de la cour est vide on leur attache les mains dans le dos. Non je ne veux pas être prisonnier. Ma main ma main il s'essuie la joue et la tempe contre l'épaule il secoue la tête ce n'est pas vrai tout ça qui c'est celui-là jamais vu ce n'est pas vrai il n'a pas le temps de voir l'arme s'approcher de sa tempe qui explose le corps se raidit puis s'abat dans la poussière. L'autre voit cette chose ouvre la bouche comme dans les rêves il ne crie pas en même temps qu'il entend la détonation, il plie et tombe sur les genoux et une flaque sombre auréole sa tête dans la poussière. Des soldats s'approchent roulent les corps dans des linceuls qui ressemblent à des sacs de couchage kaki dont ils tirent la fermeture éclair jusqu'au bout, par-dessus la tête tandis qu'une camionnette s'approche à reculons une tâche grandit sur la toile le soldat l'agrippe essaie d'éviter la tache sa main glisse dessus il ne sait pas où l'essuyer qu'est-ce que tu fais il est lourd il s'essuie à la serviette sur le plancher qui vibre. Il s'est mal essuyé il ne veut pas sur son pantalon, c'est poisseux il se frotte les mains dans la poussière court au robinet il n'y a pas d'eau.

30 - Et maintenant le rempart à l'orient s'écroule tandis que la chasse entretient l'incendie de la porte d'Hisn. Plus aucun ravitaillement n'a pu pénétrer dans la ville depuis des jours et les Égyptiens dans leurs quartiers incendiés ne mangent plus. L'infanterie de Taténen, la première, escalade les décombres sous le feu. Polioukos qui a fait dégarnir les fortifications sud jette ce qu'il lui reste d'artillerie légère sur les lieux qui furent : Porte de Naam, Porte de Taouil. Dans chaque maison qui s'écroule sous le bombardement ennemi, on pousse la pièce d'artillerie que l'on peut, et le tir reprend de plus près encore sur les insectes noirs qui surgissent disparaissent entre les blocs fumants. Face aux baïonnettes des Hyksos, les soldats égyptiens sont munis de courts fusils automatiques pourvus de fuseaux d'acier effilés comme des dagues et les uns les autres, au détour d'un mur, d'une porte, d'un escalier effondré, se transpercent en poussant des ahanements de bûcherons. Alors les Égyptiens de la ville sortent, à l'écoute du combat, de leur torpeur inane, avec des couteaux de cuisine, des meubles, des outils, se jettent dans les rues sur leurs derniers gardiens ; forts de cette victoire, ils accourent, hagards, où affluent les renforts hyksos qui les mitraillent tandis que pleuvent des tables, des chaises, des appareils ménagers, qui encombrent les rues, écrasant l'occupant. Des barricades s'élèvent partout. Polioukos ordonne la reddition de la ville.

Livre sept

1 - Le jardin, les pieds dans l'eau, bruit de bavardage liquide sous l'ombre mobile (mais lentement) des palmes. Les roseaux, qui forment une haie séparant la berge et la terre cultivée, se murmurent, penchés les uns vers les autres, des caresses de papier. Le voyageur n'a qu'à suspendre, de moment en moment, ses pas déjà lents pour laisser venir à sa rencontre et croître le silence habité d'autant de langues vivantes que de reflets d'eaux entre les pousses, et de longues feuilles, comme des crins d'archet sur la main, longtemps après qu'ils ont cessé de faire vibrer les cordes, jusqu'à l'âme, de sycamore et de jujubier.

Ouvrant la main, du bout du doigt il courbe une longue tige ligneuse et lorsqu'il relâche la tension du poignet et de l'avant-bras, le roseau brusquement ne chuchote plus mais souffle une suite confuse d'injures dont le responsable, du regard, s'excuse, à cause de l'arbitraire violence qu'il a introduite, à son passage, dans la conversation paisible des éléments.

La bête poursuivie qui plonge dans le même vivant rideau et, le franchissant, met en effervescence la république des roseaux, ne commet pas la même faute mais au contraire invente, sans l'avoir préméditée, une musique nouvelle et insoupçonnée qui n'est la récurrence de rien.

Le voyageur tire sa montre et, les yeux arrêtés sur les ondulations qui viennent mourir sur la rive, roule entre ses doigts le petit bouton d'argent ciselé. D'habitude il la remonte le soir, une fois couché, avant d'éteindre la lumière.

Elle, de nouveau, à genoux, dans les éboulis de l'inquiétude, qui, d'une même main, à tâtons, espère et désespère, renée de la plus irrépressible attente d'être, passe les espaces et les murailles dissipées, les yeux ouverts, par la nuit. De ses bras manquants, mentalement il le sait ses bras matériels sont posés sur

le drap, de ses bras fantômes il embrasse le corps fantôme, son propre corps son propre corps sectionné, elle de lui aimée. Non qu'il n'eût pu aimer ailleurs, mais, de même qu'une fois conçu il ne pouvait plus ne pas être issu de telle mère aimée de tel homme tel jour et dans telle langue, qui avait scellé tel contrat, et que, surgeon, sa destinée, sous l'églantier funèbre, était qu'il fit souche, de même ce ne serait plus jamais d'une autre qu'il apprendrait la scission qui fait être-là mourir.

À l'églantier rouge qui, poussant ses racines parmi les os de la belle, de l'aube au crépuscule fait signe, s'accrochent les prières et les supplications de l'églantier blanc privé de sa belle, belle d'habiter son lieu de rendez-vous. Qui gît sous la pierre nourriture de l'églantier rouge ? L'églantier sans racines suspend prières et supplications blanches autour des branches épousées. Puis il mourra. Glissant sa montre dans son gousset en même temps qu'il se détourne du règne miroitant d'Hâpi, il grimpe entre les bosquets et franchit les passerelles jusqu'aux terrasses de calcaire à l'ombre du Grand-Hôtel. Il croise une femme très jeune aux chevilles brunes et aux fines tresses tombant sur les épaules. Elle n'a pas de collier d'or sur la poitrine, ni aucun bracelet, mais des yeux comme tous ceux qui savent regarder vont mourir.

2 - Les rues neuves, qui s'éveillent, n'ont pas eu le temps d'acquiescer une âme, n'en auront jamais, mortes ici où aura régné Aton l'éphémère, le conduisent à la résidence du Maître des travaux du Roi. Il pense qu'il a dû repasser par sa chambre après avoir vu, dans l'un des grands miroirs de l'entrée, qu'il avait oublié de se raser. En redescendant, il s'était passé la main sur la joue et le menton pour vérifier qu'il n'avait pas oublié une seconde fois. D'habitude, il ne se regarde pas dans les miroirs. Mais aujourd'hui il voit le roi et a toutes les peines du monde à penser qu'il ne va rencontrer qu'un humain. Car quoi qu'il en soit, cet humain concentre en lui tout ce pour quoi il a traversé la mer, erré, écouté.

3 - Poète de la Thrace : notre ami et maître de nos ouvrages m'a annoncé votre venue chez nous. En un dur moment. Une loi non écrite voudrait que vous nous récitiez votre histoire.

Je prie Votre Majesté de bien vouloir comprendre mon intimidation. Je ne sais pas parler à un roi. Je n'ai pas appris ! Je suis venu pour écouter et apprendre. Cependant j'obéirai, si Votre Majesté insiste pour apprendre quelque chose de mes origines.

Que les insignes du pouvoir ne paralysent pas votre langue ! Ce ne sont que des simulacres !

C'est que, pour moi, c'est très bête sans doute ! Le pouvoir est quelque chose de mystérieux, de presque aussi mystérieux que la vie.

Mon pauvre Monsieur, ne vous méprenez pas ! Le pouvoir, pas plus que la vie, ne m'appartient vraiment mais, comme l'on dit, me traverse et passe et me dépasse de sorte que je m'efforce de l'exercer comme un métier.

Cette humilité est infiniment honorable et pourtant ce n'est pas ainsi, il me semble, que les choses se passent le plus souvent.

Parce que, d'ordinaire, le pouvoir a été conquis par un combat et prend la figure d'un dessein et d'un destin, d'une exception hyperbolique, violente. Le maître du moment, se confondant avec sa maîtrise, n'échappe que de manière très improbable au mirage de la fascination pour cette chose transcendante, et à la vanité...

Majesté, ne serait-ce pas plutôt le spectateur du pouvoir que le pouvoir fascine ?

J'ai trop vu d'ambassades pour ne pas être certain que l'ordinaire des princes est d'une insondable vanité. Ils se regardent, ils jouissent comme une femme de son corps regardé, ils tiennent leur récompense ! Ils se distinguent au premier coup d'œil de ceux qui n'ont en tête que leur mission, les enjeux d'une négociation ; ceux-là, on les rencontre davantage chez les officiers sans pouvoir, chez les experts, chez ceux du moins qui ne sont pas en train d'escalader les degrés du pouvoir mais exécutent consciencieusement, voire un peu naïvement, leur tâche.

Il faut donc être un peu naïf...

C'est vrai et ce n'est qu'à demi vrai. Je vous citerai en exemple Imhotep, ici présent, dût-il en souffrir un peu ! Mais il n'est pas le seul ! Je ne le crois ni naïf, ni innocent, ni vaniteux... Je le vois accomplir sa tâche qui est d'exercer un pouvoir qu'il ne détient pas et me trompé-je ? je n'ai jamais perçu chez vous, mon cher Imhotep, la plus petite velléité d'appropriation de ce fascinant pouvoir.

C'est, Majesté, que je m'honore de votre confiance et que cette confiance m'assure parce qu'au vrai je place mon ambition, si j'ose dire, au-delà, dans l'œuvre même de Votre Majesté, à cause de ce qu'elle vaut, je crois, d'éternité. Je comprends bien les vaniteux ; ils le sont par défaut d'ambition. Ils ont décliné la promesse d'éternité. Ils tentent leur chance.

Par défaut d'ambition Vous avez raison ! Voilà ce qui échoue tous les jours au pied du trône.

Majesté, on le voit bien : un dessein vous épargne le pauvre et ordinaire travers.

J'ai cru pouvoir penser qu'il y avait une grande différence entre

un pouvoir quelconque et le pouvoir suprême, mais j'ai rencontré des rois, des tyrans, des guides de leur nation, des conducteurs de peuples et, comme je vous l'ai indiqué il y a un instant, la distinction que j'ai pu établir est davantage entre le pouvoir hérité et le pouvoir conquis. Mais cela ne suffit pas. J'ai vu des princes élus se conduire comme des princes du sang et à l'inverse la morgue des princes par le sang est trop connue.

Alors ?

Eh bien, d'une part on n'évitera jamais la question : à quoi, à quel principe la volonté obéit-elle ? Mon honneur à moi, qui ne sauvera peut-être pas mon règne mais qui, du moins, en sauvera la mémoire, est que la mienne, j'entends ma volonté, obéisse à l'Un. Obéir ! Reconnaître et aimer ce qui se trouve au-dessus de soi, j'ai appris qu'à cela Dieu même obéissait, en raison d'une décision éternelle qui est sa propre raison et de cela je vis ! Vous pensez que ce n'est ni très royal ni très politique...

Au contraire, Majesté, je suis infiniment admiratif, moi qui rends un culte à la dispersion et à toutes les métamorphoses...

Ami, je ne vous condamne pas, mais convenez que la figure est figure de en sorte, je crois, que le poète donne accès, dans son dire, à la chose même... non... donne accès à la chose même, dans son dire ! Sinon, à quoi bon ?

Dire... oui... chercher une demeure où demeure le dire et je n'ai trouvé que le dit, et le dit comme le double... ainsi dites-vous... le dit, l'apparaître différé de ce que les choses, vivantes, sont la mémoire, le cénotaphe de leur apparaître... excusez-moi d'être peu clair, car il faut oublier tout cela pour dire. Il faut un degré de confusion avec les éléments... et cependant ni trop, ni moins, à chaque instant une mesure autre... je ne rencontre que l'image du musicien qui accorderait son instrument. Dont l'œuvre serait accordée. Car pour accorder il faut jouer.

Je vois ce que vous dites : le culte rendu à l'image est-il culte rendu à l'image ou à ce dont elle est l'image et qui, néanmoins, ne se donne qu'en l'image ?

La différence, curieusement, est d'autant plus réelle qu'elle est plus imperceptible, car à l'adorateur en esprit et en vérité, c'est l'assomption même de l'image comme obéissance qui est révélée, de sorte que l'image comme image de advient comme filiale, comme en-soi se recevant de .

C'est merveilleux ce que vous dites là, car je ne vois plus qu'un seul dire, du dire de Dieu au dire de l'inspiré de Thot et entre les deux le lieu commun, le vaste monde, vous disiez la demeure, le dit...

Majesté, la guerre a sévèrement éprouvé Ounou et ce n'est peut-

être pas le moment...

Mon cher Imhotep, c'est bien vite dit, je l'avoue, d'affirmer que l'Un ne serait l'Un de rien sans la scission qui n'est pas qu'imaginaire mais bien plus que réelle : souffrance et malheur. Là-dessus, moi que vous voyez difforme et souffreteux... ne protestez pas, même silencieusement ! Je rends témoignage, sous la double couronne, que certains jours seule l'espérance demeure. J'entends cette vertu qui ne vient pas de moi, sans quoi elle ne survivrait pas à tout ce qui est désespérant... pourquoi ne pas faire cet aveu ? Ce n'est pas indigne... Vous ne dites rien... Voyez-vous, le scandale n'est pas là, mais dans l'envie.

Monseigneur, il est vrai, nous en revenons toujours aux mêmes questions parce que nous n'en connaissons pas d'autres...

Je vous sais connaisseur de ces choses-là.

Savant d'une science empirique comme celle du jardinier, pour résoudre par calcul les problèmes du jour. Les problèmes se résolvent, mais les questions... Ainsi l'art de gouverner n'est-il qu'un art de problèmes, et seule l'universelle nécessité d'un pouvoir fait question.

Oui.

Tout à l'heure, je voulais dire qu'en deçà de la volonté, l'hérédité du pouvoir le rendait moins vain, parce qu'elle le relie à la vie. D'un autre côté, la lutte pour sa conquête est dans l'ordre, tout aussi bien... La ville, comme une personne, a été défigurée. Abstraitemment il est vrai j'ai voulu en établir, ici, le double, à l'abri du temps. Dans une cité qui est le fruit d'une volonté et non d'un enchevêtrement de passions, on ne vit pas. Ici on ne vit pas. Je vous recommande ce qu'il reste, qui va se relever, de celle que vous appelez si bien Héliopolis.

C'est mon projet, dès demain, de m'y rendre ; cependant je souhaite rencontrer d'abord le prêtre Ptahotep dont on m'a vanté la science divine.

On vous l'aura dit, Ptahotep est un fidèle d'Aton, mais tandis que certains font de l'Un (je suis fort tenté d'être de ceux-là) le principe de la Triade, vous l'entendrez expliquer la monarchie de Rê et l'identité de l'Un et de la Triade en le divin Ptah dont il est chargé du culte. D'Aton, il n'y a pas de culte, sinon dans la mesure où il est confondu avec Rê, dans la croyance populaire.

Majesté, je suis venu ici parce que chez nous je n'ai rien trouvé de comparable à l'Un et je ne comprenais pas que l'on pût adorer un autre que l'Unique. Pourtant, j'adhérais à nos dieux, aussi nombreux que les vôtres, d'une adhésion verbale et allégorique, au point que je doute encore si l'Un est premier, ou s'il n'est qu'un principe... un principe

d'intelligibilité.

Il n'est pas un principe, soyez-en certain, mais Le Principe, car si le principe n'est pas premier, non seulement pour la pensée mais réellement... c'est là une contradiction, une impossibilité !

Alors peut-être qu'il n'y a pas davantage de principe en soi que celui-ci n'est premier dans la pensée où il ne semble émerger que du mouvement qu'il subsume.

A moins qu'antérieurement à tout savoir, votre pensée ne soit le principe de son propre mouvement, et qu'elle ne se saisisse pour ce qu'elle est qu'au moment où elle se saisit comme principe...

Si vous aviez raison, c'est en cela qu'elle serait image.

Vous voulez dire image du Principe ?

Oui, je crois que c'est ce que je veux dire. Je pressens aussi que le Principe ne serait pas ce dont il est principe s'il n'était pas en soi sa propre altérité au sens où, en-deçà du réel et de l'identique, au-dessus, le principe serait que l'Un et la Triade soient l'Un.

Ainsi, vous l'entendez, j'espère ! Ptahotep m'a là-dessus vaincu et convaincu : l'Un n'est pas de l'ordre du concept (cependant il y a un concept de l'Un) ; ni même de l'ordre de l'être (cependant il n'est pas sans être) mais de l'ordre de ce qui fait la spiritualité de l'entendement et qui est plus que l'entendement et qui est de vouloir et je ne dis pas la volonté, mais celle-ci en acte incluant sa fin qui est que le vouloir même soit comme... quel mot choisir ? Comme dévouement, comme... je me souviens : obéissance. Volonté de volonté et c'est pourquoi le principe n'est pas d'être, mais de vouloir se conformer à sa propre altérité principielle, de sorte que je ne puis vaincre le mystère...

Si je vous suis dans votre enthousiasme, Monsieur le Maître des Toits, je découvre ce qui est indécidable : soit que la Triade procède du Vouloir, soit que la volonté ne soit pas autre chose que la Triade même ; peut-être que dans les deux cas se cache une souveraine absence de nécessité mais, au contraire la souveraine et éternelle décision de se déprendre et défaire de soi dans l'obéissance à soi. C'est pourquoi nous expérimentons qu'il n'y a pas d'être de l'être-là, mais qu'être est déprise. Si loin de toute vanité ! Effacement.

Quant aux dieux, ils se montrent trop ; Aton lui s'expose et se voile : Un.

4- L'étrave ouvre en deux l'ombre brève de la proue, en vue de Men-Néfer. Les échoppes, les tables bancales des buvettes où l'on consomme des yaourts et de la limonade, de la bière dans l'arrière salle, encombrant les

abords des quais. Les felouques alignées bord à bord sont reliées, chacune, à la terre par quelques amarres et une étroite passerelle faite d'un demi tronc et de traverses grossièrement clouées, l'arrière déporté en aval par le courant.

La barque de l'étranger vient accoster à la suite des autres. La voile claque, le grément grince. Le marinier saute à terre et le pilote s'appuie, pour la faire remonter, sur la rame qui s'égoutte dans les remous et les frémissements de l'eau opaque. Un léger ressac fait aller et venir la végétation du bord. Des boutons d'or et des coquelicots poussent partout où la berge n'est pas empierrée et cimentée, en contrebas de la digue qui limite l'agglomération.

Seigneur étranger, la barque demeure à l'attendre comme tu le désires pour te mener à la cité sacrée d'Ounou. Tout de suite un taxi peut te conduire à Hikouptah où le grand prêtre sait que tu dois venir. Prie pour moi, non que la divinité ignore ma destinée mais parce que je mets ma joie à te faire, à toi, cette prière.

Tu es fort aimable et je te remercie de ta pieuse attention. Dans la ville de Rê je communierai en pensant à toi.

Qu'Arakhti éclaire ta quête, ô migrateur, et puisses-tu ici et là-bas ne plus rien ignorer des mystères. Tandis que j'aurai encore la gloire de mettre mon gouvernail à ton service, rappelle-moi de te conter l'histoire d'Ounouris, si tu ne la connais pas.

En effet, mais je devine qu'elle m'instruira des voies de Rê. A présent, je ne veux pas de taxi ; la ville et le temple ne sont pas loin et je préfère marcher. Dieu te garde. Sans doute serai-je de retour pour la nuit, mais si tu ne me vois pas revenir, ne t'inquiète pas : c'est que je passerai la nuit en ville ou dans le temple.

5- Le carillon de complies, que la brise du soir avait transporté jusqu'au voyageur à l'autre bout de la ville où il avait erré au hasard tout l'après-midi, se laissant assaillir à chaque instant, aux longs de venelles à la lumière argentée et verte, par des vendeurs de pacotille et de souvenirs, s'était tu. En hâte, parce qu'enfin il fallait en venir à la rencontre de Ptah, qu'il différerait pour d'obscur raisons, il tourna ses pas vers le temple, longeant au moins pour la troisième fois la longue muraille résonnant du bruit de la circulation en cet endroit. Au bout, il s'engagea sur sa gauche dans un jardin entre des colonnes dont beaucoup de châpiteaux étaient brisés, les uns à terre, les autres disparus, et qui ne soutenaient plus rien. Ici, jadis, comme en témoignaient les dalles qui formaient le sol partout où n'avaient pas été aménagées des plates-bandes fleuries où des pelouses

religieusement entretenues et arrosées par de toutes petites canalisations creusées dans la pierre qu'il fallait enjamber, une vaste salle hypostyle avait rassemblé d'austères pèlerins, des moines et des prêtres du dieu venus balbutier interminablement prières et incantations.

6- Les moines s'étaient aujourd'hui retirés dans les parties du temple les plus reculées, non que le culte fût devenu plus secret mais parce qu'il avait fallu s'éloigner du tumulte des moteurs et des haut-parleurs des quinzaines commerciales, sans pour autant abandonner l'enceinte sacrée qui renfermait encore l'âme et le cœur de la ville fondée jadis à l'emplacement où avait eu lieu, dans les commencements, l'engendrement du lotus. Les ouvertures avaient été murées et aussitôt les premiers portails refermés sur lui, le visiteur ne distingua plus, pendant un instant, que les taches lumineuses, suspendues de loin en loin dans l'ombre, de petites chandelles qui brûlaient toujours. Le troisième portail franchi, il suffit à l'étranger de les suivre dans un dédale de galeries et de chapelles pour entendre croître le murmure continu d'un chant à la fois très doux, tantôt monodique, jaillissant, tantôt polyphonique,

d'un entrelacs de mille voix océaniques, la nuit enveloppant d'ombre grande et terre et ciel. Il tendit l'oreille afin de reconnaître quelques mots de ceux qu'il avait déjà appris, mais il ne put rien distinguer de tel : manifestement c'était un pur murmure qu'il entendait, à moins qu'il ne fût encore trop éloigné pour comprendre les paroles de l'assemblée en prière mais non ! Lorsqu'il se fut arrêté à l'entrée de l'immense salle soutenue comme l'abîme d'en haut par une forêt de troncs porteurs de cônes, par les ombres croisées d'innombrables colonnes de cordobe veinées, en s'approchant, de vert de carrare et de rose entre lesquelles, sur les plafonds peints, servant de motif à une luxuriante décoration sans autres images que celles des hiéroglyphes, se répétait l'inscription : "Seigneur faiseur de vie", il comprit qu'il n'y aurait aucune parole à entendre dans aucune langue connue ou inconnue : les priants chantaient, en effet, mais sans rien prononcer d'exprimable, faisant résonner les murailles d'un chuchotement inarticulé poursuivi tantôt par un seul, tantôt l'un, tantôt un autre, tantôt par toute l'assemblée.

Quelquefois, l'auditeur croyait pouvoir identifier le commencement d'une mélodie, puis celle-ci se dissolvait dans l'élément sonore où tout, jusques aux formes ombreuses et aux couleurs évanescences, baignait et, à certains moments, gémissait. Alors les frères s'agenouillaient sur la pierre et, les mains croisées sur la poitrine, descendaient lentement le front sur les

genoux, et c'était comme un nouveau souffle qu'ils rendaient avant de se relever et de faire remonter, jusqu'au haut des colonnes, leur sève.

7- Qui avait encore souci, dans cette forêt sombre illuminée des mille langues de Ptah, du jour ou de la nuit ? La fantaisie du voyageur, assis dans un coin, le menton sur les genoux, le menait dans les petits restaurants devant lesquels il était passé l'après-midi. Il était sur le point de s'assoupir dans la saveur de ses rêveries, lorsque le mouvement des moines et des fidèles le ramena au culte. Il se remit sur ses pieds. Tous sortaient. Lentement, un à un, sans que le chuchotement cessât. Non pas tous, car plusieurs semblaient bien devoir demeurer. Un prêtre âgé, en robe de fine laine blanche, s'approcha du voyageur qui décolla son dos de la muraille.

8- Partagerez-vous notre soupe ? Il y en a toujours un bol tenu chaud pour ceux qui prient ; entre les offices toujours au moins l'un de nous demeure à prier, aussi longtemps qu'un autre n'est pas venu reprendre à sa suite la perpétuelle murmuration. Afin de ne pas entrer en cette sorte de tentation, il peut manger avant aussi bien qu'après son office. C'est une forme d'adoration qui dure ici depuis les origines d'Hikouptah. Quatre fois dans la nuit, la cloche sonne, permettant aux endormis qu'habite cependant un autre désir, de rejoindre la communion des murmurants. Les malades et les vieillards peuvent murmurer dans leur lit, selon que Ptah leur en donne la force et lorsqu'ils meurent, nous les enterrons sous une dalle, afin que leur double demeure parmi nous jusqu'à l'accomplissement des temps.

Ainsi votre prière ne dit rien !

De fait notre prière ne dit rien. Elle est une simple consécration du temps et du corps à Ptah, notre Souffle. Aussi chaque pécheur d'où qu'il soit peut-il venir murmurer le temps qu'il veut, pour être purifié.

N'importe qui peut donc entrer ici ?

Par les temps qui courent, le peuple vient de moins en moins, ce qui contribue malheureusement à fanatiser quelques uns des nôtres, le petit reste. Le peuple est moins croyant... ou moins crédule !

J'ai cru pourtant remarquer de la religion partout !

Dites plutôt de la magie ! Je veux dire que celui qui s'est cru assez libéré pour abandonner la foi de ses maîtres ou de ses pères se tourne vers toutes les superstitions qui ont cours, de sorte que nous ne voyons plus comme souvent naguère le culte en esprit et en vérité pratiqué de manière formaliste ou superstitieuse. C'est un gain et en même temps c'est triste car il est permis à de moins en moins d'enfants d'être initiés aux mystères.

C'est comme si la plus haute des nourritures leur demeurait inconnue. Ensuite, à l'âge adulte, les rudiments de la science divine sont plus difficiles à faire acquérir aux convertis qui, merveilleusement cependant, ne sont pas si rares.

9- Ici, vous adorez Ptah, et Pharaon Aton. C'est pourtant lui, et Djedefhor même qui m'ont incité à venir m'instruire ici. Vous ne vous faites donc pas de... concurrence ?

Je sais que vous voulez me faire sourire ! La religion amonienne contient peut-être davantage de vérité que celle de Rê dans l'inconnaissance d'Aton. Nous, ici, n'adorons pas exclusivement Ptah mais la procession de Ptah et nous attendons la révélation de son Principe. Car le Principe de l'Un doit venir porté sur les ailes de Ptah qui est le Souffle de l'Un et c'est pourquoi notre espérance est unique et ininterrompue et sans parole, comme le gémissement inexprimable de notre attente. Lorsque Thot viendra, le Souffle de Ptah en nos bouches deviendra Parole de Thot, articulée et traduisible. Car Ptah, en nous, ne balbutie pas pour son propre compte, mais pour nous tenir en éveil à la Parole qui vient.

Alors un dieu doit venir ? Ce n'est guère concevable !

Excusez-moi de vous dire que le concevable ne se réduit pas à ce que votre esprit conçoit, ni le mien, du reste !

Je l'admets.

Regardez-donc le mystère qu'il y a dans la parole qui n'est pour l'insensé qu'une émission de signaux sonores. Et celui de notre corps qui n'est pour l'insensé que matière animée et qui est, le nôtre et aucun autre, apte de part en part à la parole car notre visage, et nos mains sont pour la parole, et par suite nos pieds et toute la communion des tissus qui nous constituent. Je ne parle même pas de la langue et de la bouche capable de recevoir la nourriture du Pélican, la chair divine, le Dire d'Aton en sa Parole. Sans le Souffle, c'est facile à comprendre, point de parole. Ainsi : quel souffle est donc Ptah ? Voilà la question qu'il importe de se poser. Autrement dit, de Qui est-il le Souffle, dans son obéissance ?

Ah, vous aussi parlez d'obéissance !

C'est qu'il n'y a qu'un seul Souffle, voyez-vous !

10 - Quand viendra Thot, cette Parole que vous dites, soufflée par Ptah, que deviendra donc votre culte ?

Notre culte est fait pour disparaître, et la Parole pour apparaître. Lorsqu'elle sera là, nous ne gémirons plus, nous ne murmurerons plus, nous ne balbutierons plus, mais nous prononcerons le Dit. Nous

chanterons en langues articulées et traduisibles, les paroles si longtemps attendues pour combler notre murmuration. Au vrai, notre culte s'accomplira, loin de disparaître.

Vous pensez n'avoir jamais été dans l'erreur ?

Peut-être y a-t-il de l'erreur, ici et là ; des erreurs que j'appellerais plutôt des limitations, des approximations verbales ; mais comment y aurait-il de l'erreur dans notre culte qui ne prononce rien, ne se prononce sur rien et se résume en attente ?

Et si croire même était une erreur ?

Seigneur des miséricordes ! Sans m'épargner, je me suis livré à l'étude des raisons de croire et toutes m'ont rapproché de ma foi et aucune ne m'a conduit à la foi. J'ai monologué dans la foi, puis hors de la foi, puis de nouveau en elle, et ce qui demeure n'appartient ni à l'ordre de l'évidence ni à l'ordre de la non évidence, mais se tient dans l'immédiate ineffabilité de tout ce qui est. Sans étonnement face à l'être de ce qui est, pas de foi. Elle est le face à face même...

II - Dans l'amour il y a ce que vous dites, et même simplement dans la rencontre. Je me souviens d'une parole du Roi... Vous avez un roi très inhabituel !

Un roi inhabituel...un roi peu prophète, mais grand interprète.

Son Altesse le Prince Hérihor est-il votre prophète ?

Maintenant vous voulez me faire parler d'Hérihor, de politique !

Hérihor n'est-il pas votre prince ?

Hérihor est Prince de Men-Néfer, et par suite chef du clergé de Ptah... S'il se trouve que le Roi est un homme religieux, ce n'est aucunement en raison de sa fonction héréditaire. Il pouvait persévérer dans la religion amonienne, celle de son père. Il ne l'a pas fait.

C'est donc un reniement, une apostasie ?

Pour une partie du peuple et du clergé, c'est quelque chose comme cela, mais à l'intérieur de la vraie religion qui n'est pas une simple coutume, ce n'est pas le cas. Dans la vérité méditée et réfléchie, partagée et transmise par ses fidèles, l'accusation est tout simplement grotesque.

Je vous crois, je pressens combien votre religion est une, au contraire de la nôtre : c'est nous que je regarde aujourd'hui comme des barbares.

A l'intérieur de chaque religion, il faudrait pouvoir remonter à la trace jusqu'au cœur et à l'origine qui est certainement commune à toutes et une par conséquent. Vous retrouveriez la révélation première, le face à face où se dévoile l'inatteignabilité de Celui qui se laisse atteindre. C'est

seulement à partir de cette expérience que le petit reste des justes, des hommes religieux, a poursuivi la tradition, tandis que toute la mécréance du monde se livrait à l'erreur. L'erreur ! Non pas la nouveauté qui réalise quelque chose comme une croissance organique, l'expression illimitée du divin à partir de l'impression originelle. Non ! La déformation, la malfaisance, la ruse, l'envie, la crainte, l'irréflexion, l'ignorance paresseuse et une espèce de mensonge s'emparent du dépôt de la foi, le défigurant, cassant les branches pour en greffer d'artificielles et de mortes ! Le peuple, les puissants, les prêtres hélas en ont leur part. Mais, Monsieur, notre espérance provient de ce que la religion n'est pas d'origine humaine mais divine, et qu'elle croît malgré que nous en ayons, afin que s'accomplisse le vouloir de Rê. Mais vous me laissez parler, tandis que vous deviez me faire part d'une parole du Roi !

C'est une parole, comme la vôtre, qui instruit. Je cherche en quoi et comment elles se rencontrent et se composent.

12 - Que dit le Roi ?

Ce que dit le Roi ?... D'où provient la rencontre ? L'étonnement de la rencontre ? De ce que nous ne rencontrons pas un être, là, mais soit l'outrance de la vanité, néant par privation, ce qu'il y a de moins étonnant ; soit l'ouvert, le discret, le séparé, ce qui est plus étonnant. Il donnait tout cela pour des synonymes à la fois d'absolu et de laissant être, comme si être était identique à faire-être et laisser-être, donc à un acte de non-être ou acte d'être-autre ou être un autre, sans que cette identité fût jamais adéquate. Or ce serait elle que nous rencontrerions. Il a bien dit quelque chose de ce genre.

En effet c'est ainsi que nous rencontrons Aton : nous ne le rencontrons pas. Nous ne rencontrons que Son Dit comme du simplement dit, et si ce n'est pas en Ptah qui est... je cherche un mot qui vous parle... qui est la profération ou l'expiration à l'œuvre dans le Dire ; si ce n'est pas en son Souffle qu'est reçue la Parole, comment serait-elle reçue comme Parole de Rê ?

La tenue que vous avez choisie me suggère pourquoi, face à face, nous mourons. Soit que le face à face nous inspire : devenus prophètes, nous expirons ; soit qu'il nous rende semblables à Celui qui nous est incommensurable, anéantissant tout ce qu'il y a en nous de néant.

Oui, mourir, c'est pour l'image devenir ressemblante. C'est pourquoi il faut que nous mourrions ; c'est pourquoi il faut que nous puissions mourir ; c'est pourquoi notre être est notre passibilité, de même que l'être de Rê est d'être en son Dire et que l'être de son Dire s'en remet,

pour être, à Ptah, leur commune spiration. Aussi dit-on que Ptah procède de Rê et de Thot son Dire quoique Thot provienne de Rê et que, cependant, ce soit en Ptah leur Souffle que Rê, éternellement, engendre Thot.

Je souhaiterais que vous mettiez cela par écrit afin que je puisse remporter votre parole dans mes bagages et, de retour dans ma patrie, la méditer et la transmettre aux âmes en éveil il s'en trouvera bien. Aujourd'hui, je crains de ne pas vous comprendre aussi bien qu'il le faudrait.

Le mystère est grand : je crois qu'après la venue de Thot, il le sera encore davantage.

13 - Je vous ferai envoyer une traduction d'un petit traité de la Triade qui vous conviendra. Le manuscrit s'en trouve à Saqqarah.

Imhotep je crois m'en a montré quelque chose au premier livre. J'arrivais à peine. Il était question de la Triade, et de l'origine de Geb, des éléments...

C'est cela ! Mais souvenez-vous toujours que nous spéculons par défaut, tandis que nous sommes dans l'attente de Thot. Nous n'attendons pas une parole de plus, plus vraie, plus juste ou je ne sais quoi, mais Celui qui parle en personne, car de même que notre pensée n'est qu'un mouvement de notre être, et que ce n'est pas même le soi qui nous importe, mais la rencontre, de même ce n'est pas un nouveau savoir, mais la connaissance de Thot.

Cette connaissance, n'est-ce pas ce que nous appelons amitié ou peut-être amour ?

En effet : l'amitié de Thot, et c'est pourquoi nous vénérons Ptah en qui est scellé toute connaissance et dont l'être est de se retirer comme la mer pour laisser être l'isthme, la Parole qui est notre union à la Parole qui parle. En vérité, Ptah est cette union. Nous ne perdons rien ; c'est par le pur dessaisissement que nous sommes saisis.

Ce que je sais, dans l'analogie, c'est que je ne puis livrer parole qu'à celui que j'aime et qui m'aime. Ce qui est aimé, est-ce le dit, ou le dire, ou celui qui dit ? Eh bien, impossible de dire si c'est lui ou son amour, car son amour, c'est son dire et ce qu'il dit, c'est son amour. Ainsi suis-je complètement privé de celui que j'aime et qui, néanmoins, m'emplit... Il m'emplit du manque dans lequel je suis, de lui, son dire !

Voyez-vous, cette connaissance que vous êtes venu chercher ici, vous la possédez ; peut-être fallait-il que votre propre connaissance vous fût révélée. D'ailleurs, qu'est-ce qui peut être révélé, sinon ce qui est, et qu'est-ce qui est, sinon l'abîme de nos rencontres ?

14 - Ici s'est introduite la ruse d'Apopis.

Je connais Apopis seulement comme l'adversaire d'Atoum-Horakhti. Ainsi que tout le monde, je suis tenté de n'y voir qu'une allégorie...

C'est une question de prime abord indécidable que vous soulevez, et de cela même nous pourrions conclure qu'il est. Étant effectivement l'allégorie de l'envie, il n'est pas l'idée d'un être qui représenterait l'envie, mais l'être très existant, celui-ci et pas un autre, qui s'est fait soi-même envie. Voilà Apopis. C'est pourquoi l'on répète qu'il est une armée. Je crains de ne pas me faire comprendre...

En effet...

Voyez Sa Royale Majesté : il est l'allégorie du pouvoir, étant l'être vivant qui représente celui-ci adéquatement. Eh bien, en tant qu'allégorie, il est bien plus réel que ce qu'il représente : il n'est pas l'effigie du pouvoir, celui-ci étant ailleurs, mais l'être en qui se rend effectif ce même pouvoir ; ceci en raison du radical pas-être de tout ce qui est, de l'être comme différence en soi. Sinon le pouvoir et son allégorie seraient indiscernablement un, de même que le dit et le dire seraient un, et l'être et son dire seraient un. Et les Trois ne seraient pas véritablement trois. Écoutez bien ceci que vous cherchez à comprendre : c'est parce que l'Un, le véritablement Un, n'est pas un de manière indifférente, mais en tant que volonté, qu'il est différence de différence : dans la différence de soi avec soi, il est différence de sa propre différence avec elle-même. C'est pourquoi l'Un est la Triade.

De même donc Apopis n'est pas l'envie faite être, mais l'être qui s'est fait envie, étant, à l'image d'Aton, volonté. Car quelle horreur d'être volonté de volonté, d'être ce désêtre de la remise de soi à l'Autre, tandis que la volonté s'accomplit et triomphe comme volonté de soi ! La ruse d'Apopis est de tous les instants. Elle est insinuante comme une insinuation ; elle est le mode, pour le serpent, de sa propre multiplication. Le mode le plus personnel de multiplication. Il suffit, au commencement, d'être deux, il suffit qu'advienne le face à face avec l'Un, qui fait mourir. Il suffit de ne pas vouloir mourir mais de se vouloir être. " Comment, dit Apopis, peux-tu vouloir que je meure ? Comment, de la même main, peux-tu ôter ce que tu donnes ? Pis encore : comment peux-tu vouloir que je veuille mon propre non-être ? Mets-toi donc à ma place s'il te plaît : je serai l'Un et tu seras l'autre et tu verras ! "

La ruse d'Apopis, c'est de prendre chacun, un à un, à témoin : " Vois-tu ce que tu es, vois-tu ce que l'Autre te demande de vouloir ? "

Ainsi Apopis devient-il nombreux comme les étoiles du ciel et entre-t-il en guerre contre Rê. Son arme défensive : l'équité. Son arme offensive : la bonne conscience. Il divise le monde en parcelles, revendique une identité, fait du vivre sa propre fin. On ne peut qu'applaudir à ses mots d'ordre qui se résument à ceci : faire cesser le scandale ; que ce qui est puisse être ; que ce qui veut ait le droit de vouloir.

Alors Rê s'est exilé à l'Occident. Chaque jour, il revient voir la terre qu'il a faite et offrir son alliance à qui veut ; jamais au grand jamais il ne contraindra une volonté, permettant plutôt les plus grands crimes.

Alors Apopis triomphe et l'œuvre de Dieu est perdue !

Le prince de ce monde triomphe en effet et le monde s'est condamné.

Vous dites qu'il s'est condamné, certes, mais il est bel et bien condamné.

Il n'est pas condamné, car il ne sera jamais dans le vouloir de Rê qu'il le soit.

Alors, que peut-il faire, et que fait-il effectivement pour le sauver ?

Chaque jour sa Parole parle.

Mais ce n'est pas suffisant ! Car s'il est vrai que sa Parole parle depuis le commencement, elle n'a pas empêché la chute. Il faut donc davantage.

r5 - Excusez-moi de vous le dire, vous parlez comme les autres : "Fais donc davantage !". Muni de votre bonne conscience, vous nous rendez visite, vous faites jouir votre intellect, vous rêvez sur les berges d'Hâpi. A mon tour je vous retourne votre propos : faites donc davantage ! Excusez-moi ! Je me laisse emporter ; je vous prie de me pardonner ! Ne retenez pas mes reproches ; j'ai pour vous toute l'estime possible !

Oh ! Il faut bien que je vous remercie, enfin, de me blesser. Que vous preniez fait et cause pour Rê, vous prêtre de Ptah, il est impossible de vous le reprocher. Vous échappez au jugement.

Vous êtes dur, et c'est bien fait !

A mon tour de vous demander pardon...

Tout prêtre que je sois, je suis un pauvre pécheur comme vous.

Maintenant, qu'allons-nous faire ?

Il resterait à tout quitter et à prophétiser.

N'est-ce pas ce que vous faites déjà ?

Je le fais et je jouis de ce temple plus vaste qu'un palais...

Oui, construit de crainte, de sueur et de superstition.

Hélas, je voudrais que la foi seule l'eût bâti !

Il serait une simple cabane de palmes.

Il ne serait pas ! Aurions-nous seulement besoin de nous donner ainsi en représentation ?

Qu'une mauvaise amertume ne vous entraîne pas ! La terre entière serait un temple traversé en son milieu, depuis sa source inconnue, jusqu'à la mer septentrionale, par un fleuve de vie.

Je ne sais plus ce que nous disons !

Nous prophétisons un peu...

Soyons sérieux ! En même temps qu'à juste titre vous vous mettiez en colère, vous aviez raison. Car la Parole qui vient, si elle ne revient pas sans résultat, remonte en supplication. Sans la Parole et la connaissance de la parole, notre suffisance, emplie d'elle-même, nous tiendrait dans l'ignorance de notre perte...non, pas tant dans l'ignorance que dans la protestation. Cela occupe jusqu'à la fin. Mais connaissant la Parole, c'est désormais notre condamnation qui nous occupe, et nul salut !

r6- Est-ce à dire qu'il vaut mieux boire et manger et désirer au jour le jour ?

Si c'est votre vouloir...

Que vouloir d'autre ?

Regardez les Habirous. Chez eux, les croyants ne savent que gémir et se lamenter. Aux yeux des autres nations, c'est exaspérant. Ils n'attendent pas calmement le salut, ils le pleurent, tandis que le reste du monde attend la prochaine augmentation de salaire. S'ils pleurent, Aton devra bien leur envoyer un consolateur.

Aton est donc leur dieu ?

Il se pourrait que leur dieu soit Aton... Ils disent qu'il n'y pas d'autre dieu que Dieu. Lui donnent-ils seulement un nom ? Ils attendent qu'il se nomme lui-même.

Mais alors, la religion de Sa Majesté Akhenaton serait celle des Habirous ?

Eux ne reconnaissent aucune Triade.

Il n'empêche ; j'ai compris que la Triade n'était pas la négation de l'unicité divine.

Certes, mais peu leur importe nos spéculations. Pour ceux de leur peuple qui, par hasard, spéculent, elle contredit l'unité divine et cela suffit. Ils n'aperçoivent pas que la Triade est la forme divine de l'obéissance sans laquelle pas de compassion.

S'ils pleurent, n'est-ce pas qu'ils désespèrent de la pitié divine ?

Oui, ils désespèrent ; c'est ainsi qu'ils vivent l'espérance, puisqu'il est impossible que l'Un se brise, se brise de douleur, pour les sauver. Ils pleurent et ils tremblent, car qui sait ? s'il se brisait, s'ils pouvait saigner comme nous, tout serait perdu. Il n'y aurait plus : Dieu.

La Triade est donc très utile pour ne pas désespérer...

Comme vous le dites !...Sans eux Il ne viendrait pas.

Excusez-moi : qui ne viendrait pas ?

Eh bien, Thot ne viendrait pas. L'Un ne viendrait pas.

Thot est-il l'Un ? N'est-ce pas Aton ?

Mais oui ! Si Aton est vraiment un, il est tout entier et demeure un en son Dire. Thot est celui qui vient : il est l'Un-qui-vient, il est celui en qui Aton vient.

D'où tenez-vous cela ?

C'est Parole donnée. Quiconque descend en soi-même la trouve.

Bien des hommes ont beau descendre en eux-mêmes, cette espérance-là, ils ne la rencontrent pas.

C'est vrai : on ne descend pas en soi-même sans bagage, je veux dire sans la Parole transmise par un dire. C'est en la cultivant qu'elle porte du fruit. Nous subsistons dans la Parole et c'est une toute petite parole qui s'aménage en nous une demeure. Pour l'un celle-ci, pour l'autre celle-là.

Pourquoi avez-vous dit : sans eux il ne viendrait pas ?

Parce que... à cause de l'espérance qu'ils transmettent. C'est leur charge depuis la fondation du monde. Ce sont eux qui désespèrent le plus et qui sait, s'il n'y avait pas assez de désespoir, peut-être ne viendrait-il pas ?

Alors il faut que la coupe d'amertume déborde, que la détresse soit à son comble pour qu'Aton sauve ?

Je ne me fais pas comprendre. L'ultime détresse, c'est de désespérer, et seul désespère totalement celui qui a reçu la nouvelle d'une espérance sans limite. Le désespoir est donc l'effet de la promesse divine : le seul qui lui soit proportionné. Seul un reste d'Habirous désespère totalement.

C'est que vraiment il ne viendra pas !

Ou qu'il ne viendra plus.

17 - Comment ? Voulez-vous dire qu'il devait venir et qu'il ne viendra plus, ou bien qu'il est déjà venu ?

Je ne sais pas. Je crois qu'il vient. Je ne sais pas comment il vient. Nous supplions Ptah jour et nuit.

Vient-il maintenant ?

Je parle à l'actuel parce que je ne sais pas.

A quoi bon supplier si la décision éternelle est prise ou même exécutée ?

La décision éternelle est prise dans le désespoir et la supplication.

Vous êtes mystérieux !

Aton ne désespère ni ne supplie ; il ne sauve pas en raison de notre supplication, mais notre supplication signifie que le salut n'est pas sans motif...

Et ce motif serait le désespoir des Habirous ?

Leur désespoir n'est pas sans raison...C'est de cette raison-là qu'Aton sauve, comme je le crois.

Vous en venez au fait ! De quoi faut-il donc être sauvé ?

18 - Mille excuses, je crains qu'il ne soit trop tard pour embarquer. Je voulais vous avertir de vous tenir prêt demain dès l'aube : que nous puissions appareiller avec le jour.

C'est la moindre des choses, fils de l'Aurore, mais peut-être préfères-tu naviguer de nuit, afin que la déesse elle-même te découvre Ounou.

Je ne veux pas vous faire passer une nuit blanche tandis que la barque serait pour moi comme un berceau pour un nourrisson.

Dans un berceau tu peux t'endormir, mais aussi tu peux naître en effet.

Il me faut naître en effet, pour connaître Thot ; c'est ce que vient de m'enseigner le grand prêtre Ptahotep. Je me croyais bien né ; aujourd'hui j'en suis moins sûr.

Que veux-tu savoir, né d'une déesse ?

19 - Les ombres des vagues vertes deviennent longues et l'argent des crêtes qui continuent de venir aussi calmement assaillir le fuseau sombre, livide. L'étrave ne respire pas l'eau liquide la carène a éclaté d'une vive douleur, la dernière tête d'ibis s'est vidée de son sang les rames sont posées sur le remuement de l'eau et, lorsque le vent bien l'eau remuante et amicale, heurtent la coque d'un heurtement sans résonnance.

20 - Après qu'Ad eut pénétré Iza à de nombreuses reprises, déposant en elle sa semence, ils se multiplièrent en fils et en filles à qui ils apprenaient à marcher et à chercher leur nourriture sur la rive orientale du Fleuve. Chaque fois qu'Hâpi était en crue, In aussi grossissait et aux basses eaux,

tandis qu'Ad ramassait pour elle des épis, elle accouchait, en poussant des gémissements, d'un nouvel enfant. In, accouru, descendait le tremper dans les eaux d'Hâpi après quoi il le rendait à sa mère qui, le prenant sur son sein, l'allaitait. L'homme admirait par-dessus tout le sexe de sa femme caché entre ses cuisses lisses comme les algues qu'il allait ramasser, dégoulinantes, pour les faire sécher.

A cause des feux qu'ils allumèrent, le serpent Apopis, de l'autre rive, eut connaissance de la nouvelle espèce qui peuplait le tertre natal.

Khounsou, dis-moi, quels sont ces nouveaux animaux bipèdes et peu velus qui peuplent l'orient d'Hâpi ?

Apopis, je vois que les dieux ne t'ont pas adressé de faire-part. C'est mal à eux. Moi non plus ils n'ont pas jugé bon de m'informer. Allons protester ensemble, si tu veux.

L'astre blafard et le serpent voyagèrent toute une nuit afin d'interroger Shou qui les renvoya à Khnoun. Cela les rendit furieux.

Qu'est-ce que c'est que cette espèce que tu as faite sans en informer tes amis ?

Khnoun qui faisait la grasse matinée fut réveillé vers les midi par les deux compères, à la grande joie d'Héket irritée de la paresse de son époux : elle les laissa entrer jusque dans la chambre conjugale où ils trouvèrent le dieu couché en travers du lit, un oreiller contre chaque oreille, ses vêtements jetés aux quatre coins de la pièce.

Eh, que fait donc ma femme ? Ce n'est pas un moulin ici ! Laissez-moi d'abord m'habiller !

Ils se retirèrent donc, pensant bavarder en attendant avec la Grenouille, mais Khnoun apparut aussitôt et après s'être plongé à grand bruit la tête dans une bassine :

Ma chérie, tu pourrais faire tes civilités à ces messieurs au lieu de laisser entrer n'importe qui dans ta chambre !

Apopis et Khounsou échangèrent un regard hostile.

Chéri, tu n'arrêtes pas de dormir. Tu n'es même pas debout pour recevoir tes invités. Et puis voilà longtemps que tu devrais être au travail !

Sers-nous un verre s'il te plaît.

Sers-nous un verre et fais ci et fais ça ! Tu sais où ils sont, et les bouteilles. Vous vous conduisez comme ça avec vos épouses ?

Nous ne sommes pas mariés.

La réponse sortit à l'unisson, scandée sur un ton spontanément ironique.

Ah, vous faites bien ! Il y des jours, voilà ce que je pense. Mais c'est connu, pourquoi donc je vous le demande ?

21 - Laisse donc ! Vous venez de loin pour savoir quoi ? Oui ! Nous nous sommes donné beaucoup de mal, Isis et moi ; nous avons dû faire appel à la Triade, sans quoi ils ne ressemblaient à rien.

En effet, à ce que j'ai vu, ils ne ressemblent pas à grand-chose... de connu. Tu ne trouves pas ? Un mélange d'autruche sans plumes et de singe pelé. Ce que je trouve le plus répugnant, c'est qu'ils ne cessent pas de copuler. Je peux te le dire, je suis aux premières loges. Ils attendent la nuit que leurs enfants soient endormis et tous les prétextes sont bons ; un baiser par-ci, un baiser par-là et ça y va. Ou parce qu'elle a eu peur d'un bruit, elle vient se fourrer dans ses bras et ça y est ; ou à cause d'un bobo, il se met à la lécher comme un toutou et tu imagines la suite. C'est incroyable ce qu'elle cherche. Je suis sûr qu'elle va lui ruiner la santé. Elle sera bientôt veuve. A ce train-là, ils vont bientôt pulluler comme des moustiques.

Tu as fini ? Tu l'arrêtes ? Si tu es venu m'insulter avec tes fantasmes de châtré, tu connais la sortie.

Khounsou devient plus pâle que jamais.

Allons, ne vous fâchez pas. C'est entendu, vous auriez pu nous informer de la naissance, c'est une petite indélicatesse...

Apopis, excuse-moi, c'est Isis qui était chargée des faire-part. Elle vous aura oubliés... Ou ils se sont perdus en route.

Ce serait bien étonnant... Mais laissons cela. Dis-nous plutôt ce que vous aviez derrière la tête. Qu'avez-vous cherché au juste ?

22 - Écoute, encore maintenant, c'est difficile à expliquer. En toute modestie je dois te dire que nous avons eu recours à une inspiration divine. Sans le Conseil de l'Un, nous renoncions, Isis et moi. Mais voilà que la Triade vint à notre secours en nous offrant son propre modèle pour arranger les éléments, de sorte que fût créée dans le multiple une image de l'Un, un animal nu et démun, doué de mémoire et d'intelligence comme les autres mammifères, mais, en plus, de volonté et... Tu ne peux imaginer cette alchimie à laquelle est venue se mêler la Triade : tiens-toi bien, les trois sont venus eux-mêmes demeurer dans leur image afin, dirent-ils, qu'elle fût image véritablement et en acte, sans différer.

Le serpent qui ne pouvait pâlir découvrit une langue impuissante.

Continue, continue...

Que descende en notre image le Dire qui est intelligence d'intelligence, déclarèrent-ils. Nous discutâmes pour savoir si nous nommerions cette chose souci ou pensée. Rê affirma que c'était sans importance et que le nouvel animal se chargerait lui-même des questions

terminologiques.

Alors cet animal est comme l'un de nous, et qui plus est par le propre vouloir de Rê !

Tu l'as dit.

Apopis fit passer la pointe de sa queue entre ses dents, ce qui provoqua chez Khounsou un tremblement qu'il ne parvint pas à réprimer assez vite.

Tu ne te sens pas bien ? Vide ton verre !

Si, si, ça va, c'est nerveux, je t'écoute.

J'ai un comprimé contre l'angoisse, veux-tu ?

Laisse tomber, dis-nous la suite.

Oui, la mémoire, on connaît, c'est l'affaire de Rê ; parle-nous donc de la volonté.

Patiente un peu. Isis surtout se croyait savante en fait de mémoire ; c'est une femme. Eh bien pas du tout ! La mémoire n'est pas seulement une trace. C'est ce que tu veux faire qui produit ta mémoire ou bien, chez les animaux, ce sont leurs comportements possibles a priori qui détermineront l'investissement par la perception, mais en vérité dirigés par l'intelligence dont ils sont capables, de tel ou tel aspect du monde, en vue de réaliser leur nature.

Qu'est-ce que tu racontes là ? Rê n'a aucun projet ; il devrait être sans mémoire !

Rê n'a pas de mémoire ! adresse-toi donc à lui directement !

Ainsi tu n'es pas capable d'expliquer ce que tu as fait !

Je te le répète, je ne l'ai pas fait tout seul ! Laisse-moi réfléchir et me souvenir des explications de Ptah.

Nous en étions à Rê, que je sache.

Oui, c'est Ptah qui explique Rê.

Tu compliques tout à plaisir, on dirait.

C'est toi qui t'impatientes au lieu de chercher à comprendre.

Alors sois clair !

Sois clair, sois clair, encore faudrait-il que ce soit clair ! Rê est la mémoire même parce qu'en lui sont toutes fins. Les Trois ont décidé d'un commun accord de remettre entre les mains du jeune couple plein d'avenir leur propre pouvoir des fins.

C'est incroyable ! Soit ils deviennent gâteux, soit ils sont fous.

Oh, parle avec un peu de respect, s'il te plaît !

Maintenant, dis-nous tout sur la volonté.

Ca y est, je l'ai déjà dit.

Tu te moques !

“ Puisqu'il y a intelligence de soi comme intelligence, il n'y a plus simple mouvement de l'être vers sa fin assignée, mais auto-détermination et production par soi de sa propre fin, de sorte que tu me suis ? la mémoire de soi est intelligence de soi et l'intelligence de soi volonté, puisque la volonté est le mouvement du soi vers la fin qu'il se donne à lui-même, se connaissant. ”

Tu es vraiment devenu très intelligent depuis que tu as fait ton monstre. Admirable ! Potier, nous te remercions pour le verre et les explications.

23 - Tu n'as pas bonne mine, disque pâle. Aton ne t'éclaire qu'avec parcimonie.

Est-ce que tu te crois aimable ?

Dis-moi plutôt ce que tu penses de tout cela ?

Je pense, je pense... Ils ne vont pas tarder à recouvrir la terre et à la transformer en arrière-cuisine.

C'est ainsi que tu vois les choses ?

Oui.

Suppose qu'à aucun moment ils ne se détournent d'Aton. Ils deviendront capables de cultiver parfaitement la planète et d'en faire une ville à la campagne.

C'est possible.

S'ils regardaient vers toi au lieu de l'autre disque ?

Je suis sujet à éclipses. Ça ne marchera pas.

Fais-moi confiance, les Trois ont signé leur perte.

Que veux-tu faire ? Sois prudent !

Question de prudence, sois tranquille ; il n'y aura rien à faire. Retiens ce qu'a dit ce lourdaud de Khoun. Il suffit de vouloir, c'est à dire de causer un peu.

24 - C'est ainsi que le serpent Apopis traversa le fleuve à la nage et s'en vint trouver Iza. A sa vue, elle s'enfuit en poussant des cris. Ad, la croyant en danger, se précipita à son secours. Apopis, de loin, lui adressa ces paroles zélées :

N'aie pas peur de moi, je suis Apopis le conseiller des dieux. Ad s'arrêta, admiratif.

J'ai voulu parler à ta femme, mais elle a eu peur. Je fais une enquête et je désirais lui poser une question.

Eh bien, Seigneur, si vous voulez bien me dire votre question, j'irai la lui poser et je vous rendrai sa réponse.

C'est entendu. Tu lui demanderas si elle t'aime plus qu'elle-même.

Ad le regarda avec étonnement et s'éloigna, pensif.

J'ai tout entendu. Et toi, que répondrais-tu à la question ?

Je ne sais pas. C'est difficile.

Tu le saurais, si tu m'aimais vraiment.

Et toi, le sais-tu ?

Si je sais quoi ?

Eh bien, si je t'aime et si tu m'aimes.

Tu mélanges les deux questions.

Ca devrait être la même chose.

Peut-être, mais ce n'est pas la même chose.

De toute manière, c'est ta réponse qu'il veut.

Tu t'en sors comme cela mais moi, je ne dirai rien au serpent avant que tu n'aies répondu. C'est tout de même plus important, non ?

Tu décides de ce qui est plus important. Tu n'as peut-être pas raison.

Alors je n'ai plus le droit de penser quelque chose par moi-même ?

Il prit son dernier-né, qui ne parlait pas encore, sur ses genoux et se mit à le caresser et à le bercer en lui disant des mots doux. Ad retourna ramasser des algues amères, songeant qu'en étant irréprochable, il la mettrait dans son tort sans en avoir l'air. Elles ressemblaient à un corps sans tête ; les tenant en l'air par les racines, il laissait descendre la main le long des feuilles verdâtres et gluantes et l'eau lui dégoulinait jusqu'au coude, et même, lorsqu'il levait le bras très haut, jusqu'à l'aisselle et aux côtes.

25 - Un violent coup de vent fit frémir la surface du fleuve. La poussière entraînait dans les yeux et l'on n'y voyait plus à trois pas. In vit trop tard la lionne qui, d'un coup de patte, la renversa et se saisit du nouveau-né qu'elle broya et dévora en un instant. Le vent était tombé. Paralysée, muette, In contemplait ce qu'il restait, par terre, dans une flaque déjà bue par la poussière, de son petit. L'homme apparut ; elle le fixa le visage déformé par une grimace inconnue, puis, vérifiant sur le sol que ce qui venait d'avoir lieu n'était pas un rêve, elle se releva et s'enfuit en emplissant l'air d'un interminable gémissement. Ad fut un moment sans comprendre mais lorsqu'il eut reconnu quelques cheveux, des doigts, il tomba sur les genoux en tremblant. Agrippant la poussière et se jetant face contre terre, il maudit Aton, cracha. Il creusa un trou avec une pierre pour enterrer les restes de

l'enfant, recouvrit la tache, haïssant tout ce qui existait. En même temps qu'il s'épouvantait de revoir Iza, il ne désirait plus rien que s'agripper à son corps, enfouir la tête dans ses bras, ne plus bouger.

L'œil sanglant de Rê s'enfuit derrière les falaises violettes. La nuit venue, aucun feu ne s'allumant, Khounsou intrigué aperçut les enfants de l'homme qui, tantôt solitaires, tantôt par deux ou trois, se dispersaient, au nord, au sud. Deux, couchés sur un tronc, le faisaient dériver en direction de la rive occidentale : ce sont les ancêtres des Lybiens. Il trouva rapidement Ad, seul, endormi par terre à côté d'un petit tumulus. Mais point de femme. Enfin il entendit, s'élevant de moment en moment d'un massif de roseaux, à l'endroit où le fleuve se sépare, une sorte de hululement plaintif. Elle était recroquevillée sur ses sanglots, ses cheveux tombant autour d'elle. Il en fut ému et soupçonna immédiatement le serpent.

Interroge tous les dieux. Je n'y suis absolument pour rien. C'est Tefnout qui a dévoré le nouveau-né, va savoir pourquoi. Rê en est malade, fais attention à toi, car qui sait ce qu'elle a maintenant dans la tête : elle galope la gueule écumante vers tes montagnes.

Je l'aperçois en effet. Ne t'inquiète pas pour moi : c'est droit sur toi qu'elle se dirige.

Un éclair pâle fendit les collines – ce fut le bras qui se jetait dans la mer à Djanet, par la plaine de l'Enfer – et disparut dans les remous d'Hâpi. A cet endroit, il ne fait pas bon naviguer.

Sekhmet, Sekhmet, qu'as-tu fait ?

Demande-le à ton ami sans pattes. Le pervers ! Il se cache sous le ventre d'Hâpi mais je le mordrai à la nuque et avec lui l'engeance qu'il a corrompue.

Tu y vas fort. Qu'ont-ils fait de mal ?

A peine nés, ils ont pris le Seigneur en haine : moi j'exécute la justice.

Ta justice m'a l'air expéditive. Je serais étonné qu'Isis et Khnoum, ainsi que le tribunal de Rê, se repentent à ce point de leur œuvre.

Ils seront détruits un à un, c'est ainsi.

Rê te l'a-t-il ordonné ?

Cesse de poser des questions. Le Seigneur est bien trop faible pour se faire justice ! Je ne te comprends pas : tu craignais de les voir se multiplier ; tu vas être satisfait !

Je le craignais... Je ne le craignais pas vraiment...Ce n'était pas cela.

Tu ne sais pas ce que tu veux : la vérité, c'est que tu les envie à

en crever.

Ne m'insulte pas, s'il te plaît !

26 - Tandis que Nout, triste et lasse, passait sa main sur ses seins, et faisait tomber des gouttes de son lait, Khnoun, bouleversé d'une inquiétude que rien, peu auparavant, n'aurait laissé présager, descendit dans l'aurore grise, vers l'orient, à la rencontre du dieu. Arakhty, à peine né, lui parut vieilli. Ne sachant que dire, il rougit comme la vieille brique sortie de la cendre, cherchant maladroitement à lui épargner, un moment encore, la vue du tertre. Son ombre, jusqu'à midi, recouvrit le pays.

Ami, tu me rends visite aujourd'hui ?

Seigneur, si j'ose t'interroger, Tefnout te fait-elle justice ?

Sekhmet, l'amour de mon règne la dévore. Mais plutôt les droits que l'amour, et mon règne, elle le dévore ! Je ne puis me renier ni en sa faveur ni en sa défaveur car d'un côté elle ne sait pas aimer notre œuvre pour elle-même, mais d'un autre elle fait justice.

Seigneur, que vas-tu faire ?

Le double de l'homme est l'image de Ptah. Quant à Sekhmet, Chou la poursuivra jusqu'à ce qu'elle nous soit revenue.

27 - Chou descendit des montagnes du désert oriental et pendant cinquante jours poursuivit la lionne, lui lançant du sable dans les yeux chaque fois qu'elle pouvait apercevoir un enfant des hommes, de sorte que leurs crimes, comme eux, se multiplièrent sur toute la surface du sol et même, bientôt, des eaux. Dès que l'un possédait quelque chose, en premier lieu une femme, et en jouissait, un autre cherchait à lui arracher son bien. Le nom de Lémek qui tua Jubal et lui prit sa femme Tsilla, ses troupeaux et tout ce qui était à lui, est dans toutes les mémoires. Lorsque Lémek voulut jouer du chalumeau qui avait appartenu à Jubal, le roseau se mit à chanter la chanson qui racontait son crime. Lémek le lança au loin ; la petite flûte continua de jouer toute seule. Alors Lémek courut la reprendre et après avoir creusé un trou, l'enterra ; mais lorsqu'il mit l'oreille contre le sol, il continua de l'entendre. Hors de lui, il déterra la flûte et la brisa en autant de morceaux qu'il put. Ensuite il enfouit chaque morceau dans un endroit différent. C'est ainsi que l'histoire est connue de tous. Lorsque Tsilla fut enceinte, Lémek apprit qu'il mourrait. Il songea donc à tuer l'enfant aussitôt après sa naissance. Ayant observé son air et les préparatifs qu'il forgeait dans le fer et l'airain, la mère cacha son nouveau-né et prit l'enfant d'une servante qu'elle présenta à son époux en lui disant : " Tu l'appelleras Tuba-Lacan ". Lémek l'emporta au désert où il lui passa le fer au travers du

corps et l'enterra. Tsilla poussa de grands cris et se roula dans la poussière après quoi elle s'enfuit au septentrion, de l'autre côté de la mer, par delà les sept fleuves et les sept montagnes, portant son nourrisson sur son dos. Là-bas, elle lui donna le nom de Sifred. Devenu grand, il revint au pays, tua son père et lui prit sa femme et tout ce qu'il avait possédé. De la femme de son père il engendra sept enfants, mais six furent tués par les fils qu'elle avait eus auparavant et ils tuèrent également Sifred : à son retour, il avait pris le nom de Tuba-Lacan.

En raison des cinquante jours pendant lesquels Chou poursuivait Tefnout, Ad et sa descendance apprirent à se construire des maisons et à coudre des tentes qui en même temps que du vent, les protégeaient de la lionne à qui ils rendirent ainsi la tâche plus difficile. La déesse était obligée de se cacher constamment, guettant le passage d'un enfant des hommes pour lui broyer la tête à cause de ses mauvaises pensées, la main droite de ses mauvaises actions, les pieds pour chacune de ses lâchetés. Les bons jours, elle ne dévorait que la langue, ce qu'il y a de meilleur, laissant le reste aux chiens ou, si le corps était vite découvert, à la fosse. Craignant de ne pas toujours pouvoir reconnaître le cadavre défiguré, les hommes prirent l'habitude de marquer leurs enfants d'un chiffre, comme les bestiaux. Ils s'appelaient même par leur chiffre et ce fut souvent le nom qui leur resta.

28 - Chou, découragé, s'en vint au conseil d'Aton. C'était le temps où les entrailles d'Hâpi ont fini de se répandre jusqu'au pied des collines. Chou fit souffler sur Tefnout une brise légère venant du nord et déposa, le soir, sur les pierres et les plantes, une rosée humide que la déesse, assoiffée, léchait, ouvrant les narines en direction des senteurs de santal et de chèvrefeuille que Chou avait transportées depuis le plus lointain orient jusqu'aux bouches d'Hâpi et qui, maintenant, remontaient sur la peau, à peine frémissante, de ses bras. Il abattait à ses pieds des vols de cailles, poussait vers elle des troupeaux de jeunes gazelles dont elle se nourrissait.

Enfin Chou ramena devant la Triade celle qui s'était rebellée par excès de zèle. C'est depuis qu'il reçoit le nom d'Ounouris.

29 - Ton histoire est fort belle, mais tu la termines de manière peu logique...

Tiens donc ?

On voit bien tous les jours que Tefnout continue de dévorer les humains.

Ah, pardon, la légende montre au contraire qu'ils se dévorent les uns les autres, tandis que la hautaine justice apprend le besoin et se fait

voix : elle renonce.

La justice de Rê ne s'exerce donc plus.

Sa justice n'est plus celle d'ici.

Elle permet donc tous les crimes.

Elle permet. La volonté d'Aton est que soit ce qui ne se suffit pas, car celui qui manque peut apprendre à combler. Celui qui ne manque de rien reste seul.

Celui qui manque apprend plutôt l'envie.

“ Seigneur, je te remercie d'avoir créé toutes choses à l'image non de ta suffisance, mais à l'image de ton insuffisance volontaire. Tu t'es démis librement en faveur de ton Dire, et ton Dire et Toi vous êtes démis en faveur de votre Souffle unique. Seigneur, je te rends grâce d'avoir créé toutes choses manquantes ”. Comprends-tu cela ?

J'en comprends quelque chose de plus.

Aton a permis l'envie, non qu'il l'ait voulue, mais il a voulu qu'elle fut possible, à cause de tout ce que sa possibilité rendait possible et, par suite, a permis de rendre réel.

Alors le monde le meilleur n'est pas le monde sans le moindre mal, ni même le monde avec le moins de mal possible, mais au contraire celui avec tout le mal possible !

Non, non, tu exagères, sois sobre ! C'est simplement le monde où le mal est possible. Tu en parles comme d'une quantité alors qu'il est le procès fait à la privation, la légitime protestation de l'envie et en ce sens il est vrai que tout le mal possible est possible !

Tu as vraiment la religion du roi !

Le roi et son humble serviteur avons en effet la même religion. N'est-ce pas la vérité que tu es venu quêter ?

Je ne suis pas venu ici pour rien en effet.

Alors défais-toi, ne te sauve pas, donne, et je te promets, dans la ville où tu descends, tu recevras.

S'il faut donner pour recevoir, c'est un simple calcul.

Donne ici ; ce n'est pas ici que tu recevras. Donne là ; ce n'est pas là que tu recevras. Donne donc sans te soucier de recevoir car c'est encore de l'envie.

Je dois donc lutter contre l'envie ? C'est tout ?

Le ressort de l'envie est tellement naturel ! On ne saurait lutter contre l'envie ; c'est perdu d'avance. On lutte pour... Fais ce que tu fais et cela, fais-le pour pouvoir t'en défaire et qu'il puisse être donné. Regarde, sous le ciel, la lueur d'Héliopolis ! Ne s'offre-t-elle pas à nous parce qu'elle a besoin de la nuit pour la pénétrer comme une fine vapeur ?

Puis-je prier pour être délivré de l'envie ?

Tu peux prier, mais te déroberais-tu ?

Est-ce mal ?

De prier ou de se dérober ? Que ta demande soit claire ! Vas-tu prier pour être délivré d'une grâce ?

L'envie, une grâce ? Ce n'est pas ce que j'avais compris !

Certes l'envie n'est pas une grâce ! Mais ce qu'il t'est donné de vivre est une grâce, et rien ne t'est donné qui ne soit occasion d'envie. Prie plutôt pour qu'il te soit donné de bien vouloir !

Puis-je prier pour ce qui ne dépend plus que de moi ?

Et bien oui ! Il n'y a pas d'autre prière qui vaille, car tu peux demander que ce qui dépend de toi, tu le reçoives, de sorte que ton vouloir soit ta demande et que tu puisses vouloir que ce qui dépend de toi te soit donné. Pour le reste, demande plutôt que ta destinée te dépouille et prie pour que ton vouloir acquiesce à ce qui advient.

30- La ligne obscure des premiers remparts couchés sous les crêtes rougissantes à l'horizon, au dessus des roseaux, entre les palmes, apparaissait depuis la barque qui obliqua légèrement, en direction du port. Droit devant, un chaland était curieusement ancré au plus fort du courant et les mariniers semblaient, de loin, jeter son chargement à l'eau. Lorsque le pilote poussa la barre pour s'approcher, une rangée de petites gerbes liquides jaillit de la surface sombre, à bâbord, formant des ombres concentriques qui se chevauchaient puis disparurent presque aussitôt, sous les détonations. Le pilote écarta sa barque en direction du rivage mais, après avoir doublé à bonne distance l'inquiétant ponton, gouverna en direction du courant qui entraînait, l'un à la suite de l'autre, des paquets sombres. Lorsqu'il fut dans leur passage, il reconnut, tantôt des dos, tantôt des ventres, les visages à peine immergés affleurant à la moindre ondulation, au moindre remous à la surface bleuissante du fleuve. Il ferma les yeux mais l'image était plus forte : il les rouvrit et regarda longuement défiler les cadavres, laissant aller sa barque. Le voyageur s'était endormi.

*Dieu tient écriture des peuples
et des princes qui ont été en elle.*

Livre huit

1- Réveillé, apathique, franchissant une passerelle de plus au dessus de l'eau dansante cherchant, coincée entre les coques, la lumière de l'aube, par le choc léger du bordage contre un quai jonché d'ordures, il a bredouillé des remerciements et des adieux et se retrouve sur la terre ferme. En face, entre des murs crevés, la limite des trottoirs disparaissant sous des gravats, la ville d'Ounou ; c'est, intact, indiqué.

Je vous en prie, j'ai tout mon temps. Ce n'est pas loin. Ne vous mettez pas en peine. Vraiment. J'ai besoin de me dégourdir les jambes. Merci !

Quel jour le franchissement de la passerelle, sans crier gare, a-t-il cessé d'être un bonheur ? quel jour l'indifférence, au point que c'est longtemps après qu'il s'en est fait la remarque, a-t-elle, d'un pas, l'expulsant à n'en pas douter, pied à pied, agrandi son territoire ? A mesure que l'extase des sensations inconnues, entrant dans le passé,

après qu'elle a engendré et usé tant qu'elle pouvait, et elle ne pouvait pas tout, et avait appris à se résigner, mais non enfin, s'était révoltée contre l'usure et s'était usée plus vite encore, la répétition, cède à l'anticipation, le bonheur, nouveau et triste, de la nostalgie à son tour connaît le même destin, parce que si l'extase a vécu et grandi de l'espoir de se communiquer, inconsciente de ce qui fut tout près de moi la même attente en éveil dans ta nuit, désormais, elle souffre de ton ancienne, découverte dans la retraite de la mémoire,

souffrance, de sorte qu'envers et contre l'inéluctable descente à reculons, Il est descendu aux, ne demeure que, toi et moi nous tenant par la main, chacun s'étant quitté, descendant, le retournement.

Mais qu'est ce que je fais donc ici ? C'est parce que la terre est ronde qu'il n'y a plus moyen d'aller droit au but ? Je le sens bien, ma substance n'est faite que de détours, je suis né d'un détour et de n'être pas déjà dans la tombe en est un, encore. D'être ici, je m'achemine vers toi,

tressant une couronne de mémoire pour la déposer au pied de la pierre unique qui l'enferme, avant que, l'âme m'abandonnant, mon double, afin qu'elle nous retrouve, nous et non point lui seul, ne s'y glisse.

Je le dis comme ça à cause de l'amitié d'Imhotep, mais l'hypothèse du double n'est pas la bonne. Il faut donc trouver comment le dire autrement. Soit le temps va venir, soit c'est la chose même qui est sa propre vérité. Je fais toutes choses nouvelles. Non pas d'autres, mais elles elles-mêmes.

2- Plaine de l'Enfer. Horakhty vient de face, faisant en contre-jour danser les carcasses éventrées, se tordre les tourelles calcinées, dans la poussière soulevée par les engins mécaniques creusant, au milieu de fourmis kaki, le nez et la bouche enfermés dans un masque hygiénique, courant deux par deux entre des brancards, de longues fosses devant lesquelles des commissions comptabilisent, après que chaque corps a été fouillé. Des silhouettes ordonnent aux passants de s'éloigner. Une femme, qui n'entend pas, est assise sur une borne. Parfois, il faut quitter ce qu'il reste de la route pour contourner un cratère, en descendant dans un fossé, en grim pant sur un talus. De là on aperçoit la longue ligne encore sombre des remparts, et les trous des portes. Une rumeur monte à mesure que le voyageur s'approche. Une foule mêlée d'Égyptiens et de police militaire il les voit, juchés sur des voitures en travers du passage, leurs casques dominant la foule semble interdire l'entrée de la ville. A peine commence-t-il à s'en inquiéter qu'il comprend que c'est bien plutôt la sortie qui est empêchée par cette confusion de corps enragés. De l'autre côté du barrage de police qui demande ses papiers à l'étranger et l'invite à la prudence, la foule semble avoir envahi toutes les rues. Il passe difficilement entre un mur et un pare-choc et plonge entre les bouches ouvertes, invectives, regards enflammés. Ceux-là n'ont pas l'air de vouloir quitter la ville tandis que lui nage dans remous et courants contraires, enfin il parvient à une espèce de front mouvant et se hâte de faire marche-arrière car une seconde masse qui semble prise en étau dans la première reçoit des coups, se protège, se défend sans oser sinon le malheureux est arraché des siens et aussitôt frappé, déchiré, piétiné. Il doit enjamber des corps qu'il ne peut voir. S'éloigner, s'éloigner jusqu'à l'arrière-garde pour essayer de comprendre, afin de conjurer l'horreur qui croît, rétrospective, de la sensation. Il se décide à interroger son voisin dont l'allure lui paraît moins agressive, partagée entre la curiosité et la conviction.

On contrôle les sorties. Il y a tous les Hyksos qui veulent se tirer. Ca, on ne peut pas laisser faire ça. Il faut qu'ils payent.

Ils vont être jugés ?
 Ca oui, on va les juger. Déjà on leur met la main dessus. Ca on ne peut pas les laisser sortir.
 Il n'y a pas de vrais Égyptiens dans le tas ?
 Ca il y en a eu des collabos. Ca ils vont payer. On doit leur régler leur compte, c'est juste.
 Et des Égyptiens qui n'ont rien fait, qui veulent quitter la ville ?
 Ça que voulez-vous, pour l'instant, on ne peut pas quitter la ville c'est logique. Il faut d'abord contrôler.
 C'est la police qui contrôle ?
 La Police et la Milice. Vous êtes d'où, vous ?
 Je viens d'arriver par cette porte. Pour entrer, c'est quelque chose !
 Entrer, entrer, quelle idée, c'est pas le moment. Vous n'avez pas peur ! Cette police vous a laissé entrer ?
 Oui ; pourquoi cette police ?
 Ça vous savez cette police vient d'arriver de la Capitale, elle n'y connaît rien ; je peux vous dire que la police d'occupation, n'y en a plus.
 ?
 Ca oui, y'en a plus ; rayés de la carte !
 Même le Préfet Chepsenkaf ?
 Ah, il est en prison avec Polioukos. Celui-là aussi il ne perd rien pour attendre ! Vous n'auriez pas le même accent que lui ?
 Que qui ?
 Ah, oui ! Que le Grec ?
 Pas vraiment, je suis de plus loin.
 Ah ?
 La milice ?
 Oui, ça, la milice, que je vous dise, mon frère en est, et mon cousin. Quand la libération approchait, ils l'ont dit... ah, ça, vous me faites parler et il n'y a plus un bistrot d'ouvert... j'ai une de ces soifs... ils ont dit : Polioukos creuse sa tombe. Il a organisé tout le monde, réquisition, travail d'utilité collective qu'il appelait ça. Quand on leur a piqué les armes, clac, tout quadrillé. Ah, les Hyksos, la terreur !

3 - L'homme s'est arrêté de parler et a avalé sa salive, soudain gêné. Il l'invite à s'associer au spectacle devant eux mais lui regarde le battement du sang sous les tempes. Fatiéh au rez-de-chaussée, c'est comme si elle avait eu pignon sur rue la garce ! En libéral, et que des Hyksos comme elle,

sous l'uniforme ! Qui rougissait ? Elle toujours sous son fard. Son corps ! Elle sortait faire ses courses on aurait dit qu'elle n'avait pas de vêtements, elle mettait des talons. A trois pour la tenir, ça quel corps, on l'a vu !

Son crachat sur ma bouche, sa salive dans ma bouche, Fatiéh, aime-moi, laisse tes dents s'ouvrir. Sa bouche s'est entrouverte pour mes lèvres, pour toujours, et elle remuait et me serrait quand je m'étais enfoncé en elle Fatiéh je t'aime, pardonne-moi ; ils l'ont violée les deux salauds Fatiéh je ne voulais pas, tes cheveux partout sur le carrelage Fatiéh le couteau du boucher Fatiéh ton ventre ton ventre. Vite, elle bouge ! Elle vit, au secours !

Des larmes emplissent ses yeux il se détourne. Trop tard je l'ai vu. Il s'éloigne et se met à courir.

4 - Il le regarde s'éloigner, tellement malheureux, et lui aussi s'éloigne. Faisant l'angle entre les deux rues, un immeuble à demi effondré n'a plus de façade et dans les décombres, des bibelots brisés, des armoires dont le linge s'est répandu. Il y a un homme qui vient lui aussi en courant et derrière lui, une meute, mais d'autres de l'autre côté l'ont vu courir et se disposent à lui barrer la route. Il escalade les décombres et disparaît dans ce qui fut un corridor. Le bruit de ses pas résonne dans un escalier. La meute escalade à son tour et enrage de ce contretemps : ils se gênent les uns les autres, doivent attendre, chercher un autre itinéraire. Un jeune garçon, à son air il n'a pas quinze ans, dans sa précipitation fait un faux pas, sa jambe s'enfonce dans un éboulis. Il tombe, hurle. Il faut le transporter chez ses parents, la jambe cassée sûrement. Au moins une entorse. L'Hyksos, c'est un Hyksos, on le voit courir là-haut d'une pièce à l'autre, un coup de feu part d'en bas. Il régagne le même escalier pour un autre étage.

Il va s'échapper par les terrasses. Encerchez le pâté de maisons. Deux à chaque entrée pour le cueillir. Allô, allô, dans un mégaphone, ordre d'arrêter un traître en fuite dans cet immeuble ! Des lumières s'allument. D'autres s'éteignent. Le chef de secteur note. Là-haut, l'animal poursuivi, après avoir atteint le sommet du bâtiment jette dans l'escalier tout ce qu'une terrasse peut lui offrir de chaises longues, de séchoirs à linge, de planches. Il saute sur la terrasse voisine mais aperçoit, sur la suivante, des silhouettes qui s'agitent. S'allongeant avec prudence sur le dessus d'une corniche surplombant un étroit puits de lumière entre les deux bâtiments, il s'accroche à une gouttière, laisse glisser ses jambes et son corps jusqu'au tuyau auquel il se cramponne. Ses mains écorchées brûlent. A chaque étage, il y a une nouvelle corniche que le tuyau traverse. Parvenu à la dernière, celle du premier étage, il s'aplatit contre le mur, ne bouge plus, sent ses mains qui cuisent. Il est dans l'ombre, s'installe immédiatement dans la

croissance qu'il est, de là-haut, invisible. En face, de l'autre côté d'une verrière, une lucarne est entrouverte. De là haut, des voix descendent dans le puits, résonnent, puis s'éteignent. Les yeux fermés, il respire. Un bruit de porte, et d'eau versée dans une bassine, il n'y a plus d'eau courante dans la ville, viennent d'une autre lucarne qu'il découvre, non loin de lui, en tournant la tête collée au mur.

5 - Cher épithète justifié par la suite lecteur patient, impatient, contrarié, las, bienveillant, heureux, qui sait, par endroits, ému du remuement de tes fantasmes, courageux enfin si tu poursuis, l'auteur pourrait se permettre pour ainsi dire à chaque page où il se passe quelque chose de te soumettre quelques questions qui surgissent ici plutôt qu'ailleurs. Mets-toi à la place de ce malheureux Hyksos. C'est le fond de toute moralité. Comment expliquer qu'il parvienne dans sa course à la hauteur d'un immeuble effondré, sinon parce que c'est écrit et que c'est écrit parce qu'il est écrit que la ville d'Héliopolis a été bombardée ? À l'instant où il surgit au premier étage, que n'est-il abattu ? Et lorsqu'il saute d'un immeuble à l'autre, que ne va-t-il, rebondissant contre la muraille, s'écraser au fond de l'un de ces précipices conçus pour accorder un peu d'air et de lumière à des locataires empilés ? C'est qu'au livre III on a déjà vu quelque chose de comparable, ainsi qu'au livre V. Or la meilleure littérature n'est déjà que trop évidemment obsessionnelle pour qu'il soit utile, compulsivement, d'en rajouter. Trivialement, cher lecteur, interrompt, invente une suite, puis une suite à la suite, selon cette logique au moins binaire mais bien plutôt plurinaire et davantage encore, selon laquelle rien ne se passe aussi longtemps qu'autre chose n'arrive pas, qui pourrait être autre, encore. Que ne se passe-t-il pas derrière une lucarne entrouverte ? Notre malheureux Hyksos va-t-il tenter de s'introduire chez son prochain ou sa prochaine ? Aura-t-il trop peur ? Sera-t-il aperçu ? Va-t-il remonter, à la nuit, jusqu'à la terrasse et redescendre par où il est monté, quitte à retrouver la rue de tous les dangers ? Comment savoir si tous les appartements sont ceux de tous les dangers pour lui, sinon en écrivant ce qui va effectivement arriver ! Combien d'heures, de jours lui reste-t-il à vivre ? A toi et moi aussi bien se pose la question, camarade promis à la même chambre obscure. Je voudrais bien épargner cet Hyksos, mais il faudrait un miracle, comme quoi, du trivial point de vue, tout n'est pas possible. Dans l'unité du tout, une intervention divine serait dénuée, ici, de signification dramatique, alors qu'elle était tout indiquée au livre IV. Il est clair, par ailleurs, que le narrateur d'hier a cédé sa place à l'auteur, qui particularise le point de vue de Dieu (peut-être faudrait-il qu'il particularise

d'avantage, qu'il fasse plus simple ?). Par conséquent, une solution consiste à feindre d'abandonner ce point de vue et notre Hyksos d'hier et d'aujourd'hui à un sort inconnu, devant la nécessité plus générale de passer à autre chose.

6 - Le lecteur, attentif, une autre de ses vertus, est prié en effet de se souvenir que cette ombre errante qui apparaît ici et là n'a pas franchi les remparts de la ville vaincue et libérée pour un autre motif que terminer son initiation aux saints mystères de l'apparition d'Aton au-dessus des eaux caressant désormais chaque jour le corps de Nout tandis que son Souffle, orfèvre en la matière, modèle Geb surgit des eaux, selon sa Parole, achevant de faire de lui le poète par excellence, en deuil, plein d'amour, pieux.

Le temple de Rê-Aton, à l'est de la ville qu'il a traversée, contrôlé à l'entrée de presque chaque rue, toute joie affligée par l'inquiétude, le dégoût et le sentiment d'être coupable de son innocence, enfin offre au regard sa blancheur unique. Passé le mur d'enceinte gardé par deux obélisques, une vaste étendue d'eau immobile et silencieuse. Au milieu, la pierre primordiale. Autour, soutenu par de fines colonnes dont les chapiteaux en forme de palmes finissent par se rejoindre, un promenoir couvert donne à l'étendue sa limite et sa forme carrée. Geb tiré de Noun, là, opaque et blanc, tel qu'Imhotep en porte l'image. Après avoir longé le bassin et gagné l'autre côté, le voyageur se trouve à l'entrée d'une nef sombre et profonde dont la double rangée de colonnes se perd dans les hauteurs ; après s'être avancé d'un pas et que, la tête levée, immobile, ses yeux se sont accoutumés à l'obscurité, il devine le plafond, d'un bleu sombre, semé de constellations d'or et de cuivre. Le voyageur, longeant la muraille, s'avance dans un bas-côté, passant devant une suite de sept petites portes. Il pense qu'il doit y en avoir sept également de l'autre côté. Très loin au-dessus de chaque porte, de petites ouvertures donnent le peu de lumière qui permet de distinguer les formes et les reflets des étoiles.

7 - Au fond, caché derrière la colonnade d'un déambulatoire réunissant à angle droit les bas-côtés, une haute porte de cèdre est presque entièrement recouverte d'or repoussé, dont les caissons éclairés d'en-haut par une ouverture dont on ne peut que deviner l'existence, représentent,

le premier à droite, la Triade en son Conseil avec en arrière-plan un jardin, et dans l'horizon du jardin, une ville ; le second, la création de Noun sur l'ordre de Rê, Thot sortant de sa bouche. Et leur faisant face, Ptah soufflant sur l'œuvre ; en troisième, c'est la découverte de Geb sous le doigt de Thot que Rê tient par l'épaule et qui

donne son autre main à Ptah, leur souffle ; sur le quatrième, on voit la Triade, Geb sous leurs pieds, Rê et Thot tenant chacun par une main Ptah la tête tournée vers le haut et de sa bouche se déploie Nout comme une petite fille disant je suis noire mais je suis belle ; dans la cinquième Nout est devenue grande et Thot, de sa main, peint sur son corps la première Constellation, qui est celle d'Apopis, tandis que Ptah inscrit Sothis sur sa bouche et sur son front, Hathor qui se lève la première ; le sixième est celui d'Atoum Khépri s'élevant sur Geb en sa figure primordiale se découvrant aux milieux des eaux : c'est le premier jour du monde ; au septième tableau, la parole d'Aton indique à Ptah où souffler du souffle de Chou pour séparer Noun de Geb et c'est ainsi que demeure Hâpi, ce don des dieux, quand Noun s'est retiré jusqu'au quatre bords du monde ; au suivant, le huitième, a lieu la naissance d'Isis : la nouvelle-née, entre les pieds de sa mère céleste, est tenue comme une offrande à la Triade par les mains de Geb, parce qu'elle est leur première, encore reliée à sa mère par le cordon : de la Triade descend le signe de vie ; dans le neuvième, c'est le complot et l'alliance d'Apopis et de Seth qu'aperçoit le voyageur : Seth tend au serpent son roseau, qu'il échange contre un papyrus dont s'est emparé son complice. Mais de la main gauche, il en tient un autre caché derrière le dos, tandis que la queue du serpent fait une boucle autour de sa cheville. Apopis est couvert d'yeux ; dans le dixième, le voyageur reconnaît Isis et Khnoum modelant In après qu'ils ont achevé de former Ad. Et rayonnent d'Aton, sur chacun, des signes de vie ; dans le onzième caisson, plié sous le fouet des gardiens, un peuple d'esclaves, poussant d'énormes blocs de calcaire, achève la première de toutes les pyramides, à l'image de la butte primordiale et, à son sommet, de la pierre benben. Par terre, en bas, on voit des esclaves morts ; dans le douzième, Ptah est agenouillée devant une femme et, tandis qu'il lui offre une fleur de lotus, Thot sort de sa bouche ; dans le treizième, la femme pleure, assise sur une tombe avec, derrière elle, assis, Anubis, et elle tient dans ses bras un nouveau-né, auprès duquel on peut lire le cartouche d'Horus ; enfin, tout en bas et à gauche, la seule figure d'Horus est encadrée de deux cartouches : à sa droite celui de Thot et à sa gauche le nom, indéchiffrable, d'un homme.

Le voyageur observa que la haute porte à deux battants ne possédait aucune serrure et qu'elle tenait par des gonds bien huilés. Lorsqu'il la poussa, non seulement il fut ébloui mais contraint de fermer les yeux, comme le pilote que l'ibis rendit aveugle. Il s'avança dans la lumière. Ouvert sur le ciel, le naos, de section carrée, avait les parois entièrement

recouvertes d'or, sans aucune inscription ni décoration et le sol était d'albâtre. Il était vide. Le voyageur avait retiré ses sandales. Il se retourna. Le dos des portes qui s'étaient refermées était noir d'un placage d'ébène.

8 - Dieu ! Est-il possible de s'adresser à Toi ? Ma misère est d'être privé de Toi. Sans une main humaine pour capter la splendeur qui vient de Toi, où pourrais-je dire que Tu es ? Sans le prince de douleur dont l'âme est depuis l'enfance une nuit, sans l'âme attentive de son serviteur, attentive à la toute petite espérance, quel lieu recueillerait, où je puisse me tenir, une trace de Toi sans trace et sans lieu ? Et si Tu laissais une trace ? Et si, venant de nulle part, Tu venais ? Partout est-il ton Temple, non bâti de main d'homme et que princes et peuple imitent, sous les ordres des bâtisseurs de lieux de vérité ? Partout, descendant dans les vagues de Noun et dans l'huile du fleuve et le corps frotté d'algues, jouissant, pénétré des effluves du figuier et de l'acacia en fleur, suis-je, moi, ton serviteur ? Traversé d'un feu qui vient de plus loin que moi, suis-je ton serviteur ? Dieu, demandes-tu, me laissant être, que je sois ton serviteur ? Me laissant être, me laissant me consumer, me laissant mourir car tu m'as enlevé les yeux que j'aimais ! Qui, sinon Toi ? Le corps dont je désirais la forme visible et le toucher et la jouissance ! Qui, sinon Toi ? Sa jouissance qui par les battements du cœur dans mes reins la faisait être ? Nous ayant fait connaître la jouissance, Tu es sans envie, je le confesse. Qui, alors, sinon Toi ? Est-ce ma chair qui lutte de toute son âme ? Non, elle n'arrive pas à me faire voir sa faute ! Celui qui a tout laissé pour Toi, dans son attention aimante à toute créature, et dans le culte qu'il Te rend avec sa chair parlante, oh, Tu es sans envie ! Celui-là jouit de toutes choses en Toi et de Toi en toutes choses car c'est Toi qui lui a donné un corps de chair afin que lui n'étant pas cause de soi, cependant il lui soit donné d'être, d'abord d'être comme est la pierre, et ainsi de pouvoir devenir par volonté et union de volonté ce pourquoi il lui a été donné d'être, se dépouillant de sa dépouille de chair pour un corps de gloire. Je sais par discours que, voulant ta volonté, ta volonté étant ta gloire et ta gloire étant moi, c'est moi que je veux, en Toi, et c'est Toi que je suis fait pour vouloir, en moi. Que misère est matière de gloire, je le sais, ô Dieu, mais si ma figure visible fait bonne figure et se contient, mon âme fuit les autres âmes masquées dans leurs mille figures et elle ne sympathise plus qu'avec la souffrance invisible, détestant par peur celle qui s'avoue et se dit, courant pour les rejoindre et être leur âme les branches plus longues que mes membres et les feuilles plus nombreuses que mes regards et l'air plus pénétrant que ma langue et l'eau faisant l'amour plus étroitement que nos corps lorsqu'ils s'enlacent

avant que tu ne m'aies enlevé les yeux où je pouvais descendre — où eux pouvaient descendre je ne savais — maintenant qu'elle est perdue pour moi, je sais. J'étais le chemin de sa part divine — comme toi, n'étant pas seulement une chair, mais un corps ayant figure d'âme, fus mon chemin, ma divine !

9 - Revenant à la lumière d'or où il baignait, le voyageur s'émerveilla de ce monde de souffrance, et sut qu'il péchait, de ce qu'il se retirait pour jouir, mais bien plus, conformément aux bons auteurs déjà cités, de ce qu'il adorait le lieu et non ce dont le lieu était le lieu, autrement dit la gloire du lieu et non Celle dont elle se recevait. C'est le plus proche, pensa-t-il, le plus aimé qui peut se détourner le plus. Apopis paradigme le plus saint le plus pécheur : le plus pécheur, le plus saint. Au moment où son oraison achevait de s'effiloche, la haute porte s'ouvrit et un homme, à son habit un prêtre, encore un pensa-t-il comme son lecteur, grand et maigre, fort jeune selon toute apparence, les bras en croix retenant les deux battants, regarda l'étranger tenant ses sandales à la main.

Vous êtes...

Oui, J'espère n'avoir pas été sacrilège.

L'intention, éclairée ! Acceptez de visiter notre bibliothèque. C'est, aujourd'hui, la plus belle de l'Égypte et par suite (il sourit) du monde. Je suis Mérenrê.

Le voyageur s'inclina.

Ici plus qu'ailleurs, je souhaite parfaire ma connaissance...

La parfaire !

Oui, je le dis en toute humilité ; en-deçà de la compréhension, il y a certains faits que l'ignore. Or ce sont peut-être les plus décisifs. Par exemple, au bas de cette porte que vous tenez dans la lumière, je ne sais quelle est cette femme qui pleure alors que l'esprit d'Aton s'est agenouillé devant elle.

Vous êtes tout de même déjà très avancé si vous voyez clair jusque là !

Je ne me prétends pas maître en interprétation, mais j'ai déjà été instruit de la Triade et de ses œuvres.

Vous le croyez, sans connaître ni la Femme ni l'Homme ?

Je connais les noms...

Maintenant, vous êtes trop modeste !

Quelques généalogies...

A quoi cela vous avance-t-il ?

A déchiffrer une dizaine de ces caissons d'un art, d'un art...

Digne de Ghiberti, n'est-ce pas ?

Votre science est sans faille !

Assurément pas ! Il se trouve que... Cependant, pour obéir à Sa Majesté qui nous a annoncé votre venue... mais sachez que quiconque ici, désirant s'instruire, est le bienvenu. Nous instruisons qui le veut, gratuitement, comme nous-mêmes l'avons été. Dons, donations, fondations ne nous manquent pas et nous sommes riches, en attendant des jours plus sombres, qui viendront, c'est fatal. Je vous guiderai vers quelques lectures qui vous éclaireront, pour autant que l'on puisse, désormais, y voir clair. Les plus vieux textes auxquels ces images font allusion sont le Livre de l'Annonce ou Livre de Mâat.

Mâat, la Justice, fille de Rê ?

En effet, selon une première révélation.

Mais Horus n'est-il pas le fils d'Isis ?

Or pensez-vous que l'artiste ait ignoré cela ?

Je ne le pense pas, c'est évident, mais je ne comprends pas.

Je vous confierai ce livre dont ne nous restent plus que des fragments. L'édition critique est l'œuvre d'un de nos frères, aujourd'hui fort âgé, mais qui vous recevra certainement volontiers, selon notre règle. Ensuite, je serai très honoré que vous donniez suite à ce début de conversation.

C'est moi !

Je vous en prie !

Comment se fait-il que le cartouche de l'Homme soit effacé ?

Il n'est pas effacé. Son nom est au contraire en train d'apparaître, ce qui signifie que les temps ne sont pas accomplis.

Mais c'est un miracle !

Ne soyons pas crédules mais croyants. L'artiste a fait ressortir les traits qui se rencontrent en tout nom, dans l'attente du nom. Car s'il n'y pas l'être, il n'y a pas le nom.

Vous n'êtes pas franchement nominaliste !

Le visage du moine s'épanouit dans un sourire de satisfaction : l'étranger prit conscience, avec un brin de confusion, que son hôte était toujours les bras en croix, tenant la grande porte ouverte, et fit un mouvement pour lui venir en aide. Mais il baissa les bras, cédant le passage :

Après vous.

10 - Le voyageur fit quelques pas et tandis qu'il rattachait ses sandales, Mérenrê portait les mains de ses yeux vers le ciel, en reculant, tandis que les battants se refermaient d'eux-mêmes, lentement. Ils restèrent un instant

à contempler les figures, dans une plus douce lumière, puis le prêtre conduisit son visiteur à la bibliothèque. De tous les côtés on atteignait les rayons les plus élevés par d'étroits escaliers qui gagnaient une coursive à mi-hauteur rien d'autre que des casiers remplis de volumes, de dossiers sous des étiquettes, de livres dans des reliures de cuivre ou de matières plastiques brillantes. Les montants de cèdre étaient sculptés d'un unique motif de vigne et de blé, avec répétée l'inscription : " Sa Parole est ma nourriture ". Plusieurs moines travaillaient silencieusement, leurs papiers et leurs plumes répandus sur de longues tables, sous le plafond luminescent que l'on pouvait regarder sans être ébloui et qui malgré sa hauteur éclairait parfaitement la salle. Le même éclairage se retrouvait sous la coursive, de sorte qu'aucun recoin ne restait dans l'ombre. Mérenrê frappa la référence du livre de Mâat sur un clavier ; la position des exemplaires s'afficha.

Possédez-vous des livres grecs ?

Tout ce qu'il nous a été possible d'acquérir, oui. Vous pouvez consulter le fichier. C'est on ne peut plus simple. Je vous montrerai.

Le nouveau venu, même éloigné de sa Thrace natale, n'avait pas perdu l'horreur de ces manipulations. Il approuva évasivement.

Naturellement, c'est le Département italien, après l'égyptien et le grec, qui est particulièrement riche. Je vais vous chercher le livre de Mâat.

Je crains que ma science toute neuve des hiéroglyphes ne soit pas à la hauteur du texte que vous me proposez.

Frère Hiaçenrê est hellénisant. En vérité il parle une dizaine de langues et en lit une dizaine d'autres.

Je suis bien loin de lui ressembler, moi qui balbutie non sans peine ma langue natale. Une langue est comme un nouvel instrument de musique dont on apprendrait à jouer et moi, je m'applique à un seul instrument, admirant que l'on puisse en toucher plusieurs avec talent. Je dis avec talent, car depuis quelque temps on la traite tellement comme une marchandise...

Si je comprends ce que vous voulez dire, par exemple je ressens les abréviations comme une injure faite à la langue.

Je suis heureux de vous l'entendre dire ! C'est tellement rare !

Ce n'est pas que j'idolâtre ma langue (à la vérité je souffre moins des atteintes portées aux autres langues ; que voulez-vous, on ne peut souffrir de tout !) mais, je l'avoue, le respect de la forme intégrale des signes fait presque partie de ma religion...

Je suis mal placé mais tant pis, j'ose vous donner ma bénédiction !

Bénédiction à celui qui vient ! Supposez que l'on abrège cette

sorte de crase de l'auriculaire et du majeur de la main droite que l'on trouve au centre de nombreuses toiles du Greco, alors qu'elle fait, à elle seule, signe. C'est le même crime que de retrancher, à l'œuvre dans tel mot, le moindre monème, pour le dire à la façon des linguistes. Ou encore : là où est atteint le signifiant, le signifié souffre. Peut-être en meurt-il même, ici et là.

Il en meurt certainement chaque jour, mon bon Père, mais quelques inspirés descendent aux enfers avec leur instrument et cherchent à les ramener au jour, et ils y parviennent, s'ils en usent avec amour, sans les plier à leur désir. C'est comme s'ils venaient de derrière nous, de plus loin que nous...

Quand bien même ils seraient d'invention humaine, et de tradition humaine, cependant ils sont la figure multiple que prend Thot pour se communiquer. C'est d'autant plus vrai que la Tradition est la traversée du Verbe.

Tiens, vous parlez du Verbe...Voulez-vous parler de la Parole d'Aton ?

En effet, la Parole en personne est Verbe car elle se prononce et, se faisant, prononce. Nous ne sommes pas bien éloignés du livre de Mâat !

C'est là que vous avez sans doute à m'instruire.

Il faut que vous lisiez d'abord, ou que l'on vous traduise peu importe mais si, cela importe ! Traduire, pour celui qui s'y adonne, est la meilleure exégèse qui soit. On devrait principalement occuper les écoliers à traduire. Hélas, on les dresse dès le plus jeune âge à la comptabilité. J'admets que la mathématique est une belle science, mais voilà, on ne l'enseigne pas comme une belle science, la science de la forme pure, mais comme une technique utile, bonne à tout. Même chose pour les lettres, voie royale du mensonge : écrivez trente lignes qui feront plaisir à votre maître et à vos parents. Singerie ! Mais je m'égare, excusez-moi. J'ai tant enseigné déjà que je vois trop combien le mauvais usage du savoir est déjà tout entier dans son apprentissage. Rentré dans votre patrie avec un exemplaire annoté du livre, vous aurez le loisir de le traduire et retraduire, car à vous entendre, vous en savez assez pour progresser par vous-même.

C'est à Imhotep principalement, mais à aussi à Djedefhor et à la patience de quelques amoniens que je dois ces rudiments.

Je ne dirai aucun mal du clergé d'Amon ni de la science transmise à Ouaset, car moi-même j'en ai été. Mais une nuit de conversation avec un Habirou rencontré ici-même, à Ounou, a fait une révolution dans mon esprit, comme si l'Un s'était emparé de moi corps et

âme ; pourtant, je ne comprenais pas que cet homme parlât sans trouble de l'Esprit planant sur Noun, de la Sagesse se mêlant aux hommes, de la Parole ne remontant pas sans résultat vers Je Suis. Qu'est-ce qui, du côté de la nature divine, rendait possible une telle participation, voilà une question que je ne cessai plus de me poser. Et jusqu'où cette participation pouvait-elle aller ? C'était ma seconde question, mais là, dans mon ignorance, je n'avais aucun doute ; la réponse devait être : jusqu'à la dernière extrémité. Alors je suis venu à Aton pour attendre l'accomplissement gracieux qui ferait de ma misérable personne le ressemblant de l'Un aussitôt que, se donnant à voir tel qu'il est, je ne mourrais plus, purifié de la main d'Immentet. Mais je ne voudrais pas vous ennuyer davantage !

Au contraire, après ce que vous avez dit de la traduction, votre chemin en est une, et très belle. Ce qui m'égare, depuis que je suis ici, c'est le continuuel passage du concept à la figure et de la figure au concept. Je ne recuse pas, mais cela oblige mon esprit à une sorte d'acrobatie continuelle.

Parce que vous tentez de réduire, et il ne faut pas. En effet, soit vous réduisez la figure au concept, et l'aventure n'est plus qu'une idéalité sans substance car vous avez laissé échapper la chose même pour l'assignation de son concept qui après tout n'est que l'opération de l'esprit aux prises avec la chose ; soit vous réduisez mais je doute que ce soit votre péché favori le concept à la figure miroitante, et alors la figure même cesse d'être, si peu que ce soit, intelligible. En vérité, s'il faut s'accommoder d'une telle dualité, c'est parce que la figure demeure ouverte à l'avènement de ce qui advient. Peut-être est-ce pour cette raison que les Habirous ne se soucient guère des conditions de validité de leurs figures. Car pour eux, l'Éternel est vivant, tout simplement...

J'ai appris cependant que le concept était vivant de la vie de l'esprit qui concevait.

Justement, dans la figure fait irruption un Autre, et par conséquent une autre vie qui nous fait mourir.

C'est mourir que vous désirez donc ?

Mourir à ma propre vie finie, certainement, et à mes concepts !

Mais cette vie est une jouissance !

Elle est jouissance parce qu'à aucun moment elle, je veux dire la vie, ne se donne comme sa propre fin, mais au contraire nous aspire dans une autre, s'en excite...

Dieu sait pourtant qu'elle ne cesse guère de se prendre pour sa propre fin.

Oui, de se prendre... voilà le péché ! Comme une faute de

perspective ! Vous noterez d'ailleurs que, dans ce moment vicieux, la jouissance agonise en même temps que l'envie s'exaspère car la nature, elle, étant passible, est toujours désirable.

Je ne vous suis plus.

Aussi bien dans le cas de l'envie que de son contraire, il y a désir. Le désir d'être semblable à l'Un n'est il pas un désir ? Seul l'Un ne désire pas, puisqu'il n'en a pas besoin, étant ce qu'il est, et ce qu'il est nous l'indique ; son être n'est pas d'être mais de laisser être, et c'est pourquoi dans son être-Un, il est le laisser-être de la Triade.

Oui, cela, je l'ai appris.

C'est ce qui m'a éloigné, malgré ma sympathie première, des Habirous. Ils se sont tellement identifiés à la défense de l'unicité de l'Unique, qu'ils n'ont plus su ce qu'il en était de l'Un, je veux dire de l'unité de l'Unique. Pourtant, à les écouter, ce qu'ils n'entendent ni ne savent, ils le disent. Là je les crois inspirés et prophètes, figure, par conséquent.

N'est-ce pas que la chose même n'est pas encore advenue ? C'est ce que vous-mêmes semblez dire. Sinon il n'y aurait lieu ni à figure ni à prophétie : Voit-on qu'il puisse y avoir prophétie par concept ?

Eux prophétisent, et nous spéculons. C'est ce qui m'inquiète et, même, me fait douter de nous, car ce qu'aucun œil n'a jamais vu ni aucune oreille entendu ni aucun esprit conçu, eux l'attendent, eux l'espèrent. Or l'inouï ne se conçoit pas. Nous ne concevons que ce qui est déjà, mort, dans la pensée de ce qui est mort.

Mort ou éternel comme la pierre remuée par dix mille esclaves ?

Éternel et mort, éternellement mort... Eux mettent leur orgueil dans l'attente de l'inouï. Serait-ce qu'il y a quelque chose à attendre, n'est-ce pas la quadrature du cercle ? Quel rapport entre lui et nous ? Nous l'adorons, en son disque. Est-ce de nous-mêmes où parce qu'il nous donne d'adorer ? Est-ce de lui que nous tenons les paroles d'éternité, ou les avons-nous forgées ? Est-il possible, si nous n'avons rien d'éternel, que nous les ayons forgées de nous-mêmes ?

Je suis venu chercher un savoir et je récolte des questions ! J'en ajouterai donc une aux vôtres : si nous sommes éternels, est-ce par nature, le sommes-nous de nous-mêmes ou le tenons-nous d'un autre ?

A cause de l'idée en nous et parce que l'idée est la forme de celui qui la possède, je crois que nous sommes éternels, mais ensuite je crois que notre éternité, nous la tenons de Celui qui est.

Alors immuablement, impassiblement, Il fait advenir sa propre Idée comme l'Idée d'un Autre.

Lui ne se distingue pas de soi, mais chacun se distingue de soi,

n'étant ni de soi, ni par soi.

L'idée qu'il est me suffit peut-être pour croire qu'il est ; mais pour croire qu'il vient ?

Vous voyez : l'idée qu'il vient cède devant la figure ! Comment dire la figure qui n'est pas advenue, sinon comme eux le font ?

12- Tandis que tu vois tout, cher lecteur assis devant ton petit écran, et que tes concitoyens sont dans la rue toi tu es du genre peu engagé : tu lis trop le voyageur, qui se contente de la soupe des moines et du pain, excellent au demeurant, qu'ils font cuire eux-mêmes pour accompagner le fromage, car l'intendance, grâce au ciel, ne laisse rien à désirer c'est pourquoi ils trouvent encore le moyen de faire des distributions aux nécessiteux, cigales pitoyables qui n'ont pas appris, faute d'intelligence, à gérer un stock, un budget et toutes les autres choses nécessaires à la vie dans une grande ville surtout lorsqu'elle est assiégée ; et qui a pris en rêve sa femme dans ses bras dans une grande église, en entrant dans la salle commune pour le petit déjeuner, ne se doute pas de l'émeute qui lèche la haute muraille blanche sans fenêtres. Le petit écran dont le son est pour l'instant coupé, montre une foule qui pille un magasin, combattue en vain par la bouche qui s'agite de quelques soldats, apeurés et imberbes sous le casque. Plusieurs femmes cherchent à se dégager, elles et le couffin de provisions qu'elles ne lâchent pas. L'une enfonce de sa main demeurée libre le visage d'une autre qui semble lui barrer la route en réalité elle cherche elle-même à se frayer un chemin jusqu'aux dernières boîtes qui, peut-on imaginer, jonchent encore le sol. Sans transition sur une porte, un grand X tracé à la peinture rouge l'homme acculé au mur à côté est très grand, la figure ronde, il tente de repousser la vindicte, se défendant, se protégeant, évitant de frapper par crainte du déchaînement adverse une pierre le frappe au visage soudain s'ensanglante les coups de poing pleuvent le corps se plie vingt bras se saisissent de lui le font rouler à terre il se protège encore des coups de talons la caméra s'arrête sur le grand X dégoulinant les soldats interviennent ils le hissent à l'arrière d'une voiture de police la foule muette lance des éclairs les yeux la langue en gros plan entre les dents les poings tendus la voiture qui démarre est bousculée. Au dessus d'une autre vitrine en miettes la caméra complaisante laisse le temps de déchiffrer *Épicerie fine casher* inscrit en trois langues et décoré de deux chandeliers. Des chaussures, des pantalons élaboussés de saumure franchissent l'épicier et sa femme immobiles, des mains remplissent à la hâte d'olives et de piments des bocaux qui se renversent sur la femme de

l'épicier le caméraman a vraiment du métier la caméra voit vraiment tout montre ses grosses cuisses écartées nageant dans un jus dont le goût rien qu'à le voir vient à la bouche. Les saucisses s'arrachent les boîtes aux étiquettes colorées s'écroulent sur les pillards qui se baissent pour les ramasser l'un qui n'a pas vu les corps bute et tombe de tout son long entre les cuisses luisantes un autre qui a abandonné ses conserves se tient les côtes de rire.

13- Le voyageur trempe dans le thé fumant et clair au fond remue un nuage trouble et blanchâtre une dernière tartine sur laquelle s'étire une langue de miel ; il la mâche, les yeux attachés à l'écran Chépsenkaf descend les marches du Palais de Justice tenu par deux policiers un jeune moine demande la permission de mettre le son. A mort ! A mort ! Le traître ! Col-la-bo ! Col-la-bo ! Col-la-bo ! Qu'une seule voix, profitant d'une seconde d'acalmie, lance un nouveau mot, il est repris, de proche en proche. Dans un hurlement unanime : Qu'il crève ! Qu'il crève ! Chép-sen-kaf, au-poteau !

L'homme est poussé dans une voiture blindée, escortée de plusieurs autres. Elles s'éloignent au pas dans la marée humaine qui, faisant mouvement avec elle, semble les soulever, les porter, les faire flotter vers la Grand-Place déjà noire de monde, d'où émerge la plate-forme dressée pour le spectacle : la troupe fait dégager les abords immédiats l'écran montre les batteries de caméras braquées sur la portière qui tarde à s'ouvrir. Il avale d'un trait la tasse de thé avec son nuage.

" Que pensez-vous de cette exécution ?

" Je peux vous dire que moi je l'aurais fait mariner. Avec ce sang qu'il a sur les mains ! Pour les traîtres c'est la torture qu'il faut rétablir, je vous jure ! Il s'est pas gêné, lui, pour nous faire crever à petit feu. Ces gens-là, il faut qu'ils comprennent une bonne fois pour toutes si on veut pas que ça se reproduise.

" Vous ne pensez pas qu'il y a d'autres coupables ?

" Dame oui, des coupables, on espère qu'ils n'en rattrapperont pas vite fait, mais celui-là, c'était vraiment le traître numéro un à la solde de Chérek et de ces pourris d'Hyksos. "

Il se verse une nouvelle tasse de thé transparent qu'il approche de ses lèvres.

" En effet, chers téléspectateurs, c'est un châtiment exemplaire qui a été requis et aussitôt que le Cabinet Royal a publié le rejet par Sa Majesté qu'Aton le protège par sa main divine du recours en grâce, la sentence devient exécutoire. On annonce à l'instant la nomination du

Commandant Méner comme nouveau Préfet de la ville martyre. La Préfecture ? On nous fait signe que la Préfecture est en ligne ?... Il semble que la Préfecture ne soit pas encore en ligne. ”

۱۴- “ Si ! Eh bien non, mille excuses, chers téléspectateurs, en attendant revenons à l’exécution du traître Chépsenkaf... Le voilà, il sort du transport de troupes arrêté devant l’escalier qui va le conduire à une fin bien méritée. La foule réclame vengeance, elle crie justice et en effet c’est le mot que vous pouvez entendre en même temps que moi : Justice ! Justice ! Il faut convenir que notre peuple a le génie du mot juste. Chépsenkaf ne semble pas comprendre, il faut le pousser vers l’échelle. C’est un escalier bien raide en effet qu’il doit escalader pour ses derniers pas. Il se tient à la rampe de ses deux mains enchaînées, et maintenant le voilà qui monte marche après marche il a pris pied sur la plateforme. Il se retourne vers l’officier qui le suit ; maintenant c’est l’infirmier avec sa vallette blanche, un soldat lui délie puis lui rattache les mains derrière le poteau. Vous pouvez voir les menottes qui se referment sur les poignets. Le soldat veut lui bander les yeux mais il semble que Chépsenkaf refuse. Veut-il mourir les yeux ouverts sur ses crimes et sur tout le peuple qu’il avait pris en otage ? Le monde apprend aujourd’hui que l’ambition a des bornes. Maintenant l’officier lui lit la sentence, qu’il écoute. Regardez ! Il secoue la tête, il parle, il proteste ! L’officier s’est reculé. En cet instant solennel, un silence impressionnant descend sur la foule. L’infirmier retrousse la manche de son patient. Cette fois, la Préfecture est en ligne, mais R.T.E ne peut vous faire manquer cette exécution en direct. L’homme de l’art frotte l’avant-bras avec un bout de coton alcoolisé il décapsule la seringue automatique qui contient une mort infaillible à vingt heures le Professeur Tératéh nous entretiendra de l’efficacité des nouveaux procédés de la science. Chépsenkaf se penche pour regarder, puis détourne la tête, il s’agite, serait-ce que le traître ne veut pas mourir ? Le soldat s’approche pour l’immobiliser. Ca y est ! L’aiguille s’est enfoncée, Chépsenkaf a fermé les yeux, maintenant il les rouvre très grand on dirait qu’il fixe la foule immense comme la mer ses genoux plient sa tête se penche en avant, c’est un prodigieux murmure que pousse la foule. Ici la Grand-Place, à vous les studios.”

“ Immédiatement après la cérémonie de prise de fonctions, le nouveau Préfet s’est rendu à la prison centrale pour s’informer des arrestations. On apprend qu’il a eu un entretien avec Polioukos dans sa cellule et que le mercenaire hellène sera transféré à Akhet-Aton dans les prochains jours. Monsieur le Préfet fera une déclaration à vingt heures

devant les caméras. Naturellement l’entretien avec le professeur Tératéh est reporté à la fin des actualités : à ne pas manquer ! ”

۱۵- Mes amis, vous m’avez aidé fidèlement et avec désintéressement : vous le savez bien, je ne pourrai jamais vous rendre ici bas cette nourriture du corps dont vous vous êtes souciés pour moi. Les temps d’aujourd’hui sont des temps de détresse pour les peuples. Les puissants s’arrachent le pouvoir et les peuples adhèrent à leurs querelles. Sans quoi les princes seraient sans force ! Il faut croire que chacun y trouve une joie sauvage. Ensuite les effets retombent sur eux aussi bien que sur les innocents. La victime se présume innocente du moment qu’elle est victime. L’instant précédent elle jouissait dans son crime. Bien peu sont innocents. Les petits enfants jouent à la guerre dans les ruines. Pouvions-nous faire que ne fût la jouissance ? C’était renoncer à faire qu’un monde soit.

Seigneur, tu as vu la plaine semée de cadavres et entendu les gémissements des blessés et des mourants...

Hélas, les souffrances de ces hommes font pleurer mon cœur impuissant.

Mais le Dieu des dieux est-il impuissant lui aussi ?

Pouvions Nous laisser être sans laisser être les effets ?

Tu ne nous réponds pas !

Je vous réponds, mais vous ne comprenez pas. L’important n’est pas que vous compreniez, mais que vous fassiez les œuvres d’Aton. Alors vous comprendriez. Mais déjà les œuvres d’Aton sont en vous, puisque vous m’avez accueilli. Alors vous comprendrez, si vous ne m’abandonnez pas.

Nous ne t’abandonnerons pas, toi seul dis la vérité !

Mais au fond, qu’avez vous à faire de la vérité ? Ne se met-elle pas en travers du jouir et du vivre ?

Ne nous désespère pas Seigneur, sauve-nous !

N’est-ce pas l’esclave qui supplie son maître ? Je ne veux pas vous voir mes esclaves, mais debout !

Seigneur, que nous reste-t-il si tu nous laisses ?

Quelle est votre volonté ?

De te suivre !

Pourquoi me suivre ?

Parce que ta vie est une vie de vérité et que nous n’en connaissons pas d’autre.

Pourtant je ne serai pas longtemps avec vous...

Vas-tu nous quitter bientôt ?

Connaissez-vous donc une vie sans fin ? Le temps viendra où la

mort viendra nous séparer.

En attendant...En attendant...

En attendant, quelle réponse !

Quant à moi je suis sec, je n'en trouve pas d'autre...

Eh bien, il faut que vous trouviez vous-mêmes ce qu'il convient que veuille votre volonté. Montons à Ounou.

16- Osis, qui a passé la nuit dans une maison amie, erre depuis le matin, un fort bâton à la main, martelant le pavé d'Ounou ; erre ? Non, parcourt l'une après l'autre les rues de la ville, choisissant le côté que le soleil éclaire, s'arrêtant devant les ruines qui ne fument plus. Ici et là des salves qui ne sont pas de salut se font entendre, depuis que le Préfet a ordonné l'exécution sur le champ des pillards pris en flagrant délit par une patrouille. Osis frappe le sol, frappe la ville.

Si peu d'âmes ne dorment pas ! Êtes-vous déjà morts ? Ounou, rien ne te fera donc jamais changer ? Ni le bonheur ni le malheur, ni les plaisirs ni la douleur. Tu luttas pour cette vie comme si elle devait durer toujours ; tu t'obstines dans les mêmes fautes jusqu'à ton dernier souffle. S'il te reste un jour, tu fais des plans pour le lendemain. Voilà où tu mets ta soif d'infini. Ounou, tu es bien trop occupée, le faux jour de ta libération. Sais-tu quel sol tu foules, propriétaire ? Tu ne sais pas ce que tu possèdes ! Sais-tu de quelle vie tu vis, vivant ? Tu ne sais pas ce que tu ne possèdes pas ! Femme, parce que tu ne possèderas jamais l'homme que tu possèdes, tu te serres la taille d'une ceinture, tu te peins les yeux comme Iza et tu désires or et argent pour briller, toi la brillante !

Eh ! le mendiant, tu aboieras ici une autre fois, va faire ton cirque ailleurs.

Tu es content de toi, félicitations.

C'est les bons à rien comme toi qui ruinent l'économie.

Ai-je mangé ton pain ?

Tu manges sans rien faire.

Tu ne sais pas à qui tu parles, mais quand bien même tu dirais vrai, je ne vole pas la nourriture que je mange ni le vêtement que je porte.

Nécessairement tu en as dépouillé quelqu'un.

C'est un père qui se dépouille pour son enfant.

Un père apprend à son enfant à travailler !

Je t'apprends à te dépouiller, je suis donc ton fils !

Éloigne-toi, chenapan !

J'irai vers qui donne volontiers ; toi tu n'as rien.

Parasite, il faut te couper la langue !

Quand bien même tu me couperais la langue, je parlerais.

Ah oui ? Tu as une autre langue dans ta poche ?

Tu es plus âgé que moi, n'est-ce pas ? Avant d'avoir une langue, je te parlais.

Regardez-le, ce fou, il se prend pour Jésus Christ !

Ah ! Je vois qu'il te reste quelques souvenirs de ton catéchisme.

Il ne s'en ira donc pas !

17- Parce qu'il ne sait pas qui il est, il ferme sa porte.

Pour qui te prends-tu, pour nous juger ?

Je ne t'ai pas jugé, ni lui non plus. Toi-même te juges-tu indigne de m'entendre ?

Ta question n'est-elle pas un jugement ?

Certes oui, je juge, si tu entends par-là que je te renvoie ton propre jugement. Je suis venu pour que ton jugement te revienne.

Ne suis-je pas capable de juger par moi-même, sans qu'un autre me fasse la leçon ?

Certes oui, moi-même, c'est ce que je veux dire ; mais en même temps, serais-tu seulement sans un autre ?

Sans mon père, je n'existerais pas.

Ton père ne fut-il pas ton vis à vis, te renvoyant, en te jugeant, pour qu'il naquît, ton jugement naissant ?

Je vois ce que tu veux dire. Nous sommes redevables les uns des autres.

Penses-tu qu'une pareille dette puisse s'éteindre ?

Peut-être que non, mais il faut de la mesure en toutes choses, sinon, c'est la vie qui n'est plus possible.

Tu te trompes, c'est ta mesure qui mesure ta vie. Grande mesure, grande vie.

Il faut des limites.

Tu te juges donc indigne de donner davantage ? Et de recevoir davantage ?

C'est par faiblesse que l'on cède au gain immérité.

Je t'accorde cela, mais donner ?

Qui es-tu vraiment pour demander pareillement ? Sur quoi comptes-tu ?

Je ne compte pas, je ne demande pas. Je fais être qui fait être...

Et qui ne fait pas être ?

Je fais être aussi, ne jugeant pas mais souffrant, hélas !

Tu t'appelles Osis, n'est-ce pas ?

En effet.

Je me souviendrai de toi. Désires-tu quelque chose ?

Je ne désire rien ; moi aussi je me souviendrai de toi.

18- Osis ? C'est une espèce de prophète qui parle aux gens dans la rue. Ce n'est pas qu'il soit sot, il manque de savoir-vivre. Je ne sais pas s'il est instruit mais il a de la répartie à ce qu'on dit. Seulement voilà, on n'a pas gardé les cochons ensemble...

Eh bien si, Mérenrê, j'ai gardé les cochons avec toi, et même, je te gardais, toi, tandis que tu gardais tes cochons, tu sais, les cochons instruits que tu gardes à l'abri dans cette belle muraille blanche : pourquoi as-tu muré les fenêtres ? Pour ne rien voir, ne rien entendre. Ça c'est vous, les savants : vous comprenez tout, mais les yeux fermés ; c'est si laid ce qu'il y a à voir ! Et les oreilles bouchées : c'est si laid ce qu'il y a à entendre ! Vous ne supportez que les choses distinguées, vous les distingués.

Vous êtes Osis, semble-t-il. Il n'y en a pas d'autre pour agresser les gens comme vous faites.

Dis-moi quand je n'aurais pas dit la vérité ?

Il y a la manière.

Qu'à cela ne tienne, supposons que je parle dans le registre soutenu à des oreilles châtiées, comme les vôtres, par une longue et rigoureuse éducation. Croyez-vous que les doctes de votre espèce ont moins besoin de la vérité que les autres, ceux qui n'ont pas appris ?

Je m'efforce de respecter la personne des ignorants, mais quant à moi, je poursuis la vérité depuis ma jeunesse, et c'est pourquoi je suis entré dans ce temple.

Je sais que malgré la tentation, vous n'êtes pas de ceux qui se posent comme les auteurs de leur vérité. Ce que vous faites derrière ces murs, sans doute le faites-vous bien. Parce que le faire moins bien vous procurerait une moindre jouissance. Pour servir, que dis-je, pour atteindre la vérité, qui peut-être n'est pas réjouissante, qui ferait pleurer, plutôt, qui sait ? Accepteriez-vous ignorance, obscurité, rien d'assuré pour le lendemain, n'aimant qu'elle ?

Si j'aime, n'est-ce pas encore jouir ?

Vous dites vrai, l'amour est toujours l'amour, mais ce qu'il aime, est-ce tel bien, visé comme le moyen non seulement de persévérer dans son être, mais encore de croître, de s'étendre, toutes choses signifiées par la jouissance, ou bien est-ce le bien de ce qui est aimé, de sorte que l'amour se fait lui-même, volontairement, moyen, acceptant de décroître et de s'effacer, jouissant de la jouissance d'un autre ?

Mais si c'est la vérité que j'aime ?

Si c'est la vérité comme un savoir su, alors vous jouissez de jouir d'elle, et si c'est un savoir poursuivi, vous jouissez de la poursuite, parce que désirer, signifiant le manque, fait croître ; ce qui est visé, ce n'est pas la vérité, mais le rapport de soi à la vérité ; c'est donc la seule jouissance.

Je le reconnais, je cherche à jouir de la vérité.

Mais si la vérité n'est un savoir que pour l'ignorance ?

Je me reconnais ignorant...

C'est pourquoi vous la poursuivez là où vous ne la trouverez pas... telle est votre ignorance.

La science d'Aton ne dit-elle pas la vérité ?

De quelle science s'agit-il ? De celle qui demeure dans les livres et que vous avez acquise, ou bien de celle qui appartient à la Triade ?

Je pense bien que si Aton dit quelque chose, il dit la vérité, étant Vérité ; je parle, quant à moi, de la science divine que j'ai acquise par l'étude et la réflexion.

Quand bien même les livres diraient la vérité, pensez-vous trouver la vérité dans un livre ? Le livre qui dit vrai montre la vérité ; elle n'est aucunement renfermée en lui.

Faut-il abandonner l'étude ?

L'étude apprend à étudier. C'est très bien ! Il faut des savants ! Si elle ne vous apprend pas que vous ignorez Celui dont vous tenez votre science, quel temps perdu pour la vérité !

Je sais que la vérité n'est pas le concept d'Aton, mais Aton même ; de ce fait, elle est inaccessible et je suis bien contraint de produire le concept d'Aton qui me rapproche de lui, puisqu'il fait participer mon esprit à la forme de la vérité.

A un énoncé seulement ! Peut-être même à un énoncé vrai ; mais en quoi à la forme de la vérité ? La forme d'Aton subsiste-t-elle dans un énoncé même vrai ?

Que faut-il donc faire ? Dis-le moi si tu le sais !

Tiens ! Tu te prends à m'approvoiser !

Vous êtes très fort !

La forme d'Aton n'a quelque chance de subsister dans un... acceptons l'analogie de l'énoncé, que si l'énonciation de la forme d'Aton appartient elle-même à la Triade, et il est vrai que Thot est analogiquement la Parole d'Aton, mais cela signifie non pas que Thot soit un énoncé, mais que l'énoncé que tu recherches est : Thot. Recherche donc Thot, qui est la vérité d'Aton ; tous les énoncés du monde ne te donneront pas Thot si Lui ne se donne pas à toi.

Comment se donnerait-il, si c'est en la Triade qu'il subsiste ?
La Triade n'est-elle pas plus grande que tout ? Ne peut-elle tout contenir ? Ne peut-elle subsister en toutes choses ?

Moi aussi, dans la Triade, je serais ?

Aime le bien d'un autre, puis d'un autre, de chaque autre-là ; là est la Triade. Thot n'est-il pas celui en qui demeure la forme de toutes choses ?

En effet.

Maintenant détourne-toi de l'index qui montre et fais la volonté de Thot : tu le connaîtras. Non que tu le possèdes jamais ; mais tu jouiras de sa jouissance qui est de faire la volonté d'Aton.

N'ont-ils pas la même volonté ?

Sa volonté propre n'est pas de faire sa propre volonté, mais celle d'Aton, qui est Ptah.

Aton se déprend-il de soi ?

Tu le dis, Aton se déprend éternellement de soi, en quoi il est son propre Autre dans l'engendrement du Disque.

C'est ce que disent les livres !

Les livres disent vrai chaque fois que la main qui tient la plume épouse le Souffle qui ne souffle pas de lui-même mais, étant le Souffle de Rê, souffle la Parole de Rê, ne sais-tu pas que dans la circulation d'Aton, obéir et vouloir sont tout un ?

Je le sais.

Que ne te fais-tu voulant de la volonté de Thot, et non pas seulement savant de cette volonté ? A grands frais, les uns jouissent des femmes, d'autres de leurs biens, vous de la science divine. Ce temple est votre tombe. Ce pays est une fabrique de tombeaux. Quelle solitude des uns près des autres ! Vivants déjà comme des cadavres dans la même fosse. Allez donc visiter l'Enfer hors-les-murs ! Il est ici, propre, approprié, propriétaire. Le convenable et le distingué vous abritent. Nous avons disserté et vous allez retourner à vos chères études et votre compagnon silencieux à sa chère solitude.

19- Il fixa le voyageur qui en effet n'avait rien dit et le regardait depuis le début pour se souvenir de son visage éclairé par la clarté du Mur-Blanc. Mérenrê remuait du pied la poussière du sol, cherchant à enterrer une brindille.

Vous vous aimez trop pour être infidèle à une morte. Vous dressez jour après jour le monument de votre tristesse, nourrissant de cette mort votre immortalité, votre immortelle tristesse. N'est-il pas vrai que vous

êtes venu ici chercher l'inspiration, les mots naissant à fleur d'oiseau ? Or plus que le savoir de l'ibis qui permet que surgisse le cristal de l'énonciation à l'instant même l'énoncé se révèle mort, sa transparence impénétrable vous avez rencontré ici la guerre, civile ou non, nul ne le sait, et une espèce de prophète mal élevé comme tous les prophètes, que vous ne reverrez plus. Vous aimez la vérité, la laissant, la regardant partir à la dérive sur le fleuve, jouissant de cette perte.

Vous me connaissez donc ?

Si tu savais de qui tu es connu, tu ne vivrais pas dans la mort. N'est-ce pas cela qui t'a conduit en ce pays de tombeaux ?

C'est la réputation de sagesse cachée dans les temples...

Es-tu donc prêt à te contenter d'un maître humain ? La sagesse sage de la sagesse même, penses-tu la trouver au fond d'un temple ?

C'est ce que j'ai cru, mais je suis disposé à faire mien votre jugement.

N'allez pas croire que mon jugement soit un jugement. C'est un conseil si tu veux être.

Je le voudrais.

Occupe-toi des vivants. Quant à la morte, Anubis la garde. Mâat a prié pour elle au jour où sa chair a été reprise.

Elle m'a été prise...

C'est sur toi-même que tu pleures. Car pour elle, c'est ce que son corps avait de mortel qui est mort.

Le corps n'est-il pas tout entier mortel ?

Le corps est au contraire spirituel, mais vous ne le savez pas, ne voyant en lui que la chair. Le corps est spirituel parce que je suis ici à te parler.

20- On entend au loin la sirène de la police. Elle se rapproche rapidement. On entend non pas une mais deux mais trois sirènes. On n'entend plus qu'elles. Les curieux se montrent aux fenêtres, les passants qui passent s'arrêtent. Elles ne s'arrêtent pas, elles s'arrêtent. Des voitures descendent une dizaine de policiers qui encerclent les bavards.

Que disait-il ? Qu'avez-vous à lui parler ? Osis, tu es arrêté.

En effet, j'étais arrêté à converser avec ces messieurs.

Mon père, vous feriez mieux de rentrer dans votre couvent. Et cet étranger ? Vos papiers s'il vous plaît.

J'ai un laisser-passer en règle.

Faites voir ça ! En effet. Nos excuses. Toi, suis-nous !

Et vos excuses, je n'y ai pas droit ?

Tu profites de la présence de ces messieurs, insolent, tu es accusé.

Avez-vous un mandat ?

O-sis, à mort !

Mais qu'est-ce que tu crois ? Tiens, tu sais lire ?

O-sis, à mort !

La loi veut que vous me lisiez l'ordonnance d'arrestation.

O-sis, à mort !

Silence.

"Ordre d'arrêter l'homme connu sous le nom d'Osis, de père inconnu. Mère nommée Mâat résidant à Naam, sans domicile fixe, et de le conduire à la Préfecture pour interrogatoire. Signé : le Préfet. Pour le Préfet le premier secrétaire de cabinet Thouténos ". Tu es satisfait ? Tu reconnais être Osis ?

Je viens d'avoir une conversation avec des gens extrêmement polis. Je vous prie de rester polis à votre tour. Je suis qui vous dites.

De toute façon on le connaît. Au panier !

21- Chef, il est un peu amoché à cause qu'il s'est débattu et qu'il se foutait de nous dans le panier à salade.

Attention ! Il n'a rien de cassé ?

On croit pas, il revient à lui, on va le débarbouiller un peu.

Monsieur... Monsieur, ces hommes m'ont frappé.

Tu n'avais qu'à obtempérer.

Je les ai suivis sans résistance ; je leur ai seulement demandé de s'adresser à moi poliment.

Bien, une enquête sera ouverte. En attendant, je vous prie de me suivre.

Le cortège conduit Osis dans une cellule du rez-de-chaussée, peinte en rose, comprenant un long banc fixé au mur, un seau hygiénique, aucune autre ouverture que la grille servant de porte. C'est là qu'après avoir été fouillé rien, pas même un papier il passe le reste de la matinée, assis, debout, couché, priant presque continuellement mais distrait aussi par le passage dans le couloir des curieux qui s'arrêtent un instant pour voir le prophète.

A midi d'autres policiers le font sortir et l'escortent vers le sous-sol ; au bout d'un couloir bien éclairé, il entre dans une petite pièce meublée d'un bureau, de lampes, de chaises, d'un lavabo et, faisant face au bureau, d'un fauteuil métallique fixé au sol, sur lequel les bras de l'occupant peuvent être attachés par de solides bracelets d'acier. Osis reçoit

l'ordre de s'y asseoir. Les bracelets se referment sur ses avant-bras.

Je n'ai pas l'intention de m'enfuir !

On ne fait pas d'exception.

Osis remarque le rhéostat sur une étagère, et les fils électriques fixés au fauteuil.

C'est une salle de torture ici !

C'est une chambre d'interrogatoire. Attention à tes paroles.

Il se retrouve de nouveau seul, un long moment. Enfin un bruit de pas dans le couloir, les pas de plusieurs personnes. Entrent deux gardes qui se postent de chaque côté de la porte, puis tirent une chaise, un secrétaire un dossier sous le bras, enfin un haut-fonctionnaire en uniforme de la Préfecture. Le secrétaire ouvre le dossier sur le bureau et s'assied derrière ; l'adjoint du Préfet marche en regardant Osis.

22- Vous pouvez commencer.

L'audioscripteur mis en marche, l'interrogatoire commence, dans les règles, par l'état civil.

Mon père n'est pas un inconnu. Mais vous ne le connaissez pas. Si vous le connaissiez, c'est moi qui vous interrogerais et vous demanderiez à m'entendre !

Nous ne sommes pas là pour entendre vos provocations. Apprenez-nous qui est votre père, et nous compléterons votre fiche.

Mon père ne saurait être fiché. Vous ne trouverez sa trace nulle part à l'État-civil ; vous la trouveriez si vous n'étiez pas aveugles.

Vous entendez, patron, comme il répond ; vous comprenez ?

Lisez-nous le premier chef d'inculpation.

Cela ne vous ferait rien de me libérer les bras ? Je ne suis pas un malfaiteur.

Délivrez-le de ses bracelets.

Je vous remercie.

A fréquenté des Hyksos et tenu publiquement des propos favorables à leur cause.

Que répondez-vous ?

Quels propos favorables ? Ont-ils été rapportés ? Je ne puis répondre à une accusation aussi vague. Cependant, il est vrai que sous l'occupation hyksos, j'ai rencontré des Hyksos aussi bien que des Égyptiens ou des Habirous, sans exclusive. Pour peu qu'ils acceptassent de converser avec moi, je n'avais nulle raison de me dérober.

N'êtes-vous pas égyptien ? N'étaient-ils pas des ennemis ?

Qui êtes-vous s'il vous plaît ? Les Hyksos ne sont-ils pas comme

nous sujets de Sa Majesté ? Et en supposant qu'ils fussent devenus ennemis, où est-il écrit qu'il est défendu de parler à un ennemi ? En tant qu'officier ou diplomate, n'avez-vous jamais parlé à un ennemi ?

C'est moi qui interroge !

Vous ne m'avez pas dit qui vous êtes.

Je représente le Préfet d'Ounou et mes services ont constitué sur vous un dossier suffisamment grave pour justifier un interrogatoire.

Je ne suis donc pas inculpé ? Vous avez parlé d'inculpation.

Vous êtes ici pour l'instruction.

J'ai été frappé cependant.

Écoutez, vous êtes en vie et entier. Nos hommes, par les temps qui courent, ne sont pas toujours de la dernière délicatesse. Et puis il est convenu qu'une enquête suit son cours...

Je vous remercie ; votre réponse est honnête.

C'est sur votre conduite que nous cherchons à porter une appréciation. De quoi discutiez-vous avec les Hyksos que vous avez fréquentés ? Qui étaient-ils ?

Vous comprendrez que je refuse de nuire en donnant des noms.

De quoi discutiez-vous avec eux ?

De beaucoup de choses, comme avec les autres.

Mais encore...

De l'éducation de leurs enfants, du culte de Seth comparé à celui d'Horus, de l'acquisition des biens et du travail, du pouvoir...

Vous parliez donc de politique !

Je refuse de juger le soulèvement hyksos. Je ne l'ai ni condamné ni approuvé ni soutenu. J'ai dit qu'il convenait d'obéir au pouvoir en place tant qu'il ne menaçait de manière grave et durable ni les personnes, ni les libertés civiles, ni les biens.

N'était-ce pas le cas du pouvoir légitime ?

Je laisse toujours mon interlocuteur conclure de lui-même. Je dois constater que beaucoup parmi eux ne l'entendaient pas comme vous. Je le regrette, mais le gouvernement de Sa Majesté le roi, à défaut d'être le responsable du soulèvement, n'a-t-il pas donné bien des occasions qui ont servi de prétexte et de justification à la révolte ?

C'est à mon tour de vous dire qu'il faudrait donner des exemples précis. Ce que je constate, c'est qu'effectivement vous critiquez le pouvoir de Sa Majesté.

De Sa Majesté ou du prince Hérihor ?

C'est à vous de le dire.

Je ne le critique pas plus qu'un autre. Plutôt moins qu'un autre

même. Seul Aton est parfait, comme vous le savez. Je n'impute aucun crime déterminé à Sa Majesté. Et un prince est-il responsable des fautes de ses lieutenants ? Médiatement ? Jusqu'à quel degré ? Il est infiniment difficile de juger.

Alors pourquoi dit-on que vous jugez de tout ?

Je pourrais juger, mais je ne juge pas. A quoi bon juger si celui qui est jugé ne rencontre pas son propre jugement ? Je suis l'Autre. Je rends possible tout jugement.

Qui es-tu, pour te permettre cette parole ?

Je suis, avant ce qui commence, la Parole donnée.

23- Le fonctionnaire, perplexe, a cessé d'interroger. Le téléphone sonne.

Faites évacuer... Je monte immédiatement. Libérez-le. Oui, vous le relâchez.

O-sis ! O-sis ! Au poteau ! Collabo !

A travers le rideau, Méner, debout, voit l'avenue noire de monde barrée de banderoles blanches, la foule qui s'écrase contre les hautes grilles de la Préfecture. Les blindés, dans la cour, qui ne bougent pas, les sacs de sable empilés.

Oui ? Ne le relâchez pas ! Mettez-le dans une cellule au sous-sol. Donnez-lui quelque chose à manger.

Il voit des bras des mains des doigts qui se tendent à travers la grille qui en tremble, une pierre qui n'atteint pas le perron.

Le voilà, à mort !

Suit un hurlement de déception.

Méner ! Osis ! Méner ! Osis ! Méner, du nerf ! La trouvaille est reprise un instant, mais, somme toute, elle mobilise peu. Méner ! À mort ! Osis !

C'est bientôt moi dont ils vont demander la tête ! Mettez-moi en ligne avec la R.T.E.

Le Préfet ouvre un tiroir et se passe un coup de peigne, puis se dirige vers le studio des communications.

24- " Citoyens ! "

La rue se fait plus silencieuse. Seuls résonnent les haut-parleurs petits et grands, sans compter les nombreux citoyens qui participent aux événements, des écouteurs enfoncés sur les oreilles.

" Le retour au calme s'impose. "

Murmure de désapprobation.

“ Une vie normale pourra se rétablir dans la cité lorsque chacun sera retourné à son travail et à la reconstruction. ”

Des briques !

Oui, Méner, des briques ! Des briques ! Des briques !

Taisez-vous !

“ La police fait son travail. Les coupables et les traîtres sont arrêtés. Ils seront jugés. ”

A mort !

“ Que chaque citoyen ait à cœur de collaborer avec les autorités et de faciliter leur tâche. Les rassemblements doivent cesser. Citoyens, des représentants sont là pour être écoutés. J'accueillerai avec toute l'attention requise les délégations régulièrement constituées. ”

Sifflements.

Vendus ! Traîtres ! Collabos !

“ La justice n'est pas dans la rue. La justice est dans les tribunaux. La loi et l'ordre seront respectés. ”

Méner, tyran ! Faux-jeton ! Livre-nous le prophète de malheur !

Le prophète ! Le prophète ! Il n'a rien dit d'Osis, ils le cachent !

Osis ? Qu'est-ce que tu as contre lui ? Il n'a rien fait.

Il n'a rien fait ! Tu ne veux pas voir le rôle pervers qu'il a joué pendant l'occupation ?

Il a collaboré, oui ou non ?

Eh bien oui, sans en avoir l'air il a collaboré. Tu ne l'as pas vu fréquenter des chefs hyksos ?

Qu'est-ce que tu appelles fréquenter ?

Il a contribué à brouiller les cartes, à dire que les amis sont les ennemis et le contraire, je ne sais quoi.

Je l'ai entendu une fois, je n'ai pas compris ça.

Il n'a pas cessé de démoraliser la Résistance...

La Résistance...

Qu'est-ce que tu as contre la Résistance ? Toi non plus tu ne tiens pas à la vie...

Allons, tu cherches des poux dans la tête, Osis vaut mieux que nous tous !

Ca c'est toi qui cherches les embrouilles. Tu t'étonnes qu'il y ait autant de traîtres ! Fais attention !

Oui, Seigneur, ma question est précise : qu'est-ce que je fais de lui ? Le relâcher ? Il sera mis en pièces par la foule dont je ne saisis pas clairement les mobiles. Le juger ? Son dossier est vide. La justice a assez à faire avec les vrais coupables. Je ne peux l'envoyer nulle part... Sa Majesté

tranchera. J'attends ses instructions, oui, oui j'attends.

25- Avant l'aube, un fourgon franchit les grilles désertées, la nuit des rues, la Porte du Sud, cahotant sur la route fatiguée, jusqu'à la nouvelle naissance du jour : Akhet-Aton paisible, provinciale, claire, dominée par les fronts du palais. La robe blanche d'Osis apparaît sur les marches. On le fait attendre avec une collation dans une austère antichambre où il s'endort ; un rayon de soleil se déplace imperceptiblement sur son épaule, sa mâchoire, sa bouche. Alors on lui apporte une aiguière et un bassin d'argent. Il y plonge les mains et le visage rougi par le contact du bois et le feu du disque. Il demande à pouvoir aller aux toilettes puis, de nouveau, attend, mais cette fois-ci, bien réveillé, observe le dessin des montagnes descendant, à droite, vers les voiles blanches qui se croisent sur la lumineuse obscurité d'Hâpi.

Cinq jours sont perdus par erreur.

Livre neuf

1 - Osis, du fond de la salle dont les portes se referment, s'incline devant le Roi et s'avance, entre ses gardes. Akhenaton, lorsque le prophète d'Ounou s'est arrêté au bas des degrés du trône, leur fait signe de sortir. Demeurent quelques officiers et secrétaires du Palais.

Tu es celui qui se nomme Osis ?

Il s'incline affirmativement.

Peux-tu dire pourquoi tu as été arrêté ?

Votre Majesté le sait.

Penses-tu que le Roi sache tout ce qui se passe dans son

Empire ?

Il ne connaît pas sa propre maison.

Précisément, c'est pour mon instruction que tu es ici.

C'est presque dans ces termes que m'ont répondu les autorités

d'Ounou.

Sans doute ont-elles bien fait leur travail.

On m'a traité correctement. Aucune charge n'a été retenue contre moi.

En effet, tu n'es pas accusé, tu fais seulement l'objet d'une instruction. Notre Préfet a jugé opportun de t'éloigner d'Ounou et nous avons mis à profit cette occasion pour te faire monter jusqu'à nous et nous instruire de ton affaire.

Que Votre Majesté soit respectueusement informée que je ne fais pas d'objet, et que je n'ai pas d'affaire.

Ne dit-on pas toutes sortes de choses sur ton compte ?

Si j'étais le plus obscur de tes sujets, je ne serais pas ici devant toi. Quant à la rumeur publique, y attaches-tu un si grand prix ?

Tandis que l'assistance échange tellement de regards qu'ils font des nœuds, Akhenaton s'est levé de son siège et donne l'ordre à tous de quitter la salle. De nouveau assis, il regarde Osis demeuré immobile, debout et droit dans le vide ; du haut de son trône, l'homme lui paraît, en bas, très

grand.

Faire justice au petit, n'est-ce pas pour cela que Rê t'a placé sur ce trône ? S'il est d'or, n'est-ce pas pour signifier l'incorruptibilité lumineuse de Mâat qui vient d'Aton ?

Sais-tu que tu parles au Roi !

Je sais qui je suis et je m'adresse au Roi. Au Roi en personne, à ta personne. Si tu veux m'entendre, il convient que tu dises à qui je puis m'adresser. Au Roi ? A toi en personne ? Quant à moi, n'étant rien ici...

Tu passes pour un prophète, ce n'est pas rien, c'est une royauté d'un autre genre. Es-tu prophète ?

Ce n'est pas une royauté, car le prophète n'est que le héraut d'un autre, seul vrai roi.

N'est-ce pas une fonction toute royale : être la bouche du Roi ?... Quel roi ?

C'est une vocation, la parole qu'il profère vient de plus haut que lui. Elle fait de lui le serviteur de la Parole et le Serviteur de la Parole n'est pas n'importe quel serviteur qui peut finir son service car lui est fait Parole... oui, la Parole en personne de celui qui l'envoie, l'ayant appelé, lui le serviteur.

Tu es donc prophète !

Qui demande cela ?

Pour l'instant, c'est le Roi, parce que les autorités d'Ounou t'ont conduit jusqu'à moi afin que je puisse juger par moi-même. J'ai renvoyé, comme tu le vois, les fonctionnaires qui étaient présents, parce que tu t'es adressé à ma personne et que pour eux je suis le Roi et que pour le monde je dois le demeurer.

Instruisons donc d'abord mon affaire, et ensuite nous nous instruirons, s'il se peut.

Vous établissez l'ordre du jour !

Votre Majesté peut en décider autrement, et je répondrai quand il lui plaira à l'interrogatoire qu'elle aura ordonné.

Non, qu'il en soit fait selon ton désir.

Je ne désire rien... J'ai désiré ce jour cependant, parce que les simples demandent la vie, et que je suis aussi venu pour les compliqués qui demandent la vérité.

Parce que je suis roi, suis-je compliqué ?

Ou es-tu roi parce que... Si tu avais pris le pouvoir, je n'aurais pas désiré me trouver en ta présence, mais tu as reçu la royauté en héritage et l'héritier est le serviteur de l'héritage parce qu'il n'en possède que l'usufruit, sachant qu'il le laissera à un autre. Ceux qui prennent le pouvoir

n'ont souci ni de la vie ni de la vérité, mais du pouvoir même et agissent d'abord en vue de son accroissement. Mais toi, tu l'es voulu Serviteur du Disque. Cela fait-il bon ménage avec l'exercice du pouvoir ?

Tu sais mettre le doigt sur... la fêlure. Je mets la puissance de l'État au service de l'Un parce que l'État est, du Double-Pays, l'un. En ce sens, je ne crois pas trahir ma vocation de prince.

Vous faites coïncider être prince et être fondateur d'une nouvelle religion...

Je ne suis pas le fondateur d'une religion nouvelle ! Nous avons des traditions éparses issues de la dispersion des premiers âges et leur vérité une fut portée à ma connaissance.

Faut-il donc imposer à tous une nouvelle forme de croyance ?

Les cultes d'Amon, de Seth, d'Horus ne sont-ils pas tolérés ? Davantage : maintenus et respectés ? Cependant quel peuple choisit sa religion ? Reçoit-il jamais sa croyance sinon des prêtres qui sont de l'espèce qui détient le pouvoir ? Je veux donc qu'à mes peuples soit donné de connaître la religion de leur prince comme n'étant pas une religion mais la religion.

N'est-ce pas une distinction fort subtile et orgueilleuse ?

Dans la pratique, j'ai le modeste souci que le nouveau dogme n'apparaisse pas comme une nouvelle religion par-dessus les autres, mais comme un principe qui assure la vérité de chacune et dans lequel toutes puissent en leur temps se reconnaître.

Mais chaque peuple veut sa religion, et qu'elle soit celle de son prince !

Je sais que la partie sera peut-être perdue parce que la haine de l'Un découle de cet amour particulier de l'Un que chaque tribu connaît pour soi. Que faire ? Faut-il abdiquer ?

L'État tient ensemble ce qui n'est peut-être pas un corps... Mais quel corps va de soi comme étant un corps ?

Quelle est donc votre foi ? Est-elle un dessein politique, ou le laisser-être d'Aton en vous ?

Je suis prince, n'est-ce pas ? Faire la volonté d'Aton ne doit-il pas être aussi la volonté du prince que je suis ? Lorsque l'objet de mon vouloir est le bien public, je suis prince ; lorsque l'objet n'est que moi-même, je ne suis que moi-même.

C'est juste, mais pourquoi faire la volonté d'un autre ? Cela ne veut-il pas dire : vouloir de la volonté d'un autre ? N'est-ce pas indigne et d'un homme et d'un prince ? N'est-ce pas même insensé ?

J'ai réfléchi à cela, et je distingue ma volonté qui peut vouloir ce

que veut Aton, et ma volonté qui demeure impuissante à vouloir à la place de celle même d'un esclave. C'est pourquoi je ne puis réduire ces deux volontés.

Et bien je te le dis, Aton lui-même est impuissant à vouloir à la place des enfants des hommes et cependant il veut leur vouloir.

Aton n'est-il pas toute-puissance ?

Si le Principe n'avait pas voulu cette impuissance, un autre vouloir que le sien aurait-il pu advenir ?

Ainsi Aton s'est-il fait impuissant en faisant ?

C'est pourquoi tous lui réclament justice et les coups pleuvent... pendant ce temps-là, votre religion n'est qu'une idée de religion, une religion théorique, vous l'avez dit : un dogme.

Je crois qu'elle est au moins l'idée de la religion vraie, qu'elle s'expose comme telle.

Majesté, la vérité se reconnaît à deux signes : elle est la parole même d'Aton, prononcée à la première personne, ensuite elle advient et se répand dans l'impuissance, non par science et pouvoir. Elle produit de la science et du pouvoir, mais la science et le pouvoir ne la produisent pas.

Prophète, qui nous fera reconnaître la parole d'Aton parmi toutes les paroles ? Étant roi, j'ordonne, et l'on m'obéit, mais j'ai beau la poursuivre, la parole de vérité ne se présente pas à moi.

Ta royauté ne t'est d'aucun secours pour la vérité. Bien plus, presque tous te mentent, par crainte de te déplaire. De quel homme pourrais-tu donc attendre la vérité en raison de ton pouvoir ?

Quelques uns n'ont pas de crainte, et eux aussi cherchent et me communiquent leur quête.

Ne savent-ils pas que tu peux les faire jeter en prison ou les faire mourir ?

Et toi, ne le sais-tu pas, qui me parles comme un égal ?

En effet, ô Roi, je sais que tu n'as pas l'intention de me faire mourir. Et puis tu ne pourrais me faire mourir s'il n'y avait, plus puissante que toi, la mort elle-même. D'autres, parmi le peuple d'Ounou la primordiale, d'autres, qui ont préféré la vie immédiate à la vérité, veulent que je meure.

Cela ressort du rapport de notre Préfet. " Il passe pour responsable des malheurs d'Ounou ", est-il noté à votre propos.

Qu'en dites-vous ?

Je n'en dis rien de bon pour Ounou. La faute se cherche un coupable, voilà toute sa faute.

Sa faute est sa défaite et sa défaite une double défaite. D'abord

parce qu'elle a ouvert ses portes au soulèvement hyksos, ensuite parce qu'elle vient d'être reprise. C'est très dur, après avoir fauté, d'être repris. Cela montre bien combien les événements sont la signature des âmes ! La haine, lorsqu'elle naît, ce n'est pas sans raison. C'est la dénégation d'une blessure.

Que voulez-vous dire ?

Que fait l'homme blessé ? Il secoue sa blessure, et en provoque une autre. L'autre n'est pas hâï, dit-on, parce qu'il a blessé, mais parce qu'il est haïssable ; l'est-il ? Oui, les malheureux se rendent haïssables. Ils se rendent laids. Mais le fond de la vérité n'est pas là. L'homme blessé invente l'agresseur et l'ayant inventé, le trouve, comme le dit le mot. Vraiment ce sont les mots qui disent, car ils viennent de plus loin que tous ceux réunis qui en usent. S'en servant, les humains font advenir ce que les mots disent. La complicité des hommes et des mots est divine : elle marque leur commune origine... Je suis comme les autres ici. Je dis une chose, et puis une autre et, parlant à la première personne, je quitte l'abri et la tranchée des explications, et je m'expose, et je commence à exister lorsque je cesse de dire, lorsque je suis, tout simplement, que je marche entre deux paroles. Cependant, vous en êtes témoin, je ne fais rien, je dis, et si je me tais, c'est le narrateur qui dit, et un autre, hors du livre, écrit ce que dit le narrateur et c'est juste, car que deviendraient être et faire, hors le dire ? Et même, qu'est-ce que devenir, hors devenir parole, et parole donnée.

S'il n'y a pas la parole, comment devenir parole ?

Roi, il y a la Parole.

Celui qui est la Parole, n'est-ce pas Thot ?

Oui, vraiment, Thot est celui qui vient. Le connais-tu ?

Les mots me font dire qu'il est l'Engendré éternel de Rê et que l'engendrant et l'engendré sont un dans l'Un qui est Ptah. Étant engendré, il est la raison de toutes choses engendrées. C'est pourquoi l'on dit qu'il est, d'Aton, la Parole, étant le Dire qui fait être comme elles sont les choses engendrées par le Disque.

Mais Thot, tu ne sais pas qui il est.

Non, je ne sais pas. Je suis comme un homme qui donnerait la description, qu'il tiendrait d'un autre, de quelqu'un qu'ils n'auraient vu ni l'un ni l'autre.

Cependant l'origine des mots est divine.

Je suis comme un homme qui dit plus qu'il ne saurait dire, à cause des mots qui viennent de si loin. De si haut, comme tu l'as dit.

Thot, tes yeux peuvent-ils le voir ; tes oreilles l'entendre ?

Mes oreilles et mes yeux de chair ?

Oui, tes oreilles et tes yeux de chair !

Non, ils ne le peuvent, mais mon double affranchi de toute chair ?

Étant mort, tu serais semblable à Thot, pour le voir et l'entendre ?

Je ne sais comment l'ementet me rendra semblable à lui, pour lui rendre son salut.

C'est un salut qu'on ne peut rendre, mais Ptah pourra cependant te donner de le rendre, après qu'il aura ordonné à la Toute-Juste de déposer un charbon ardent sur tes lèvres. Alors tu seras juste de voix.

Tu ne parles pas de mes lèvres de chair !

Je parle de tes lèvres spirituelles.

Un esprit aurait-il des lèvres ?

Tu ne deviendras pas un esprit, car comment, toi, deviendrais-tu autre que tu n'es ? Serait-ce encore toi, ou non ?

Si ce n'était plus moi, mais quelque chose d'autre, ce ne serait plus de moi en effet qu'il s'agirait.

C'est pourquoi ce que tu nommes ton double n'est pas un autre, mais toi, il n'est pas un esprit mais esprit.

Je ne comprends pas.

Tu ne deviendras pas un esprit, mais spirituel. Tu auras une bouche spirituelle et des oreilles spirituelles et des yeux spirituels et non pas une absence de bouche et d'yeux et d'oreilles, parce que tu serais devenu un esprit.

Je ne puis comprendre comment cela se fera !

Avec ton esprit de chair, tu ne le peux, car cet esprit là n'est qu'intelligence animale. Regarde l'intelligence de la bête qui ruse en direction de sa proie : voilà l'esprit des hommes.

Mais eux ont peur de mourir !

Oui, ils ont peur de mourir parce qu'ils ne savent pas ce qu'est la mort.

Ils ont peur parce qu'ils ne savent pas ?

Ils ont peur parce qu'ils savent qu'ils ne savent pas. Les bêtes ne savent pas... La différence est infiniment petite, infiniment grande. Mais les hommes... s'ils avaient la foi, la mort leur deviendrait transparente et ils seraient esprits.

Suffit-il donc d'avoir la foi pour devenir spirituel ?

Oui, il suffirait d'avoir la foi ! Mais peu la reçoivent.

Elle se reçoit, elle ne s'acquiert pas ?

En effet, elle se reçoit. Elle se reçoit, puisqu'elle est la réception

du Souffle d'Aton que personne ne retient ni ne possède.

Tu n'es pas seulement prophète mais prêtre, si tu me dis ce qu'il faut faire pour le recevoir ; c'est ce que je cherche depuis longtemps !

Aucun homme ne peut devenir semblable à Thot si Thot, rendu semblable à lui, ne vient pas à lui. Comment penses-tu en effet que le fini, de soi-même, pourrait se rendre infini ?

C'est impossible, je le sais.

La réflexion, qui est intelligence de l'intelligence, n'est qu'une figure de l'infinité, non l'Infini même. Elle est sans force pour devenir esprit.

N'est-ce pas cruel de n'être que la figure de ce que la figure ne peut devenir ?

Je te l'ai dit, par elle-même, elle ne le peut. Mais Thot devient sa propre figure. Bouche de chair qui parle et dit en figures ce qu'il est : l'Engendré dans l'engendrement du Disque. De même que c'est par Ptah la puissance d'Aton que Thot est rendu semblable à sa propre figure, de même tout homme est rendu semblable à lui. C'est pourquoi le Souffle est celui qu'il faut recevoir...

Mais s'il ne suffit pas de vouloir ?

Vouloir ne suffit pas mais vouloir de la volonté d'Aton en se laissant habiter par elle, voici ce qui rend spirituel.

C'est ce que j'ai compris en théorie par la doctrine de la Triade. Quant à moi, je m'applique à vouloir ainsi.

Tu fais bien, car Aton ne veut pas pour vouloir ; il y a toujours tout à vouloir. Fais ce que tu as dit, sois à tout moment le serviteur des tiens et du Double-Pays, telle est la volonté d'Aton.

Me faut-il quitter ce palais pour servir ?

Ne te l'ai-je pas dit ? Ton trône est le signe de Mâat. Mais lorsque tu es seul sois pauvre, afin que ton âme se rappelle son service.

N'est-ce que cela ?

Tu apprendras que cela n'est pas que cela !

Et ainsi je deviendrai esprit ?

C'est le souci de toi-même qui te fait parler ! Soucie-toi seulement d'être le serviteur de l'Un et laisse Imentet, la servante de Ptah, se soucier de toi.

Il faut donc que je meure !

A l'instant tu deviendras lumineux de la lumière d'Aton qui ne s'éteint pas.

Aton ne meure-t-il pas chaque jour ?

Chaque jour meurt la figure d'Aton, afin que toute âme sache

que mourir n'est pas mourir. N'est-ce pas au crépuscule que le ciel occidental et la terre occidentale et l'océan occidental sont incendiés de la lumière du Disque demeuré séparé durant le jour ? Lorsque la lumière n'est pas visible, c'est alors qu'elle éclaire le plus, rendant toutes choses visibles. Mais au crépuscule, la lumière même devient visible, annonçant le devenir-lumière des choses visibles. Ainsi ne te tourne pas vers le couchant avant que la nuit n'approche mais pendant qu'il est temps, agis en pleine lumière.

Qui es-tu donc, pour m'instruire ?

Si Aton lui-même l'apparaissait, qu'apprendrais-tu de plus, que tu n'aies pu déjà apprendre ? Comprennent ceux qui veulent comprendre. Pour les autres, il y a mille raisons de ne pas comprendre. Qui se donne des raisons se donne raison. Mieux vaut celui qui demande. Il est clair que ce qu'on sait, on ne le sait pas à la mesure de ce qui est su, mais à la mesure de soi. C'est dans cette mesure-là que Ptah verse la Parole de vérité.

Si Pharaon est ton serviteur, dis-moi ce que tu désires.

Que tu me laisses partir, car je dois retourner à Ounou.

Mais tu sais que beaucoup veulent te faire mourir !

Et bien, dis-moi adieu !

Je te ferai donner une garde !

As-tu donc jamais vu un prophète allant de ci, de là, sous escorte ?

Ne veux-tu pas une place dans le temple ?

J'ai bien de l'estime pour les religieux du Mur-Blanc, mais enferme-t-on le Temple dans le temple ?

Tu dis que tu es le Temple ?

Où est la Parole, là est le Temple. Tant que la parole de Thot est prononcée, Ptah la souffle ici ou là ; lorsqu'elle aura été prononcée et pour autant qu'elle a été prononcée depuis le commencement, alors est et sera le Temple ; ce soir laisse-moi partir.

Demain matin une voiture te reconduira.

Je ne suis pas roi, je ne passerai pas une nuit dans ton palais !

Fais comme tu voudras, puisqu'aucune charge ne pèse contre toi.

C'est Votre Majesté qui le dit !

Oui. Puisque tu ne veux rien, puis-je, moi, te demander quelque chose avant que tu partes ?

Que demandes-tu ?

Ce que tu veux me donner.

Lorsque tu seras le plus seul, nous nous reverrons.

Je te remercie.

8- Tandis que les voitures des journalistes encombrant les abords de l'entrée principale, Akhenaton reconduit Osis à travers les appartements du palais.

La Reine souhaite vous voir avant que vous ne repartiez.
Une petite fille se précipite dans les jambes de son père.
Néferouré ne veut plus jouer avec moi !
Tu l'as encore embêtée !
Je ne l'ai pas embêtée ! Elle a dit que je ne me marierais jamais !
Et toi, que lui avais-tu dit ?
Je ne lui avais rien dit.
Voilà qui m'étonnerait. Tu peux dire la vérité à ce monsieur qui m'accompagne. C'est un prophète !
Pourquoi le monsieur est-il mal habillé ?
Le monsieur ne s'intéresse pas beaucoup aux habits. Voici la plus grande. Néferouré, laisse Tacherit tranquille et salue Osis le prophète.
Alors qu'Osis lui tend la main, Néferouré s'est dressée sur la pointe des pieds et l'embrasse.
Êtes-vous le grand prophète d'Aton ?
Néferouré, tu ne veux donc pas que ta petite sœur se marie lorsqu'elle sera grande ?
Oh, elle est trop collante, aucun prince n'en voudra !
Dis-nous ce qu'elle t'a fait.
Je faisais une peinture et elle m'a dit qu'il manquait les bras à Maman.
Elle peint Maman sans bras ?
On ne voit pas les bras, c'est tout !
Qu'est-ce qu'on voit alors ?
On voit ses yeux ! On voit sa bouche ! Je lui ai fait des sourcils, et un collier et une grande tunique et... et des oreilles et une bouche, et une coiffure.
Veux-tu nous montrer ta peinture ?
Et moi, je ne te montre pas ma peinture ?
Mais si, va chercher Maman tandis que nous allons dans vos chambres.

9- Accompagnée d'une suivante, Néfertiti s'arrête dans l'embrasure de la porte, les yeux sur Osis qui a levé la tête des feuilles colorées qui encombrant une grande table basse. Il ne voit pas la beauté, mais ses yeux sont si pénétrants que toute sa physionomie y est concentrée.

Madame, ne fermez-vous jamais les yeux ?
La sévérité, à la parole d'Osiris, comme une statue de sable dans un feu.

Seigneur prophète, il faut veiller à tout. Sa Majesté m'a parlé de vos... faits et de vos dires. Vous êtes bien comme il vous a décrit.
Votre époux ne me connaît que d'aujourd'hui.
Avant de vous avoir jamais vu, nous désirions vous connaître. Un écran, un compte-rendu ne donnent pas vraiment une idée juste de quelqu'un.

Voulez-vous dire une image conforme à l'idée que vous vous êtes forgée ?

Vous nous comprenez de manière bien critique !
Elle sourit, et sa beauté sort des sables.
Votre Majesté me permettra d'exprimer mon admiration à son épouse.

Vous avez devant vous une fervente d'Aton.
Madame, vous voulez trop la vérité ; elle est petite fille qui demande à être prise dans les bras ; renoncez à la faire prévaloir, car elle est humble et patiente et qui pleure facilement comme Néferouré.

Oui, je n'ai eu que des filles.
Est-ce un malheur pour vous ou pour la dynastie ?
Des princesses sont à la merci de tous les appétits.
Servir Mâat suffit. Qui est maître de demain ? Aton lui-même s'est défait de cette maîtrise-là. Vous ne rendrez personne meilleur qu'il n'est par force. Une dynastie commence et finit, tandis que Mâat attend silencieusement son service.

Vous n'êtes pas marié et vous n'avez pas d'enfant à établir !
Il est bon que certains prophètes se marient, afin de prophétiser par l'exemple, mais celui qui vous parle n'est que Parole. Qu'irait-il s'établir et fonder et laisser autre chose derrière lui que sa parole ? N'est-elle pas comme un fils ?

Il reste l'expérience de l'amour qu'il ne connaît pas.
Loin de moi de vouloir dévaloriser le lien qui vous unit l'un à l'autre et trouve son accomplissement dans vos enfants. L'amour est dans la parole donnée et non reprise, non dans la seule œuvre de chair. La chair est pour la mort, mais à cause de la parole donnée, alors elle est pour la vérité. Vous le voyez, c'est un manque qui me manque et une privation dont je suis privé.

Je réfléchirai à ce que vous me dites.

ro- Monsieur le prophète, voulez-vous bien me faire un dessin en peinture?

Petite fille, tu dessines beaucoup mieux que moi ; je n'ai pas été fait pour dessiner. Ni pour écrire. Seulement pour parler.

Tu ne sais rien faire d'autre ?

Rien d'autre, rien de rien !

Eh bien, ce n'est pas grand-chose !

C'est afin que tu puisses écrire et dessiner ce que je dis.

Et qu'est ce que tu dis ?

Tacherit, ce n'est pas ainsi que l'on parle à un monsieur prophète !

Au contraire, peut-elle poser meilleure question ?

Qu'est ce que voient tes yeux ?

Maman et Papa et Néferouré et le chevalet et Nia à la porte...

Et de l'autre côté ?

La fenêtre.

Et par la fenêtre ?

Je vois Hâpi et la montagne.

Et qu'est ce qu'entendent tes oreilles ?

Ce que tu dis !

Et quand je ne suis pas là ?

Euh... Malika, Boukhis. Elle crie, je ne l'aime pas.

Et quand tu es toute seule, toute seule, sans personne avec toi ?

Je n'entends rien !

Rien du tout ?

J'entends des bruits.

Et qu'est-ce que touchent tes doigts ?

Mes poupées !

Et qu'est-ce que sent ton nez ?

Des fleurs !

Et qu'est-ce que goûte ta bouche ?

Des gâteaux !

Tu vois que je dis beaucoup de choses.

Mais ce n'est pas toi qui l'a dit, c'est moi.

Et bien, tu as dit ce que moi je dis. Nous disons la même chose.

Tu es un drôle de monsieur !

Idiotie, c'est un prophète, tu ne comprends rien !

Ne sois pas méchante, tu es grande, elle est encore petite.

Je ne suis pas petite, j'ai cinq ans.

Elle n'a que cinq ans, moi j'ai huit ans et demi.

Tu ne m'oublieras pas ?

Je vais te faire une peinture.

Moi aussi !

Je vous remercie toutes les deux ; elle seront certainement très belles. Votre maman pourra me les faire envoyer chez ma maman à moi, car je dois partir.

Tu as une maman ?

Bien sûr, comme toi.

Mais toi, tu es vieux.

11- Osis, ayant quitté le palais par la porte des Archives, dépasse le grand temple et s'avance, lentement, comme l'on fait en pays inconnu pour graver de peut-être inutiles repères dans sa mémoire car qui sait si l'on reviendra jamais les compléter, dans des rues désertes et tristes et poussiéreuses, des rues récentes et résidentielles bordées de villas de fonctionnaires, espérant bien échapper aux journalistes, vers la rive d'Hâpi et les quais où somnole peut-être un passeur.

Acceptes-tu de me faire descendre jusqu'à la sortie de la ville ?

Je ne fais que la traversée.

Je veux seulement rejoindre la route du nord.

Eh bien, prends tes jambes.

Tant pis, je te remercie.

Tu paierais deux pièces d'argent ?

Je n'ai pas d'argent.

Tu espères te faire transporter à l'œil, comme ça ?

Je t'aurais payé de ma conversation.

Me payer de paroles ? Tu te paies ma tête, oui !

Tant pis, je suivrai ton conseil, merci quand même.

Allez, monte ! Tu n'as vraiment pas le plus petit sou ?

Je n'ai jamais un sou, Dieu m'est toujours venu en aide jusqu'ici.

Dis que tu es un mendiant, un bon-à-rien !

N'as-tu jamais rien mendié à personne ?

Ah, ne me parle pas de ça et monte !

Au moment où l'homme a détaché son amarre, une voiture de la Presse du Nord surgit au bout du quai.

Merci camarade !

Quand j'y pense, j'ai l'impression de t'avoir déjà vu quelque part.

C'est la première fois que je viens ici.

Non, non, pas ici...

Pourquoi ne veux-tu pas parler de ça ?

Écoute, tu aimes avoir mal ? Moi pas.
 Pourtant, tu aimes ce qui te fait mal.
 Qu'est-ce que tu en sais ?
 À genoux tu désires ce qui te fait mal.
 Autant crever tout de suite à ce compte-là s'il faut renoncer à tout.

Je te le dis, ne te résigne pas.
 Ah, tu vois !
 Mais tu ne penses qu'à toi dans ces moments-là.
 Ah non, ce n'est pas vrai, j'en suis plein, rempli, et là en face, l'indifférence, aucune initiative, à crever tout de suite, je dis, des miettes, oui, des miettes qu'on te laisse ramasser.

Peut-être que tu t'y prends mal, trop pressé...
 Mais non, je m'applique, j'ai beau donner tout ce que je peux, pas un signe, pas un élan.

C'est peut-être rentré, caché, c'est peut-être un mystère à découvrir...

Je fais attention pourtant.
 Tu crois faire attention, c'est par inquiétude. Détends-toi !
 Facile à dire !
 Je le reconnais. Essaie de t'oublier.
 Quand ça m'arrive, c'est le désastre, c'est plus fort que moi.
 On ne fait pas toujours ce qu'on veut !
 Tu peux le dire.
 Tu ne m'as pas bien compris : essaie de t'oublier toi-même.
 C'est pareil, ça marche un moment, et puis ça reprend le dessus.
 Pas simple...
 Pourquoi est-ce que je t'ai parlé de tout ça ?
 Parce que nous sommes mendiants, tous les deux. Si tu me déposes par ici, je pense que ce sera bien.

Il y a un appointement un peu plus bas. Il faudra toujours être mendiant ?
 C'est mieux que de se croire arrivé.
 Tu es arrivé.
 Je suis presque arrivé en effet, grâce à toi. Adieu.

12- Hâpi, je te quitte pour ton orient, recueille-toi, recueille-moi, je t'en prie. Nous allons avoir affaire ensemble une dernière fois. Chiens et chacals m'accompagnent ! Mais oui, soyez inquiets, mes fidèles compagnons, soyez inquiets comme à la veille de la bataille les brancardiers qui vont avoir, ils

le savent, de l'ouvrage ; lui ou son voisin qui porte son quart au bord de sa lèvre supérieure pour humer l'odeur, venue d'ailleurs, du thé aux reflets de bois, fumant comme la vie l'hiver au septentrion, quand tout autour est mort, sous l'empire du froid ? Bêtes attentives aux ordres, quelle mauvaise pensée vous reprochera de ne pas connaître l'impassibilité de votre ennemi aux longues moustaches tendues. Vous êtes seules ici à savoir ce que vous faites et à faire ce que vous savez. C'est pour cela que votre tête s'agite, tandis que chez votre ennemi un tout petit bout de queue. Dans cette plaine, vous ne chômez pas ! Celle qui a perdu son homme, son ventre crie et rien un moment ne peut plus égaler sa douleur, puis les élancements de la souffrance ; mais celle qui a perdu son enfant ? Son ventre crie d'un plus long cri et en un instant s'installe la douleur, puis les élancements, qui font perdre les sens, de la souffrance, puis le premier plaisir, puis un premier bonheur sont comme les aplats du lavis sur les couleurs crues. L'avoir permis, ô Père, nous l'avons fait, dans notre Esprit, parce que viendraient les jours qui viennent. Mes fidèles, vous pouvez bien lécher mes pieds et mes mains ! Maintenant je ne sais plus rien ; quel est mon jour ? Toute la compassion du monde ne peut racheter l'abîme de solitude à deux pas les autres rient et jouissent peut-être que demain jouira l'oublieuse mais aujourd'hui elle cherche à tuer l'âme. Toute la compassion, si elle n'est pas le devenir compassion de la solitude jusqu'à la fin... Rê ! n'y-a-t-il pas une mère que j'ai qui m'offre encore un refuge ? qui pâtisse, dans son âme, de mon supplice, qui souffre pour moi, qui me sauve ? Ô ma mère, tu vas être transpercée plus qu'aucune autre à cause de ton fils abandonné, toi, les mains et les chevilles liées le voyant perdu. Tu ne sais pas encore complètement qui je suis et tu ne vas plus comprendre et tu vas désespérer et de cette différence ta douleur sera plus dure qu'une autre, toi qui a appris à aimer. Ô ma mère ta douleur va être la plus haute de toutes celles que ma douleur va recueillir dans l'abandon dernier. Aie pitié de ma douleur comme j'aurai pitié de ta douleur. La pitié ne sera pas vaine. Toutes les pitiés, je leur donnerai de naître toutes d'une unique commune naissance. Les pitiés aussi sont de la solitude. Parce que je ne peux pas, j'ai pitié. Et maintenant je ne sais plus rien je ne peux plus rien, je ne peux pas, je ne peux pas... Sauver ? Sauver ? Ounou, tes remparts qui ne servent à rien te cachent. Ils servent à te cacher ? Ounou, grouillante comme un cadavre, tu en as tellement à cacher ! Tu as presque tout à cacher : quoi pour te sauver qui subsiste en ton sein ? Ounou, colline primordiale, tu as oublié ta provenance, perdue tu es, Ounou, tu es tissée d'un fil unique à tout l'univers et tu as perdu ta propre estime ! Tu entraînerais jusqu'au ciel étoilé dans ta chute. Je viens à toi, ne pouvant

plus rien qu'être défait. Qui se laisserait défaire pour toi ? Il faut que ce soit moi parce que je suis ta fondation. Je te relèverai ! Père, tu sais si ma chute relèvera ! Moi je suis ta voix juste je t'écouterai.

13- Mâat, ton fils est à la porte d'Hisn !

Ma mère ! Je suis heureux de te revoir aujourd'hui, maintenant mieux vaut que tu m'attendes à la maison, tandis que je vais répandre mes bénédictions sur l'Ingrate.

Osis, pourquoi cherches-tu à me tromper ? Tu crois que j'ignore les dangers où tu te jettes ? Tu es mon fils et tu crois que c'est juste de voir son fils mort ? Il convient à une femme de fermer les yeux de son mari, mais à la mère de fermer les yeux de son enfant...

Mâat, rappelle-toi de qui vient ton nom ! Ton Père est le Père de ton fils et ton fils t'a engendrée et tu voudrais que selon la nature je devienne une postérité, ta postérité, ma propre postérité ! En m'enfantant, tu as renoncé à toute postérité : rappelle-toi que tu as dit oui à cela quand tu m'as conçu.

Rè ne peut donc pas avoir pitié de ta mère ? Je dois donc te regarder et te voir te perdre sans rien faire ?

Ô ma mère, aie pitié de moi comme j'ai pitié de toi, c'est ce que tu peux faire !

Comme tu as pitié de moi ? Si telle est la Justice, tu n'es pas juste ! Il n'est pas juste que tu méprises la vie que je t'ai donnée !

Voudrais-tu reprendre ? Pardonne moi de te le dire : la pitié n'a rien de suprême ; elle est tout ce que tu peux à cette heure ; tu ne peux rien d'autre ; moi non plus je ne peux plus rien, seulement tu es Mâat tandis que moi, je suis. Tu me retrouveras à la maison.

Je sais ce qui me reviendra si je t'attends à la maison. Ne m'abuse pas s'il te plaît : je t'en prie je ne me mettrai plus en travers de tes desseins ; du moins permet que je reste derrière toi.

Mais tu vas souffrir, ma pauvre Maman ! Il est écrit que tu vas me perdre !

Tu es mon fils pour l'éternité, maintenant que je t'ai porté.

C'est vrai, laisse-moi donc me détourner de toi, maintenant que je suis au monde.

Je te suivrai de loin, je ne te gênerai pas !

Oui, si tu veux, ce sera juste. Prie sans cesse pour ceux qui vont se mettre entre toi et moi. Prie pour ne pas les haïr à cause de la haine qu'ils montreront. Ils sont comme malades d'exister, Exister convient si mal à leur néant ! Exister ne va pas de soi pour eux, c'est pourquoi ils s'excitent

contre la vie et la convoquent à leur tribunal de voyeurs. Ils en assignent les pauvres limites et la haïssent, de ce qu'elle leur échappe. S'ils la tenaient, comme des dieux ou comme des bêtes, elle bénéficierait d'un non-lieu ! Mais ils sont et des dieux et des bêtes : des accusateurs ! Ma mère, le temps est venu d'accomplir ton nom. Sois la mère de tous ceux-là.

Osis !

14- " Le bacille de Yersin a fait son apparition à Ounou. La population est invitée à se faire vacciner dans tous les dispensaires et commissariats de police selon un calendrier affiché dans chaque lieu-dit. Les personnels médicaux sont réquisitionnés le temps de l'opération. Toute personne atteinte doit être signalée sans délai aux autorités. Les maisons et les caves désinfectées selon les instructions fournies gracieusement par votre pharmacien. Les entrées et les sorties de la ville sont contrôlées. Les contrevenants seront punis. "

15- Mes frères, n'allez pas chercher dans vos encyclopédies médicales. Aton allongerait-il votre vie d'un jour ? Non ! Connaissez la vérité par son nom : la peste est dans nos murs ! La peste ! Pensez-vous qu'elle circule spontanément dans l'air ? Non ! La peste porte un nom et bientôt chacun d'entre nous pourra être appelé porteur-de-peste si le mal n'est pas éradiqué. L'un de nous a dit : je porterai sur moi la peste qui court sur le Double-Pays et jusqu'aux rives de l'océan circulaire. Je vous le dit par conséquent : purifiez-vous, renoncez au mal, lapidez-le dans vos cœurs, convertissez-vous ; alors la cité sera pure de l'empreinte du mal et le signe de vie redescendra sur elle. Le signe de feu s'abattant du ciel, vous l'avez connu ! Il est grand temps ! Après la peste, ce sera la fin d'Ounou ! Je vous le dis une dernière fois, détruisez le mal qui marche dans vos rues et revenez au Temple. Ne vous détournerez plus d'Aton et sa main pansera vos plaies, sa main vous restaurera, sa main vous rendra la vie dans une ère de paix. Allez !

16- N'ai-je pas pris sur moi le fardeau que vous m'avez apporté ? Mais non ! Quelques uns seulement le connaissent. Vont-ils constituer une milice pour me défendre ? Non ! Ils s'enfuient et cherchent un refuge dans leur tristesse. Vous ne me connaissez pas !

Nous te connaissons très bien, enfant sans père. Tu traînes dans nos rues depuis des années et c'est à voir, avec tes critiques et ton mauvais esprit, si tu n'es pas responsable de nos désastres !

Le coupable cherche un coupable ! C'est de bonne guerre, chez

un peuple aussi menteur.

Accuser, voilà ce que tu sais faire. Démoraliser les pères et les fils. Tu sèmes la faute, tu prophétises le malheur. Tu inocules je ne sais quel malaise qui nous dispose aux catastrophes. Tu viendrais d'Apôlis que ça ne m'étonnerait pas.

Vous êtes dans votre vérité, vous n'écoutez pas, vous n'entendez rien. Je dis votre vérité mais c'est salir le nom de celui qui vient pour être effacé de la surface du sol. Votre vérité, c'est que vous vous mentez à vous-mêmes, détournés que vous êtes de celle qui vous regarde.

Tu ne nous laisseras donc jamais tranquilles ?

Qu'est-ce qu'on va lui faire ?

Quand vous m'aurez supprimé, alors je ne vous laisserai plus. Aujourd'hui, je ne suis qu'en un seul lieu à la fois, mais demain, où que vous vous trouviez, vous me trouverez sur votre chemin.

Il est odieux ou fou.

17- Foudre inattendue dans la clarté blanche de midi, la douleur s'irradie sur la sphère du crâne et revient à sa naissance au-dessus de la nuque. Osiris porte sa main ses doigts s'engluent de sang.

Pas ici, que son sang ne souille pas la ville. Sortons-le par où il est venu.

Les sorties sont contrôlées.

Nous expliquerons à la garde.

Osiris est soulevé de terre comme un vainqueur. Sa tête et ses épaules ivres partent en tous sens sous les acclamations de ceux qui l'aperçoivent. Ses yeux ouverts ce n'est pas lui qui voit ses yeux voient, comme si l'un des liens qui unissaient la perception au jugement s'était rompu et ne laissait plus que percevoir et cependant l'étrangeté des choses, de la marée humaine qui le pousse vers la porte de la ville. Certains se soulèvent sur la pointe des pieds et tendent le bras pour le toucher. Les fenêtres et les balcons se garnissent de bouquets d'yeux et de bras et de brunes chevelures lâchées. Les deux battants bougent pour se refermer, des coups de sifflet fendent le grondement de la foule puis cessent en même temps que de nouveau se trouve plaqué de chaque côté de l'ouverture sur la plaine jaune le haut blindage de la porte d'Hisu. La tête d'Osiris franchit l'ombre de l'arc reconstruit. Les chiens noirs et les chacals craintifs s'éloignent tandis que la foule s'égaye sous la muraille. Osiris, redescendu à terre, n'est plus visible et les plus proches de lui reculent et forment un cercle à quelque distance et sont saisis d'une angoisse inexplicable le sol est jaune et éblouissant entre eux et lui.

Prononce ta défense, s'il en est encore temps.

Donnez tout vivez avec moi et je vous instruirai.

Il délire !

Il a reçu un coup sur la tête.

Il était déjà comme ça avant, ne t'inquiète pas !

C'est lui, la peste.

Détruisez le mal qui marche dans vos rues !

18- Volant par-dessus les premiers rangs qui s'efforcent, par crainte, de reculer, des pierres viennent tomber autour d'Osiris qui se protège la tête des deux bras et fait un tour hésitant sur lui-même. Nulle part la moindre issue. Enfin une pierre l'atteint à la poitrine et à l'instant même où l'obéissance au réflexe de la douleur lui fait porter la main à l'endroit qui a reçu le coup, une autre pierre l'atteint au front, il en suffoque et échouant à avaler sa salive, s'étrangle en titubant et se met à tousser, les mains pressées contre les tempes, reculant, butant contre une pierre. La foule est comme une grande barre confuse qui s'éloigne à l'infini en tournant de plus en plus vite sur elle-même. Ses yeux se collent, il les essuie de la main. Des pierres l'atteignent partout, en nombre incalculable, bienfaisantes comme une pluie après le dur commencement de l'orage, jusqu'à l'instant où un pavé bien lancé à la face fait disparaître comme rien les autres douleurs. C'est toute la tête qui explose à l'intérieur, le nez écrasé entre les yeux, le corps qui s'écroule en arrière. Une vague lumière sombre frappe encore ses yeux et le cerveau enregistre une jambe qui se brise, les coudes, ultime et vaine protection, qui éclatent et s'impriment dans un visage qui n'est plus un visage. L'oubli, l'oubli, l'oubli plus qu'une douleur végétative qui diminue sous l'écrasement des poumons, mais l'étouffement réveille une dernière fois toutes les autres douleurs, redoublant le flux du sang qui fait une boue sur la poussière jaune. Enfin, lorsque le cœur a succombé à l'effort de ses derniers battements, en un instant ce qui restait de vie dans le cerveau s'enfonce dans le noir.

19- Ceux qui n'ont pas pu voir l'homme s'approchent et regardent. Beaucoup errent un moment dans la plaine de l'Enfer avant de rentrer en ville. Alors arrivent quelques femmes qui s'accroupissent pour ôter les pierres qui recouvrent le cadavre. L'une se met à pousser, à la vue du visage monstrueux, un long hullement, une autre des cris stridents. Une troisième retrousse la tunique tombant encore sur les jambes jusqu'aux genoux et, découvrant le sexe pendant, hurle de rire et sort de son sac un couteau de cuisine qu'elle plante dans le bas-ventre du mort, puis, tirant

dessus de l'autre main, découpe fébrilement l'organe qui lui résiste, elle le scie sous les hurlements et enfin il se détache d'un coup. Abandonnant le couteau, elle s'enfuit avec son trophée, courant vers un buisson rabougri dont elle brise une branche tordue. Avec un lacet, elle attache le sexe au bout du bâton qu'elle brandit en direction de la ville en poussant un long sifflement aigu qu'elle répète sans fin, marchant à grands pas vers la porte. Son couteau a continué de servir et même d'autres instruments mieux adaptés à l'emploi, l'un creusant dans les orbites pour en retirer les yeux, deux autres découpant les mains, une autre creusant difficilement à la recherche du cœur ; une femme sombre et silencieuse, une main plongée dans le ventre ouvert, cherche à tâtons le foie, l'empoigne, tire avec lui les viscères qui se répandent par terre. Sa voisine lui vient en aide et tranche. La femme silencieuse s'éloigne. Tête, bras et jambes se détachent. Sous le hachoir victorieux, enfin le tronc est coupé en deux et les propriétaires de ces encombrants morceaux les enveloppent dans de grands foulards.

20- Le disque sans couleur tombe sur les falaises de Khem, allongeant l'ombre d'un petit tas noir et sanglotant à côté d'un rassemblement de pierres, autour d'une grande tache sombre et sèche. Près d'elle est assis Anubis aux longues oreilles pointues, qui pousse de petits gémisséments et, la nuit venue, vient allonger son long museau aux pieds de sa maîtresse. Sous les réverbères des boulevards et des avenues d'Ounou, les morceaux d'Osis circulent. Plusieurs femmes, pour montrer les leurs, font la quête. Mérenrê ordonne une nuit de prière et les moines, un à un, viennent s'allonger le front à terre, les bras en croix, entre les collines, mais tous s'endorment, réveillés de temps à autre par le froid et la dureté de la pierre. La lune jaune dessine des ombres, efface les étoiles et lorsque la pâle aurore se lève comme si elle n'avait pas dormi, la ville, prostrée comme un jour chôme, bouge à peine. Les plus matinaux sortent vers les boulangeries ouvertes lorsque la lumière s'est déjà répandue dans le ciel blanc. Les voisins des quatorze femmes sont aux aguets et voici que treize d'entre elles quittent leur demeure avec un paquet et marchent vers la porte d'Hisn. Une à une, une escorte à leur suite, elles obtiennent la permission de franchir la porte, marchent à regret vers le fleuve et s'avancant sur les barques, elles jettent à l'eau leur morceau de l'homme. Certains sombrent aussitôt dans les profondeurs d'Hâpi, d'autres dérivent longuement dans le courant avant de disparaître. Un peu plus loin en aval, les chiens et les chacals de la plaine, assis sur le remblai qui borde la rive, regardent ; leurs narines frémissent en direction du miroir blanc qui glisse entre les terres jaunes. C'est la fin des hautes-eaux.

21- Une main sur l'aviron, Mâat se tient debout dans la barque tandis qu'Anubis, attentif, est assis à la proue. Le soir venu, ils mettent pied à terre, attachent la barque et des gens de l'endroit déposent auprès d'eux quelque nourriture. Mâat remercie et dort à même le sol, non loin du long chien noir. C'est sa présence qui attire la nourriture, car les habitants de l'endroit s'interrogent : ne serait-ce pas le dieu ? Aussi n'est-il pas un paysan ou un pêcheur qui n'apporte son offrande, si bien que Mâat nourrit chaque jour des mendiants et des chiens. Le matin du deuxième jour, Anubis gémit et Mâat aperçoit, échouée entre des tiges de papyrus, une forme allongée enveloppée dans une serviette fermée de plusieurs nœuds qui forment une espèce de chignon. S'approchant au plus près, elle s'en saisit par le nœud et dépose le paquet au fond de la barque. Le soir, le cadavre mutilé d'un Hyksos. Ne parvenant pas à le hisser dans la barque, elle le remorque jusqu'à la rive et là, cherchant des pierres, lui fait une sépulture. C'est ainsi que chaque matin, à mesure que les eaux baissent, ils découvriraient un nouveau morceau d'Osis. Ce fut le sixième jour qu'ils retrouvèrent le sac qui contenait la tête et Mâat, fondant en larmes, ne résista pas au désir de défaire le nœud. Il fallait l'avoir bien connu pour reconnaître celui qui avait porté cette tête désormais sans visage, sans nez, sans yeux, mais lavée par Hâpi. L'impression d'horreur surmontée, usée, Mâat contemplait cette tête à laquelle elle restituait mentalement chaque trait. Le visage disparu revivait, lui procurant une espèce de bonheur dans lequel elle s'absentait. La chute du jour lui rendit le sens. Elle referma le sac et, malgré les appels timides d'Anubis, s'endormit dans la barque jusqu'à l'aube. Ils avaient dérivé jusqu'à Zaou, de sorte que Mâat dut ramer à contre-courant pour rejoindre le bras de Doumiat qu'ils voulaient maintenant explorer. Voyant cette femme comme une veuve pliée sur les rames, parce qu'un homme n'est plus là pour les faire ployer, un marinier remorqua la barque jusqu'au confluent de Khem. Anubis et Mâat retrouvèrent les yeux en dernier. La barque chargée, ils revirent les remparts d'Ounou mais, ayant emprunté une charrette, ils contourneront la ville par le nord et gagnèrent Taouil qui est à l'orient d'Ounou et déjà s'assoit sur les premières pentes qui précèdent le mont Ahmar. Bien des traces de combats, ici non plus, n'avaient pas encore disparu. Anubis, pendant la nuit, creusa une fosse très profonde, puis, la nuit suivante une seconde, non loin de la première, dans le même cimetière. On parlait déjà dans le village de ces fosses creusées la nuit et des jeunes gens firent le gué pour surprendre les fossoyeurs. Mais on savait que Mâat était de retour dans sa maison. Le jour entre ces deux nuits, et le suivant, Anubis chercha, dans

les grandes décharges de la ville, le membre manquant. A cause de l'odeur suffocante, il était désorienté, ne parvenant plus qu'avec peine à distinguer l'odeur de son maître de toutes celles, réunies ici dans un suprême mélange, imprimées dans leurs déchets, de tous les habitants, sans exception, jusqu'au nourrisson éphémère, de la cité primordiale. A la fin il flaira le sceptre obscène et dérisoire que la femme, après deux semaines de fascination, avait jeté à la poubelle. Alors Anubis, de retour chez Mâat, creusa le sol de la maison. La mère, retirant un à un les morceaux de son fils de leur enveloppe, les disposa au fond de la fosse sur un linceul dont elle avait roulé la moitié au-dessous de la tête, de manière à reconstituer le corps, prenant soin que toutes les parties fussent en contact les unes avec les autres. Elle demeura tout le jour, sans boire ni manger, au bord de la fosse puis, tard dans la nuit, après avoir réglé par courrier ses factures et ses dettes, mis ses affaires en ordre, clôturé son compte à la banque, plaça sans bruit sur la charrette ce qu'elle ne souhaitait pas abandonner dans la maison, referma la porte derrière elle et, après un détour par la boîte à lettres, sans se retourner quitta le lieu où elle avait vécu et élevé son fils.

22- Lorsque les autorités municipales, alertées par les voisins, firent ouvrir la maison devant huissier, ils la trouvèrent en ordre mais dans la pièce principale, une fosse était creusée, dont le fond était recouvert d'un drap. On appliqua des scellés pour un an et un avis de recherche fut lancé. Cependant l'on ne retrouva jamais aucune femme qui reconnût porter le nom de Mâat et avoir été la mère du prophète Osis.

23 - Lecteur curieux et patient, si, après deux saisons, tu n'es pas lassé de cette épopée militaire et métaphysique, sois informé par la fin de ce neuvième livre des événements publics et officiels qui accompagnèrent la passion d'Osiris et furent inscrits dans les annales. C'est là que celui qui tient la plume en a recopié le récit. Jusqu'ici, ne se fiant pas entièrement aux anciens rapports, il avait procédé pour l'essentiel et le plus souvent par enquête de son propre fait. Désormais, s'il serait injuste de dire que plus rien n'a vraiment d'importance, parce que ce serait céder à la tentation de penser que ce qui est arrivé avant a davantage de signification que ce qui va advenir après, comme si la signification pouvait venir d'ailleurs et n'appartenir pas intrinsèquement à l'action en raison du fait que celle-ci ne serait pas produite par celui qui la produirait, mais à l'inverse d'une certaine manière que sa signification lui préexisterait et en susciterait jusqu'à la décision dans la conscience errante de son auteur, alors qu'en vérité... alors qu'en vérité ? Je vais vous le dire : alors qu'en

vérité maintenant il n'y a plus rien à ajouter à ce qui n'est que l'inégale répétition de ce qui a déjà eu complètement lieu (ici on trouvera des manques) et a déjà été complètement dit un manque tout à fait essentiel touchant le lien demeuré obscur d'Osiris avec le peuple des Habirous, ce peuple ne l'ayant pas rencontré, ni plus ni moins du reste que quiconque né étranger à la divine filiation ne fait que bredouiller le Nom

alors qu'elle attend l'oreille qui voudrait l'entendre,
la bouche illuminée comme l'or par l'esprit ardent qui dépose sur elle les trois braises d'Aton, prêtes à prononcer la vérité tout entière qu'elle sait, de ce qu'elle l'a reçue, et qu'elle peut savoir parce que lui a été montré et dit, dit et montré, dit-montré le drame pur de toute insignifiance qui révèle l'avant et l'après comme purs de toute insignifiance, immergé dans sa propre signifiance qu'elle ne peut pas ne pas engendrer, tellement que ni un regard ni une virgule, en se produisant, n'échappe, tellement que rien qui ne soit de soi et, de proche en proche, de tout, responsable, le soi s'étendant, faisant frémir ses frondaisons et vieillir sous ses mousses les tuiles de ses maisons et chanter la rouille des gonds, jusqu'à se joindre à l'autre, chacun demeurant dans l'ignorance de l'autre histoire, jusqu'à l'accomplissement-révélation du drame qui accomplit-révèle le sens de tout les sens l'histoire de toutes les histoires, l'amour de tous les amours,

scellé (le Nom, le drame), bref, si les douze livres d'Héliopolis ne sont pas que neuf, c'est que, s'il est vrai qu'est mort quel récit de quelle mort pourra enfin donner l'horreur de donner la mort ? aucun récit mais la mort même, la mort seule Celui sans qui rien ni personne n'aurait d'importance, cependant n'est pas mort l'antique héros initié dans le récit, et moi, lecteur laborieux et, n'est-ce pas, il faut montrer que la vie continue.

Ainsi, après la narration annoncée des événements contemporains de la mort d'Osiris, il faudra premièrement rendre évident que cette mort n'a rien changé à rien, que l'on peut très bien ne plus en parler, et deuxièmement rattraper le voyageur dont le narrateur, par la faute des événements, a perdu la trace. Il aura l'air de reprendre les dits événements là où ils n'ont à aucun moment été laissés alors qu'il ne fait que rechercher son personnage qu'il serait en effet inconvenant de laisser rentrer chez lui sans que l'on sache ni quand ni comment, à moins que lui aussi ne meure à la fin de l'histoire, si le lecteur n'est pas écœuré par tant de sang et ne finisse par soupçonner l'auteur de délectation morbide obsessionnelle, sous couvert de moralisme et d'apologie des valeurs éternelles.

24 - Le temple d'Amon-Min fut secoué d'un bref tremblement, et avec lui toute l'agglomération sur ses deux rives. Paser et Pourô se téléphonèrent et l'on fit hurler la sirène réglementaire les prêtres se bousculèrent jusque dans la rue en poussant des cris et tout le monde se regardait et parlait aux inconnus les enfants étaient tirés par la main et chacun regardait sa maison et celles du voisinage pour faire des comparaisons. Il semblait que la secousse eût été faible. Pas une fissure, pas une terrasse effondrée.

Djédéthor, accouru à la bibliothèque, regardait les rayons impassibles et leur immobilité le rassura. Cela ne trompe pas. C'est le feu qui est véritablement dangereux. Il débrancha quelques prises de courant puis, s'interrompant, se dirigea vers la conciergerie du temple où il fit claquer l'un après l'autre tous les leviers des disjoncteurs. Il retourna dans la bibliothèque et il y eut une seconde secousse. Le sol se fissura et des rangées entières de vieux ouvrages glissèrent de leurs rayons, une pluie de verre tomba du plafond dans un fracas clair et Djédéthor, comme paralysé, sentit ses bras se vider d'un sang qui semblait refluer dans ses flancs. Les jambes tremblantes, le cuir chevelu blessé par des éclats de verre, il se força à courir vers sa cellule. Tirant une valise d'un placard, ses bras sans force ne purent la soulever jusque sur le lit et il l'ouvrit par terre au milieu de la pièce. Vidant un tiroir de petits disques, le casier d'une imprimante, ramassant les feuilles noircies sur la table, il jeta tout dans la valise qu'il referma en hâte. A la troisième secousse, comme si son cœur à la fois s'arrêtait et se mettait à vibrer et non plus à battre, il se jeta ou tomba sur sa valise tandis que les murs devenaient d'un côté concave, de l'autre convexe et que la dalle du plafond s'écroulait sur lui. Mu par un dernier réflexe, il s'était protégé la tête des deux bras, de sorte qu'elle ne fut pas fracassée, mais les bras à sa place. La poitrine comprimée entre la valise et le béton, il étouffait, impuissant à redresser la tête rabattue contre le côté de sa valise qui s'écrasait sous lui ; il remuait encore les doigts. Illumine mes yeux que je ne m'endorme pas dans la mort que l'ennemi n'aille pas dire j'ai eu sur lui le dessus jusqu'à quand m'oublieras-tu à la fin jusqu'à quand détourneras-tu ta face de moi soit que nous mourions nous mourons pour le Seigneur pardonne-moi tous mes péchés soient confondus tous ceux qui font le vide c'est pourquoi veuillez priez en tout temps tu m'as instruit depuis ma jeunesse.

25 - Les ouvriers de la nécropole, abandonnant les chantiers, s'étaient répandus dans la campagne. Au pied du colosse, que Djédéthor avait naguère appelé Mnémôn, gisait, brisé en mille morceaux sa figure, comme si elle eût été retranchée d'un coup de sabre. Et le corps et l'assise étaient

fendus de profondes fissures.

26 - À l'Horizon-du-Disque on sentit la secousse, mais c'est seulement une heure plus tard, sous un soleil blanc et déclinant, que le Palais reçut les premiers appels au secours de Niout.

Majesté, le prophète Osis, celui que vous avez reçu ici il y a peu de jours, est en train de se faire lapider par la foule d'Ounou.

Osis !

il n'est plus temps, Majesté ; la police n'a pas osé intervenir.

N'a pas osé...

La Garde à la porte d'Hisn s'est laissée déborder.

S'est laissée... Qui avait le pouvoir de sauver cet homme ? Avant toute chose, appelez le Général Aï, qu'il prenne la direction des secours à Ouaset. Vous me tiendrez informé de la situation. Gardez le contact avec Aï. Appelez-moi également Méner.

Que vous dire, Majesté ? Je viens de convoquer les commissaires de quartier, le capitaine de la garde ; ils sont hagards, sans réaction, devant ce qui est arrivé ; ils sont demeurés paralysés, ne pouvant aller contre le peuple, comme si j'avais reçu une défense, a déclaré l'un d'eux. C'est une fatalité. Au vrai, l'importance que Votre Majesté accorde à cet homme échappe.

Il y a des tribunaux, un droit commun et la foule s'est rendu justice elle-même. Il faut qu'un instinct l'ait conduit à le faire. Il faut que la nature de cet homme, obscurément, ne lui ait pas échappé pour qu'elle lui ait réservé un sort aussi archaïque, en dépit de la loi et de toutes les polices. Qu'est-ce qui est compréhensible, qu'est-ce qui est incompréhensible ? En tout état de cause, vous saisissez les tribunaux et lancez des mandats, que la Justice du moins soit mise en branle pour le principe. Il ne serait pas concevable qu'elle ne fasse pas son travail, ou alors que reste-t-il de l'État et quel État demeure ?

Je n'apprendrai pas à Votre Majesté que le pacte social ne supprime pas la violence du peuple ; il lui attache une muselière, simplement.

Allons, mon cher Méner, le Prince est réputé en avoir le dépôt et le contrôle. En vérité elle ne cesse de bouillir et de déborder des deux côtés. J'ai cherché à éviter cette violence, j'étais disposé à protéger cet homme exceptionnel, mystérieux. Il a rejeté cette limitation et j'ai bien vu qu'il s'en allait au devant d'une fin voulue et décidée. Pouvais-je me mettre en travers de la destinée d'un homme aussi libre ? On n'asservit que les êtres disposés à la servitude, que ce soit par le destin qui leur est échu, ou par une suite

d'abdications ; comment démêler la part de l'un et l'autre ?

Majesté, j'ai eu beau avoir l'honneur, qui sait ? d'avoir ce prophète en face de moi, je n'ai pu comprendre qui il était, ni l'intérêt que lui avait porté Votre Majesté.

J'ai cette conversation avec vous parce que j'ai la conviction que vous êtes un serviteur très loyal de l'État et de son Prince, et je ne souhaite pas vous faire la leçon. Il y a des êtres qu'on ne saurait comprendre sans une âme religieuse, et je crois savoir, sans vouloir vous offenser, que vous n'êtes pas de ceux-là. C'est dommage, car de ce fait, beaucoup vous échappe quant à la signification de ce qui advient.

Seigneur qui plaît au Disque, je ne suis pas philosophe, mais ma philosophie me fait penser qu'à l'intérieur de ma condition, je suis l'auteur de mes actes, et que par conséquent ils prennent la signification que je leur donne ; comment en auraient-ils au-delà ? Le sens, à ce qu'il semble, a quelque chose à voir avec la convention et la convention avec la décision... La décision avec des mobiles et des calculs, des raisons si l'on veut, sachant que leur combinaison constitue la substance de l'interprétation que je construis des faits et que j'inscris dans mes délibérations. Ainsi est ce que je produis le sens.

Je ne disconviens pas d'un résumé si raisonnable de la part de cette toute petite partie finie que nous sommes, vous et moi, du tout.

Je ne conçois pas ce que pourrait être le sens anonyme d'un grand tout préexistant à ses parties.

Moi non plus en effet.

Votre Majesté songe sans doute au grand Tout par rapport à son auteur supposé.

Celui-qui-plaît-au-Disque : n'est-ce pour vous qu'une formule de politesse ?

Oserai-je dire à Votre Majesté que c'était une hypothèse convenable en raison de la tournure que prenait la conversation entre le maître et son serviteur ?

Méner, vous êtes un rusé, car dès lors qu'il y a conversation, vous devinez qu'il ne peut plus y avoir ni maître ni serviteur, l'un et l'autre pouvant se convertir l'un l'autre... l'un dans l'autre ou alors ce n'est pas une vraie conversation. Je nous fais l'honneur de croire que nous avons une vraie conversation, de celles qui survivent rarement passés vingt ans !

Nous avons donc vingt ans, Majesté !

Vingt ans et quelques maux.

Vingt ans qui résistent aux maux !

Allons, oui, vingt ans qui résistent aux ans... et si l'hypothèse

était la bonne ?

L'hypothèse ?

Oui, la politesse de l'hypothèse.

Je ne sais qu'en penser en vérité.

Je n'aime guère faire des hypothèses sur le tout. Il est plus beau d'être affirmatif et plus merveilleux de recevoir une révélation. Donc laissons cela. Ce que je sais, c'est que comme auteur du sens, avant même toute donation, je suis fait pour le sens, et cela n'a-t-il pas un sens ?

Et si cela que Votre Majesté me permette d'objecter si cela n'avait pas de sens, car de fait, aussi longtemps que je n'ai pas produit de sens, je ne suis l'auteur de rien, et par conséquent pas du tout auteur.

Auteur en puissance cependant, auteur possible, ce qui n'est pas le cas de la plante ou de la pierre ...

Avant d'exister, j'étais moins que la pierre ou la plante.

Je sens bien que la vérité s'est mise à la merci de l'empirie, et que d'autres que moi vivent d'elle, ont vécu d'elle, comme Osis.

En effet, j'ai bien été face à face avec quelqu'un qui ne vivait pas au nom de lui-même.

Au nom de... La formule est faible ! Au nom de celui qui est le Nom en personne. Dans sa décision même, se recevant d'un autre, il acceptait d'avoir de part en part le sens qui lui avait été donné, le sens n'advenant pas sans sa réception d'Osiris, je fais peut-être un dieu... Osiris se découvre peut-être comme un dieu, ou comme Dieu ?

Votre Majesté pardonnez-moi l'expression a choqué le peuple en laissant entendre qu'il n'y avait pas d'autres dieux qu'Aton, et je l'entends faire naître un nouveau dieu ?

Je crois outrepasser ma pensée en disant d'Osiris qu'il est une face d'Aton ; il a demeuré si mystérieusement parmi nous. La foule s'est conduite si mystérieusement contre lui... que restera-t-il de son passage sous mon règne ? La plupart des princes ne laissent pas de trace. Ils servent d'étiquette pour désigner l'heure du passage des faiseurs de signes.

Osiris n'a rien laissé.

C'est qu'il était un signe. Vous avez raison si nous faisons des signes, mais si nous sommes des signes, alors j'ai raison et il suffit qu'un seul ait pu être signe pour que tous le puissent. Lui ne faisait pas signe, quelques uns l'ont reconnu comme un signe. Voilà ce qui me fait croire en lui, moi le maître de la Grande-Maison. Méner, je n'avais jamais parlé ainsi avec vous.

C'est un grand honneur, Majesté.

L'honneur ici n'a pas d'importance. Méner, rien n'est réglé, ni à

Ounou, ni dans le Delta, ni à Mennéfer, ni à Niout en ruines. Vous êtes mon pilote à l'embouchure du Delta.

(...)

Livre dix

1 - C'est maintenant l'histoire des derniers temps. A mesure il faudra remonter plus loin pour connaître les origines, que lui-même ignore, de Targui, serviteur de Khomsi, qui vient d'assassiner son maître après un prêche.

Le grand prêtre de Seth est en train de retirer chasuble et robe de cérémonie.

Aide-moi donc, fils d'animal !

N'entendant personne venir, tandis que la tête et les bras du ministre sont empêtrés dans la tunique rouge, Targui se saisit du couteau des sacrifices.

Tout de suite, Seigneur.

Des deux mains il le plante dans le dos jusqu'à la garde et Khomsi s'effondre. La pointe, en heurtant la pierre, fait un bruit métallique, l'arme se soulève et, mue par les convulsions du mourant, s'incline. Targui a rougi des deux mains l'eau du bassin où il a vidé l'aiguière du culte et s'étant essuyé, après avoir refermé la porte à clef, se hâte dans la galerie qui conduit à la sortie du temple, croisant sans un mot prêtres et acolytes. D'un signe, à une question, il indique la direction d'où il vient. Une fois dans la rue il jette la clef dans un égout et monte dans un autocar en partance pour Bast. Il avait les horaires en poche depuis huit jours. Ce fut une fois assis près de la vitre, à l'ombre cependant parce que le soleil frappait de l'autre côté des perles de sueur brillaient sur trois, quatre fronts à la suite, malgré la protection d'une main, les clignements d'yeux, l'abandon, bouche ouverte, au sommeil que le cœur de Targui se mit à battre de peur, malgré les faux papiers qu'il possédait, dérobés dans un tiroir de son maître. En même temps il ressentait une véritable joie, comme s'il avait déjà remporté toutes les autres vengeance qu'il se promettait, car victoire et vengeance sonnaient dans son cœur comme de parfaits synonymes. À Bast, seule sa fuite était attendue ; le meurtre n'était pas au programme et pouvait compliquer la suite ; mais l'occasion avait été unique. La haine trop vive, le

désir de sang irrépressible. C'était un baptême et Targui baisa les taches qu'il découvrit sous ses poignets, sous l'ourlet des manches. Ses compagnons, du coup, baisèrent les mains de leur désormais seigneur.

2 - Targui était né entre deux pierres, au milieu des sables sans ombre de la Lybie. Sa mère, une jeune princesse des Aït Issa.

Odieuse fille, tu sais te faire les yeux ! Ça, pour choisir le foulard qu'il faut avec la ceinture, tu es la première ! Tu n'es pas encore mariée, sache-le, sorcière !

Mère !

Et elle avait pleuré.

Va aider les servantes, petite teigne, crois-tu que tes bras sont là pour quoi ?

Et sa mère la frappe. Elle pousse la couverture qui ferme la tente et s'enfuit en direction du puits. Elle monte, redescend la colline en courant. Auprès du trou d'eau, personne. Elle se saisit d'une cruche, qu'elle laisse descendre jusqu'à l'eau puis boit, la joie avec la fraîcheur lui inonde les joues, l'eau ruisselle sur ses épaules et coule sur ses seins. De nouveau elle plonge la cruche, la remonte et s'en asperge entièrement. L'eau qui court sur les reins et le ventre la fait frissonner. Une troisième fois elle remonte la cruche pleine et, la serrant contre elle, se met en marche dans une direction qui l'éloigne du campement. Elle sait que de par là elle vient, qu'elle trouvera un autre puits à la fin du jour, que l'ennemi n'est pas loin. Lorsque le sable et les pierres ne chauffent plus que de la chaleur accumulée tout le jour et ne brûlent plus, elle aperçoit, près du point d'eau, une forme assise, immobile. Combattant son émotion, elle s'approche pour savoir qui est là. Tournant la tête au bruit des pas, il la regarde venir à lui et s'accroupir face à lui, sa cruche contre elle. Le chèche qui lui couvre la tête laisse voir des yeux noirs, des joues encore imberbes et la courbe des mâchoires, de son menton, de son cou. Un poignard d'argent pend à son côté.

3- Je suis des Aït Guil.

Je suis Mériam des Aït Issa. Vous êtes nos ennemis.

Veux-tu que je te tue ?

Tu peux me tuer, je ne rentrerai pas chez ma mère.

Elle a été mauvaise avec toi ?

Elle crie tout le temps, c'est de la jalousie. J'en ai par-dessus la tête. D'ailleurs ce n'est pas ma mère. Mon père, mon père, je l'aime, mais elle, elle m'énervé ! Je voudrais la tuer.

Tu t'es donc enfuie ?
 Je me suis enfuie ! Tiens, je te donne cette bague.
 Mais nous sommes ennemis !
 Nos tribus sont ennemies, mais toi, tu ne m'as rien fait !
 Si je prends ta bague, je ne pourrai plus combattre les tiens.
 Des cris de filles dans le lointain rose.
 Cachons-nous !

4 - Ils s'éloignent au détour d'un ravin et, lui saisissant la main, il l'entraîne sur une pente sableuse elle ne sent plus que cette main qui la serre et le rouge lui monte aux joues. Une main de garçon. Il est beau. Lui aussi est étonné de sentir cette main froide comme le matin. Il l'a lâchée et elle fait effort pour retirer la bague de son doigt : elle la lui tend, regardant ses yeux. Il tend la main, prend la bague et s'approchant d'elle, à genoux pose ses lèvres sur les siennes. Cette sensation tant de fois imaginée, elle a l'impression que ce n'est pas elle qui l'éprouve, sauf à l'instant où simultanément, ils reculent l'un et l'autre et se regardent.

5 - Comment t'appelles-tu ?
 Shendi est mon nom.
 Shendi ...
 Elle sentait l'énormité, l'immensité du mot :
 ...Je t'aime.
 Comment allons-nous faire ?
 Nous pouvons nous enfuir !
 Nous mourrons très vite !
 Emmène-moi chez toi.
 Tu n'y penses pas, mes parents m'ont déjà promis à une fille d'un de mes oncles.
 Alors nous allons mourir tous les deux ensemble ?
 Oui, nous allons mourir.

Le garçon s'est mis à caresser le front de l'amoureuse ; il fait tomber le voile qui lui couvre encore la tête et elle qui rêvait d'être entreprenante, ne fait rien. Il cherche son cou, ses épaules inaccessibles sous ses longs vêtements superposés. Alors descendant à ses pieds, il lui dénoue ses sandales et saisissant tantôt une cheville tantôt l'autre, étonné de leur finesse, il lui embrasse les pieds, les met dans sa bouche, les lèche au point que la jeune fille est parcourue de saisissantes et angoissantes sensations qui lui parcourent les cuisses, le dos, aiguissent la pointe de ses seins, éveillent son sexe. Plus rien n'existe hors d'elle que lui et, se redressant,

elle l'aide tandis qu'il lui retire ses vêtements. Puis elle s'étend les cuisses serrées, dans le sable encore tiède, les yeux fermés. De grandes ombres allongent de tous côtés leurs courbes et leurs angles. La nuit venue, tous deux dans les bras l'un de l'autre sanglotent de déception mais à l'aube, tout nu, il court chercher de l'eau neuve et l'ayant lavée de ses mains tandis qu'elle tient la cruche penchée au-dessus d'elle, il apprend à s'unir à elle comme si leur matin était le premier du monde.

6 - Shendi, d'un coup de feu fut abattu, elle fouettée sans desserrer les dents. Il y eut de nouveaux combats autour des puits. Le mois suivant, elle sut qu'elle était grosse. Elle ne parlait déjà plus. Elle cacha son ventre. Le terme venu, elle courut à l'oasis voisine, cultivée par des nègres, des esclaves des Aït Issa, chez la vieille sage-femme qui appartenait à une famille de forgerons. Lorsque le père et les frères de Mériem la retrouvèrent, ils la traînèrent hors du village et de l'ombre des palmes pour qu'elle fût lapidée. Le garçon fut donné à l'accoucheuse et huit jours plus tard fut appelé du nom qui signifie déshérité-de-dieu, conformément au vœu de sa mère. Lorsqu'il eut sept ans, son oncle adoptif le prit dans sa forge pour l'initier aux secrets du fer et du feu.

7 - Tu es comme mon fils, n'est-ce pas ; chaque matin tu viendras apprendre le métier. Celui qui est le maître du fer et du feu est le maître de la terre. Tu en auras besoin.

Targui n'entendait guère les arguments de l'oncle. Depuis longtemps il passait des heures les yeux fixés sur le foyer là où la flamme est la plus rouge, d'où jaillissent de fugitifs éclairs bleus, et il trouvait plaisir à soulever les marteaux. Il apprit à actionner la soufflerie, à tremper dans un tonneau changé en volcan, sans la faire tomber, la pièce incandescente.

Targui, avant les hommes, le soleil est descendu sur la terre et la terre, là où il marchait, devenait si brûlante qu'elle fondait. Alors, soufflant sur la terre fondue, il lui dit : refroidis-toi et demeure glissante et coulante. Ainsi furent les mers. Là où il était passé, Targui n'avait jamais vu que l'eau des puits et, quelquefois, l'eau du ciel épousant un moment l'empreinte des pieds dans la boue.

La terre qui s'est refroidie toute seule, plus lentement, c'est le fer qui s'est mélangé à elle. Il faut des esclaves qui creusent pour le chercher.

Et la pluie, pourquoi y a-t-il la pluie ?

Mon enfant, vois-tu ce qui arrive lorsque tu plonges le feu dans l'eau ? Eh bien c'est ainsi que se forment les nuages du ciel qui sont de l'eau mélangée à l'air sous l'action du feu. Lorsque le soleil, du haut du ciel,

lance sa foudre, il change l'air en eau et elle tombe en grosses gouttes sur la terre.

Targui regardait la figure noire et ruisselante de son oncle.

Je ne t'ai pas encore expliqué l'air. Retiens ce que je dis. Tu vois, quand tu souffles et quand il y a du vent, lorsque tu as couru et que tu transpires, c'est de la chair qui se change en eau, et tu respirez très fort, c'est l'eau qui dans ta poitrine se transforme. Elle devient de l'air. Ainsi, juste avant l'orage, le vent souffle, c'est l'eau d'en-haut qui se change en air, avant la pluie. Sinon il y aurait tant de pluie que la terre à la fin serait noyée. D'ailleurs un jour ce fut le déluge et elle fut noyée car Dieu était en colère contre les hommes.

Dieu, qui est-ce ?

Quelle question ! C'est celui qui t'a fait.

Désormais le père qu'il n'avait jamais connu s'appela Dieu.

Mais non, ne mélange pas tout ! Dieu n'est pas ton père. Ton père est mort, Dieu le garde, c'était un splendide jeune homme et ta mère, je l'ai vue, ta mère, une beauté à la peau blanche et aux yeux noirs.

Pourquoi garde-t-il mon père, Dieu ?

Il le garde, euh, il le garde pour l'empêcher de mourir une seconde fois.

Parce que maintenant il n'est plus mort ?

Il n'est plus vraiment mort, il est vivant au ciel, si tu veux. Là-bas où le soleil se couche, c'est là-bas que vivent les morts, à ce qu'on dit.

C'est par là-bas que j'irai quand je serai grand.

N'y va pas, tu mourrais, il n'y a rien, va plutôt à l'orient où il a des villes, des richesses. Non seulement du fer mais de l'or et de l'argent.

Mais je ne veux ni or ni argent, je veux voir où est mon père.

Ton père et ta mère aussi.

Alors ils sont ensemble !

Sûrement ils sont ensemble.

J'irai les voir au coucher du soleil.

Mais non, écoute-moi donc, il faut mourir comme eux pour aller au pays des morts, sinon tu n'y arriveras jamais.

Et bien je mourrai et j'irai.

Petit fou ! Tu mourras bien assez tôt, commence donc par gagner ta vie. La vie, ça brûle comme du feu, ça te marque au fer rouge.

C'est comme les bêtes, dis !

Oui, ça nous marque comme des bêtes !

C'est à l'orient que tu iras vivre.

Je ne resterai pas ici ?

Si tu resteras ici ? Mon garçon, tu n'es pas fait pour rester ici !

Ah bon !

Si tu apprends le fer, tu ressembleras au soleil, tu seras puissant.

Je pourrai garder mes parents ?

Mais oui, tu les garderas, mais d'autres avant eux. Tu garderas la terre, un troupeau d'hommes.

Je n'ai pas envie de garder un troupeau d'hommes !

Allons, tu verras ça plus tard. Pour l'instant, fais ce que je te dis.

8 - Aton, toi qui nous tends une main bienveillante, toi qui nous tends mille mains, je comprends qu'il n'y a rien d'autre que toi ; dicte-moi ta volonté, que j'ôte le mal par le fer. Tu as toléré un moment que l'esclave plie sous les coups du maître et travaille pour rien, mais tu ne l'as pas voulu. Tu l'as toléré pour corriger et éveiller mes frères, mais aujourd'hui, je t'en prie, aide-nous à purifier la terre de cette engeance de profiteurs et de parvenus. Tu as permis que Seth l'emporte sur Horus, mais ce n'est qu'une victoire d'un jour. Si Pharaon savait, lui qui te prie ! Nous massacrerons les Hyksos et Pharaon établira un règne de justice comme il n'y en a jamais eu. Il n'y aura plus d'esclaves. Aton ! Lance ton feu contre ces voleurs. Tu sais que mes intentions sont pures et que je ne veux pas devenir roi. Je tuerai tes ennemis mais ceux qui se convertiront je leur ferai grâce.

Mes amis, depuis ma jeunesse, j'ai appris qu'il n'y a pas d'autre dieu, quelque nom qu'on lui donne, que le Feu, celui qui fait brûler les cœurs et revivre les morts. C'est pourquoi, inspiré par cette pensée, j'ai tué le prêtre du diable avec le poignard du sacrifice. Désormais, chacun assassinera son maître et, la chose faite, rejoindra l'armée qui exterminera les survivants de l'iniquité. Mille mains porteuses de torches, mille autres mains porteuses de fer trempé accompliront l'œuvre du ciel. N'ayez pas peur car nous faisons ce qui est juste.

9- Le mot d'ordre courait déjà depuis longtemps parmi les esclaves sans que personne y crût. L'assassinat de Khomsi fit passer de l'incertitude à l'action des milliers et des milliers de ces sous-hommes dans tout le Delta. Il tuaient et incendiaient ce qui était particulièrement aisé dans les campagnes mais plus difficile dans les agglomérations où nombre d'entre eux furent abattus comme à la chasse, ceux qui étaient capturés vivants empalés les uns sur les autres à des pieux grands comme des mâts de navires, plantés à un jet de pierre des principales entrées puis se rassemblaient sous la conduite de chefs locaux qui faisaient affluer vers Bast ces sauvages divisions. Bast, petite bourgade peu préparée à ce destin, fut

immédiatement investie, ses notables exécutés. Aussitôt, Targui, utilisant les transmissions locales, lança un appel au Roi pour qu'il vienne libérer le Delta. Ses lieutenants ne comprenaient pas son attitude. Les plus lucides y voyaient un suicide inconscient.

Une armée d'esclaves ne peut vaincre. Une victoire d'esclaves est sans avenir. Elle invoque une vaine légitimité.

Les plus réalistes pensaient à l'éliminer et à se donner un autre chef, mais aucun ne possédait le charisme qui avait permis au seul Targui de forger une armée unique avec ces meutes de révoltés.

10- Ce soulèvement fut immédiatement appelé guerre des Impurs aussi bien par ceux du Delta que par la population d'Ounou et, par suite, de tout le Sud. Chérek utilisa le qualificatif dans un discours radiodiffusé. Il fit fortune. Ces hommes de rien étaient condamnés, sûrement quelques uns d'entre eux avaient adhéré aux délires d'Osis. C'est ce que l'on disait, jamais officiellement toutefois. Aucune autorité ne se serait aventurée à cautionner l'exécution du prophète et pas plus à Avaris qu'à Mennéfer on avait pris garde de se réjouir de cette mort.

Si ce Targui est téléguider par le Roi, ce que son appel au secours laisse grossièrement supposer, c'est la preuve que Pharaon use ses dernières cartouches. Elles se retourneront contre lui. Il faut être féroce avec ce bétail pestiféré et le refouler au sud. Il portera l'incendie chez ceux qui l'ont allumé.

11- Et en effet, suite à plusieurs assassinats, les esclaves du Sud, et particulièrement ceux qui travaillaient dans les grandes nécropoles, furent soumis à une surveillance militaire ; le moindre contremaître fut armé. Les rations alimentaires, l'air de rien, améliorées, les effectifs de prostituées, dans les camps, augmentés. Ils firent moins la queue, au prix de nombreuses disparitions de jeunes paysannes et de ces filles qui, dans les villes, traînent un peu trop et, comme on dit, cherchent.

Au moment de rebâtir Niout ! Toutes les calamités semblaient s'abattre à la fois sur le Double-Pays.

12 - Chérek ordonner une mobilisation générale, comme pour une vraie guerre. La peur, qui était grande, fit qu'on l'approuva et plusieurs corps d'armée nettoyaient la côte puis convergèrent en direction de Bast. Beaucoup d'esclaves demeurés soumis à leur maître furent néanmoins éliminés préventivement. La production ne tarda pas à chuter, les prix montèrent. On dut en importer du Sud et de Palestine. Les Habirous, haïs

plus que jamais, retrouvaient une place au soleil tout à fait inespérée, rendant grâce à l'Éternel de ce que sa colère eût été de si courte durée. De leur propre initiative, ils ouvrirent une souscription pour la construction d'une ligne de chemin de fer rapide qui mettrait Jaffa et Gaza presque au cœur du Delta : de là, si la conjoncture le permettait, rien n'interdisait de pousser jusqu'à Ounou, Mennéfer... Ouaset même, disaient les futuristes. Les échanges rapprochent les hommes. Ils sont la garantie de la paix.

13 - L'actualité impose que je vous arrache à vos tâches de sauveur ; j'imagine d'ailleurs que la question du Delta est revenue au premier rang de vos préoccupations.

En effet, Majesté ; J'attends vos ordres.

Je ne vous demande pas d'agir sur-le-champ ! Bien plutôt, Imhotep et moi-même vous attendons pour délibérer. Le soulèvement des esclaves représente une donnée nouvelle, et cet appel au Roi au nom d'Aton ! Qu'en dites-vous ?

Majesté, sauf à commencer par abolir l'esclavage, je ne vois pas que l'on puisse faire alliance avec une armée de hors-la-loi. Je ne me réjouis pas de l'esclavage, mais quel économiste a trouvé le moyen de le remplacer ? La production ne peut pas se faire toute seule.

Ne peut-on pas les remplacer par des machines ?

Mon cher Imhotep, la croyance selon laquelle des machines intelligentes remplaceront un jour les hommes dans toutes les tâches d'exécution et de production... Voilà une vaine croyance ! Elle confond l'intelligence artificielle avec l'intelligence humaine. Il faut bien admettre que les esclaves sont des hommes. Or ce que l'opinion néglige, c'est que la pratique de l'esclavage fait appel à l'intelligence humaine des esclaves, pas simplement à leur force. Sinon, pourquoi ne pas assujettir des animaux plus forts qu'eux ? Un esclave peut comprendre des ordres complexes, prendre des initiatives si son maître est assez intelligent pour le leur permettre ; l'opinion repose sur une vision tout à fait indifférenciée de la tâche : d'un côté la pure intelligence, de l'autre la pure, l'obscur, la servile exécution ! En fait, les machines très intelligentes demandent des esclaves très intelligents.

Pour le coup ils risquent de ne pas demeurer longtemps esclaves, s'ils découvrent qu'ils peuvent vendre très cher leurs services.

J'achèterai leurs services ! N'est-ce pas le propre des esclaves que d'être achetés ?

Sa Majesté, par exemple, achète mes services et je m'honore de n'être pas son esclave mais son serviteur, librement.

La différence est-elle donc spirituelle, ou économique ?
 Peut-être bien est ce dans l'âme d'abord que l'on est esclave.
 Messieurs, nous sommes réunis pour parler de la situation dans le Delta, et nous discutons comme des Hellènes !
 C'est ainsi que finissent les mondes...
 Je vous en prie, laissez donc le jeu du monde jouer tout seul et jouons, quant à nous, notre partie.
 Excusez-nous, Majesté !
 Vous venez de le rappeler ; je vous paie pour vous donner le pouvoir de me conseiller.
 Il ne serait pas bienséant de ne pas penser comme Votre Majesté... Et je souhaite par dessus tout servir son règne !
 Si l'on ne peut ouvertement apporter notre soutien à la révolte, du moins peut-on lui procurer une aide matérielle, de manière à lui permettre de tenir tête à Chérek. Du moins... du moins financer une aide étrangère.
 Il n'est pas concevable de faire davantage sans qu'apparaisse une alliance de fait. Par exemple une offensive militaire demain ; toute la terre dira que nous volons au secours de ces... impurs. C'est ainsi que les nomment les honnêtes citoyens de l'un et l'autre pays arrosés par Hâpi.
 Attendons leur défaite, ensuite nous attaquerons Chérek.
 Il est très risqué d'attaquer une armée déjà en campagne et qui plus est, victorieuse. Et puis en ce moment nous négligeons complètement le poids d'Hérihor, comme si nous ne voulions pas y penser.
 Raison de plus, Général, pour reprendre sans délai la tête de l'État-major Général à Mennéfer.
 Majesté, j'ai trop le sentiment que nous ne savons que temporiser et qu'à force de laisser venir les événements, de nous contenter de répondre, de gérer les situations, nous nous acheminons vers notre perte.
 Croyez-moi, c'est l'impatience qui vous fait parler, comme c'est elle qui fait agir nos adversaires.
 Majesté, je n'irai pas contre votre volonté ; je désirerais cependant, sur votre ordre, combattre plutôt que laisser durer le statu quo. Les peuples s'habituent à leurs nouveaux maîtres et le temps érige le fait en droit.
 C'est vrai, mais faut-il mettre le Delta à feu et à sang parce que le Droit le veut ? Je préfère ne pas incliner plus vite que le fléau... le fléau des faits. Je vous permets de broder votre interprétation !
 Majesté, nous avons trop souvent spéculé avec vous pour ne pas savoir que les hommes d'action l'emportent sur le terrain, mais que par

ailleurs c'est pour le malheur des temps qu'ils l'emportent, sans doute à cause de ce défaut de méditation qui les fait être ce qu'il sont.
 Vous voulez dire que c'est le malheur qui l'emporte ?
 Majesté, attendons la fin pour le dire !
 Il n'y a pas de fin... Si nous reprenons le Delta demain, ce ne sera une fois de plus qu'un commencement.
 Majesté !
 Imhotep, c'est bientôt l'anniversaire de mon accession au trône, je crois, mettez à votre menu un déplacement officiel à Ounou... via Mennéfer. Dans l'immédiat j'irai visiter la population de Niout. Si toutes les catastrophes étaient si simples à circonscrire !
 14 - Mon Général, l'appareil est en panne. C'est surprenant. Tout allait bien il y a une heure.
 Vous êtes-vous absenté d'ici ?
 Oui, pas très longtemps, au moment de la relève de la garde.
 Prenons une voiture et appelez l'aérodrome, qu'on nous prépare un autre avion.
 Un hélicoptère ou un avion ?
 Eh bien, un avion, nous gagnerons du temps. Il est vrai qu'un hélicoptère viendrait nous prendre ici...
 L'un dans l'autre nous irons plus vite en allant prendre un avion.
 Une voiture du Palais s'approche du général et de son pilote.
 En voilà un qui va nous faire rattraper le temps perdu !
 Le pilote s'est assis à côté du chauffeur qui a installé Ai à l'arrière. Le chauffeur descend en trombe l'avenue du Palais du Nord et se rapproche de la palmeraie qui borde à l'est le quartier résidentiel.
 Chauffeur, inutile d'aller si vite !
 Bien, Seigneur Général.

15- La palmeraie, déserte, est parcourue de hauts murs de pisé qui semblent cacher des secrets. Au feu suivant la sortie de la palmeraie, curieusement planté au commencement du désert, une automobile est arrêtée et deux hommes debout un peu en arrière, au bord de la chaussée, attendent.
 Mais ? Que faites-vous donc ? Klaxonnez-moi cet imbécile.
 Il est peut-être en panne, Seigneur Général.
 L'un des deux hommes ouvre brusquement la portière arrière. De sourdes décharges se succèdent. Le chauffeur a dans le même temps sorti une arme et le pilote, comprenant vite, se jette sur lui mais l'autre homme

du trottoir pose son arme sur sa nuque et tire. Ils rejoignent leur voiture qui redémarre rapidement, suivie à quelque distance de la seconde avec son chargement de corps inertes : elle ralentit, tandis qu'un camion-citerne débouche de la droite et s'arrête en travers du carrefour comme s'il n'avait pas su négocier son tournant, puis vient s'encaster à petite vitesse sous le long cylindre d'où se déversent aussitôt des flots d'essence. Le chauffeur a ouvert sa portière et sauté de son siège, mais l'un des deux hommes de tout à l'heure, debout à quelques mètres, l'abat : il glisse dans la mare qui s'étend en ruisseau irisé. Le conducteur du camion, perché, l'air affolé, sur le marchepied de sa cabine, avant d'avoir pu fuir se plie en deux et tombe devant la grosse roue noire. Il tente de se redresser sur les genoux mais une deuxième balle le couche dans une éclaboussure d'essence. Le deuxième homme court vers sa voiture, tandis que son complice, plongeant son arme au fond de sa poche, en ressort une autre, plus lourde, plus volumineuse, de l'autre main, qu'il dirige vers les véhicules changés instantanément en brasiers. Il ne prend pas le temps de contempler l'embrasement et, sautant à côté de celui qui s'est mis au volant, ils disparaissent. Ils ne sont pas assez éloignés pour ne pas entendre la déflagration qui les fait sourire.

16 - Sans attendre le communiqué officiel, la Presse annonce la tragique disparition de la tête des armées, du Conseiller très écouté de sa Majesté, dans un stupide et terrible accident de la circulation dont les télévisions montrent des images. Hérihor publie un communiqué pour déplorer la perte d'un compagnon d'armes de grande valeur. Lorsque le lendemain le Palais prononce le mot d'attentat, laisse entendre que des balles ont été retrouvées dans les corps calcinés, et, quelques jours plus tard, que l'enquête progresse, Aakhen disparaît d'Akhet-Aton et demeure introuvable tandis que des arrestations touchent plusieurs membres des Renseignements, tous des subalternes. Hérihor demande au Palais l'autorisation de faire rechercher Aakhen par ses services opérant dans le Delta : depuis peu, ses soupçons l'inclinent à penser que l'ancien chef de la police d'Ounou est passé aux Hyksos. Ils veulent décidément la reprise du conflit. Dans les États-majors, la plupart des généraux s'honorent de la confiance du Roi mais approuvent comme en passant quelques-uns brutalement l'opinion d'Hérihor selon laquelle il faut venger leur chef par la reprise du Delta. Dans toutes les consultations, le Grand-Prêtre de Mennéfer revient sur les lèvres comme le successeur le moins contestable du défunt.

17- À la nuit, Bast et ses environs entièrement pillés, la horde

innombrable des impurs s'est mise en mouvement. Une colonne principale sur la route, d'autres à travers champs, toutes laissant dans la nuit derrière elles le rougeoiement d'incendies. Rares sont les fermes et les douars qui savent devancer les attentes des nouveaux libérateurs et se dépouiller en entassant des vivres devant leurs portes et en formant des vœux pour la victoire des insurgés. C'est vous les vrais purs ! leur crie une femme inspirée. Eux ricanent.

18 - Nous avons cru conjurer la peste, mais c'est pour nos péchés que nous nous sommes trompés.

Car beaucoup de bourgeois d'Ounou, éveillés par les sirènes, mobilisés pour la défense, voient resurgir la silhouette d'Osis, pantin agité au-dessus de la foule. Le lendemain, du haut des remparts où s'est précipitée la terreur mêlée de curiosité, l'aube, malgré sa pâleur, ne parvient pas à rendre la plaine claire. C'est une mer, un océan de bêtes sauvages que, fascinés, croient contempler les habitants d'Ounou qui ont pris soin de mettre presque tous leurs serviteurs dans les fers.

19- Targui regarde les remparts, puis la flamme du feu qui brûle à ses pieds, léchant le gros ventre d'une marmite. De loin en loin, de proche en proche, partout, entre des pierres ou sur de petites cuisinières de campagne, des galettes, des bouillies, des omelettes cuisent ; grands et petits couteaux taillent dans les pains. Il a fait éloigner la piétaille et s'entretient avec les chefs que se sont donnés les révoltés.

Ounou belle étrangère, Ounou rendue au Roi, Ounou trop chère. Sur le tard, le troupeau sombre s'ébranle et sous les yeux des hommes libres, contourne la ville, lèche ses remparts, remonte vers le sud. Il est convenu de monter à l'Horizon-du-Disque et de rencontrer le Maître des deux Égyptes.

Sur une hétéroclite armada, une partie de la masse en mouvement traverse le fleuve, s'approchant dangereusement de Mennéfer la blanche.

Hérihor, devant les écrans d'observation, se réjouit.

Le Roi lui-même ne saurait permettre que l'on fasse allégeance à ces va-nu-pieds, qu'on leur tende sur un coussin les clefs de la moindre ville. Ils ont reculé devant la molle et plantureuse Ounou mieux défendue que Mennéfer il est vrai.

En même temps que nous les massacrons, j'annonce l'opération à Sa Majesté. Nous sommes en situation de légitime défense, exécution sans délai.

20- Un essaim de ces petits véhicules bien nommés guêpes, munis de batteries de mitrailleuses qui font ressembler leur dos à celui d'oursins aux épines mobiles, plonge sur les bandes vite désespérées. Comme la scie des bûcherons creuse des trouées bientôt encombrée de troncs couchés entre les futaies, la mitraille creuse la masse compacte des miséreux alors qu'ils ont à peine pris possession des premières maisons des faubourgs dont la population a fui. Rapidement ils ont compris qu'il leur fallait se disperser et se rendre invisibles, sans parler de ceux qui, abandonnant le terrain et les armes, projettent une nouvelle carrière de mendiants redescendant la rive gauche. Les autres, se glissant d'ombre en ombre, d'abri en abri, l'arme tendue, progressent vers la ville. La population ayant reçu l'ordre de s'enfermer chez soi après avoir accueilli les réfugiés du faubourg, toutes les rues et les lieux ouverts désertés, des avions passent et repassent à basse altitude sur le faubourg, chaque fois se déchargeant d'un fin nuage qui se dissipe aussitôt. Les esclaves, suffoqués, abandonnent leurs caches. Leur progression n'est même plus un projet et un moment plus tard, des soldats, le visage protégé par des masques à gaz, progressent de maison en magasin, de cave en cellier, de tonnelle en patio, transperçant de ces baïonnettes fines comme des aiguilles qui sont fixées au bout des canons les malheureux qui ne vivent plus qu'à la recherche d'un peu d'air. La brise du soir sauve les mieux cachés qui profitent de la nuit pour fuir. Mais où ? Le lendemain matin, hommes femmes et enfants sont invités au ramassage des cadavres. Image inoubliable. Tous auront vu, tous sauront. Tous deviennent le corps unanime qu'Hérihor, en tenue de campagne, encourage, félicite, reconforte. Les destructions sont insignifiantes et chacun rentre chez soi, se voit sur le petit écran ; le sauveur embrasse les petits enfants qu'il tient dans les bras.

Cependant, le reste de la troupe, progressant sur la rive droite, s'approche de la Capitale, cité abstraite, simple grappe sur l'unique sarmant royal. La ville sans remparts est défendue par quelques ouvrages improvisés, mais surtout par un important dispositif de blindés et d'infanterie. Les Impurs ont hissé un pavillon qui interroge le Palais, demande une entrevue. Les émissaires du Roi sont accueillis avec respect par la foule des gueux qui se croit enfin reconnue, comme si elle atteignait le temps où enfin elle allait exister, avoir de l'importance aux yeux de quelqu'un.

21- La négociation est plus difficile que prévu. Le Roi ne reconnaît pas le mouvement, n'acceptant de recevoir que le seul Targui, pas même en tant que citoyen, ce qu'il n'est pas, mais à titre privé pour raison humanitaire. Eux exigent que Sa Majesté reçoive une délégation. Le Roi

accorde que l'esclave pourra se faire accompagner, jusqu'à l'antichambre, d'un certain nombre de ses amis et qu'il devra demeurer agenouillé, comme un sujet, devant sa personne et son trône.

La déception est cruelle, l'hésitation longue, les bouches des canons, en face, innombrables.

Targui a trop rêvé Pharaon comme une incarnation solaire pour ne pas être surpris par la physionomie malingre et même malade, et de la laideur des traits du roi.

Qu'Aton, Père lumineux, accorde à Votre Majesté son fils très aimé le règne le plus long qui fut et sera. Seigneur, j'accepte d'être à genoux pour que soit entendue la voix des malheureux qui sont derrière moi, mais je suis prince des Aït Issa et j'attends votre ordre pour me relever car je ne parlerai bien que debout.

Si la loi de l'État réclame votre agenouillement, maintenant que vous l'avez acceptée, sachez que ce n'est pas votre titre de prince qui me fait répondre favorablement à votre requête.

Votre Majesté s'honore en relevant l'homme qui est devant vous. Si tant de malheureux qui n'en pouvaient plus, mourant comme des mouches sous le fouet des parvenus du Delta, n'ayant plus rien à perdre parce qu'ils n'avaient même plus la garantie de la vie sauve, sont montés jusqu'à Votre Majesté, c'est pour demander justice, nous réclamons l'abolition de l'esclavage, des droits pour les opprimés et enfin la grâce des insurgés.

Malheureux, il n'est pas en mon pouvoir de faire ce que vous dites ! Des esclaves, il y en aura toujours. C'est comme si vous me demandiez d'abolir la pauvreté, l'injustice, de promulguer un décret contre le mensonge.

Majesté, je ne suis pas aussi naïf que vous semblez le croire. Je sais qu'il y aura toujours des injustices, parce que le cœur est gouverné par l'envie, cela, je le sais, mais qu'une telle injustice soit légale, légitimée par la loi qui la reconnaît, fait mention de l'esclavage comme d'un statut, au lieu de le condamner comme un délit, c'est cela qui déshonore un État et un Droit, de même qu'un État et un Droit qui légaliseraient le meurtre des petits enfants.

Prince, prince des esclaves, je vous entends ! La loi ne mentionne pas l'esclavage comme un statut mais comme un état. Paradoxalement, si l'on voulait garantir des droits aux esclaves, il faudrait faire de l'esclavage un statut. Ce n'est pas ce que vous attendez, n'est-ce pas ?

Majesté, je ne suis pas juriste, j'accepte l'idée que le changement

demande du temps, mais ne croyez-vous pas que la foi nouvelle doit changer les mœurs de ce monde, et au moins de ce pays ?

Elle doit, elle devrait ... qui a la foi ?

Vous avez la foi et vous êtes le roi, Votre Majesté peut tout !

La Majesté ne peut que ce qu'elle peut. Elle peut créer une commission de juristes...

Oserai-je demander à Votre Majesté pourquoi elle ne l'a pas fait plus tôt ?

Eh bien, la Majesté va vous répondre en toute sincérité : à chaque jour suffit sa peine. Il n'y a pas de dossier Esclavage parce que jusqu'ici la question ne s'est pas posée en forme de problème. Pourquoi l'esclavage devient-il un problème aujourd'hui ? Je ne crois pas que le monde soit devenu meilleur, impressionné par le soulèvement des vôtres. Voyez, on vous appelle les impurs...

En effet, Votre Majesté doit connaître le mélange de peur et de haine ou de dégoût qui anime le pays.

La haine et la peur, chez les vôtres, ne sont-elles pas aussi grandes ? N'est-ce pas ce qui vous a conduits à tant de crimes ?

Votre Majesté peut comprendre... la haine, oui, je ne cherche pas à l'excuser ; elle a répondu à l'humiliation, elle a relevé la tête de ces hommes.

Prince, vous récolterez la tempête !

Je suis venu pour la paix.

Et j'ai accepté cette rencontre.

Que propose Votre Majesté ?

La question sera mise à l'étude, mais en attendant ?

Je ne puis satisfaire mes troupes d'une si vague promesse...

La raison voudrait que vous reculiez.

Retomber sous le joug, est-ce possible ?

Je décrèterais une amnistie.

La peur et la haine sont désormais trop vives pour ne pas être, dans l'immédiat, insurmontables, non seulement chez ceux que je représente, mais tout aussi bien chez nos anciens maîtres. Revenir chez eux, se présenter à leur porte ! Par ailleurs l'amnistie sera reçue comme un chiffon de papier dans le Delta. On s'y moquera de Votre Majesté !

Alors peu importe la connaissance des causes ; il ne vous reste qu'à commander l'assaut final.

Majesté, je ne souhaite pas que cette entrevue se termine ainsi !

Nous pouvons certes poursuivre encore un moment et trouver refuge dans la parole. La réalité viendra y débusquer nos carcasses

vivantes ! Nos pensées auront été ; elles aussi mourront. Je ne puis gouverner tout un peuple contre lui-même, c'est impossible. Je vous le dis, le jour futur où personne ici ne portera plus le nom d'esclave, c'est que l'on aura inventé de nouveaux modes d'exploitation, plus efficaces, plus subtils que ceux d'aujourd'hui. Lorsqu'il sera devenu plus économique j'insiste, oui ; plus économique de vendre et d'acheter votre travail plutôt que vos personnes, alors il n'y aura plus d'esclaves. Le pouvoir n'appartiendra jamais aux petits : vous n'êtes pas propriétaire. Pardonnez-moi de vous le dire, il vous faut comprendre que vous devez mourir.

22- Akhenaton s'est levé de son trône et tous deux se sont tournés vers les hautes croisées qui dessinent sur le marbre la géométrie de la lumière.

Vous avez ma parole que je n'ai pas donné l'ordre d'attaquer par trahison !

Targui ne peut éviter de répondre par un sourire navré.

Votre Majesté a la mienne...

A l'instant même on frappe à la porte. Akhenaton presse un bouton et Imhotep lui-même se précipite vers le Roi.

Majesté, sans avoir reçu d'ordre, l'armée encercle les esclaves.

L'armée, quelle armée ?

Des unités venues de Mennéfer...

Sans ordre de moi... A qui la mort de Aï profite-t-elle ? Il est tard, il est très tard...

Majesté, je vous demande la permission de rejoindre mes troupes.

Qu'une escorte l'accompagne ainsi que ses amis. Adieu.

Ainsi, qui, par un crime, détient désormais le pouvoir ?

Osera-t-il se rendre maître de Votre Majesté ?

Quelle différence ? Ce sera peut-être à moi d'en décider, en apparence... Rejoignons le poste de commandement de ce qu'il nous reste de troupes fidèles.

23- Pendant qu'un chambellan fait ouvrir en hâte les portes devant le Roi, les premières explosions se sont transformées en un grondement continu que l'on entend déformées par les haut-parleurs. Tout le monde est à son poste, mais dans un état de tension inhabituel.

Majesté, nous les tenaillons ; depuis deux heures les blindés du nord prennent position. Nous venons d'attaquer. Je ne donne pas cher de cette racaille.

Qui ne m'a pas tenu informé ? Expliquez-moi !

Mais...Majesté...regardez les télégrammes sortis de l'imprimante...

au nom de Sa Majesté...

Sa Majesté Hérihor ? Des ordres venus du ciel ?

Majesté, Majesté, Hérihor n'a-t-il pas pris le Haut-Commandement ?

En effet, vous le dites, il l'a pris !

Seigneur, Majesté, qu'ordonne Votre Majesté ?

Revenir à vos positions défensives... ne pas vous opposer à... notre armée. Vous épargnerez les esclaves en fuite, vous les laisserez passer après les avoir désarmés.

24- Sur les écrans, les observations aériennes laissent voir les colonnes de blindés qui remontent les deux rives du fleuve et une nuée d'hélicoptères qui font courir leurs ombres sur les plis de l'eau.

Hérihor est un maître. Il a réussi ce coup d'effacer la frontière visible entre loyauté et trahison. Les corps d'armée, les États-majors lui obéissent en mon nom ; ils viennent nous libérer de ces miséreux... Qui peut comprendre une trahison qui est tellement dans l'ordre qu'elle ne saurait être prise pour ce qu'elle est ?

A condition, Majesté, qu'il respecte les formes. Il ne peut vous renverser sans que l'armée se divise. Il ne le fera donc pas.

Serai-je son otage, sa caution, sera-t-il possible de le désavouer ouvertement ?

Votre Majesté doit jouer de toute l'autorité qui lui demeure et qui lui demeurera, aussi longtemps que son pouvoir ne sera pas devenu l'ombre de lui-même.

Allons, la frontière entre un corps et son ombre n'est pas si aisée à percevoir !

25 - Votre Majesté n'y pense pas !

Qui dit et qui exécute ici, encore, s'il vous plaît ?

Je demande pardon à Votre Majesté !

Akhenaton descend de l'engin qui l'a conduit derrière les positions des unités qui défendent la capitale. La plupart des hommes n'ont jamais vu le Roi de si près et les sous-officiers à qui il demande des explications, intimidés, bredouillent.

Je souhaite que vous ayez moins peur de l'ennemi que de moi !

Seigneur !

Votre Majesté ne peut rien voir d'ici. Il faut que la troupe obéisse aveuglément à la succession des ordres, sans chercher à comprendre. La seule chose qui soit claire, c'est que dans ce nuage meurt la révolte, sous les

canons d'Hérihor. Quand même ils le voudraient, à cause de nous ces hordes ne reculeront pas.

Le roi a fait appeler une estafette.

Vous descendrez sur les arrières de l'ennemi, vous trouverez Targui et vous lui transmettez le message suivant : il peut traverser nos positions à condition de déposer les armes. Il a la parole du Roi que tout ce qui est en son pouvoir sera fait pour que les hommes soient épargnés.

Majesté, j'ai trouvé Targui grièvement blessé par un éclat d'obus. Il m'a dit : vous direz au Roi : " le déshérité de Dieu remercie, il n'est plus temps ". Il a ajouté en se tournant vers ses proches : " informez tout le monde de la proposition du Roi. Quant à moi, vous ne me bougerez pas d'ici. "

Retournons au Commandement.

Vous expédiez à Hérihor le message suivant : sa Majesté ordonne un cessez-le-feu immédiat et fait une offre de reddition aux insurgés. Vous publierez ce même communiqué auprès de tous les États-majors.

26- C'est seulement lorsque les hautes falaises sont devenues de hautes barrières violettes sous la clarté du couchant que se fait entendre l'incroyable silence. La brise remontant le fleuve nettoie lentement l'air sur la plaine, entre la ville et les premiers escarpements encore occupés par des troupes, comme si elles y avaient fait leur nid.

Les blindés qui ont arrosé de fer et de fumée le champ de bataille ne bougent plus. On voit au premier coup d'œil que l'armée, derrière l'acier, n'a guère subi de pertes, se contentant d'arroser la peste de loin. Quelques chars de première ligne, certes, éventrés, fument encore, et l'on sait que les Impurs ont disposé de ces lance-roquettes assez légers pour qu'un seul homme à pied puisse venir à bout des monstres sans yeux, tant qu'aucune de ces minuscules fusées, plus petites que le petit doigt, qui nourrissent l'air comme des rafales de pluie, ne l'a pas traversé les yeux grands ouverts. Il lâche le jouet qu'un autre ramasse tandis que, rendu invisible, il gagne la coulisse côté jardin.

27- Targui, entouré de morts, s'est soulevé avec une grimace pour contempler le carnage de ces gueux qui l'ont suivi, qu'il a suivis, qu'il n'a jamais songé à compter, mais qui jonchent la plaine jusqu'où la vue se perd. Cent mille, deux cent mille meurent ou sont morts, il ne le sait pas. Des agonisants geignent, appellent leur mère. De loin, il aperçoit une ligne de soldats qui marchent sur les corps, non, qui s'avancent, qui flottent sur les corps, est-ce cauchemar, est-ce fièvre et délire ? La crosse en l'air, ils

finissent par être plus visibles, tous les quelques pas leurs fusils frappent le sol, non, ce n'est pas un mouvement qui frappe, c'est un mouvement qui plante. Targui, levant les yeux vers le bleu immaculé du ciel déchiqueté par l'horizon, se tourne vers la clarté disparaissante, des larmes coulent de ses yeux à cause de la beauté qu'il regarde derrière les falaises noires la lueur de la forge une princesse imaginaire qui le berce sur son sein, un prince dans son sang, il a déjà sorti son revolver que, se renversant sur le dos, méprisant la douleur, il a armé, et, s'étant de nouveau redressé pour voir, revoir, emporter avec lui la splendeur du couchant, il pleure à cause de cette splendeur qui ne l'abandonne pas, il le sent, que lui n'abandonne pas non plus, il ne le veut pas, qui elle et lui sont arrachés l'un à l'autre. Lorsqu'il voit qu'il a été aperçu par les soldats qui achèvent leur besogne, il ouvre la bouche dans laquelle il introduit le canon, et tire. Il n'est déjà plus là pour sursauter à la détonation incongrue qui résonne entre les murailles comme si elle non plus ne voulait pas mourir.

28- Les fuyards, de la tête au pied de la même couleur terreuse, sur instruction d'Akhenaton, ont trouvé refuge dans l'enceinte du grand temple. Ils demeurent debout et silencieux, les uns contre les autres, se passant le pain et l'eau qu'on leur distribue. Ici et là quelques uns tombent, provoquant des conciliabules, des mouvements de leurs voisins qui se penchent sur eux et, parfois, entreprennent de les traîner tant bien que mal vers la sortie. Ce qu'ils entendent derrière la muraille, c'est un interminable défilé de blindés qui font vibrer le sol et leur rappellent vaguement des souvenirs de parades militaires, autrefois.

29- Toutes les lumières du palais sont allumées, les couloirs remplis d'officiers qui font les cent pas, discutent, se taisent, boivent du thé ou du café, grignotent, se couchent dans un coin, la veste roulée sous l'oreille.

Akhenaton est assis sur son trône et, face à lui, debout, Hérihor. Imhotep, sur le côté, lui aussi debout en bas des marches, le regarde, immobile ; le triomphateur a revêtu la grande tenue de Général en chef de toutes les armées. Le Haut-État-major, à genoux, est derrière lui.

Messieurs, celui qui vous a commandé ce... nettoyage est debout, en homme, devant le Roi. Nous vous commandons de vous mettre, vous aussi, debout. Vous avez été élevés pour l'art de la guerre. Vous n'irez pas plus avant dans la besogne à laquelle vous venez de vous livrer. Qui de vous me fera remarquer que ça n'est plus nécessaire ? Les événements récents montrent que le Double-Pays se trouve miné par un mal profond auquel la répression ne saurait porter remède. Mon serviteur Imhotep, outre ses

charges actuelles pour lesquelles il a ma confiance de longue date, présidera une commission chargée d'examiner la situation des esclaves dans le pays et d'élaborer un statut pour cette catégorie de la population. Dans le cadre de votre tâche de répression, vous devez vous en souvenir et ne pas hypothéquer ce qu'il reste de chances de paix civile. L'unité de l'État et du pays, après l'action qui s'achève aujourd'hui, est plus incertaine que jamais. Le Delta vient d'exporter l'une de ses plaies au Sud. Vous l'avez désinfectée au fer rouge... Je ne souhaite plus revenir là-dessus.

La sécession hyksos est un autre mal qui nous soucie gravement. Le Préfet Méner engage la négociation de la dernière chance : en tout état de cause, il importe maintenant de préparer à nouveaux frais la pacification du Delta. Je confie cette tâche au Général Hérihor. Vous vous poserez en libérateur et n'hésitez pas à vous livrer à des tâches d'assistance et de secours de manière à retourner l'opinion partout où vous opérez, y compris en pays à majorité hyksos. Vous combattrez la résistance armée : La résistance civile est affaire de police et de politique... Je donne la priorité à la reconquête d'Avaris, dont je fais un symbole. Nous faisons confiance au génie militaire du Général Hérihor pour vous conduire à une issue rapide.

30- Votre Majesté me fait l'honneur de sa confiance en me confirmant dans le commandement des armées. L'expérience des derniers affrontements, la puissance de l'adversaire, que Votre Majesté n'ignore pas, me font solliciter pour nos armées des moyens exceptionnels. Ce sont de nombreuses divisions supplémentaires, des milliers de blindés, de nouveaux moyens d'observation aériens qui nous manquent. Si Votre Majesté veut bien se rappeler qu'elle demeure plus que jamais sous la protection de son armée, elle peut engager ses propres troupes dans la bataille j'entends la Garde stationnée dans la capitale. Par ailleurs, j'ai conscience de la dure épreuve que traverse la noble cité du Sud, mais il est malheureux que trop de soldats aient troqué là-bas le canon contre la pioche, la truelle, le brancard. C'est une affaire de civils et de femmes ! Mais outre cela, il faut recruter et recruter encore, jusqu'au Soudan et en Lybie s'il le faut, si nous voulons vaincre. Les Hyksos sont partout, et combien puissants ! C'est l'ensemble de nos forces qu'il faut jeter dans la balance si nous voulons l'assurance d'une victoire rapide. C'est une marée d'hommes qui doit inonder le Delta mieux que la crue d'Hâpi si l'on veut éradiquer le péril hyksos. Si Votre Majesté nous donne elle-même l'ordre de combattre, sa gloire veut qu'elle nous en accorde les moyens.

Prince, nous connaissons les forces en présence. Nous savons de

quelle manière le Général Aï a reconquis Ounou et nous tenons que la victoire dans le Delta n'est pas une affaire principalement quantitative mais d'abord psychologique. Nous ne sous-estimons pas le rôle de la force : vous disposerez d'effectifs supplémentaires, nécessaires à l'occupation humaine du terrain, mais quant à notre puissance de feu, nous savons qu'elle est suffisante pour procéder à une offensive aérienne et terrestre sur Avaris. Jusqu'à preuve du contraire, nous ne croyons pas nécessaire de pressurer davantage le Haut-Pays en faveur d'armements superflus face aux Hyksos.

Je crains que Votre Majesté ne sous-estime leur force militaire !

Serais-je si mal informé ? Leur force est davantage politique. Elle réside dans la tête des gens et contre cela, des chars supplémentaires ne vous seront d'aucune utilité. Dès le début de l'offensive, Nous vous nommerons Gouverneur militaire de tout le Delta, mais ensuite il vous faudra bien glisser de l'étrier de la guerre sur le sable de la politique. Une victoire n'est jamais militaire !

Soldats, Nous vous demandons d'avoir l'humilité de le penser : une victoire est acquise le jour où la prosaïque politique retrouve ses droits. C'est ainsi.

Quant à notre sécurité personnelle, nous savons qu'elle repose sur votre loyauté. Messieurs les officiers, c'est aujourd'hui plus vrai que jamais. Elle est pour vous l'autre nom de l'honneur. En obéissant au commandant de nos armées, vous vous en souviendrez. Par suite, à l'exception de la Garde ordinaire, tous les effectifs cantonnés à l'Horizon-du-Disque rejoindront vos unités. Quant aux effectifs qui œuvrent à Ounou, c'est à mesure des besoins d'occupation qu'ils seront affectés dans le Bas-Pays et quitteront par conséquent leur mission d'assistance. En attendant, la reconstruction d'Ounou est un gage de prospérité pour tous, et par conséquent pour l'État.

Messieurs les officiers de cette grande maison qu'est le Double-Pays, Nous ne mettrons pas fin à cet entretien sans vous demander d'avoir une pensée sacrée pour le Général Aï, votre chef récemment assassiné, qui fut un exemple de loyauté. C'est la raison même pour laquelle il est mort. Ce qu'il reste, non de lui mais de son corps mortel car son double tient pour l'éternité le fléau de Mâat et, le moment venu, nous jugera tous ce qu'il reste de sa dépouille descendra demain dans le tombeau du Roi. Quand il n'y a plus rien, il reste d'avoir été fidèle.

*Ce long effort en moi vers Toi,
qui essaye de devenir une syllabe*

Livre onze

1- Hérihor, lorsque son hélicoptère est en vue d'Ouaset d'où montent des nuages de poussière, n'est encore décidé à rien.

Faites donc un tour de la ville, que j'évalue leurs destructions.

L'appareil se penche, se rapproche des quelques immeubles, intacts, qui bordent les rues du centre. Les villas du quartier résidentiel ne semblent guère non plus, vu d'en haut, avoir souffert. Mais le reste de la ville ressemble, après le passage de ces niveleuses géantes dont rien n'arrête la poussée lente, régulière, obstinée, à des terrains vagues sur lesquels flottent comme des naufragés les quelques maisons, mieux construites, qui ont résisté au séisme. Autour de la ville ont poussé des villages de toile et de tôle où la vie grouille comme naguère à l'ombre des murs de terre.

Ce qui compte, c'est que le commerce reparte au plus vite.

Le temple d'Ept-Isout, à propos duquel les plaintes d'Amonhotep avaient franchi les frontières, ne semblait pas endommagé quoique visiblement plusieurs petits bâtiments annexes se fussent effondrés. Les beaux alignements de pylônes n'avaient pas bougé. Les terrasses ne béaient en aucun endroit. Le chantier, à côté, de Rê-Aton, semblait en comparaison ne devoir jamais réaliser ses promesses, condamné à demeurer une carrière de pierre.

Voilà de la matière première bon-marché et de première qualité pour les futures reconstructions !

2- Sous l'œil des caméras et l'oreille des micros, les deux hommes s'embrassent. A l'instant même, comme jamais auparavant est-ce à cause de ce Khamsin qui couche la poussière tantôt vers le nord, tantôt vers le couchant ? accompagnant un insurmontable sentiment de mépris, l'odeur d'Amonhotep, décidément écœurante, pénètre les narines du Général en chef qui le serre plus fort, évaluant d'une pression des mains et des bras la résistance de celui dont il est venu décider s'il constituait un allié ou un danger. Le côté mou du grand prêtre suscite en lui le désir de l'écraser, mais il réprime immédiatement ce mouvement intempestif, le

mauvais : n'est-ce pas ce qui rend le maître d'Ouaset inoffensif ? Amonhotep, c'est, à peine affaibli par la catastrophe, la puissance de cette cité, qu'il faut associer, annexer, à la puissance de Mennéfer. L'élimination de ce corps moite c'est de l'héroïsme qu'il faut à une femme pour se retrouver là-dessous mais non après tout, à chacun chaussure à son pied des femmes qui sentent ne souffrent sans doute pas plus de cette odeur que les vers et les mouches sur une charogne ne serait-elle pas plus une erreur qu'une bonne affaire ? Se fournit-il en femmes qui sentent comme lui ? il n'y songe même pas, évidemment.

Hérihor esquisse l'idée que le monde est mal fait.

Mettre à sa place un militaire ? On ne fait pas ce qu'on veut ? Un militaire originaire d'ici et fidèle ? Eh bien Amonhotep, tu as la vie sauve pour l'instant.

Il le serre de plus bel, d'un serrement cette fois-ci d'amitié, avec un élan de sincérité absent au début, puis l'éloigne, en le tenant par le bras.

3- Seigneur, nos destinées se croisent, se rencontrent de nouveau dans les moments décisifs. Il est écrit que nous ne devons jamais nous séparer.

Prince, je ne puis que rendre hommage au mérite qui vous a mis à la tête de nos armées.

Je viens pour ainsi dire implorer la bénédiction d'Amon sur ce pouvoir que Sa Majesté m'a confié. Je suis loin d'attribuer cette initiative souveraine à mon mérite, mais plutôt à l'urgence et à la dureté du temps. Il fallait qu'un chef capable et incontesté refit l'unité brisée par trop d'ambitions adverses. Or je n'ai pas perdu la mémoire de nos anciennes conversations. Comme nous le pensions naguère, c'est autour d'Amon que doit être reconstituée l'unité spirituelle de ce qui, sinon, ne sera jamais un pays. Je viens faire appel à l'artisan, au seul artisan possible de l'unité de l'État, au seul qui dispose de l'autorité spirituelle nécessaire ; que, dans dix ans, on ne parle plus et qu'on n'entende plus parler du " Double-Pays " mais d'un seul, sous la paternité amonienne. Suis-je en train de rêver ou Votre Seigneurie est-elle décidée à s'emparer de cette mission historique ? Vous l'entendez assez : le prêtre de Ptah ne s'offusque pas de la claire fraternité des dieux, mais bien plutôt (il est hors de saison de le taire, nous sommes entre nous, n'est-ce pas ?) de l'abstrait et coûteux monothéisme qui vous fait peine comme à moi. Le roi s'est coupé du peuple. Son Horizon-du-Disque éloigné de tout et de tous est un symbole. Notre dernier face à face m'a donné la conviction qu'il n'attend plus que la mort. Lui-même ressemble à un tombeau vivant, comme si seul son cerveau vivait encore,

retenu pour quelque temps encore derrière ses narines. Allons, en toute franchise, loin de moi le projet d'un coup de force. Ce n'est pas nécessaire. Mais il convient, avec vous, de préparer dès celui-ci l'après-règne et de ne pas attendre plus longtemps pour travailler à la restauration de l'État. Sa Majesté m'a elle-même donné mission de reconquérir (pacifier, a-t-il dit) le Delta. Seth y retrouvera sa juste place, ni plus ni moins.

J'entends ce que vous me dites ! Vous êtes venu pour me séduire, et qui à ma place n'y serait sensible ? Cependant vous avez constaté par vous-mêmes ce que Ouaset a souffert. La reconstruction est une priorité. Vous qui venez déposer si volontiers vos armes au pied d'Amon que nos bénédictions atteignent son immensité mettez pour quelque temps des effectifs au service de la cité dont vous gagnerez la reconnaissance. Le moment venu, elle saura vous rendre ce qu'elle vous aura dû.

Des milliers d'hommes ont volé au secours d'Ouaset. Les dangers présents ne permettent non seulement pas de faire davantage, mais, sachez-le, les préparatifs de guerre de Chérek nous obligent hélas à envisager des restrictions. La mobilisation de nouvelles recrues est décidée par Sa Majesté dans tout le Royaume, mais ne vous inquiétez pas : conscient du lourd fardeau qui pèse sur le peuple, nous éviterons de recruter à Ouaset pendant la reconstruction, sauf des volontaires.

Mais sachez-le, même les militaires de Niout se consacrent actuellement à l'assistance et à la reconstruction. Nous les libèrerons dès que possible ; en attendant...

Excusez-moi de vous interrompre, Seigneur. Il y a ici le Commandement de toute l'armée de tout l'Empire. Il n'y a commandement provincial que par délégation. La capitale est là où le Haut État-major installe ses quartiers ; or ce sera bientôt, il faudra que ce soit à Avaris j'en ai reçu l'ordre avant que les Hyksos ne soient venus planter leurs étendards en haut de vos pylônes. C'est une course de vitesse qui requiert la mobilisation de toutes nos forces, sans exception.

Amonhotep, comprenant ce qu'il avait jusqu'ici évité de penser, qu'il se trouve face à son nouveau maître, a pâli, et leur embrassade lui revient à l'esprit comme un piège où, par quelque côté qu'il prenne les choses, il ne lui est pas loisible de ne pas tomber. Son armée n'était plus en effet, depuis les récentes opérations, qu'un membre de l'armée royale envers laquelle un geste d'indépendance n'était pas pensable. C'était même vrai au temps de Aï, mais Aï était resté un soldat. Le seul changement n'était pas dans la composition de l'armée et ses équilibres internes mais bien dans le seul fait qu'Hérihor avait pris le pouvoir. Que n'était-ce lui, Amonhotep, qui l'avait pris ! Le grand prêtre fut frappé par l'évidence de sa

médiocrité et conçu le mépris qui ne devait pas manquer d'habiter l'allié auquel il était contraint, muet, de se rendre.

Allons, si l'on excepte les édifices publics, la reconstruction est à l'évidence une affaire de civils ! Trop d'assistance de l'État rend les citoyens apathiques !

4- Amonhotep regardait Hérihor parler, écouter étant devenu inutile. Il attendait maintenant calmement que celui-ci mit un terme à l'entretien. Une fois seul, les commentateurs glorifiant l'historique fraternité des deux grandes cités et glosant sur l'embrassade des princes, il se sentit, somme toute, après avoir échafaudé, dans un élan de haine, complot et assassinat, rasséréné par la bonne opinion et même les louanges qui fleurissaient, tant à propos de sa gestion des affaires de Niout et de son souci de la population éprouvée, que de la mise sur un pied d'égalité des deux capitales de l'Empire, sans que la suprématie d'Hérihor fût mise en avant. Qu'aucune mention ne fût faite de l'Horizon-du-Disque et du roi qui continuait d'y régner ne le troubla qu'un instant, comme en passant. A la réflexion, quoi de mieux qu'une restauration sans coup férir, presque insensible, légale ? Hérihor réussissait ce que lui-même n'avait su entreprendre. Pourquoi, surmontant un puéril ressentiment, ne pas s'en féliciter et profiter du chemin tracé par un autre ? Le moment venu, le pouvoir n'en passerait que plus facilement de Mennefer à Niout.

Le grand prêtre toucha le bouton qui éteignait l'écran et sortit content, plus que jamais décidé à s'atteler à l'œuvre d'Amon.

5 - La disparition de Aï a produit un effet décisif ; moins que jamais Chérek n'a voulu avoir l'air de traiter. Je plains ce pauvre Méner négociant les mains vides et désarmées au nom d'un roi fantôme ! Il n'hésite plus à voir en Votre Seigneurie le véritable maître du Sud, son véritable interlocuteur par conséquent, son véritable ennemi, c'est selon.

Tu me parais donc tout indiqué pour doubler Méner et boucler cette négociation.

Seigneur, au contraire, laissons-le porter le bonnet jusqu'au bout. Vous n'en apparaissez que mieux comme le meilleur recours. Car à bref délai la question est : négocier et reconnaître la partition de l'Empire et l'indépendance d'une partie du Delta, ou vaincre.

Vaincre, l'armée ici est remontée et je n'exclus pas qu'une offensive sur Avaris se solde par un succès ; mais tout laisse à penser que réduire une résistance sporadique, insaisissable, sera ensuite notre lot, nous replongeant dans la situation antérieure, celle qui a servi les succès hyksos.

Parler de victoire dans ces conditions ne me revient pas. Faut-il alors négocier une confédération, en attendant des jours meilleurs ? La puissance hyksos, son implantation dans le Delta sont trop évidentes.

Seigneur, j'ai peur que le temps ne travaille alors contre nous.

Mon cher Aakhen, tu plaides donc pour la guerre ?

La répression ne sera plus ensuite qu'un travail de fourmi, un travail de police assez ordinaire. L'ordinaire de tous les États.

Crois-tu ?

J'ose dire à Sa Seigneurie que j'en ferai mon affaire !

Tu me fais réfléchir, et même peut-être bien fléchir ! Tu ne veux donc pas me voir quitter ma tenue d'homme de guerre ? Celle du politique a pourtant je ne sais quel charme...

Vous serez le maître de l'Empire, non de ce gros ver de terre qui commence, qui s'arrête...

Cesse, j'ai compris, n'insulte pas le Haut-Pays !

Que sera sa tête si elle n'est pas aussi celle du Delta ?

Une tête d'asticot, c'est cela que tu insinues ?

Seigneur, vous me faites dire...

Je cherchais un objecteur qui me dissuadât d'entreprendre cette guerre... Tu confirmes mon sentiment qu'il serait infiniment coûteux pour nous et pour l'Empire d'abandonner le Delta à son propre destin. Eh bien, tandis que tu donneras le change à Avaris en faisant une proposition de confédération, je prendrai ici mes dispositions pour que l'offensive soit rapide. La veille seulement de l'attaque, tu feras de nouvelles propositions justifiant ton départ pour consultations : du genre reconnaissance par les deux États de la souveraineté, quoique toute formelle et symbolique, d'Akhet-Aton. Indispensable pour la propagande ultérieure.

6 - Majesté, Hérihor me commande son tombeau.

Ah, c'est bon signe !

C'est ainsi que le prend Votre Majesté ?

Mon cher Imhotep, ayant fait l'apprentissage du pouvoir, de l'étrange fonction royale étrange parce qu'elle divinise le pouvoir et rend le roi étranger à son monde est-ce que je sais seulement combien coûte un morceau de pain ? Pourquoi faut-il donc un roi ? Serait-ce que le peuple demeure étranger à lui-même et demande une représentation de soi qui ne désigne pas autre chose que sa propre étrangeté, oui, c'est cela ; et de cela que montre la défaite et auparavant l'impuissance quotidienne du pouvoir symbolisé par la pyramide, je sais que désormais Hérihor parvenu au faite creuse sa tombe.

C'est cela qu'il vous commande ? Creusez-lui sa tombe !

C'est la pyramide d'un roi qu'il me demande de mettre en chantier !

Quoi de plus logique : il détient la réalité du pouvoir. Il entre dans l'irréel. Immortaliser son règne par autre chose que le règne même, par le signe qui demeure de ce qui ne demeure pas, nous connaissons cela, n'est-ce pas ?

Mon cher Imhotep, pardonnez-moi, il faut faire disparaître les archives de Saqqarah, que toutes les recherches et les calculs soient à refaire, que tout soit à repenser. Le temps les aurait détruites : que ce soit notre libre décision, si vous me l'accordez... Car ce ne sera pas sans votre consentement.

Votre Majesté, je l'avoue, me demande la mort de ce qui est presque mon enfant, l'œuvre de mes mains, de mon cerveau, et pourquoi au juste ?

C'est une sorte de course de vitesse qui s'engage. La disparition des plans retarderait de longs mois l'ouverture du chantier. Qui sait si l'homme durera ce temps ?

Majesté, je puis tout simplement refuser.

Que voulez-vous dire ? Refuser de consentir à ma requête ou refuser d'exécuter l'ordre d'Hérihor ? C'est votre vie-même, je le crains, qu'un tel affront exposerait...

Votre Majesté noircit les choses : de réponse dilatoire en contretemps et retardement, je puis parvenir au même résultat. Et j'ose dire que votre demande ressemble à un suicide.

Ah comme chacun, aux abois, se défend ! Qu'y a-t-il de raisonnable dans cette dispute ? Vous tenez même aux brouillons de votre œuvre...

Sans eux, comment déchiffrer l'opaque monument ?

C'est donc qu'il ne se suffit pas à lui-même ?

Est-il quelque chose ici-bas qui se suffise à soi-même ? N'est-ce pas prétendre à une existence absolue, proprement divine ? Oui je défends ma survie sans pour autant la confondre avec mon éternité. Cependant, Seigneur, que vous régnez, que vous avez des enfants, mon héritage à moi n'est pas ce que j'ai reçu, mais ce que j'ai fait... J'attache du prix à ce que je transmets à la postérité ; c'est tout ce qui me relie au genre humain et je crois que c'est très légitimement, en raison du prix que j'ai moi-même attaché à ce que j'ai reçu, et qui m'a édifié tel que je suis. Je serais fort étonné que Votre Majesté pense différemment. Par là-dessus, les contingences politiques pèsent peu...

Mon ami, vous n'épargnez donc pas ma vanité de prince et je n'occuperai pas le tombeau que vous m'avez bâti. Il me sera volé par un autre.

Majesté, qu'est-ce que le fait d'être ou de ne pas être enfermé sous un million de blocs de pierres appareillées avec science ? La main qui verse avec recueillement la libation fait la libation ; nullement le liquide qui arrose le corps, que boit la terre et qui ensuite s'évapore comme s'il n'avait pas été. La libation demeure parce que le recueillement a été.

Le crime n'est pas que le cadavre se dessèche ici plutôt que là. Il est, selon la formule des juristes, dans l'intention dolosive et moi je dis dans le mépris du sacrement, car le sacrilège ne veut pas que le signe réalise ce qu'il signifie, parce qu'il a compris qu'il ne réalise pas autre chose que ce qu'il signifie. De la même manière celui qui fait le mal par ignorance ne fait rien de mal, puisqu'il ne réalise pas ce que l'on juge à tort que son geste signifie, puisqu'il ne le signifie tout simplement pas. Au contraire la plus petite intention dolosive est sacrilège, sachant qu'elle creuse le lit du sens qui va donner sa forme au geste qui exécutera. Aussi Hérihor n'est-il pas si coupable. Sinon me demanderait-il la mise en chantier d'un tombeau neuf ? Cela ne dénote-t-il pas qu'il a l'intention de ne s'emparer ni du vôtre ni par conséquent de votre règne ?

Oui, vous avez là-dessus raison : c'est son propre règne qu'il inaugure, comme s'il avait sauté par-dessus l'usurpation ...

N'en n'a-t-il pas réussi l'économie en effet ?

Oui, et moi, comme un enfant, je ne veux pas que son tombeau copie le mien !

L'essentiel de l'archétype n'est pas dans les plans et les calculs de résistance archivés dans des mémoires sujettes au feu, mais dans la science de l'ouvrier. Il n'est donc pas davantage compréhensible que vous acceptiez que je travaille pour Hérihor.

Je l'admets. Eh bien, travaillerez-vous pour lui ?

Majesté, vous ne m'avez démis d'aucune de mes actuelles fonctions. Bien plus, vous m'avez confié la présidence d'une commission et j'informerai le Maître des armées que je ne suis pas en mesure de servir deux maîtres.

Je crains que lui ne vous démette !

Il faudrait qu'il vous passe sur le corps ou qu'il l'obtienne de vous !

N'ai-je pas déjà abdiqué à bien des égards ?

Majesté, faut-il donc revenir sur nos résolutions, et votre discours à l'État-major général, comme par-dessus la tête de celui qui

pourrait bien être l'assassin de Aï, ne signifiait-il pas votre volonté de ne pas abdiquer ?

Imhotep, je suis fatigué de lutter en vain...

Majesté ! Ce n'est pas en vain ! Je ne puis poursuivre mes tâches si votre volonté cesse de vouloir ! Vous rendrez-vous responsable non seulement de votre chute personnelle, mais de celle de votre règne ? Je ne puis croire que votre Majesté perde foi en son devoir de prince !

Mon ami, je vous remercie de me secouer. Sans vous, et sans quelques autres, si rares, je connaîtrais une solitude si profonde...

Peut-être que ni l'amitié ni l'amour ne guérissent de la solitude.

A un ami, je ferai l'aveu que la belle théorie m'abandonne. Je suis bien capable de réciter que l'essence de la solitude est ce qui me fonde comme sujet et que par conséquent la solitude est ce qui me rend positivement capable d'amour et qu'à tout le moins elle l'habite comme l'âme habite le corps. Et cependant, l'intelligence de la vérité ne l'emporte pas sur la tristesse de finir. La pudeur le plus souvent nous fait taire. La pudeur, cette politesse qui dispense l'autre de s'avouer semblable à lui-même. Il n'y a jamais loin d'un mensonge à une politesse et d'une politesse à un mensonge. Le jour de la souffrance, il faut se déshabiller devant le médecin et l'on n'a nul besoin que le médecin s'avoue malade.

Mais c'est l'âme qui est malade ! Ni la pudeur, ni la politesse ni la science ne la guérissent, mais l'aveu de l'ami à l'ami...

Nous avons beau sympathiser... Au contraire cela entretient la nostalgie d'une grâce qui fut. Ce qui demeure, c'est la tristesse de chaque instant qui est sa propre fin.

Majesté, non ce qui demeure, mais ce qui ne cesse de finir. Non ! Cela va finir !

7- Toi ma femme depuis le commencement de mon règne. Ce pauvre règne est à bout. Que ferai-je de toi ?

Aimé, ne t'ai-je pas appelé ainsi, un jour, le premier ? et je te trahirais ? Mais je ne t'ai jamais vu aussi défait ! Tu ne réagis pas ? Veux-tu que tes filles soient mariées ou vendues par ce rustre ?

Néfer, ce n'est pas un rustre. Les événements ont favorisé son ascension, et lui, par un crime, les a favorisés. Il a la faiblesse d'être un chef de guerre avant d'être un véritable prince, tel du moins que je l'entends ; j'ai eu la faiblesse de ne pas en être un, ou au contraire de l'avoir trop été, de manière trop idéale. Qu'il veuille nous renverser, est-ce certain ou non, je ne sais. Il est temps cependant de prendre des mesures.

Tout montre qu'il nous pousse dans le fossé. Te laisseras-tu

faire ? L'armée n'est-elle pas fidèle au Roi ? Du moins une partie suffisante ?

Prendrai-je la tête d'une faction ? Exposerai-je l'armée à se diviser ? Ce jeu ne saurait être le mien. Où est ma volonté ? Il faut que je te parle. Je puis te mettre à l'abri avec les enfants.

Par un autre tu laisserais signer notre fin avant l'heure ! Me veux-tu dans l'exil de ma patrie, maintenant que j'ai pris racines de toi ici ?

Mais je n'ai pas le droit d'exposer la vie des enfants, ni la tienne !

Préparons leur départ, préparons Mitani à les recevoir, mais il faudrait qu'un danger de mort nous force à la séparation.

Tu les emmènerais, n'est-ce pas ? Elles auraient besoin de toi vivante plutôt que de toi et moi morts.

Ne t'inquiète pas de cela. Leur destin n'est-il pas de se détacher de nous, après être sorties de moi. Mon destin, c'est d'être attaché à toi. C'est un lien funeste qui fait croire aux parents que leurs enfants vivent pour eux. Maintenant elles vivent... Je ne sais pour qui, pour quoi elles vivent, je ne veux pas vivre à travers elles, je veux vivre avec toi.

Mourir avec moi aussi ?

Je ne sais pas, mon aimé, je ne veux pas mourir. Je ne veux pas mourir seule. J'ai peur de moi-même si tu meurs. Je préférerais mourir la première.

Tu ne penses guère à moi dans ce que tu dis !

Je t'avoue la vérité : si le monde me croit forte, il ignore que je suis forte de toi, et sans toi que reste-t-il que j'aie à moi !

Tu es belle, et moi je suis un homme laid.

Je suis belle et j'ai aimé ton âme avant de t'aimer, tandis que toi, tu as aimé ma beauté. Je l'ai mise à l'abri de ton ombre. Et si ton ombre disparaît...

Tu as ta famille ; tu te devras aux enfants...

Tu veux donc que vivante je cesse de vivre, traînant une existence posthume ?

Vivant pour elles, tu vivras pour moi en toi : tu les élèveras dans notre mémoire.

Tu es le roi et tu te vois déjà mort !

Je me vois déjà mort parce que je suis le roi et que ma volonté défaille.

Tu avais une volonté et tu te disais serviteur d'Aton et serviteur du berceau d'Hâpi, et tu ne veux plus servir ? Entre en guerre contre l'assassin, fais justice !

En voulant la vérité, je me suis séparé des princes et du peuple.

Quel appui me reste-t-il pour démettre le chef de mes armées ? Amonhotep ? Chérek ? Il a fait du premier son vassal en restaurant Amon à la tête des dieux. Il fera s'il le faut alliance avec le second pour me faire tomber. Reste sa crainte de ce qu'il reste de loyal dans l'armée. Je puis encore, c'est vrai, le contenir par ce biais, non l'abattre.

Il a abattu Aï.

Je le crois, mais lui ne se laissera pas abattre. Aï fut trop confiant, lui non.

Alors tue-le toi-même.

8 - Ce petit bloc d'acier froid dans ma main, et le froid figera les veines d'un homme à cause d'un royaume. A l'instant même ce prince qui s'est rendu maître de la vie et de la mort, qui a mis sous ses pieds une moisson de cadavres et sous sa puissance l'Empire, ce prince parce que mon doigt aura pressé la froide petite virgule, ce prince à l'instant même, entre deux instants plus brefs que l'éclair sera réduit à l'état d'homme, les yeux immobilisés dans un regard qui ne regarde plus, les oreilles éteintes conservant pour les siècles la détonation qui les ferme, la bouche s'étant ouverte pour dire non qui serrera son non entre ses dents, et l'on videra son enveloppe creuse de tout ce qu'elle renfermait de creux tandis que des bulles monteront du fond d'Hâpi. Mâat, où est l'issue juste ? Je ne fais que passer devant les miroirs où je m'aperçois et aujourd'hui je me regarde, à cause du royaume j'ai commandé la vie et la mort selon le jeu, et j'ai ordonné des moissons de cadavres. Quelle vie ne valait pas cher et quelle vie valait cher, toutes près de s'éteindre ? Comment est-il possible qu'une allumette près de s'éteindre soit douée d'une âme souffrante ? Qu'elle soit passible, est-ce ce qui fait son prix quand le prix va à l'or et au diamant ? Hérihor doit mourir. Pourquoi pas moi ? Pourquoi être légitime vaudrait-il mieux que le devenir ? Son pouvoir le deviendrait. Serait-il un plus mauvais prince ? Et le prince fait-il le règne ? Son règne pourrait bien n'être pas plus funeste que le mien. Réformer spirituellement l'État, et l'Empire même, quelle vanité, quelle confusion ! Quelle erreur s'il faut maintenant que je ruse et tue. J'ai cru mêler habilement les pressions et la tolérance pour faire plier des âmes et les âmes ne se plient pas. Elles s'ouvrent et se ferment à l'intérieur au seul signal de l'amour. Où est-il, où passe-t-il ? N'est-il pas mort ? L'ombre ! Une ombre passe devant mes yeux. Ombre, faut-il que je tue Hérihor de ma main, car il n'y a plus personne que moi au-dessus de lui ? Et si lui seul est capable de vaincre Chérek ? Il est plus grand manœuvrier que grand soldat... Que penser ? Néfertiti n'aurait-elle pas raison ? Ouvrir mon tiroir. Avoir pris soin d'armer, tirer sans attendre,

sans parler, sans réfléchir. Le peuple applaudira, craindra, adorera celui qui sera redevenu son maître. Que cette tête trop politique commande l'armée ? Il a tué à cette fin le meilleur de mes soldats, tout cela pour prendre le pouvoir ; et le pouvoir temporiserait, parce que peut-être la volonté d'Aton le voudrait ainsi ? Rarement j'y ai vu aussi peu clair, cherchant à tâtons la raison qui me ferait agir ! Rarement j'ai si mal su vouloir ! Ou alors j'ai oublié ! Que signifie un pouvoir en état de légitime défense ? Où mon pauvre cerveau va-t-il chercher son salut ? Que mon devoir soit de gouverner aussi longtemps que de fait je détiens le pouvoir, voilà qui est clair. Que l'on puisse imputer à Hérihor l'intention de s'en emparer, c'est certain, mais est-ce un crime ? Comme s'il n'y avait pas déjà eu crime ! Et l'autre crime n'est-il pas de chercher à prendre un pouvoir qui n'est pas vacant en chassant le prince légitime ? Si j'étais autre chose que du vide quelqu'un chercherait-il à l'occuper ? Allons, maintenant c'est une question de jour et d'heure !

9 - C'est ici, Monsieur, que je l'ai embarqué ; j'ai hésité pour tout dire, il n'avait pas un sou solide ; c'est seulement sur le tard que j'ai su qui il était. Je ne l'ai pas emmené bien loin, après la sortie de la ville. En rentrant, c'est un rapporteur d'un journal, il me l'a dit le nom Mennéfer Soir c'est ça il m'a renseigné à force de me poser un tas de questions, et quand j'ai vu les informations, alors j'ai tout compris. C'était un juste, voilà ce que je peux dire.

Ce serait combien pour le même passage, pour me déposer au même endroit ?

L'étranger est-il riche ? Il n'a pas l'air pauvre. Un étranger ici ne peut pas être pauvre. Il payera pour le prophète mort. C'est plus de travail de passer un Monsieur qu'un n'importe qui. Et encore plus un Monsieur étranger qu'un quidam du coin. Ce sera ...

Le voyageur sort l'argent sans discuter et monte dans la barque qui se balance fort puis retrouve son équilibre tandis que sous la poussée de l'aviron contre la berge, elle se soulève de l'avant au-dessus du miroitement dansant du ciel et des roseaux.

10- Pourquoi cette tristesse inexplicable sur ces eaux ? Le clapotis autour de la coque, le spectacle du ciel dans l'eau et des mille petits événements qui ponctuent la moindre traversée, loin de distraire, d'amuser, de charmer le voyageur, changent la soudaine et incompréhensible tristesse en muette douleur, sans que la cause ancienne, que l'eau, sans doute elle, a ravivée, revienne à la conscience, de sorte que la beauté présente,

continuant de jouer, innocente, dans le monde, se déploie en lui, comme un souvenir dans la mémoire, et le monde devient un autre monde et le souvenir fugitif comme le rêve à l'instant de l'effort désespéré pour en retenir la cohérence qui se dissipe, balayée par le mouvement même de la conscience cherchant à le sauver du nuageux naufrage.

Fugitivement, parce que l'oubli l'emporte, réadvient l'immédiate sensation des choses, aussi semblable aux choses mêmes que la vague est connue de la coque et la coque de la vague et les cheveux du vent et le vent des cheveux, engendrant un échange de substance que tout connaît mais que l'âme, seule, reconnaît : le voyageur éprouvait bien que son corps et, progressivement, son âme, d'une manière infinitésimale mais néanmoins sensible, étaient modifiés dans leur composition sous l'influence de l'air habité par la proximité et incessamment même par le contact avec l'eau regardant Aton de tous ses yeux et que, de la même manière, il continuerait de devenir un autre aussitôt qu'il aurait remis pied à terre et se serait éloigné, ne serait-ce que de quelques pas, de l'élément liquide le plus capable d'imprégner l'air qui à son tour imprégnerait le corps jusqu'au plus profond de la poitrine, là où gît, enfermé et obstiné à frapper l'obscur enclume, l'obscur forgeron. A cet instant, sa tristesse devenue douleur s'éclaira comme si, cherchant à éclairer alentour, par accident elle s'était éclairée elle-même. Les fils se nouaient, la chaîne et la trame se tissaient, et comprendre devenait comme le seul bonheur qui survécût à ce qu'il découvrait, oubliait, redécouvrait avec derrière lui un passé chaque fois plus long, dans un présent chaque fois plus mort : que la vie était absente de sa vie à cause de l'implacable anticipation qui en était le moteur, comme est l'aviron pour le passeur.

11- Il se retourna et l'homme lui sourit.

Que vous a-t-il dit pendant la traversée ?

C'est difficile à rapporter. Il m'a bien parlé mais qu'est-ce qu'il m'a dit au juste ? Ca laisse une impression c'est tout. Il n'était pas un mendiant comme les autres. Avec lui ce n'était pas la pluie ou le beau temps. Il y a des gens, on est transformé de les voir. Ce sont des prophètes, on le sent. Au retour, j'étais comme un homme nouveau quand j'ai mis pied à terre, mais aussitôt tout s'est enfui.

A cause du journaliste ?

Oui, à cause du journaliste et de tout le reste ...

C'est pareil lorsqu'on prend une bonne résolution. On est seul au monde ce n'est pas trop difficile. On se doute que si, mais on évite d'y

trop penser. Malheureusement ensuite l'autre ne sait pas, ne comprend rien, cela désarçonne la fragile résolution.

C'est comme vous le dites.

Il faudrait pouvoir parler.

C'est parce que les paroles n'arrivent pas à se frayer un passage jusqu'à la réalité. On a honte des mots qui ne sont que des mots.

C'est qu'on n'a pas la foi !

Oui, c'est cela.

Monsieur, je vous le dis comme je le pense, vous n'êtes pas gai. Le prophète Osis avait de la bonne humeur. Je me suis senti meilleur avec lui. Avec vous on se sent ... qu'on ne peut pas s'en sortir, on se sent dans le pétrin.

Passeur, c'est comme chauffeur de taxi, vous connaissez bien les gens à force de les passer et repasser d'une rive à l'autre.

Par Mâat ! Nous arrivons. L'appontement est en vue, si c'est là que vous voulez descendre.

Oui, je termine mon pèlerinage. Je suis moins courageux qu'Osis, je n'irai pas à pied jusqu'à Ounou.

Pour mourir.

Il faut bien mourir, ce n'est pas si grave de mourir aujourd'hui plutôt que demain.

Vous avez peut-être raison en théorie, mais on ne s'y fait pas !

Eh bien, je vous souhaite longue vie. Adieu !

Merci, Monsieur, qu'Aton vous garde.

12- Cet homme et moi, nous pourrions nous faire des politesses longtemps. Il me dit merci à cause de mon argent. Il m'a fait payer le prix fort, tant mieux. Cela ne l'empêche pas d'invoquer Aton. Nous nous arrangeons avec Lui. Sinon nous mourrions, au point où en sont nos affaires. C'est malheur et bonheur qu'il soit lent à faire justice. Du point de vue d'en bas.

13- La route était déserte et brûlante, le peuple des grillons bourdonnant sur une seule note, mais lorsqu'un seul, à proximité, s'interrompait, l'oreille croyait à un silence général, puis reprenait conscience du continuum qui, de nouveau, un moment après, se laissait oublier en faveur de cette impression de silence absolu qui habite l'espace dès lors que, déserté par les humains, il renoue avec l'immémoriale familiarité du vent et de la musique des insectes et des oiseaux. L'ibis dépêche l'invisible Apopis dans les roseaux mais parce que l'interminable

rumeur s'est levée, il faut en faire une fable. Hélas ! Le plus souvent, la rumeur couvre la fable, et la musique, qui voulait faire de la rumeur une fable, échoue. L'œuvre d'art la plus sublime, celle que l'on croyait sur le point d'imposer silence à la rumeur, de la faire céder, cède sublimement à sa manière à la puissance de récupération, celle-ci en faisant une idole pour la rumeur. La rumeur n'est ni sourde ni aveugle ; elle ne tue pas au hasard.

14- La chaussée, malgré le nettoyage, gardait la trace de l'embrassement. Les herbes jaunes et les buissons alentour n'étaient plus que touffes noircies hirsutes. Le voyageur contourna la tache de mort en sautant le talus. Se retrouver les pieds sur le sol que Dieu a fait changeait le paysage. L'avenue qui s'enfonçait, tout près, dans l'ombre des palmes, le traversait comme une cicatrice rouverte. Le sentier n'est pas ce crime ; le chemin, comme la maison faite des pierres du lieu, appartient encore à la substance du paysage qu'il signe d'une horizontale griffure. Mais la route noire, cautère sur un corps supplicié, assassinat de la distance et du temps perdu.

15- Oh, sois impartial, Monsieur le Musicien ! Tu as fléchi devant les rubans d'une belle, tu n'as pas jugé bon de regarder sa peau et la racine de ses cheveux au microscope ; tu t'es bâti une science de la beauté ? Ce sont des habitudes que tu as combinées. Ici, bientôt, il faudra creuser pour retrouver la terre première ; transporté de loin et disposé sur des dalles de béton, le terreau des jardins n'accueillera-t-il pas les plus exquis paradis, les plus musicales compositions, pourvu que les propriétaires ne soient pas des gagne-petit ?

16- S'il vous plaît.
Oubliant sur le champ les ridicules songeries qui l'ont distrait, le voyageur, rappelé à soi par l'interpellation du soldat, le regarde d'un air incrédule, comme si c'était pour la première fois que son identité était contrôlée depuis son arrivée dans ce pays.

Monsieur, tous les étrangers doivent se rendre à la Préfecture. Je dois vous confisquer votre passeport.

Mais ...

Pas de protestations, c'est inutile. Vous le retrouverez à la Préfecture. Ce sont les ordres. Voici votre reçu.

Les soldats, tapotant des doigts le canon de leurs armes, manifestent sans tarder leur impatience ; le voyageur, bouleversé d'une manière si inattendue par une colère impuissante mêlée d'inquiétude cette crainte, qui s'ébauche, de l'avenir, mais dont la figure menace déjà le

présent , humilié de ce qu'on l'a dépouillé de ce carnet auquel il ne pense jamais, n'ayant plus goût à ce qui défile autour de lui, ne regardant plus rien autour de lui, se dirige à grands pas vers le centre de la ville, lorsqu'il lui vient à l'esprit qu'il aurait dû exiger qu'on le transportât là où on le contraignait d'aller. Mais aussitôt, une répulsion et peut-être une crainte inavouée lui font rejeter la perspective de la réaction de la soldatesque. Il presse de la main la poche où était logé son passeport. Son portefeuille est là, épais, compact, serviteur discret exécutant quotidiennement ses ordres, ni confisqué ni perdu ni volé. Un fugitif mouvement de joie ranime, avec son contraire encoléré, le manque. Il plonge la main dans son vêtement, espérant que ce qu'il sait absent, miraculeusement siègera comme d'habitude à sa place. Mais non. Pourtant, un sentiment d'irréalité l'empêche de se rendre à l'évidence et une nouvelle fois, il porte la main à la poitrine, tâtant l'emplacement vide. Il se sent en infraction. Il pense à Imhotep, à ce puissant appui qui lui a ouvert tant de portes partout où il a voulu aller. Il songe au touriste sans recours, au négociant apeuré privé d'influence, à l'impuissance des ambassades et des consulats dans ces circonstances (il avait déjà entendu plusieurs récits de ce genre) et plutôt que de se diriger vers la Préfecture où à n'en pas douter il lui faudra passer inutilement des heures interminables, où même, sait-on jamais, il sera arrêté, il tourne ses pas vers l'aile du palais dans laquelle réside Imhotep lorsqu'il est présent dans la capitale. La police militaire est partout aux abords des longs bâtiments et des portiques.

17- Vous avez donc pu admirer comme nous sommes bien gardés ! Vous n'ignorez plus qui exerce la réalité du pouvoir. Quant à votre passeport, je vais mettre tout en œuvre pour vous le faire restituer mais sachez qu'en raison de l'imminence des opérations de " pacification ", les étrangers sont soit expulsés, soit assignés à résidence. Désormais votre laisser-passer vous fera plutôt soupçonner d'espionnage qu'il ne vous protégera, dès lors que vous aurez affaire aux contrôles militaires. Restez avec nous, vous ne manquerez de rien.

Je ne sais que faire. Vous ne m'aviez pas caché que vous étiez proche du roi : l'image que vous m'avez donnée de lui dans une lettre était si peu anecdotique, au contraire de ce qui advient le plus souvent, que je n'ai pas vu la position politique que vous occupiez ...

Je ne vous ai pas menti. Il se trouve qu'en tant qu'architecte je suis devenu conseiller, puis j'ai gagné la confiance et même, je crois, l'amitié d'Akhenaton. Il m'a confié des charges qui dénotent, il faut bien le dire, son isolement. A-t-on jamais vu un roi si peu courtois de sa cour,

rebutant en peu d'années jusqu'à ses ministres, qui jugent aujourd'hui préférables d'administrer leurs biens privés plutôt que les affaires de l'État. Désormais ce sont des fonctionnaires, quelquefois de bons gestionnaires, qui détiennent les portefeuilles, et les princes nous opposent une sourde résistance, quand elle n'est pas ouverte, mais c'est rare, ou alors elle l'est à la manière de celle d'Hérihor, pas tout-à-fait frontale, parce que le Roi impose un respect sacré, comme un intouchable ; mais qui l'aime, qui prend fait et cause en sa faveur ? Un architecte pour vous servir, des prêtres, dont vous avez rencontré quelques spécimens, dans le peuple également quelques fidèles d'Aton, car l'on rencontre toujours des gens simples qui sont néanmoins des gens de foi, s'instruisant avec confiance des mystères comme d'autres savent tout et ont tout lu sur le règne de Djoser. C'est l'espèce de ceux qui se déplacent pour écouter des conférences dans les temples, je les appellerais des fanatiques profonds, à l'opposé de la foule qu'il est aisé de fanatiser aussitôt qu'on lui a désigné un ennemi commun ou un bouc émissaire et, car cela ne suffit pas, qu'on l'a mise à souffrir par toutes sortes de privations. Fanatiques, les premiers, parce que l'amour du Temple les possède. Bref, le roi est seul, ses fidèles sont seuls.

Oui, et moi aussi je me sens très seul dans vos rues et vos campagnes. Tout ce qui se passe dans votre pays, un jeune homme, dans l'exaltation et la fumée des bistrots, dans la chaleur des spéculations échafaudées entre amis, pourrait trouver cela passionnant. Quel merveilleux décor pour ses aventures sentimentales, le roman de sa vie ! Et moi je regarde, je trouve que tout est triste, qu'il ne se passe rien et que je passe à côté de tout. Lorsque les ombres s'allongent, que je rentre dans ma chambre avant l'heure du dîner pour noircir quelques pages de plus, pour les mêmes raisons, je crois, qui vous ont fait concevoir la formidable matérialisation des mystères qui s'élèvent, chaque jour, dans la poussière, de quelques blocs qui sont demeurés d'abord en souffrance, dans l'attente d'être soulevés jusqu'à leur destination, je crois être devenu extérieur à tout et que chacun a accompli sa journée de la même manière. Aussi ne puis-je pas juxtaposer des solitudes, cela ne fait pas un drame. A quoi bon se passionner pour les événements du monde ? Parce que le commun des mortels les subit sans en être acteur, ou si peu ? Tous sont dans l'attente, non pas du cataclysme qui bouleverserait leur existence intérieure, mais du spectacle de la guerre qui donne l'illusion d'exister parce qu'enfin quelque chose se passe dehors.

Les bêtes politiques qui font les événements, je crois qu'ils n'en sont pas passionnés, pour la raison que, les faisant, ils n'en vivent pas la représentation, mais la simple réalité.

Ne sont-ils pas des joueurs, pour qui cette distinction n'a pas cours ?

Vous avez peut-être raison ; dans ce cas, je ne les comprends pas, n'étant pas joueur dans l'âme, mais tâcheron plutôt.

Je ne suis pas sûr qu'en fin de compte la différence soit si grande. Dans une nosographie, on distingue bien la paranoïa d'autres affections de l'âme, et puis en présence du premier patient venu, qui a laissé sa volonté glisser, en quête d'un salut, de la souffrance de la distinction à la souffrance de la confusion, quel médecin de l'âme ne serait en peine, sans mentir, de distinguer celles-ci de celle-là autrement que par un ensemble commode de symptômes ?

Je ne vous suis pas jusqu'au bout ; nul n'a la prétention d'identifier quelque patient que ce soit à une maladie en soi si ce dont vous parlez est une maladie, appellation tellement douteuse et l'homme de l'art est disposé à convenir que c'est pour l'essentiel à l'aide des symptômes qu'il fabrique sa nosographie.

Je me fais mal comprendre, je n'ai rien voulu affirmer de tel, mais l'abdication de la volonté et la confusion mentale sont si répandues que je ne vois pas d'autre différence entre nos deux figurants, sinon que l'un continue de jouer pour ne pas perdre le droit de jouer, tandis que l'autre cesse de jouer pour, une fois exclu par les autres joueurs, pouvoir vraiment jouer.

Vous faites du fou un hors-la-loi ?

Une sorte d'orphelin...

Il n'a certainement pas choisi de se mettre hors filiation.

Sans doute rencontre-t-on des âmes qui ont été pour ainsi dire tuées en naissant, ou en grandissant.

Ce sont des histoires de famille.

Après la mort de ma femme voilà une question dont j'ai voulu m'enquérir : qu'arriverait-il si je faisais abstraction de la dramaturgie familiale ? Je rencontrerais la dramaturgie universelle ; j'apprendrais qu'elle serait jouée, non par des personnes, mais par des allégories, ce qui revient au même ; cela m'instruit de la face cachée des drames de famille : leur dimension cosmique, panique, car qui ne fait des histoires sinon pour tenter d'émerger dans l'univers, de trouver, non pas " la " vérité, mais " sa " vérité ?

Je perturbe l'ordre éternel et nécessaire puis, l'ayant bouleversé par mon désir, je le restaure dans un mythe dont je m'offre la représentation mais où je ne me reconnais pas. Je n'y reconnais que les autres dans ce qui est pour moi leur erreur, dans ce qui est pour eux leur

vérité.

Dans un mythe, il n'y a personne, je le sais maintenant. Que des absents.

Comme dit le poète, pour l'amour de toi nous voulons fleurir (loué sois-tu, personne). Parce qu'il n'y a personne, il y a tristesse.

Mais lorsqu'il y a Personne, il y a souffrance. Qu'est ce qui est préférable ?

Nous oublions toujours ce que nous avons appris du cercle : nous faisons le monde que nous trouvons et ce n'est pas contradictoire puisque nous trouvons cette loi : nous trouvons l'autre, nous ne le faisons pas. Solitude d'Untel parce qu'il a entrepris de se sauver soi-même au moyen des préservatifs du commerce et du commerce de la préservation. Solitude du dément qui, ne croyant plus au salut des préservatifs, se laisse confondre. Du moins fut-il un jour disposé à l'amour, puis éconduit, de sorte qu'il préfère se laisser mourir de souffrance.

Est-il quelqu'un sur la terre qui, transparent de se laisser traverser par la lumière de son autre, aime et permet à l'amour d'être cru ?

Osis, vos yeux l'ont vu : n'était-il pas de ceux-là ?

N'y a-t-il que le transparent qui perçoive la transparence ! Moi, je me suis vu opaque face à lui, c'est pourquoi, si j'ai eu le pressentiment de sa transparence, je n'ai pas su qui il était. Je ne le sais toujours pas .

N'est-elle pas suffisante, cette ignorance ?

Sans doute indique-t-elle que nous en savons toujours assez pour devenir transparents, que la question n'est pas celle du savoir, mais du retournement de l'âme par un mouvement intérieur, de sorte qu'elle se laisse désormais atteindre. Osis fut plus vulnérable que personne. Maintenant je sais ce qu'il faut savoir et je vais partir.

Pendant que nous bavardons, vous êtes donc en train de vous décider ?

Une tombe qui se devine à peine entre les herbes n'a pas connu de libations depuis des années que j'ai quitté ma patrie. Il faut que je renoue avec ce drame-là. En parler me donne grande hâte de reposer mes yeux sur la maison que j'ai quittée. Ce serait à moi de vous inviter au voyage. Mon hospitalité sera moins princière, mais ce n'est pas ce qui vous arrêterait, je pense ; c'est autre chose.

Oui, c'est autre chose. Le dessein de partir me remue, mais une invincible culpabilité le réprime et je sais que je demeurerai ici jusqu'à la fin solidaire du Roi, sans qu'un seul jour me soit accordé pendant lequel je me retirerais de ce qui me lie. Cette idée de vacance m'est intolérable. En même temps elle me montre que je n'ai pas de vie propre. De même je ne

mourrai pas de moi-même, mais parce que j'aurai été supprimé. Oh ! je ne veux pas dire à tout coup tué de main d'homme, simplement vaincu de l'extérieur et par l'extérieur.

Oui, je vous entends, mais l'extérieur nous habite.

En effet, comme la maladie. Eh bien, je meurs déjà ; cependant je refuse de m'appartenir et par conséquent, malgré votre offre, je ne m'accorderai pas la vacance qui me permettrait de me laisser métamorphoser par l'imprévisible beauté de ce que je verrais en chemin. Ici, je sillonne mon territoire, je bâtis en vue de l'inutile cercueil qui à lui seul signifiera la fusion de l'État avec l'Empire et de l'Empire avec la terre d'Hâpi et tous ses habitants.

Je crois que vous êtes devenu un ami et je ne vous verrai plus... c'est peut-être sans importance — inessentiel maintenant. Pour les mêmes raisons qui vous font demeurer et bâtir, je suis parti ; dans le tiroir que j'ai laissé, à la place où je l'ai laissé, je vais retrouver le corps noir et creux d'un stylographe que, moi encore enfant, mon père m'avait acheté avant de mourir. C'est une aurore crépusculaire qui, m'en apprenant l'origine, le remet entre mes mains. Lorsque la nuit vient, c'est un jour ; lorsque le jour vient, c'est une nuit ; lorsque la mort vient, c'est une vie en abîme, comme la vie, mieux que la vie. Je ne suis pas hors-la-loi. Je ne joue pas. Ou alors je joue un jeu qui n'est pas un jeu.

Si vous n'aimez pas, vous n'existez pas.

Ah, vous me coupez mes effets, car j'allais conclure que notre typologie était fausse...

Elle ne l'est donc pas ?

Pas autant que j'allais le penser, puisqu'on peut ne pas exister.

Je vois : vous raisonnez dans le nécessaire alors que seul est nécessaire qu'il y ait du nécessaire.

Ce que vous décrivez n'est qu'une espèce de besoin de la raison. Je pensais pour ma part à nécessaire comme synonyme d'absolu et absolu comme synonyme de seul. Seul à être ? S'il est Amour, est-il seul, est-il nécessaire, le Seul Nécessaire ?

Vous me faites dire ce que je n'avais pas pensé.

Cela ne fait rien, ce sont les mots qui nous font penser, simplement.

C'est comme s'ils contenaient en eux-mêmes toutes les pensées possibles. Et davantage que les pensées : de le dire, l'amour devient réel. Mais c'est que, silencieuse, la loi de l'amour re — garde l'amour. C'est elle, le nécessaire.

18- Il faudrait qu'avant de nous quitter nous ayons prononcé la dernière parole.

Mais qui ? Vous ? Moi ? Et puis elle nous précède. Nous serons toujours en retard.

Ce qui échappe encore de la beauté, nous ne le saurons pas ?

N'est-ce pas une cage pour l'attraper que nous construisons, vous et moi ? C'est donc qu'elle vole en liberté.

Une fois que nous savons qu'elle est l'apparition, fugitive comme tout apparaît, de l'éternité immuable, ou encore la forme sensible de la vérité intelligible et ainsi de suite, nous ne savons pas davantage pourquoi telle forme plutôt qu'une autre, de sorte que nous ne pouvons pas ne pas nous livrer derechef à l'exégèse sans fin de telle beauté, au sens de tel corps dont la beauté se rend maîtresse de notre âme, loin que nous nous en rendions maître par la pensée.

Qu'il puisse y avoir exégèse sans fin est un signe de l'infinie symphonie et sympathie des parties entre elles, l'homme de l'art n'ayant servi que d'intermédiaire, d'entremetteur entre l'infini et l'infini. N'est-ce pas en cela qu'il imite la nature ? C'est tout le contraire du laid qui est prévisible et que l'on peut réduire au moyen d'une pensée finie, parce qu'il se moque bien de l'infinité des harmoniques qui font écho, jusque dans la représentation sensible, à la vérité, autrement dit à la loi que dit le tout.

C'est la parole de Thot dont vous parlez.

C'est bien pour cela que devant la beauté, nous expérimentons l'éternité jusque dans le monde sensible.

De même que par le bien qui procède de l'amour, nous expérimentons l'éternité dans le monde des actes.

Rare amour, alors que la beauté surabonde !

Elle surabonde dans la nature, mais peu dans les œuvres humaines !

Sans doute parce qu'il y a très peu d'amour qui œuvre aux productions sensibles. Il me semble que l'amour ne suffit pas plus dans cet ordre de choses que dans celui des actes, car outre l'intention bonne, encore faut-il la puissance formelle qui maîtrise la matière première.

Cette juxtaposition me gêne : de l'amour plus de la puissance, est-il sûr que l'amour soit nécessaire dans l'addition ? Apopis n'est-il pas un grand artiste ? Nous raisonnons obstinément comme si l'art ne pouvait faire que de la beauté. L'art sans amour produit des formes qui n'ont rien à faire avec la beauté, ou qui au contraire ont affaire à elle, mais sur le mode du règlement de compte...

Je crois que votre Apopis ne fait rien mais défait. Il inspire donc

les naïfs imitateurs d'Aton que nous sommes et qui, ne résidant pas dans le monde des fins et des dernières conséquences, peuvent bien mettre en œuvre la défaite, en profitant de la couleur déjà là, de la matière sonore déjà là, que sais-je ? Et en outre de la puissance de combinaison et de la passion des combinaisons qui leur appartient génialement. L'art peut se passer de l'amour et rester possible à la porte de l'enfer, parce que les dons de Dieu sont sans repentances. On sait que la Triade continue d'aimer celui qui s'est détourné d'elle et c'est pourquoi elle persévère à le conserver pour l'éternité dans l'être, quoique éternellement il ne veuille plus que soi, niant toutes choses. Ici-bas, nous sommes tellement sujets à l'erreur que nous croyons vouloir ce que nous ne voudrions pas si nous étions éclairés, mais au Jugement, toutes choses étant dévoilées, c'est la pure intention qui prévaudra et alors nous pourrions nier en pleine lumière et le grand abîme se creusera entre eux et nous.

Si ce que vous dites est juste, Mâat nous introduira dans un univers tout entier intentionnel.

Tout entier amoureux. J'ai lu dans vos livres d'ici : " De l'Orient à l'Occident et du Nord au Midi il sera animé du souffle de Ptah ; il n'y aura plus en lui aucune passivité, car sa matière aura été convertie en puissance de réception du Souffle et elle prophétisera éternellement, prononçant la parole de Thot. "

19- Une discrète sonnerie retentit, mettant fin à ces intempestives spéculations. Imhotep se tourne vers le vidéophone dont l'écran s'est éclairé d'une lumière pâle. Il pose le doigt sur une touche et une petite tête de fonctionnaire apparaît sur l'écran.

Suite à votre intervention, votre hôte est frappé d'un arrêt d'expulsion mentionné dans son passeport. Voulez-vous que je vous le fasse apporter ?

De qui est-ce signé ?

Du Chef de la Sécurité, Aakhen.

Extraordinaire ! Lorsque Aakhen aura conquis la puissance qui est celle d'Hérihor aujourd'hui, qu'arrivera-t-il ?

Si vous jugez vain ce qui arrive, avant même d'avoir combattu, quelle est encore votre place ici ?

Aujourd'hui, vraiment, je me le demande ! Je n'ai que dégoût pour cette lutte, mais en même temps j'ai encouragé le Roi à demeurer en place et à exercer tout le pouvoir qui est le sien aussi longtemps que possible, car on ne sait jamais de quoi l'avenir est fait, n'est-ce pas ? mais surtout, Hérihor continue d'avoir besoin de la légitimité royale aussi

longtemps que son pouvoir n'est reconnu que sous elle. Si le Roi n'abdique pas dans son fort intérieur, tout demeure possible. Ici, les événements nous occupent nuit et jour, tandis qu'ils vont devenir pour vous de simples et anecdotiques souvenirs.

Ni simples ni anecdotiques, car ce qui arrive dans le monde n'est pas si étranger à notre vie intérieure. S'ils m'importent, c'est aussi à cause de vous, et leur souvenir se dessine dans le souvenir de vous.

J'en suis touché !

L'âme est-elle sans porte ni fenêtre, ou au contraire béante ? Je repars sans plus rien comprendre ni savoir. Je repars muni du paradoxe qui me fait tout percevoir incompréhensible et inconnaissable, à l'exception de ce qui nous est le plus incompréhensible et le plus inconnaissable, l'infinie simplicité d'Aton, la mathématique de l'Amour. D'un côté la limpidité céleste de celui qui est sans accident, de l'autre l'enchevêtrement sublunaire, véritablement infini lui aussi, d'un infini insaisissable autrement que dans son contraire. C'est pourquoi j'oscille sans cesse, comme dans nos conversations, entre l'édifice spéculatif construit sur l'éternité, et la description des nuages et du vent.

Vous discourez comme si la mesure qui vous frappe vous laissait indifférent.

Elle n'a pas encore atteint le centre sensible qui gouverne les émotions ! C'est lentement que je fais mienne la réalité de ce départ. Partir librement et partir forcé se confondent. Cela vaut mieux que d'être retenu en otage ! C'est à votre sujet que le coup de force m'inquiète ; c'est vous qui êtes menacé de devenir l'otage de cet homme que je ne connais pas et qui occupe tant de place dans nos entretiens.

Je vous l'ai déjà dit, peu importe maintenant que je sois supprimé. Ma durée appartenait, appartient à ce règne. Je n'ai pas de famille et par conséquent, si j'excepte mes vieux parents dont la vie s'achève, personne n'a besoin de moi.

Vous allez donc pouvoir partir ! Faire connaissance de nos mœurs barbares !

Eh bien, si la chute du Roi m'épargne, je m'exilerai un temps, comme vous ici. J'accomplirai un voyage de deuil. Parce que j'aime ce roi pas comme les autres. Lui mourra, mais pas la vérité qu'il a tenue religieusement des deux mains. Quant à l'Empire, si le Delta fait sécession, des liens irréversibles l'unissent à nous, du Haut-Pays, et nous à lui. Après tout, qu'importe si c'est lui qui conquiert le Sud, ou le Sud qui conquiert le nord ! Qu'importe ! L'ambition d'Hérihor se réalisera, de voir la capitale s'étendre d'Ounou à Mennéfer. Les ambitions personnelles se glissent dans

la nécessité et lui obéissent. Chacun sera jugé selon l'âme qu'il aura mise dans cette obéissance. Rien n'est plus odieux que le serviteur qui se croit le maître.

Est-ce que secrètement, en mettant en œuvre une application de serviteur, vous ne revendiquez pas la maîtrise et l'immortalité des dieux ?

Nous avons été faits trop ressemblants aux dieux pour ne pas désirer cette ressemblance et ne pas la ratifier de notre propre mouvement.

N'est-ce pas malheur et vanité ?

Parce que nous nous détournons de la réception ?

Vous voulez dire que l'accomplissement de l'amour, c'est de se laisser aimer ?

Sa matière aura été convertie en puissance de réception... n'est-ce pas ?

Vouloir ce qui vient car ce qui vient est un vouloir. Il n'y a pas besoin d'en comprendre davantage pour vivre et mourir. Ne pas faire obstacle.

Ce qui est dur, c'est de quitter quelqu'un avec qui l'on peut parler, que l'on entend et qui entend ce que l'on balbutie sans se dire à tout moment : voyons voir comment il va s'en tirer, voyons voir comment il va répondre. Sous le scalpel de la question, la vérité ne se dévoile pas. Lorsque l'on a compris la vanité de la défense, il ne reste plus que le silence.

Vous croyez donc que vous allez être jugé ?

Ce n'est pas ce que je crains, non, bien plutôt la solitude imminente de la parole.

Elle est déjà là, elle a toujours été là ; quelque chemin que nous empruntons il nous ramène toujours à ce même lieu suprêmement reconnaissable autant qu'il est invisible pour les yeux. Bientôt je serai en route. Je me vois déjà en route, je me détache d'ici, légèrement et avec peine. Dès demain matin, je vous ferai mes adieux, de manière à pouvoir traverser Ounou une dernière fois, longer le Mur-Blanc, imaginer la pierre immobile dans le roucoulement de l'eau, juste derrière, et ne pas faire les quelques pas qui me la feraient revoir inutilement. Cela n'ajouterait rien, tandis que mon départ me fera prendre la mesure de ce que j'ai vu et entendu. Chaque jour deviendra un départ. Je m'éloignerai, je m'éloignerai, vous deviendrez infini comme l'extrême pointe de la Pyramide.

Ce point qu'elle n'atteindra pas ! Si la dernière pierre est posée, et elle le sera, par moi ou par un autre, le point demeurera pour jamais invisible, suspendu légèrement au-dessus du sommet, au bout d'un fil tenu par une puissance. Je suis fatigué et j'attends d'être sauvé ! Vraiment je ne

construirai aucune pyramide pour Hérihor, et s'il renverse le Roi, j'obéirai à la demande que celui-ci m'a faite de détruire les dossiers techniques. L'autre sera un usurpateur pour l'éternité.

Je crois qu'il faut vous donner raison. Seuls les amoureux de la vérité retrouveront vos clefs, au lieu qu'elles soient livrées à tous.

Je ne me fais pas d'illusion : tous sauront, animés par la curiosité qui réduit la vérité à un spectacle : ceux qui ne croient plus jouissent toujours d'entendre des histoires de dieux ; ceux qui n'aiment pas continuent d'aimer le spectacle de l'amour.

C'est qu'il y a une peine cachée en eux. L'enfer dont nous parlions.

C'est bien possible, alors il faut avoir pitié de tous ?

Certainement de tous... il ne dépend pas d'un petit tas de cendre que l'usurpateur le soit pour l'éternité ou non.

Vous avez raison, cela dépend de l'éternité. Eh bien, je ne ferai pas obstacle.

20- Voulez-vous faire des adieux à celui qui est encore le souverain ?

Tout n'est-il pas dit ? J'existerai mieux dans les entretiens que vous aurez encore avec lui. La postérité ne faisant grâce qu'à peu de princes, il sera de ceux-là, sans que mon passage y soit pour rien. Et si l'urgence fait que je ne tiens aucune place dans vos conversations, cela ne changera rien à ce que je lui dois, dont j'ai recueilli la trace.

21- Le voyageur s'est levé sans hâte, après le soleil, comme un jour de congé, a déjeuné et bavardé une dernière fois avec l'architecte, a fait durer les adieux sous l'œil indifférent du chauffeur, s'est installé à l'avant pour recueillir encore des images de la terre qu'il quitte, pris d'affection pour cette voiture familière qui sillonnera encore ces paysages quand lui n'y sera plus, cherchant, au détour de la route, à retenir tantôt un escarpement, une brèche dans la falaise qui barre l'orient, tantôt l'incommensurable sérénité d'Hâpi dont pour l'instant il se laisse aller à l'impression qu'il surplombe d'une muraille d'onyx poli les têtes des palmiers et des roseaux.

22- Pourquoi s'en aller ? Pourquoi ne pas être né ici ? Pourquoi ma patrie est-elle ce que je quitte ?

L'apparition d'Héliopolis, au pied des monts entre lesquels va serpenter la voiture, est comme une gloire chaque fois nouvelle. Pourquoi s'enchanter de ces remparts roses masqués de loin en loin par des échafaudages, de ces fenêtres nombreuses comme des mystères, à l'abri des

toits vernis, des terrasses, quelquefois cachées par des palmiers si hauts qu'ils semblent avoir poussé depuis le centre du monde ? Pourquoi être ému lorsque la voiture, au lieu de prendre directement la route des montagnes, débouche de la porte du Sud dans une rue si étroite, si encombrée et grouillante d'êtres vivants qu'il est de toute évidence absurde d'y circuler à l'abri de cette boîte de fer et de verre, uniquement acceptable de s'y plonger comme dans un baptême qui inaugurerait l'universelle appartenance à la vie qui passe ? Apercevant une librairie, il demande au chauffeur de s'arrêter, de l'attendre un moment. Il regarde la poésie, la science divine. Il n'achète aucun livre, reprend sa place, passe devant le long mur blanc sans fenêtres, revoit l'endroit précis où il a rencontré Osiris.

Tantôt son cœur se met à battre, tantôt il regarde avec indifférence, égaré entre les perceptions, les souvenirs et les anticipations imminentes. Enfin il donne l'ordre au chauffeur de quitter la ville et de le conduire à destination. Il lit le nom de Naam sur un panneau indicateur.

Il ne reste plus que les étoiles et le haut plateau peuplé de fantômes pétrifiés. Ne pas s'endormir. Faire la conversation à cet homme silencieux. Les lumières de Soueis, en bas, sont maintenant visibles. Les soldats sont ceux de Sa Majesté, le temps n'existe pas, le salon et la réception de l'hôtel à l'ameublement inspiré par le voisinage du désert, sont encombrés d'uniformes qui se bousculent, et de femmes. Tenu longtemps en éveil par les bruits inconnus, qui se tissent avec ceux d'Ounou d'Ounou ou d'Héliopolis ? Quel nom va demeurer, l'emportant sur l'autre : Ounou, ou Héliopolis ? Ounou ou Héliopolis.

(...)

*Le ciel où ma nuit qui s'approche
va bientôt répandre ses ombres.*

Livre douze

1- Sans le savoir, je suis né
ensuite, je me suis absenté dans un long mur sale barrant le
bas du ciel c'est à dire un long mur sale recouvrant de son trait
barrant d'un trait la limite du ciel la limite
de la terre aussi bien la limite des deux c'est plutôt
le bord du monde qui mord sur le bord de Nout laissant dans la chair
tendre de son ventre, au dessous de l'étoile immobile, la trace de ses dents
mais sans la blesser pour creuser sa surface profonde plutôt
pour apprendre qu'existe l'épaisseur où il est
impossible de descendre comme de l'autre côté qui tourne
toujours à mesure je ne me suis pas absenté longtemps j'en
suis revenu sous forme de mémoire c'est alors que je suis
devenu j'étais celui qui était né j'étais j'étais celui
qui si vous voulez savoir Il ne faut pas
exister il faut être devenu une image pour que
vous vouliez savoir pauvre curieux des fois que
vous vous mettriez à lui ressembler l'image d'une image, mais
cette image-ci n'est pas n'importe quelle image la première venue
mais presque tout le monde l'a oublié l'a oubliée par
conséquent c'est ce qui l'a rendue méconnaissable à peine si à la fin elle
avait encore figure humaine et pourtant aucun de ses os ne
fut brisé.

2- Le lecteur, arrivant au bout de ses peines, apprendra-t-il le nom du
voyageur des livres précédents ? Il le connaît déjà, on a retrouvé,
conformément à la fiction habituelle, ce manuscrit-ci dans mes tiroirs non
pas après ma mort mais avant car je ne vais pas mourir. Ce qui commence
fini, je commence puisque je me souviens de la première fois que je me
souviens, mais je ne finis pas toi non plus lecteur si tu t'en juges
digne or je crains, oui, cela me fait de la peine, que tu veuilles finir mais tu
ne sais pas ce que tu dis tu ne sais pas davantage, moins encore si c'est

possible, ce que tu veux tu serais bien en peine de dire au
juste pourquoi tu veux ce que tu dis vouloir. L'auteur des livres qui servent
de préface au mien c'est par commodité que l'éditeur les a divisés en onze il
devait y en avoir quatorze, mais avec ou sans le mien ? Par conséquent on
les a divisés en douze en comptant le mien, qui est le seul et unique, à
cause du cycle des hautes et des basses eaux, des semailles et des moissons,
qui font quelque chose comme trois cent soixante divisés par trente le
lecteur peut faire lui-même la division, quoique l'indication du résultat eût
été beaucoup plus brève que la remarque qui lui suggère d'effectuer lui-
même l'opération, mais voilà, le résultat n'est rien sans son devenir, n'est
rien signifiant n'est pas pensé s'il n'est pas pensé et cetera, l'auteur donc
n'a pas cessé de faire appel à la volonté, particulièrement à celle du lecteur
doué de bénévolence, ce qui permet de repérer dans ces textes l'apparition
de personnes accomplissant leur propre essence ou entéléchie, mais
d'aucun personnage, ce qui est très nuisible à la vraisemblance de ces récits.

3- Les événements s'étant mis à apparaître quoique l'essence de
l'apparaître n'apparaisse pas comme autre chose que des événements, il
s'est réfugié dans le mythe, à la suite des immenses prédécesseurs qu'il s'est
donné comme patrons. Qu'il n'était pas capable de faire autrement, l'avenir
le dira probablement. Sinon l'avenir, du moins l'absence d'avenir. Après
ces quelques éclaircissements, je reprends ma lyre, je l'accorde, et je
retourne dans le récit qui m'a laissé dans la chambre d'un hôtel rempli de
soldats et d'officiers à Soueïs, en pleine nuit, à la frontière du Double-Pays
que je suis, avec une certaine tristesse, sur le point de quitter.

4- Je vais laisser la guerre, je n'ai fait aucune guerre moi qu'elle habite
qu'elle peuple comme je la vois hoquetant à la surface de la terre. Je tiens là
mon unique métaphore et j'ai disparu toutes les fois qu'elle occupait le
champ que j'ai parcouru, anonyme, les larmes aux yeux, parce que la
représentation de la souffrance des inconnus ne nécessite pas que, dans
mon for intérieur, je me contienne, tandis que la souffrance de celle qui
n'est plus, l'aimée, j'ai lutté pour ne pas mourir de ses atteintes. Elle
désirait vivre, si fort qu'il fallait fermer les yeux pour ne pas la voir mourir,
mais c'était pire, cela la faisait voir plus encore il me fallait rouvrir les yeux
pour la voir ne pas la voir mourir elle était une partie de moi
une partie de l'univers elle mourait il n'y avait rien à faire en ce temps-là
contre le sang blanc du serpent contre le berger qui l'avait prise il n'y avait
rien à faire en ce temps-là contre l'envie, aujourd'hui il n'y a rien à faire.

5- Alors j'ai décidé moi aussi de mourir un peu j'ai rangé ma lyre dans sa boîte après en avoir détendu les cordes je n'ai pas fermé à clef les portes de ma maison j'ai regardé où le soleil se couchait et j'ai pris sa direction. Plus tard j'appris que j'avais suivi Atoum qui dicte à Thot l'écriture inscrite sur les feuilles tremblantes d'Héliopolis ; mais en ce temps-là, j'étais fort ignorant. A la nuit, je retrouvais ma femme pour dormir et je lui promettais de gagner notre pain ; le matin, je tenais cette promesse, mais aussitôt que l'astre avait passé l'heure sans ombre où il faut faire l'amour pour qu'il soit fécond à coup sûr, parce que c'est l'heure où le ventre est le plus chaud, je quittais les cuisses que j'avais embrassées et parce que mon aimée détournait les yeux et même les cachait sous son bras, abandonnant sa bouche, cependant, aux baisers de l'adieu, je reprenais mon chemin en direction d'Atoum, jusqu'à sa disparition. C'est ainsi que je parvins au bord de l'océan circulaire ou pour mieux dire hémisphérique, sur lequel flotte la terre avec tous ses archipels. Mon regard embrassait l'étendue des eaux primordiales ; Certes pas toute leur étendue, mais la substance du tout était là entière dans le creux de mes mains qui offrait une libation au corps de mon aimée. J'ôtai mes vêtements et je descendis, frissonnant, dans cette peau qui épousait strictement mon corps. Elle, la primordiale, savait aimer sans avoir appris ; c'était midi. La chaleur du Disque me sécha. A l'embouchure du Tage, où il y a une ville, maintenant que j'étais mort, je m'embarquai pour l'Orient.

6- Le matin, ayant mal dormi, je me réveillai tard. Les militaires avaient quitté l'hôtel. Je supposai qu'ils y revenaient chaque soir, s'il n'y avait pas eu d'alerte. Dans les rues poussiéreuses — ce qui tenait lieu de rues —, des bazars, des magasins de souvenirs se déversaient sur les seuils. Il fallait se donner de la peine pour découvrir, mêlés à ces imitations bâclées, des témoins de la vie au désert : outres de peau, garnitures de selles, poignards, fers à marquer les bêtes. Parce qu'ils avaient été fabriqués exactement en conformité avec un usage, décorés jusque dans les parties les moins visibles, comme des chapiteaux, avec le pur désir d'une perfection dans laquelle l'artisan pourrait se contempler comme dans une anticipation de son propre accomplissement, il réalisaient des exemplaires de cette beauté que je n'avais su que rechercher abstraitement, dans des spéculations qui m'égarèrent à penser que la mise entre parenthèses des choses mêmes me conduirait plus sûrement à leur concept.

Dans ce moment, heureux de contempler, où je luttais contre la réduction, je réduisais, comprenant que sinon je serais demeuré face à la chose, sans pensée. Je sentis de ce sentiment qui unit la perception à la

conception que je réduisais la réduction à mesure que j'éprouvais davantage d'amour pour cet objet perdu sous mes yeux, dans l'imperceptible mouvement imprimé de temps à autre par un souffle d'air, et cet amour s'empara de moi de l'instrument orphelin, m'unit à lui à l'instant où je rompis avec le dessein de l'acquérir et de le posséder. Car j'étais prêt à sortir mon portefeuille et à le marchander lorsque je compris qu'il cesserait aussitôt pour moi d'appartenir à l'univers, alors que c'était précisément cette appartenance qui me donnait accès à sa beauté, même ici, dans ce bric-à-brac de bout du monde.

7- J'avais grand peur d'entrer dans le désert et de marcher, moi le voyageur occidental, dans l'éblouissement de Khépri-Rê. Ce fut un prétexte pour passer une nuit de plus à Soueïs, dans l'odeur des femmes qui circulaient dans les couloirs. La lumière de la nuit à travers les volets dessinait des raies sur le plafond, qui me faisaient oublier la vision du golfe dont je savais que, de l'autre côté, il baignait les pieds du désert tandis que son corps meurt de soif.

Mon aimée était accrochée par ses vêtements dans le magasin de souvenirs, et les courants d'air la balançaient : j'étais gêné que les boucles de fil de fer auxquels le marchand l'avait suspendue déformassent la chute de sa robe, montrant l'une de ses cuisses, inversant la courbe des épaules et lui tenant les avant-bras ballants, mais ses yeux grands ouverts me regardaient de telle sorte que je me sus aimé, ou que je le crus. Je n'osai pas la décrocher à cause du soldat qui, derrière le comptoir, me fixait ; faisant semblant de flâner, je continuai de la regarder à la dérobée, désirant toujours la rhabiller de mes mains, à cause du soldat qui, derrière, la voyait, ce qui irritait extrêmement ma jalousie. Son vêtement passant dans le couloir de l'hôtel, à la place de son visage, je ne vis qu'une ombre. Je flottais sur le golfe, ma face entre deux eaux contemplant le jardin magique que, de la surface, on ne devine pas. Qu'est-ce donc que j'aimais d'elle ? Était-ce elle-même ? Je n'échappais pas au constat que j'aimais une addition de qualités, de même que dans la soirée il n'y avait peut-être pas une femme que je n'eusse aimé, soit pour un regard — incontestablement comme le lecteur a pu s'en convaincre l'attribut le plus décisif — soit pour un timbre de voix, car d'aventure j'en avais entendu une parler et rire en passant devant moi accompagnée d'un domestique, soit pour une boucle de cheveux, sans parler de tous les détails du corps qui, instantanément, font écho à une attente qui, informulée jusqu'à présent, se révèle appartenir à ma constitution reliée anonymement à l'univers. Par conséquent, je n'aimais pas ces femmes, je désirais, non savoir qui elles étaient, mais les

posséder tout entières seulement par le fil furtif qui me reliait à elles sans qu'elles s'en doutassent. Mieux valait renoncer aussi vite qu'elles apparaissaient et disparaissaient ; en vérité aucune satisfaction n'aurait pu combler à la même vitesse le mouvement de l'imagination, de sorte qu'il n'y avait là nul renoncement, mais au contraire une suprême complaisance. N'avais-je pas choisi de les aimer toutes en les laissant chaque fois s'éloigner, en arrêtant mon regard sur la seule, l'aimée, l'unique ? Aussi n'était-ce pas elle que j'aimais, pas mon aimée, pas mon unique, mais toutes les autres en elles ? Dans son cou d'autres cous, sur ses lèvres, d'autres lèvres, à la racine de ses cheveux d'autres chevelures ? Ne l'avais-je pas aimée, plus qu'aucune autre, à cause de tous les attributs féminins que j'avais reconnus en elle et qui avaient résonné, un à un, en moi, à mesure que je m'étais approché d'elle et qu'elle s'était laissée approcher pourquoi ?

Ce que nous avions fait de cet amour devenu unique, c'est ce qui l'avait rendu unique. Qu'il le fût devenu, cela ne supprimait pas son origine, l'obscur et innocente séduction qui fait que la beauté ne sera jamais pensable qu'au féminin, matérielle. La beauté d'Aton ! Il la recevait, en apparaissant, du regard rougissant de l'Aurore.

Vers quelle naissance faisais-je donc retour ? Vers quelle invisible conception ? Vers quelle immémoriale conjonction d'amour ? Prends garde que la rencontre ne prenne corps loin de ton dit ! Je me souviens de l'avertissement du pilote. J'étais devenu savant de ce qui s'était passé, je n'en savais pas plus et j'étais déjà le même que je suis.

8- Malheureusement, le matin, en tendant une joue sous le rasoir que j'avais l'intention de laisser en partant, je me trouvai les yeux caves (ce n'était pas la première fois), la grimace cadavérique, vieux. C'était fini. Je serais bien demeuré ici, sans bouger, désirant faiblement, toute nouveauté appartenant sans remède au passé où je n'avais pas su en jouir au moment où j'en jouissais, et dans lequel avait échoué, pour y mourir, jusqu'à la nostalgie dans laquelle la nouveauté, une fois née, était venue habiter. Parce que j'étais mort, je ne sentais plus ; parce que je ne sentais plus je ne souffrais plus. En sortant, je vis une jeune fille qui me parut encore une enfant. Je ralentis imperceptiblement le pas je ne voulais pas succomber à l'immobilité je voulais faire en sorte qu'elle s'éloignât de moi, me quittât, fût, de cette manière, pour moi, eût été ; fût perdue si j'avais osé je me serais arrêté comme s'arrêta mon cœur de battre tellement elle était belle. Combien de fois avais-je fait mourir ce qui naissait ? Parce que donner suite eût été faire mourir ce qui naissait alors je laissais filer et regardais la belle

image s'évanouir dans son destin propre. Était-ce que je faisais mourir tout ce que je touchais ? Était-ce que toucher faisait mourir ? Comme on apprend une chose terrible je l'avais appris et je renonçais l'une après l'autre à toutes mes vies possibles pour n'en garder qu'une, la seule réelle, car n'est réel que ce qui est unique entre la naissance unique et la mort unique. Était-ce mon aimée que j'aimais, ou mon sacrifice ? La beauté de la belle enfant était aussi incompréhensible que jamais, me surplombant divinement.

Je remontai dans ma chambre. Dans mon portefeuille dont je vidais consciencieusement le contenu pour en refaire l'inventaire, je trouvai une photographie de mon aimée à l'âge de la belle jeune fille. La scrutant, je lui trouvais une beauté tout aussi magique. Laquelle était le miroir sans tain à travers lequel je voyais l'autre ? Il n'y a pas de doute que j'attribuais à l'image la jeune substance de chair entrevue tout à l'heure, mais non moins que la figure fugitive servait de révélateur le mot choisi par la technique convenait merveilleusement pour me faire apercevoir, dans le rectangle aux bords élimés que je scrutai comme jamais auparavant, jusqu'au grain de la peau, l'insaisissable beauté de celle unique que j'aimai et dont je croyais avoir été aimé ; l'abîme entre sa beauté, aujourd'hui morte, et l'histoire qu'elle avait partagé avec moi, m'apparut immense, infranchissable, l'amour l'irréalité même. Je relevai le nez de la photographie. J'étais remonté dans ma chambre pour ranger les quelques affaires que je voulais conserver. Le passage de blindés faisait trembler le sol et la maison. Ces hommes ne feraient pas la guerre s'ils avaient atteint l'inatteignable réalité logée dans le lieu de leurs étreintes. Parce que ce lieu, à moins qu'il n'exprime plus que sa propre désaffection et désertion, n'est jamais si peu désirable qu'il en perde toute figure, il n'est jamais sans quelque beauté et il arrive qu'étant tout près de n'être rien d'autre que ce qu'il est, il apparaisse comme apparut la pleine de grâce. Mais le plus souvent, après avoir évacué le lieu, il n'y avait plus qu'à faire exploser la terre-mère, et pour cela s'acharner sur le double, le frère qui opposait un barrage de feu, car pour chacun la terre désirée est devant, c'est à dire derrière le double, sous l'œil concupiscent de la femelle qui n'aura jamais ce qu'elle a parce qu'elle est elle aussi son propre ailleurs. Le grondement était devenu si puissant qu'il déplaçait en les faisant vibrer tous les objets qui se trouvaient sur la table la photographie rejoignait le portefeuille à moins que ce ne fût le contraire, qu'est-ce que l'imagination va chercher ?

9- Dans le pays que je quittais pour toujours, elle avait mis à son service un peuple entier et parmi ce peuple, un troupeau d'esclaves. De

quel fragment chacun avait-il survécu, du rêve sans lequel il n'eût même pas été, n'œuvrant à rien qui ne le dépassât : un peuple. La loi étant que rien ne se comprend soi-même, l'infini est compris dans le fini et il y a du devenir. Ce genre d'abstraction n'était-il pas déplacé ? De quoi rendait-il raison au juste ? De quoi, de qui fallait-il encore rendre raison avant de partir ? Devenir suffisait. Rien par conséquent ne démontrait la nécessité d'une volonté principielle. Je n'avais, dans mon incertitude, pas plus de raison de partir que de rester, mais j'étais dans la contrainte de devenir et partir ressemblait davantage à devenir. Mais demeurer deviendrait. Dieu ! Je me hâtai de parcourir du regard cette chambre indifférente, ouverts la porte, la refermai derrière moi à clef, descendis l'escalier qui m'apparut familier et accueillant. Après que le réceptionniste eut encaissé mon argent, j'eus de la peine en voyant ma clef orpheline accrochée au tableau, dans l'attente désormais d'un autre, étranger et sans amour. Qu'en sais-tu ? Oui c'est vrai je n'en sais rien. A la gare routière, je montai dans l'autocar pour Silé. Dès cet instant, je ne fus plus en Égypte. Le pays auquel je me croyais attaché d'une manière irréversible, à la vitesse d'un coucher de soleil redevenait étranger, ne conservant de lien avec moi que la clef de la chambre d'hôtel de laquelle la femme de ménage avait sans doute déjà fait disparaître pour les revendre ou les donner à son mari les objets de toilette et les vêtements que j'y avais abandonnés. Cette impression d'avoir quitté le pays parce que j'étais suspendu de quelques pieds au-dessus de son sol s'estompa tandis que les paysages se succédaient derrière les vitres pas merveilleusement propres. Les lacs amers étaient bordés d'une croûte de sel. Je fus surpris des concentrations de troupes à Silé. J'entendis parler de la reconquête du Delta. Passé le poste-frontière, ce que j'avais voulu sans savoir si je le désirais arriva : j'étais face au désert, non, j'étais face au ruban sombre de la route de l'orient avec le désert à ma gauche et le désert à ma droite. Tenant mon sac par-dessus l'épaule, je me mis à marcher.

10- Chaque pas me libérait de tout ce que j'avais vécu ; je parcourais de longues distances en fermant les yeux que je rouvrais seulement lorsque mes pieds éprouvaient la sensation que je quittais la route et j'étais surpris d'avoir dévié. J'en avais des preuves évidentes puisque je ne me retrouvais pas à l'endroit que j'avais imaginé atteindre à l'instant où j'avais fermé les yeux, et que le paysage avait changé autrement que prévu. C'était donc qu'à l'aide de la vue, je corrigeais sans cesse la marche de mon corps qui ne savait pas aller droit tout seul. Je m'appliquais plusieurs fois à le corriger, mais le résultat ne fut pas concluant. J'en arrivais à dévier volontairement à l'opposé de ma pente naturelle mais je me fatiguai rapidement de cette

entreprise. Je me fatiguais tout simplement, tant il faisait chaud et j'avais soif. L'eau dont je m'étais privé jusqu'ici était maintenant chaude et je jugeais sévèrement cette prévoyance qui m'en avait privé lorsqu'elle était encore fraîche ou, du moins, seulement tiède. Si quelqu'un passait, j'allais consentir à lui faire signe de s'arrêter. Je n'étais pas inquiet, sachant que des caravanes de camions, de temps en temps, empruntaient cette route. Mais peut-être pas aux heures les plus chaudes du jour ? Maintenant qu'elle était chaude comme l'heure qu'il (je n'avais plus de montre) devait être, j'avais moins de scrupules à économiser l'eau, tandis que mon désir de la boire augmentait. Ma gorge, à mesure que le temps passait, se desséchait, acceptait mieux qu'elle fût chaude. Ce fut une douloureuse jouissance lorsque j'en bus les dernières gouttes, renversant longuement la tête en arrière et tapant d'une main sur le corps léger transparent verdâtre à l'intérieur duquel s'agrippaient les dernières gouttes. Je pensai jeter la bouteille mais ensuite qu'il serait plus utile de la garder, puisque je finirais bien par trouver une source, un puits, une fontaine. Conformément à l'image du désert qui n'est là que pour cacher un paradis dont je réfléchis qu'il prendrait plutôt la forme poussiéreuse d'un douar de parpaings et de béton, d'un alignement d'épiceries et de buvettes qui vendraient de la limonade et de l'eau minérale, des biscuits d'une marque étrangère fabriqués sans licence et qu'il faudrait payer dans une autre monnaie mais quelle monnaie au juste pour l'instant je supposais qu'ils accepteraient mes dernières livres. De quelle incertaine souveraineté relèveraient ces territoires ? La monnaie de référence serait un indice mais ne prouverait rien, tôt ou tard il faudrait que j'aie me faire comprendre d'un employé de banque ne parlant pas trois mots de grec, langue insupportable et envahissante mais comment ne pas admettre la commodité d'une langue commune ? Un jour ce serait le germain, ou une autre qui n'existait pas encore. Seul ce qui domine peut être commun. La langue du conquérant ou du prince, les marchands, les premiers, l'apprennent. Je fus heureux d'avoir été distrait de la sorte. Combien de pas avais-je parcourus machinalement, depuis le moment où j'avais envisagé de jeter la bouteille vide ? J'avais pu oublier ma soif et l'insupportable chaleur qui me faisait garder la tête enturbannée dans un chèche dont les derniers tours reposaient sur les épaules, s'incurvant sous le menton et entre les deux omoplates, d'une couleur beige tout à fait semblable à celle du sable et des pierres alentour. Je pourrais m'arrêter et m'allonger un moment sur le dos entre les pierres beiges, ma tête serait une pierre de plus, la face protégée, sous des épaisseurs de laine, de l'ardeur du soleil ; me remettre en marche serait plus dur. Pourquoi continuer à marcher plutôt que m'arrêter,

attendre le premier camion qui voudrait bien me laisser monter dans sa cabine il y aurait une bouteille d'eau je finirais bien par oser en demander une gorgée, expliquant que la mienne était vide que j'étais disposé à en acheter une pleine à la première occasion le chauffeur connaissant la route me fournirait une foule de renseignements sur la terre promise, de lui-même il me proposerait certainement de son eau, à quoi bon faire un pas de plus dans ce désert et ce vide la terre du côté de Tell el Gamma doit être rouge cela ne m'aurait pas coûté une fortune de prendre un avion pour Tyr j'y serais déjà et j'attendrais tranquillement de m'embarquer c'est un endroit civilisé où on trouve des banques où l'on peut être en règle s'il n'y a pas de règle on n'est pas pour autant en infraction sans doute, mais il faut être au fait des us et coutumes il faut savoir payer d'une autre manière inconnue qu'il faut apprendre. Sans doute ai-je peur d'apprendre. En Égypte j'ai appris en demeurant constamment à l'abri de mes visas et sauf-conduits peut-être que je n'ai rien appris. De fait dans ce pays dont seulement l'image est mystérieuse comme toutes les images de tous les lieux tout de même il doit bien y avoir des lieux plus mystérieux que d'autres l'Égypte justement les Carpates c'est à cause des légendes que l'on raconte ce sont des images qui sont plus mystérieuses que d'autres, les Montagnes de la Lune, Khounsou le redoutablement pâle qui les garde, ce qui émerveille la mémoire instantanée celle qui fait descendre dans un autre passé que le sien je n'ai pas vécu. Dans ce pays je n'ai pas vécu je n'ai pas appris à vivre à quoi étais-je donc venu m'initier ? A la science des mystères ? Les mystères ne se regardent pas ne se contemplent pas, ils sont pour ceux de la grande épreuve, qui ont blanchi leur robe dans le sang du Juste. Ce n'est pas l'heure de reprendre la question de la justification. Où est ma foi ? Où sont mes œuvres ? Une colline m'apparut au loin dans la direction où j'allais, une colline qui changeait plus vite que n'allait mon pas, une colline, fallait-il conclure, d'air chargé de sable. Ici, pas le moindre vent mais là-bas sans doute s'était-il levé, s'il venait jusqu'à moi il achèverait de me dessécher je me voyais sec, comme les viandes et les légumes déshydratés que l'on vend prêts à être consommés à condition d'y ajouter la quantité d'eau indiquée sur le sachet. Il faudrait certainement plusieurs bouteilles d'eau pour me réhydrater le corps sec au fond d'une cave creusée dans la pierre j'en avais vu un en chien de fusil au British Museum les dents les cheveux tout y était les ongles un reste de pagne sur les reins je ne me souviens plus trouvé dans les sables de l'Égypte un esclave en fuite un début de roman qui tourne court il ne suffit pas d'inventer une circonstance pour nouer un récit mais pourquoi pas de fil en aiguille s'il fallait franchir cette colline les éléments pour atteindre la terre promise les

éléments les quatre éléments l'air et la terre le sec le feu étaient passés par là mais l'eau que signifiait qu'ils l'eussent blanchie dans le sang il fallait que le sang fût le mariage de l'eau et du feu et alors le sang du Juste était le Souffle vivant en lui et lui ne baptiserait pas soufflerait sur eux mais ensuite il leur dirait de baptiser dans l'eau et l'eau sur laquelle il aurait soufflé serait son sang et ils descendraient dans cette eau mourant mis en pièces comme lui dépecés si les autres avaient pu manger sa chair ils ne croyaient pas si bien désirer la plaine couverte d'ossements les ossements étaient blancs mais les sépulcres personne n'était plus là pour les blanchir personne ne pouvait plus se blanchir soi-même non plus on ne voyait plus ce qui pouvait être espéré la troisième vertu, la classée seconde c'était plus fort que moi s'il y avait quelque chose à espérer, cela ne dépendrait pas de moi le camionneur qui voudrait bien s'arrêter je n'aurais pas besoin de le prier il verrait bien de lui-même que j'aurais soif ; ce qui dépendait de moi ? J'étais là au bord de cette route, dépassant des cailloux les uns après les autres. C'était bien moi qui m'étais mis dans ce désert c'était cela mon œuvre conclusion pas de quoi se sauver, pas de quoi être sauvé non plus. L'espérance portant sur le salut il fallait bien que la foi fût la première puisqu'elle s'adressait à l'auteur du salut. Non, elle était fournie par l'époux, le père, le chauffeur, selon. Je pouvais encore croire, non, espérer que mes oreilles percevaient loin derrière moi le bourdonnement du moteur qui sauve parce que j'avais la certitude qu'un jour il passerait mais passerait-il avant que je fusse en chien de fusil dans une cuve du Museum Départemental d'Archéologie Égyptienne ? Cela avait dépendu de moi, est-ce que ma présence ici dépendait encore de moi ? Ce qui n'en dépendait plus, c'était d'en sortir. Comment avoir foi en quelqu'un qui ne s'était pas encore manifesté à l'horizon ou même un peu plus près ? L'espérance, suspendue, prenait la première place. Avais-je donné ma foi, avais-je, de ce fait, donné espérance, car telles sont les œuvres ? Or les œuvres sont comme le lieu où advient ce qu'elles signifient, premières. Puisqu'il me fallait donc remonter des œuvres à la foi, je piétinais dans mes œuvres, dans mon désœuvrement, si je ne renonçais pas à me les attribuer, si, dans le moment-même, je ne les accomplissais pas comme une grâce. Je marche en ayant soif j'attends le train de camions car je suppose qu'il n'est pas prudent pour ces galions, ces péniches plutôt de faire la traversée en solitaire. Je voulais bien renoncer à m'attribuer mes œuvres, leur fantôme, pourvu qu'un s'arrêtât. Mais, entraînés les uns par les autres, consentiraient-ils à s'arrêter pour un simple humain debout sur un caillou de la couleur beige de l'écharpe qui lui enveloppe la tête et laisse ignorer sa race ? Un humain simplement humain, dépouillé de l'ultime vanité de

sa race. Par sympathie générique, celle que tu sauvegardes à la guerre lorsque tu ramasses un ennemi hors de combat ? Le pourraient-ils seulement, poussés par l'inertie du train ? Il fallait espérer qu'ils n'étaient pas solidaires à ce point, conservaient encore les distances, possédaient un reste d'individualité je me souviens de celui qui avait dit : beau comme un camion. Il en possédait, de fait, quelques uns en miniature. Qu'allais-je faire s'il en arrivait en sens inverse ? Oserais-je lui faire signe pour un peu d'eau ? Vraiment je n'étais pas quelqu'un d'ici et je faisais bien de rentrer chez moi j'ouvrirais la porte, des voisins de derrière les rideaux m'auraient aperçu reconnu, commentant l'événement minuscule tout de même le veuf était de retour l'aède le déclamateur le fou tout de même il faut être un peu fou avoir un petit grain non ? pour déclamer les strophes nationales non ? pour écrire inventer des strophes qui sortent de la tête déjà tout de même déclamateur public qu'on voit dans le petit écran, ce n'est pas donné à tout le monde ce n'est pas sérieux mais il faut le faire déjà le petit grain il faut l'avoir au moins un petit et un plus gros pour ensuite donc je pénétrerais pas à pas depuis mon entrée dans le paysage natal jusqu'au seuil et, plus que jamais du seuil à la vieille marche intérieure et aux carreaux décollés et à l'odeur laissée retrouvée du bois du papier des tissus vivants les yeux fermés capable de retrouver chaque objet à sa place non la cruche où est-elle oui en cherchant je la retrouve je retrouve sa place je me souviens ce qui prouve que j'avais oublié si j'ai oublié cela qu'est-ce que j'ai oublié ou pas ? Je pénétrerais la familière nouveauté au vrai dans ma mémoire c'est elle qui se retrouverait émue, oui littéralement émue par le nouveau passé que je ramènerais à la maison et qui, de nouveau, de presque encore présent, deviendrait de plus en plus du passé, de moins en moins, peut-être cela je ne le savais pas au juste, mon passé, à mesure que mon passé plus ancien reprendrait le dessus, en même temps qu'à reculons il descendrait dans le plus que passé. Si je ne devais être que le spectateur indifférent de mon émotion ? Cependant il me fallait rentrer, me répéter qu'il me fallait mourir mais ce qui est juste, c'est de laisser creuser sa tombe à d'autres. C'est la moindre des ruses de la vanité, la moindre des humilités je ne vous imposerai pas mon tombeau édifiez-le si vous m'avez aimé assez, si je me suis assez fait aimer. L'humilité est-ce qu'elle serait atteignable en creusant creusant cette caillasse beige cette monstrueuse immensité maudite. Alors ils ont parlé non d'une terre désirée mais promise. Il était au milieu d'eux sans doute et il l'a lancée envoyée au devant en avant il faut croire comme on avait naguère envoyé des éclaireurs dont on serait depuis sans nouvelle aussi faut-il poursuivre ce qui peut-être n'est plus ni devant nulle part sans le savoir je piétierais sa tombe bientôt serait

derrière ce que je continuerais de croire devant, mais plus loin, plus au nord avec l'orient à ma droite.

n- Mon regard cherchant le nord ou l'orient ou quelque chose entre le nord et l'orient vit que l'apparition avait disparu, le nuage la colline la montagne de poussière c'était comme s'il n'y en avait jamais eu. Le relief monotone n'était pas pour autant inexistant. De faibles ondulations servaient de patrie à des millions de cailloux, dont quelques hordes avaient été entraînées au creux des pentes par le ravinement qui, plus certainement, les avait mises à nu, entraînant plus bas, pas beaucoup plus bas, tout ce qui était sable et poussière. Vu leur couleur, Tell el Gamma était loin. Là bas, l'oxyde de fer leur donnerait la couleur du feu de la brique certains soirs c'est la couleur des derniers nuages ensanglantés par le soleil. Ai-je passé l'âge des allégories ou au contraire il n'y a pas d'âge je vis filer entre les pierres un long lézard beige et je pensai immédiatement au nom d'Apopis et il fallait que le soleil portât un nom les jours de la semaine en portaient bien un. Son nom n'était-il pas Soleil ? Car si l'on disait un soleil, c'était par figure dont j'ai oublié le nom du genre synecdoque ce que je savais c'est qu'il m'écrasait la tête et qu'en marchant je contribuais à faire circuler le sang qui s'épaississait dans mes veines comme dans ma bouche. Cela faisait-il si longtemps que je marchais ? Comment pouvais-je avoir eu le temps de me dessécher autrement qu'en imagination ? Mais mon expérience du désert était nulle j'avais entendu dire qu'on pouvait y mourir en quelques heures c'était peu croyable. Deux jours me paraissaient nécessaires, les bédouins du désert boivent du thé très sucré non en raison d'un savoir, mais d'une connaissance qui est expérience réfléchie, transmise, accumulée, déposée en couches ; est-il nécessaire de savoir qu'en raison d'une espèce d'homéostasie, il ne faut pas chercher à faire baisser la température intérieure, mais au contraire la différence. La première idée est donc la mauvaise, la paradoxale la bonne. Je me récitais la distinction entre savoir et connaissance, rappelant dans mon exposé que le savoir implique une théorisation distinguons également si vous le voulez bien je recherche votre approbation mais elle ne change rien au fond, je recherche donc à la produire en l'invoquant science et savoir ne serait-ce pas le même rapport qui lie désir et promesse tel que je produisais la promesse qui produirait la terre que je proposerais aussi à mon désir ? Combien de temps n'ai-je pas déjà consacré, à l'abri d'un toit et assuré du boire et du manger, à retourner comme un gant, dans un sens comme dans l'autre, cette objection ? Elle était dite nodale puisque la transcendantalité du Je qu'elle suppose peut aussi bien (d'où l'antinomie) être interprétée

comme constitutive que (l'alternative n'étant pas exclusive) comme une transcendantalité fondatrice. Est-ce que je désire parce qu'il y a l'altérité de la promesse, ou y a-t-il de la promesse parce que je désire ? Mais d'où vient que je désire ? Sur mon lit de mort, continuerai-je à spéculer de la sorte, comme un adolescent demeuré, à jamais errant dans le labyrinthe de la raison critique ?

12- Les mois que je venais de vivre n'étaient donc pas une fiction ? Je me souviens de celui qui avait déclaré que la dialectique appartenait au genre de la fiction. A l'époque je n'aurais pas renoncé à trouver accès à la vérité dans la théorie : dans la spéculation s'accomplissait l'esprit et même, davantage que l'esprit dans sa substantialité, la conscience, ma conscience, ma réflexivité singulière à moi en personne ; ensuite, après que j'eus appris que l'amour était davantage que l'amour, sans que cela pût être conclu spéculativement, je ne vis plus dans la thèse précédente qu'un moment, celui dans lequel j'avais substantialisé, face à ma personne, l'essence du vrai ; je sais maintenant qu'elle (cette essence) est, substantiellement, personne, digne, non seulement de savoir, non seulement de connaissance, mais d'amour. Je le savais, soit que je demeurasse immobile, le regard fixe et la langue paralysée, soit que je tendisse comme un maladroit mal en point la main vers elle, le pied droit s'avançant à ce moment-là dans l'éternité, faisant l'expérience qu'il m'était infiniment plus difficile d'aimer qui j'aimais que tout autre car la tendance à s'accorder et à s'unir à l'univers dans toutes ses parties, tant celles qui sont constituées de plusieurs éléments que d'un seul, était mise à l'épreuve de la singularité nue et là, il n'y avait plus aucun moyen de généraliser. Le désir de soi était le lieu prédestiné et providentiel de l'amour et non plus unilatéralement son contraire. Tant qu'il demeure son contraire, le diable le cultive, mais le jour où j'en compris la vérité, lui s'ingénia à l'éteindre. Voilà pourquoi je ne me suis mêlé de rien, pratiquant seulement une compassion éloignée et m'attirant l'estime de quelques uns parmi les intelligents, mais point celle d'Osiris, je crois. C'est l'indice que la vérité, c'était Lui. Que je l'aie rencontré, si peu que ce soit, est le miracle. Il n'y a plus lieu d'en réclamer, ni même d'en demander aucun autre. Thamos, Thamos, tu sais que les oracles vont se taire et il n'y aura plus d'autre miracle ni oracle que celui-ci. Ne suis-je pas en train de tenter une réconciliation avec ma solitude et mon retrait en les déposant là, devant, comme des offrandes pour me préserver ?

13- Mes jambes sont de plomb et il ne faut pas que je m'arrête, si je rencontre une pierre de la bonne taille et de la bonne forme et bien située

pour attendre je ne m'arrêterai pas cependant pourquoi user mes forces, pourquoi ne pas essayer le repos s'il ne passe plus personne, c'est peut-être que la frontière vient d'être fermée je n'ai pas de radio pour écouter les nouvelles. Je n'ai plus rien je n'ai pas une pierre à moi ici je me suis dépouillé pour me rassembler et me retrouver avec moi-même je rassemble du vide voilà le résultat. La peur (mauvaise conseillère) de me perdre, voilà ce qui m'a guidé ; maintenant que j'ai quitté Imhotep le taciturne et Akhenaton l'inquiétude vivante ils avaient peur à ma place et j'ai visité leur peur et l'empire de leur peur maintenant j'ai peur moi-même j'ai peur tout seul j'ai peur de mourir ce n'est plus la narration de rien tout de même je ne vais pas mourir bêtement dans ce désert je n'ai pas besoin de cette crainte-là pour avoir peur de mourir. Ce que je ne veux pas, c'est mourir maintenant il y aura un maintenant où je mourrai et je n'en voudrai pas, si j'en veux il faut que je veuille celui-ci. Je ne sais que vouloir ? Non, je sais seulement parler de vouloir ; je veux vouloir mais ne parviens pas à vouloir, ne voulant rien, craignant tellement de donner, d'avoir vraiment quelqu'un en face de moi. Ce n'est pas que j'aie adopté une forme convenable, bien élevée, de schizophrénie, non, ma maladie, la maladie commune, est d'être né : de moi-même je ne puis vouloir ce que je veux et je dois demander de vouloir comme une grâce. Il y a à côté de moi un silence qui parle, une parole qui se tait, que je ne la retienne pas mais l'annonce, c'est ce qui donne la joie de mourir. S'il n'y a pas cette joie-là, comment y en aurait-il d'autre ?

14- C'était presque le soir et je n'entendais pas les oies sauvages de ma patrie, celle qui, à ce que je croyais, avaient bercé mes hivers. Ici, hiver inconnu. Mon ombre qui avançait à la même vitesse que moi se projetait désormais sur le bord irrégulier de la route, à ma droite. Je faisais faire à la paroi intérieure de mes lèvres une gymnastique, et à ma langue une exploration appliquée du voile du palais, récompensées par une humidité pâteuse et disparaissante ; mon front qui se contractait, mes yeux clignant pour voir plus loin, espérer puis désespérer davantage, je les sentais se plisser comme un parchemin, se froisser comme un papier, et en effet, lorsque je passai la main sur une joue, cela me fit songer que l'on aurait pu y écrire, soit un autre, soit moi-même, difficilement, en contrôlant mon geste dans un miroir, ce qui devait demander un long entraînement préalable que je n'aurais pas le temps de mener à bien avant d'être mort mais qu'importait, il me suffisait de m'imaginer la figure couverte d'écriture, et, de proche en proche, le cou, le pavillon des oreilles, le corps tout entier à la fin, à l'exception des régions irrémédiablement naturelles et même

sauvages, pileuses et transpirant à la besogne, effaçant l'encre sous un brouillard de sueur et de nuit. Mais la barbe jusque sur le mort ne se mettrait-elle pas de la partie, rendant indéchiffrable les écritures, tandis que le crâne avouerait avec le temps sa vacuité ? A mesure que le beau symbole se dissolvait, il fallait renoncer à être déchiffré – désir le plus vain, le plus compréhensible, le plus pathétique qui soit : déchiffrer la machine à déchiffrer, l'anti-machine se connaissant elle-même assez mal pour produire ce qu'elle n'avait pas été faite pour produire. C'était sur le front, et en rouge, et au creux de la main que la faute était inscrite ; elle n'avait pas besoin pour cela d'avoir été écrite, torturés méandres des veines et artères : tel était l'effet de la force et vertu première (la connaissance de soi) qu'elle se faisait elle-même et de soi-même désirer ; tant il fallait comprendre que le fruit désiré ne pouvait, faisant acquérir la connaissance à celui qui, ne la possédant pas, l'avait néanmoins reçue, que lui faire perdre, non pas la connaissance, mais le don de cette connaissance. Se donner à soi-même la connaissance, pourquoi était-ce se donner la mort ? C'était bien parce qu'il y avait là, à l'œuvre, de la volonté qui, en commençant à se vouloir soi-même, s'administrerait sa fin. De même qu'il n'y a point de volonté sans entendement, ce qui passe au dire de l'École pour évident, à l'inverse est inconcevable un entendement qui ne serait en aucune manière volonté de ce qu'il concevrait. Et même : plus il est entendement, plus il est volonté. Je n'entends rien la contorsion de l'ombre sur les pierres me précède plus que tout à l'heure dans ma distraction je ne l'ai pas vue grandir si la nuit vient j'aurai froid, sensation incompréhensible tombera-t-il une rosée que je pourrai boire en appuyant mes lèvres sur les pierres ? Les pierres rougissantes et ombrantes il est derrière moi celui que je désirais voir naître sans répétition. J'avais tellement soif. Il fallait que mon désir fût complètement inadéquat ! N'est-ce pas moi que je désire voir naître, pas au sens où je serais le spectateur de ma propre naissance, mais parce que je n'échappe pas à l'usage de cet auxiliaire-ci, appelé par le duel du désir et de son objet jeté là en travers de l'inspection du désir et plus que pour ainsi dire produit par lui ?

r5- Or donc désirant naître, faut-il que je descende dans la nuit jusqu'à l'aurore si elle vient, si elle n'est pas étrangère à mon sort, tournant le dos à celui dont je viens qui meurt, sans parole, moi le dos tourné ? Que mes talons poursuivent l'ombre, cherchant ne parvenant pas à la piétiner je ne lui veux aucun mal mais la rattraper seulement, parce qu'elle est déjà où je voudrais être et donc maintenant je vais à reculons, scrutant le point où se rejoignent les bords de la route noire peinte de langues de sable.

Je ne veux pas encore voir, je sais que j'y vais être contraint, le lac de feu débordant du ciboire au-dessus duquel est exposé le sacrement circulaire, pain de feu, feu de sang, sang d'Esprit car tel est le nom du Souffle. Mon talon gauche heurte une pierre et je rectifie ma route. Au bout aussi loin que je puis voir je ne vois rien, aucune fumée ni poussière ni petit fantôme noir annonceur d'un peu d'eau. Progresser à reculons ne fait qu'aiguiser mon désir de voir apparaître un sauveur je ferme les yeux je les rouvre ils rencontrent l'hostie non rompue. Je vois je crois voir ce point insignifiant, il n'y a pas de point insignifiant le point est le commencement de la signification, l'index de la trace, la désignation de l'auteur. C'est beaucoup plus fatigant de marcher à reculons je ne pourrai pas longtemps, je me détournerai du signe qui ne vient pas du feu qui étire les ombres. Je les abandonne devant moi, nombreux comme les cailloux du désert, tandis que je recule. Que choisir maintenant qui me détermine et me détourne ? La fatigue et la peine ne suffisent donc pas, que je cherche à faire ratifier mon impulsion par l'univers ? Eh bien lorsque le disque aura rejoint par un point les lacs et les collines et les rivières qu'il a lui-même embrasés, alors je me retournerai – ce sera le moment que j'attends, où s'accomplira l'alliance. Je sais qu'il y aura un signe et ce signe, aujourd'hui, je dis de quoi il est le signe. C'est ainsi que fut nouée l'alliance de l'arc-en-ciel et aujourd'hui de la Triade se communiquant aux éléments qu'elle crée. Car les créer et leur insuffler son ordre qui est leur ordre, c'est tout un, de sorte qu'il n'y a pas deux lois mais une, la Parole même. Moi je recule devant l'ordre miraculeusement parfait et mon talon bute et rencontre l'abîme de son incompréhensibilité.

r6- Tandis que le disque touche à la plaine suspendue incandescente entre les couches d'air bleu, ma bouche oublie pour peu de temps sa sécheresse, mon corps de se défendre contre sa fin. Jamais personne n'a vu le soleil passer devant un nuage. Toujours derrière. C'est qu'il est plus éloigné, en raison de sa grandeur, de tout ce qui existe de plus éloigné, du pâle Khounsou, et des étoiles mêmes, sans doute : il les efface toutes. Aucune ne survit à sa lumière. Car elles sont chacune le visage d'un ange tandis que lui figure ce qui ne peut être figuré mais prend figure afin que l'âme soit comblée par l'abîme que l'image creuse pour toujours en elle, faisant de son inachèvement éternel son extatique perfection. Sans le vouloir – mais ne l'avais-je pas voulu auparavant ? – je me suis retourné l'horizon ne secrète plus de lumière mais prononce à voix encore très basse les promesses de la nuit à venir. Parvenir ! Je presse le pas – ce n'est pas économiser mes forces qui convient, car trop vouloir s'épargner, c'est

périr ; non, il ne faut pas avancer, marcher, courir s'il le faut, non, non, ne pas céder à l'affolement, marcher raisonnablement, même la nuit, toute la nuit, mettre la nuit à profit, la nuit qui ne brûle pas ne dessèche pas je suis sur une route il n'y en a pas d'autre ainsi je puis mourir de soif peut-être mais non pas me perdre. Qui ne peut trouver qu'il n'a pas encore fait son temps ?

17- Moi je retrouve la route sous mes pieds avance plus vite que moi, je vois le paysage à droite et à gauche qui s'enfuit me laisse, ne vais-je pas tomber ? Je n'ai pas d'autre solution que courir, me mettre à courir, et dans ma tête enturbannée je ne voudrais pas, au contraire je voudrais, je ne sais pas dans quelle direction, mais je voudrais reculer à tout prix et au contraire la route me fait courir. Le comparatiste se trompe, les mythes ne sont pas premiers, les événements sont premiers, et s'ils ont contenu en eux la puissance des mythes, c'est qu'ils ont été vécus avec esprit et intelligence de ce qu'ils signifieraient, pleins de sens comme des rites. Le geste premier comme un geste natal, l'acte comme un sacrement. Aussi la légende donne-t-elle matière au mythe, dans le mouvement de sa propre fondation. Pourquoi courir a-t-il fait naître en moi cette pensée ? Aucun geste d'Osis qui n'ait été un signe. C'est l'incrédulité qui postule l'insignifiance et je suis incrédule et j'engendre l'insignifiance jusque dans mes rêves. Qui a vu un événement inerte, attendant d'être interprété alors qu'il est de soi interprétation ? Je ne veux pas, parce que je ne parviens pas à vouloir, mais ce désert à droite et à gauche de moi et cette route sous mes pieds veulent ce que je ne sais pas vouloir parce que je suis malade d'une maladie mortelle qui est de ne pas vouloir mourir. Route posée sur le désert, de qui exerces-tu le vouloir en me forçant à courir ? Tu veux me faire mourir, c'est clair ! N'est-ce pas moi-même qui l'ai voulu ? Je voulais seulement faire une expérience, avoir un aperçu sans conséquence, je ne voulais pas ce malheur. Ce malheur ? Cette mauvaise heure ?

18- En viendrais-je à me parler à moi-même, comme les vieux rompus à la solitude, qui ont trouvé cette issue pour se tenir compagnie à eux-mêmes, ne pas devenir fous, par cela même qui les fait passer pour fous ? Faut-il voir le paysage de souffrance qui habite leur âme ? Pourtant je ne souffre pas et je me parle à moi-même ? Est-ce que je souffre ou non ? Boire, je l'ai désiré davantage lorsque j'avais moins soif. Je la ressentais davantage et maintenant peut-être que mon cerveau peu à peu s'anesthésie et que la mort va être douce comme une disparition insensible dans un paysage. Atteindre l'horizon que seuls d'autres, seuls, ont atteint, n'est-ce pas

enviable ? A quoi bon une dernière narration, à quoi bon intriguer davantage, à quoi bon te distraire, lecteur qui tombe sur ces lignes à la recherche d'un passage intéressant ? Le passage intéressant, c'est entre deux murailles de sable et de pierres qu'il passe, étroit comme le ruban noir semblable de bout en bout à lui-même et quand je dis de bout en bout, c'est façon de parler car ni d'un côté ni de l'autre je n'en vois le bout, quoique je sache avec certitude que cet ouvrage des Ponts-et-Chaussées ne conduise nullement nulle part, ni ne vienne de nulle part. Cependant, lecteur compatissant qui veut bien te prêter quelques instants encore à la solitude de ce désert, tu peux évaluer combien ce constat ne change rien à ma situation ni à la tienne, car fais un peu le bilan : ta vie a-t-elle été un roman ? Les excellents romans qui devaient être écrits ne l'ont-ils pas déjà été ? Ne les as-tu pas lus ? Un de plus ? Renonce à être compulsif, fais un effort ! Tu n'en as plus pour longtemps si tu as été assez rusé pour commencer par la fin, par presque la fin. On ne peut jamais vraiment commencer complètement par la fin. Tu as voulu t'épargner une épreuve ? Je prédis que tu as eu tort, qu'un regret lancinant te poursuivra, aussi longtemps que tu n'auras pas repris la boîte par le dessus, où, après avoir soulevé le couvercle, tu ne lis ni "longtemps" ni "toujours", mais la joyeuse citation, changée en écoute retenue et morne, des survivants des Dix mille. C'est cela qui aura tué l'élan de ma prose : la retenue. Quand ai-je, essoufflé, cessé de courir ? C'est parce que mon souffle s'apaise, que l'énergie nécessaire à la course revient, que je prends conscience de la distraction, en l'espèce et comme toujours des lâches spéculations auxquelles je me suis livré, qui m'ont fait cesser de courir si machinalement que je n'ai même pas eu, je crois, à l'oublier. Je m'attache aux événements les plus microscopiques, à la recherche de la limite inférieure du sens, ou de la limite supérieure de l'insignifiance. Renversant ce que je croyais avoir appris de plus solide, l'expérience subjective, s'étendant sur le paysage comme une flaque d'huile sous un moteur en panne, me fait de proche en proche appréhender toutes choses, jusqu'aux plus grandes, comme insignifiantes, et cela de mon propre fait, car à mesure, c'est la révélation que tout le réel, jusqu'aux plus petites choses, me fait signe, qui se constitue de proche en proche comme une évidence, indépendamment de la maladie dont je souffre avec mon temps. Tout est vrai ; voilà ce que tous ne savent pas ; pour le savoir il faut vivre et sentir d'outre-tombe, être né d'un autre monde et vivre aujourd'hui dans celui-ci qui ne se comprend pas soi-même, tout en obéissant aveuglément à la logique mortelle de son devenir-monde qui est son ne-plus-être-soi et son devenir-son-propre-passé, à mesure que s'exténue la férocité du jeune âge, celle qui fait histoire

et engendre la substance de la nostalgie.

19- C'est dans la nostalgie que je suis devenu le contemporain de tous les siècles et que je n'adhère plus à aucune conquête. Je cherche à m'expliquer ma retenue, non seulement comme un accident personnel, mais comme la forme universelle de mon rapport à l'objet-monde fini, comme l'envers du respect dû à des sujets, sans pour autant trouver ici l'analogie recherchée, éclairante. Les montres d'autrefois, mécaniques, attendaient d'être remontées. Aujourd'hui, plus que jamais depuis que nous avons fait en sorte qu'il marche tout seul, automatiquement, le temps nous échappe et nous gouverne. Le signe d'une plus grande maîtrise signifie plus purement la servitude que nous percevons moins que jamais. Ce monde de signes, pourquoi ne le comprenons-nous plus comme un monde de signes mais simplement comme un monde ? Pourquoi ne voyons-nous plus qu'il ne demande pas seulement à être connu dans un savoir, mais interprété ? Maintenant que de soit je vais périr, je sais qu'Hermès contient toutes choses. Ne l'ai-je pas appris là où j'étais venu pour l'apprendre ? Ce que j'ai véritablement appris c'est qu'il faisait Un avec la relation qui l'unissait au Principe, et j'ai appris aussi le Nom de cette relation et que ce nom était le Nom de l'Un. Ainsi, je n'ai pas appris quelque chose d'extérieur à moi-même, mais j'ai appris de quel acte provenait ma substance et j'en suis dépossédé et mon esprit se tient à l'écart de moi et pour la retenue attentive et morne qui anticipe toutes les extases la différence est devenue comme nulle entre être-là et n'être-pas-là. Toutes ? Reste mourir dont je ne sais presque rien. Voilà de quoi ranimer l'espérance. Mourir, être sauvé, pas seulement être délivré de cet être-là, mais souffrir d'une vraie violence qui m'arrache à moi-même, me fasse sortir de moi-même, non pas de telle sorte que désormais je me tiendrais en dehors de moi-même, ce moi demeurant dans sa condition, mais au contraire me fasse me rejoindre arraché à moi-même. En celui seul en qui je suis je puis me rejoindre, me joignant à lui. N'est-ce pas d'Osiris que je tiens cette vérité claire et inaccessible comme le ciel en plein jour : la foi en lui comme l'espérance du salut sont des relations dont moi je me retire ? N'est-ce pas là ma retenue ? Ne me faut-il pas courir sans crainte en vue d'une fin sans retenue ?

20- Aimée, intercède, remets mon âme entre Ses mains ! Et si l'espérance n'était pas objective, mais une ruse de la retenue ? Aussi longtemps que c'est moi, je n'ai pas la foi et il faut cette violence que je meure et que je sois dépouillé de l'espérance et qu'elle ne fabrique pas la

foi mais renaisse d'elle. Il faut qu'elle meure ! Mais non, ce n'est pas à moi de dire cela, ce n'est pas mon affaire ! Jusqu'où va la ruse de la retenue ? Au contraire que j'espère en désespérant et que je désespère sans désespérer et que je ne sache plus, ne sachant plus ce qui convient, rendu impuissant à calculer.

21- Le petit royaume violet suspendu fait au soleil trois couronnes. Violet, or traversé par la lumière, je reste retourné, les pas suspendus comme le nuage d'or certainement merveilleux à habiter comme un hôte de passage il ne faut pas que les belles choses m'appartiennent. Ainsi échappent-elles à ma mesure et conservent-elles la leur dans la contemplation. Prière de les rendre à l'univers. Rien là-bas qui vienne du pays de Ptah, pas la moindre poussière d'espérance et si à la disparition du soleil une brise soulève quelque nuage de sable, je devrai savoir que c'est un phénomène, rien de plus. Un phénomène naturel, une application de la loi. Je le sais, quoique j'ignore tout de la thermodynamique mais quelle importance puisque je sais que la loi fonctionne très bien dans quelques cerveaux ici et là même peut-être dans un coin de désert et en d'autres endroits où je ne suis pas et en fin de compte partout, que j'y sois ou non.

22- Après que le dernier promeneur s'en est retourné, les ondes nées à l'autre extrémité de la mer et peut-être même de l'Océan primordial ne cessent pas de déferler sur la grève dans un bruissement blanc, de ce blanc toujours un peu sale que l'on obtient par le mélange de toutes les couleurs, non de ce blanc abstrait que l'on appelle pur et que l'on fait avec de la lumière. A moins que ce blanc-là n'existe pas ? Si pur signifie sans mélange, ce qui est par excellence mélange n'est jamais pur. Je marchais avec enthousiasme, presque avec allégresse, je ne sentais plus la fatigue et mon ombre était devenue si peu distincte que je l'oubliai. Je fis un dernier effort pour essayer de l'identifier au milieu de toutes les autres qui étaient devenues l'ombre, et même l'obscurité, quand elle eut complètement disparu, de même que derrière moi le dieu du jour avait disparu. Je ne sentais plus la soif mais la faim, ce qui me parut un signe encourageant. Si elle réclamait sa nourriture, c'était que la machine continuait de fonctionner et même réclamait de pouvoir fonctionner. Je ressentais avec plaisir ce creux au corps qui pour survivre ne faisait plus appel qu'à sa propre ressource, s'usant soi-même, devenant plus léger et plus transparent, nettoyé de toute substance étrangère, à l'exception de la légère et transparente, par l'incessante inspiration et expiration qui faisait entrer et sortir la formule du ciel de ma poitrine. Alors que durant la journée je

n'avais pu imaginer sans désespoir qu'une telle catastrophe pût m'arriver, il fait nuit, je n'entends ni ne vois personne venir, aucune lumière humaine nulle part, seule Nout, je suis belle puisque je suis noire, tu étais noire tu avais été belle maintenant ton sein avait servi et porté à terme une tripotée de dieux tu t'étais arrondie comme une coquille pour qu'ils se blottissent au creux de ton ventre et tendissent les mains et les lèvres pour aspirer le lait de tes seins que tu ne laissais pas caresser sans frémir, maintenant qu'il te rappelaient l'amour, et l'amour l'avidité de la vie neuve et intacte. Maintenant qu'ils se sont détournés de toi pour caresser d'autres seins et d'autres plis secrets, toi tu te souviens. La nuit est sans lune qui la fasse pâlir, et les étoiles suffisent pour deviner le tracé uniforme de la route, le faible relief du terrain à droite et à gauche, or plutôt que de fixer sur le ruban noir mes pupilles dilatées, il suffit que mes pieds me renseignent et j'avance, la tête penchée en arrière, dans l'attente que quelque chose de vivant se manifeste du côté des astres. Scruter la nuit dans l'attente des météores, ce n'est pas un jeu, mais à quoi il convient d'initier les enfants à qui est accordée, enfin, la permission de veiller, car si les aérolithes passent pour des êtres vivants, c'est parce qu'ils sont des voyageurs et connaissent l'inconnu. Ils brûlent de témoigner. Ils sont des âmes. Il faut être très fatigué et privé de vivre privé de toi pour en arriver à oublier le ciel étoilé. Je suis délivré parce que je n'ai pas choisi de me trouver ici à cette heure, je n'ai pas choisi l'heure. Si maintenant un camion survenait quelle imprudence ! Ne risquerait-il pas une attaque de brigands, de pirates naviguant à travers le désert d'un puits connu à un autre. Moi je n'en connais aucun et je ne crois pas que cette route conduise à un puits. Elle n'est pas faite pour cela. Ceux qui connaissent les puits ne la fréquentent pas. J'imagine même qu'ils la traversent, la coupent avec répugnance, à moins qu'elle ne les fasse rêver de dômes d'or, de remparts de briques de ruelles ruisselant de tout ce qui est désirable et en premier de femmes si nombreuses qu'un amant habile pourrait les tisser pour en faire un tapis, un lit de chair vivante sur lequel recevoir ses préférées. Sous sa tente ? non ! Dans un palais d'or et de jaspes posé sur le désert ? non ! Au sein d'une cité grouillant d'esclaves nus et d'eunuques sous les palmes des jardins et les jets d'eau et de tourterelles.

23- Je ne suis que si peu différent du pirate du désert en train de rêver ! Lui existe, moi je l'invente. J'apprends par la suite qu'il existe et moi je l'ai inventé je ne l'ai pas inventé. Moi, est-ce que j'ai existé pendant tout ce temps ? J'ai rêvé son rêve et moi aussi j'ai existé tout comme lui et je dois sentir mauvais comme lui quoique maintenant tout mon corps soit sec, mais

lui accroupi auprès d'un réchaud qui projette sur sa figure l'ombre d'une vilaine bouilloire cabossée mais la petite chanson de l'eau qui fredonne c'est le moment, c'est le moment ! réjouit plus encore que le thé qui va brûler le fond du ventre le second verre sera le meilleur et la femme en boira. Elle a beau désirer, elle est trop soumise pour se rendre désirable comme celles à la ville qui font le cinéma contre le prix d'un bon dîner. Quelle putain si elle faisait ça ! Pourtant elle suffit pour mettre en branle l'onde des reins contre reins : chacun se tourne, s'enroule autour de sa déception, jusqu'au matin d'un nouvel oubli. Comme un miracle un trait d'argent apparaît disparaît mais très vite il eût fallu avoir la tête déjà tournée vers là-bas désormais j'avancerai en tenant mon regard dans cette direction, très conscient cependant de l'improbabilité d'une redite.

24- Le ciel ne se répète pas ? Je présume d'après mes souvenirs d'école combien doit être grande la différence entre le ciel apparent et la géométrie des trajectoires célestes. C'est en vain que mes yeux errent semblables à deux petites planètes à la recherche d'un impossible point de fuite sur lequel je pourrais me fixer et où je pourrais concentrer l'univers, d'où je pourrais voir venir toutes les étoiles filantes de la nuit. Le cou me fait mal je ramène la tête en avant non loin dans le fossé qui borde la route, une tache sombre et circulaire jure je m'approche, de loin elle jure davantage par sa forme inconnue des pierres et du sable mais à mesure je devine sa couleur et lorsque j'en suis tout près je vois qu'elle est rouge. Une bassine en plastique. Fendue. A Héliopolis, une toute semblable avait été jetée au coin d'une palissade. En m'approchant à une certaine distance sachant l'égalité entre les angles formés par la surface et les rayons incidents et réfléchis, j'y vis l'image renversée d'une fenêtre avec ses rideaux de dentelles. Les rideaux étaient rouges, le cadre était rouge, les reflets de lumière dans la vitre étaient rouges. Elle dansait. C'est qu'il y avait, au fond, un peu d'eau. De nouveau la soif. Mon pas s'est ralenti, je voudrais dormir, les pieds me pèsent. Mais si j'ai la bouche épaisse et pâteuse, je ne pourrai pas m'endormir : j'avais cru avec enthousiasme ne pas avoir sommeil, pouvoir profiter de la nuit pour marcher sans peine et sans effort : si je lutte contre lui s'en ira-t-il, comme s'en va dans son va-et-vient la faim et la soif, la faim plus que la soif, car la sensation de soif est moins périodique, plus permanente, rythmée plutôt par l'oubli, la distraction qui fait disparaître la peine sous l'action machinale des perceptions et des fantaisies de l'imagination. Presque en face de moi, un peu sur la gauche cependant, sans avoir à lever beaucoup la tête, l'étoile

polaire et autour je vois bien que la roue des autres a tourné. Est-ce le corps de Nout tout entier autour de son centre ? Est-ce donc qu'il a un centre ? Comme un idiot je me penche pour voir si moi aussi j'ai un centre. Tous les corps ont bien un centre mais généralement invisible. Même s'il est invisible, le mouvement de tout le corps autour de son centre peut, quant à lui, être visible. Pourquoi le corps de Nout, tout noir qu'il est, ne serait-il pas transparent, et l'étoile fixe logée dans sa profondeur, en son centre ? Qu'importe si je pouvais plonger au centre de Nout ou descendre au centre de la terre ! Serait-ce grandiose ? N'est-ce pas avec l'imagination que je voyagerais et même m'extasiant d'avoir accès au mystère utérin. Accès ? Nul accès tant qu'il n'est pas sujet vivant qui s'émeut d'accueillir. Je sais à marcher sur cette route il ne se passe plus rien. N'as-tu pas le sentiment d'une usure qui grandit et à mesure qu'elle grandit grandit ton malaise ton malaise s'il en venait à coïncider avec le mien, c'en serait fait, fini. Tu n'en as plus pour longtemps c'est terrible de savoir : plus pour longtemps, mais combien de temps, ça, ne pas le savoir, de sorte que ce temps fini indéfini, tu peux le subdiviser aussi longtemps qu'il dure, le rendant aussi long que possible d'autant plus long temps que temps plus vide d'événements, inatteignable par ceux du monde, peuplé par la bousculade bavarde et silencieuse de ceux du dedans. Quelle lutte alors pour faire attention, non pas pour que le corps fasse attention aux autres corps, mais pour que l'esprit fasse attention aux autres esprits qui se signalent incessamment dans les corps ceci est mon corps tu n'as pas été capable de veiller une heure avec moi. Il ne faut pas que je m'endorme par distraction. Au lieu de chercher à éviter la souffrance l'attente, mieux vaut que je veille et que la souffrance, faisant irruption, me tienne en vie, comme l'entend la tirade baroque. Le génie des plus grands fait intervenir la puissance de la mémoire, la rapidité de l'intelligence, mais cela seul ne fait que les bons universitaires. Il faut encore avoir rencontré la mort sous l'un de ses innombrables déguisements puisque tout lui est sujet car sans la fin quel projet ? L'inscription dans la durée, la saisie, la mise en forme du temps qui va finir, la lutte à mort avec les pierres le verre le cristal les peaux tendues les troncs creux les terres brûlées les eaux boueuses et non loin les limpides, les vents à différentes heures, les batailles les princes les mères assassinant leurs enfants dans leurs bras les combinaisons les mélanges, rien que le sauvage la toison sombre, rien qui soit déjà dans les livres. Je marche, je marche, j'avance, merveilleuse distraction qui distrait mes jambes d'elles-mêmes. Trouverai-je avant de mourir la règle du pronom réfléchi ? Car que signifie l'usage ? Même l'usage spontané est intelligent, obéissant par intelligence à la règle immanente, parce que la règle est de

l'esprit et que l'usage aussi est de l'esprit. Pourtant je ne cesse d'hésiter, de voir que l'usage est le trouble de la règle et que ce trouble est la rançon de la création continuée remise à l'âme tournée vers soi, sur le tissu des autres âmes.

25- A l'est une pâle lueur permet de discerner la ligne de l'horizon, s'élargit, s'impose, cède à une lisière lumineuse argentée. Khounsou apparaît, s'élève au centre d'un halo qui accroche au passage des troupeaux moutonnant fantomatiques. Les étoiles pâlisent et le ventre de Nout belle noire se décolore. Khounsou se tient suspendu, inventant de nouvelles ombres opposées à celles du jour, à moins que ne les invente pour se préserver de l'œil livide le secret des pierres.

Car l'astre aujourd'hui est très blanc, mal inspiré pour faire alliance avec l'opacité minérale du désert. Il s'en va derrière ma tempe droite. J'oublie que je marche, quelquefois je m'en souviens. Je n'avance pas vite mais je ne m'arrête plus mon mouvement est devenu régulier machinal c'est une manière de ne pas succomber, de ne pas abdiquer non plus, de maintenir l'équilibre entre l'âme et la machine, l'âme qui découragerait bien la machine, la machine qui envoie des signaux à l'âme et maintenant peut-être qui n'émet plus rien, ou bien une fois pour toutes le même signal, jusqu'à ce que tout s'arrête. L'air est sec aucune rosée, aucune humidité ne se dépose nulle part, ou alors je ne sais pas la deviner je ne sais pas la trouver, où ? au sommet d'une montagne qui n'existe pas, d'un mont Horeb que je frapperais d'un bâton ? je n'ai pas de bâton. Mon sac sur l'épaule, tantôt sur l'une tantôt sur l'autre, je voudrais le jeter, n'avoir plus rien du tout, être délivré, ma maison d'autres l'occuperont, elle les occupera, chacun son tour d'errer en demeurant, non ? Je fais un tour sur moi-même, la lune a disparu. Nout n'est pas resplendissante et noire cependant comme elle fut. Sans doute qu'elle vieillit.

26- N'est-ce pas mon aimée aux ongles roses et aux yeux peints qui va ressusciter à l'Orient, l'Aurore la tenant par la main sa tombe s'est abîmée dans l'Hadès l'Aurore l'a ouverte l'a vue les chairs en lambeaux encore accrochés aux os et les entrailles putréfiées, entre des restes de cuisses sur les deux fémurs alignés. Parce qu'elle regarde son fils et que le fils poussant un profond soupir fait signe au chien, le fidèle ne craint pas de remodeler la chair comme au premier jour, caresse de ses doigts les chairs décomposées leur rendant la couleur de la vie quatorze fois le fils souffle

l'Aurore la tenant par la main elle ressuscite à l'Orient d'abord la chevelure, puis la couronne tressée de feuilles

d'argent avec ici et là un peu d'or, et puis son front blanc ses yeux lorsque je les vois je ne vois plus qu'eux font presque peur tant ils sont plus vrais et plus perçants que leur simulacre. C'est quand le regard entier le regard l'œuvre de tout le visage les yeux seuls se souviennent de l'abîme mais les joues et les narines la bouche qui fait signe, voient tous par les yeux voient sa bouche me voit. Je vois qu'elle me voit son corps ses pieds sont le corps les pieds d'une petite fille dans une tunique toute simple sans éclat alors je vois que ses yeux ne sont pas dessinés, que sa bouche n'est plus peinte, que ses oreilles ne sont plus percées pour la possession, mais qu'elle est au contraire plus intacte que le jour l'heure où je la vis et où naquit du regard un unique désir inconnu de soi comme tout ce qui naît.

27- Accélérer mon pas ? Je n'avais pas à y songer ni à en décider. Je marchais plus vite mais très régulièrement depuis le commencement de ma vision, très régulièrement au début. Ensuite mon pied droit se mit à traîner, je boitais, il me faisait mal. Si je retirais mes sandales ? Mes pieds n'étaient pas exercés à éprouver pareil dénuement. Je n'irais pas loin. Je m'arrêtais. Les élancements qui montaient du pied rencontraient l'apparition de l'aimée. Je me remis en marche, mais la douleur ne fut pas longue à rallumer sa brûlure et je m'assis sur une pierre pour retirer mon pied de l'instrument de torture. Le soulagement fut miraculeux, mais que faire ? Marcher comme un boiteux avec un pied nu ? Au moment de mettre à exécution, de faire l'effort de me soulever, ce fut la jouissance d'être assis qui me figea ; je commençais à sentir la plante de mes pieds, que j'avais ignorée jusqu'ici. Je n'aurais pas dû m'asseoir. Le chèche me grattait les joues et la tête. Après l'avoir déroulé je le posai en tas sur le sac couché dans les cailloux. L'air me caressait le cou et la nuque. J'osai à peine remettre ma sandale : une tentative réveilla comme jamais la douleur mais l'immobilité m'engourdissait et je commençai à frissonner. Je me relevai en ramassant mon sac mon chèche auquel je fis faire trois tours autour de mon cou, et qui, tombait d'un côté jusqu'au bas du dos, devant jusqu'aux genoux, et dans l'autre main la sandale et je me mis à marcher. Les aspérités de l'asphalte me causaient de douloureuses surprises le balancement de mon corps boiteux resserraient les boucles du chèche autour du cou et bientôt l'extrémité en descendit jusqu'aux pieds, me gênant dans les mouvements des jambes. Je finirai par marcher dessus et me faire trébucher, mais si mon pied nu marchait dessus, quelle douceur ce serait comparé à la cruauté de la noire chaussée. De temps en temps il se reposait au contact d'une langue de sable déposée par le vent et je souhaitais qu'une tempête eût recouvert la

chaussée entière si alors je perdais mon chemin, si je m'égarais ? Comment alors un camion pourrait-il encore rouler me rejoindre me sauver ? Mieux valait souffrir je fis faire un tour de plus à mon chèche mais ça ne suffit pas il en fallut deux et mon menton en était gêné mais ce n'était pas douloureux seulement désagréable, d'un désagrément bien fait pour distraire de la douleur. Allais-je remettre ma sandale ? Voilà la question qui ne me quittait plus. Douleur pour douleur laquelle choisir laquelle préférer l'orient s'éclairait, sa pâleur se colorait si aucun moteur matinal ne venait chanter sa note monotone ? J'avais dû commettre une erreur hier en ne partant pas à la première heure, avant le jour.

28- Un trait violet, non, mauve, accentuait la ligne de l'horizon renaissant à mesure le bleu le quittait et se retrouvait plus haut dans le ciel. C'est pourquoi le mauve peu à peu devenait plus rose je verrais comment au disque allait s'unir l'image qui demeurerait de ma substance lorsqu'elle aurait fini de se joindre au sable et aux pierres. Pour marcher, je serais tout de même mieux avec mes deux chaussures. C'étaient des chaussures fermées en réalité pas des sandales je m'agenouillai je glissai craintivement le pied dans son enveloppe de cuir trop raide et je serrai fort les lacets afin de réduire le frottement intérieur et puisque j'en étais à une remise en ordre, je déroulai entièrement le chèche avec lequel je recomposai une coiffure selon les règles. Je me relevai. Mon sac s'appuyait de nouveau sur mon dos pour un jour. J'avance d'un pas très lent, le plus lent possible, face à l'Amour qui meut et le corps qu'il enfante et l'âme qui le poursuit.

Agadir - l'Île d'Yeu, 1983-1991

Table des matières

Livre un	3
Livre deux	24
Livre trois.....	49
Livre quatre.....	83
Livre cinq	119
Livre six	150
Livre sept.....	181
Livre huit.....	209
Livre neuf.....	239
Livre dix.....	267
Livre onze.....	288
Livre douze	313